REVUE

DES

DEUX MONDES

LX[e] ANNÉE. — TROISIÈME PERIODE

TOME CENT UNIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1890

BLAISE PASCAL

LES PROVINCIALES

Les lecteurs du XVIIe siècle étaient familiers de longue date avec le problème de la grâce. Il faut en instruire ceux d'aujourd'hui. La destinée humaine et les conséquences du péché originel sont le terrain, sinon le sujet, de la lutte racontée au début des *Lettres provinciales* dans un style qu'Aristote approuve sous le nom d'*eutrapélie* et que condamne saint Paul.

Le mot Eutrapélie a disparu de nos dictionnaires ; celui de Trévoux le définit ainsi :

EUTRAPÉLIE. — Manières gaies, agréables, ingénieuses, affables ; façon d'agir plaisante, facétieuse, qui plaît. Le mot ne se dit guère qu'entre savans. Il est grec.

Ce mot grec, qui reste français, définit mieux qu'aucun autre le style des *Lettres provinciales*. Pascal use du droit de faire rire en traitant des sujets sérieux. A ceux qui trouvent en telle matière la plaisanterie hors de sa place, il répond :

« En vérité, mes pères, il y a bien de la différence entre rire de la religion et rire de ceux qui la profanent par leurs opinions extravagantes. Ce serait une impiété de manquer de respect pour les vérités que l'esprit de Dieu a révélées, mais ce serait une autre impiété de manquer de mépris pour les faussetés que l'esprit de l'homme leur oppose. Car, mes pères, puisque vous m'obligez

d'entrer en ce discours, je vous prie de considérer que, comme les vérités chrétiennes sont dignes d'amour et de respect, les crimes qui leur sont contraires sont dignes de mépris et de haine, parce qu'il y a deux choses dans les vérités de notre religion : une beauté divine, qui les rend aimables, et une sainte majesté, qui les rend vénérables ; et qu'il y a aussi deux choses dans les erreurs : l'impiété, qui les rend horribles, et l'impertinence, qui les rend ridicules ; c'est pourquoi, comme les saints ont toujours eu pour la vérité ces deux sentimens d'amour et de crainte, et que leur sagesse est toute comprise entre la crainte, qui en est le principe, et l'amour, qui en est la fin, les saints ont aussi pour l'erreur deux sentimens de haine et de mépris, et leur zèle s'emploie également à repousser avec force la malice des impies et à confondre avec risée leur égarement et leur folie. »

L'ironie, chez Pascal, est une arme terrible qu'il manie en grand maître.

« Ne prétendez donc pas, mes pères, ajoute-t-il, de faire croire au monde que ce soit une chose indigne d'un chrétien de traiter les erreurs avec moquerie, puisqu'il est aisé de faire connaître à ceux qui ne le sauraient pas que cette pratique est juste, qu'elle est commune aux pères de l'Église, et qu'elle est autorisée par l'Écriture, par l'exemple des plus grands saints et de Dieu même, car ne voyons-nous pas que Dieu hait et méprise les pécheurs tout ensemble, jusque-là même qu'à l'heure de la mort, qui est le temps où leur état est le plus déplorable et le plus triste, la sagesse divine joindra la moquerie et la risée à la vengeance et à la fureur qui les condamnera à des supplices éternels. *In interitu vestro ridebo et subsannabo*. Et les saints, agissant dans le même esprit, en useront de même, puisque, selon David, quand ils verront la punition des méchans, ils en trembleront et en riront en même temps. *Videbunt justi et timebunt et super eum ridebunt ;* et Job en parle de même : *Innocens subsannabit eos*. Vous voyez, mes pères, dit-il pour conclure, que la moquerie est quelquefois plus propre à faire revenir les hommes de leurs égaremens et qu'elle est alors une action de justice. »

Pascal, on le comprend, n'a commis, au début de la polémique, ni la maladresse de se défendre ni celle de montrer ses armes avant le combat. Le vrai comique est sérieux ou feint de l'être. Voltaire a pu dire :

... Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer, et moi prédestiné
Je rirai bien quand vous serez damné.

Pascal doit à ses adversaires plus de charité; mais, puisque Dieu lui-même a dit :

In interitu vestro ridebo et subsannabo,

l'ironie lui paraît permise.

Un homme du monde, dans les quatre premières lettres, s'informe avec curiosité de ces questions que tout le monde avait alors désir et croyait avoir, pour son salut, intérêt à comprendre. Il consulte des docteurs d'opinions diverses et rapporte leurs réponses avec tant de naïveté et de clarté que, sans être grand clerc, on prend plaisir à ces matières graves et profondes.

En le lisant, on croit tout facile; car, si Pascal excelle à mettre les nuances en lumière, il n'est pas moins habile à cacher les ombres. Pour les théologiens, l'argumentation est facile; les textes font preuve : un mot d'Ézéchiel, un verset de saint Paul, une maxime de saint Augustin, un syllogisme de saint Thomas, une décision du concile de Trente, sont proposés comme des vérités, interprétés quelquefois avec hardiesse, toujours acceptés avec respect. Pour imposer la certitude entière des propositions les plus incompréhensibles à la raison, il suffit de les montrer dans les livres sacrés. Il est bien rare qu'une opinion ne puisse s'appuyer sur une ligne de l'Écriture, — sur deux ou trois mots, quelquefois, détachés de la phrase qui les contient.

Un pamphlétaire a emprunté à saint Paul cette épigraphe, très bien choisie, mais peu charitable : *Increpa illos durè*. Pascal y ajoute : *Jocosè*.

Le rôle de la grâce, intelligible dans Pélage, qui le réduit à rien, obscur dans saint Augustin, le plus grand des pères, qui prétend en marquer les limites, embrouillé de siècle en siècle par les commentateurs, outré enfin par la réforme, tourmenta pendant vingt ans la pensée de Jansénius. Sans mêler, volontairement au moins, à l'humilité d'un disciple la superbe périlleuse d'un censeur, le docteur de Louvain, persuadé que, faute d'entendre saint Augustin, tous les scolastiques avaient erré sur la grâce, donna pieusement à son livre, en l'honneur du plus savant des saints, le titre d'*Augustinus,* devenu célèbre.

L'*Augustinus,* publié en 1640, deux ans après la mort de l'auteur, devait être dédié au pape Urbain VIII. Jansénius avait dit sur son lit de mort : « Je crois qu'on pourrait difficilement changer quelque chose à mon ouvrage. Que si, pourtant, le saint-siège y voulait quelque changement, je suis un fils obéissant et soumis. »

Le livre, malgré cette déclaration, fut imprimé en secret et à la hâte. Une seconde édition parut en 1641, et une troisième à Rouen

en 1643. Le succès fut très grand; mais aussi la résistance. On discutait en chaire les principes, voisins, suivant plus d'un docteur, de ceux de Calvin, et par conséquent dignes du bûcher. L'*Augustinus* fut d'abord condamné par une bulle d'Urbain VIII, le 6 mars 1641, comme renouvelant plusieurs propositions de Baius condamnées par Pie V en 1567.

L'*Augustinus* fut dénoncé en 1644, par l'Université de Paris, comme suspect d'hérésie, et, après un long et minutieux examen, la cour de Rome en interdit la lecture en y condamnant cinq propositions, dès lors mémorables, plus connues cependant par leur nombre que par leur sens véritable, sur lequel on n'est pas d'accord.

Les disciples de Jansénius, zélés pour sa mémoire, soulevèrent plusieurs questions. Les cinq propositions sont-elles dans Jansénius? Quand Jansénius annonce simplement l'analyse et le développement des doctrines de saint Augustin, en use-t-il de bonne foi et sans se méprendre lui-même? Quelle que soit enfin leur origine, les propositions sont-elles hérétiques et condamnables? Telles sont les questions, de fait et de droit, devenues si célèbres.

La sentence régulière de l'Église tranche la question de droit. Les propositions sont fausses, téméraires, scandaleuses, impies, blasphématoires, injurieuses à Dieu et dérogeant à sa bonté.

Sur la question de fait, sans vouloir contester contre les saints ni se commettre avec les conciles, Arnauld déclarait avoir lu exactement le livre de Jansénius sans y avoir trouvé les propositions condamnées. Il ajoutait, non sans déguiser un peu ses véritables sentimens, qu'il les condamnait en quelque lieu qu'elles se rencontrassent, et dans le livre de Jansénius, si elles y sont. Si elles y sont! le doute est injurieux pour le saint-siège, qui les y a vues. On invitait la Sorbonne à condamner cette témérité. Le projet, quoi qu'en dise Pascal, n'était ni extraordinaire ni hors d'exemple. Il nous suffira, pour définir le terrain, de donner ici la première des propositions si bien cachées. C'est la seule dont Pascal ait parlé.

Quelques commandemens sont impossibles aux justes malgré les efforts de leur volonté, avec les forces dont ils disposent présentement, s'ils n'ont pas la grâce qui les leur rend possibles.

Cette première proposition se lit, *in terminis*, dans le livre de Jansénius. La question de fait, pour elle, ne devrait pas exister. Elle existe pourtant. Je lis dans un pamphlet publié en 1644 : « De toutes les cinq propositions, il n'y a que la première seule dont les termes soient de M. d'Ypre, et néanmoins il n'est pas moins vray d'elle que de toutes les autres, qu'elle n'est point de M. d'Ypre; parce que ces termes, séparés et détachés de tout ce qui les précède et les suit dans le livre de ce prélat, font une proposition

toute différente de celle que ces mêmes termes font dans son livre.» Sur celle-là même, par conséquent, on ne réussissait pas à s'entendre.

« Si la curiosité me prenait, dit Pascal, de savoir si les propositions sont dans Jansénius, son livre n'est ni si gros ni si rare que je ne puisse le lire en entier pour m'en éclaircir sans en consulter la Sorbonne. »

Ni si rare, ni si gros! Pascal ne l'a pas lu. Mille pages à deux colonnes, de soixante-quinze lignes chacune, formeraient vingt volumes aujourd'hui. Pascal aurait pu lire le livre de Jansénius, personne n'en saurait douter, mais il est certain qu'il ne l'a pas fait. « Si je ne craignais, dit-il, d'être téméraire, je crois que je suivrais l'avis de la plupart des gens que je vois qui, ayant jusqu'ici cru sur la foi publique que ces propositions sont dans Jansénius, commencent à se défier du contraire par le refus bizarre qu'on fait de les montrer, qui est tel que je n'ai encore vu personne qui m'ait dit les y avoir vues. »

Le refus de montrer dans l'*Augustinus* quatre des cinq propositions condamnées n'est bizarre qu'en apparence. Leur esprit imprègne tous les chapitres sans qu'on puisse les rencontrer dans aucune phrase.

Louis XIV, mécontent du trouble de l'Église, irrité par l'agitation des esprits, inquiété par des rumeurs de grande conséquence pour la religion, voulut, plusieurs années après, se renseigner sur la question de fait, toujours discutée. Croyant, lui aussi, la chose très facile, sans s'informer de la grosseur du livre de Jansénius, ni de la compétence du comte de Grammont, il lui ordonna de le lire. La faveur était grande. Le comte s'inclina, reconnaissant et joyeux; il feuilleta probablement l'*Augustinus* et déclara, quelques jours après, que si les propositions s'y trouvent, elles y sont *incognito*. Le mot fit fortune; mais son auteur, dès lors, avec raison sans doute, fut soupçonné de jansénisme.

Bossuet savait mieux lire et mieux chercher. « Je crois, dit-il, que les propositions sont dans Jansénius et qu'elles sont l'âme de son livre. Tout ce qu'on a dit de contraire me paraît une pure chicanerie. » Fénelon est plus affirmatif encore : « La prétendue question de fait est une illusion grossière et odieuse. Personne ne dispute réellement pour savoir quel est le vrai sens du texte de Jansénius. Jamais texte ne fut si clair, si développé, si incapable de souffrir aucune équivoque. Le même système saute aux yeux et se trouve inculqué presque à chaque page. Il ne s'agit que du point de droit; savoir si ce système, plus clair dans le livre *que les rayons du soleil en plein midi*, et que les deux côtés y reconnaissent également, est la céleste doctrine de saint Augustin, comme

vous le criez, ou une doctrine hérétique, comme les constitutions le déclarent. »

Les disputes, cependant, sur le fait aussi bien que sur le droit, se prolongèrent pendant plus d'un siècle. On ordonnait, au nom de l'obéissance, de croire à la présence des propositions dans Jansénius. C'était reculer la difficulté, car on disputait alors sur le degré de croyance exigé. L'archevêque de Paris déclarait, pour ôter tout scrupule, qu'il n'exigeait pas à cet égard une foi divine; il permettait de croire les faits affirmés par l'Église, quoiqu'ils soient publiés dans les mêmes chaires, avec moins de certitude que les vérités catholiques. L'intention était bonne, mais la concession était bien faite pour embrouiller la question et rendre les controverses plus subtiles.

Nous n'espérons pas résoudre la question de fait, essayons seulement, — la tâche est difficile, — de marquer le centre et le nœud du dissentiment sur le fond.

Pierre est croyant, il aspire au paradis; s'il en est autrement, il sera damné, nous n'avons pas à nous occuper de lui. Il traverse un jardin, il voudrait y cueillir les fleurs qu'il trouve si belles à la vue, goûter à ces fruits qu'il devine si doux au goût; il n'ignore pas que Dieu défend le vol. Deux influences se combattent dans son âme. Que faut-il penser de cette lutte? Le jardin, c'est le monde; les fleurs, tout ce qui nous plaît; le fruit défendu, tout ce que nous aimons.

La question est grave; elle porte sur la part qu'on doit faire à la liberté de l'homme et à la prescience de Dieu. Les théologiens les moins subtils et les moins profonds, les plus raisonnables peut-être, disent : Pierre, comme Hercule autrefois, peut prendre le bon ou le mauvais parti. Dieu le jugera d'après ses actes. Celui qui suit cette idée si simple est pélagien et hérétique. Il oublie qu'il a été dit : « J'ai aimé Jacob et j'ai haï Ésaü. » Il enlève, aux justes qui tombent, la grâce sans laquelle on ne peut rien, brave l'anathème de vingt conciles, anéantit la grâce de Jésus-Christ et détruit la morale de l'Évangile pour rétablir celle du paganisme. Les conséquences ne vont pas moins loin, selon Jansénius.

« On a remarqué, dit Jansénius dans sa brillante préface traduite par Sainte-Beuve, et c'est le caractère singulier et propre de cette hérésie, qu'il existe une telle connexion entre toutes les erreurs du pélagianisme, que, si on épargne une seule des plus minces fibres et des plus extrêmes, et perceptibles à peine aux yeux de lynx, une seule petite racine d'un seul dogme, bientôt toute la masse de cette erreur serpente, toute la souche, avec la forêt de rameaux empestés, reparaît et s'élance; de sorte que, si vous donnez un brin à Pélage, il faut tout donner; que si, trompé par le fard de

l'erreur, par le prestige des mots, vous réchauffez dans votre sein ce serpent mort et lui rendez une seule palpitation, à l'instant, bon gré mal gré, et enlacé que vous êtes, il faut venir à éteindre toute la vraie grâce, à tuer la vraie piété, à supprimer le péché originel, à évincer le scandale de la croix, à rejeter Christ lui-même, à dresser enfin, dans toute sa hauteur, le trône diabolique de la superbe humaine : bon gré, mal gré, il le faut. »

Quelques théologiens, pour fuir une doctrine si dangereuse, se sont jetés à l'extrémité opposée. La grâce, nécessaire au salut, n'est pas donnée suivant les mérites. Dieu, qui n'a choisi les Israélites ni pour leur nombre ni pour leurs mérites, ne choisit pas aujourd'hui ses élus parce qu'il les trouve innocens, il les fait innocens parce qu'il les a choisis, et sa justice ne trouve rien à récompenser que ce qu'a voulu sa miséricorde. Dieu est l'unique moteur. Nous avons perdu, comme Adam, tout empire sur nos appétits, et, dans l'état de nature déchue où nous sommes tous, la concupiscence, si Dieu ne nous donne une grâce spéciale, nous entraîne au mal comme par force.

Cette doctrine excessive, en faisant de Dieu l'auteur du péché, entraîne la négation de toute morale. Prétexte pour les uns d'une dangereuse confiance, elle ruine chez les autres l'espérance du salut. Les deux principes sont contradictoires ; Bossuet, qui cependant les tient tous deux pour vrais, renonce, dans un très beau langage, à l'espoir de les concilier. « Il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues, quelque difficulté qui survienne quand on veut les concilier ; il faut au contraire, pour ainsi parler, tenir fortement les deux bouts de la chaîne quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue. » Pascal a dit avant lui : « La grâce sera toujours dans le monde et aussi la nature ; de sorte qu'elle est en quelque sorte naturelle, et ainsi toujours il y aura des pélagiens et toujours des catholiques, et toujours combat, parce que la première naissance fait les uns, et la grâce de la seconde naissance fait les autres. »

Deux forces sont en présence : la tentation du mal et le désir du bien. Jansénius les nomme deux *délectations*. Quelque nom qu'on leur donne, la plus forte l'emportera ; tout le monde en tombera d'accord avec saint Augustin. Qui règlera les deux forces ? Si Dieu se réserve la décision, s'il donne le vouloir et le faire, et que, de toute éternité, sa prescience lui fasse connaître l'issue de la lutte, aucune part n'est laissée au libre arbitre. La doctrine est celle de Luther outrée par Calvin ; on a accusé les jansénistes, qui s'en défendent, d'en accepter le principe.

Si l'homme est libre, au contraire, si, maître de ses actions et de sa volonté, il dispose à sa guise de la résistance pour l'égaler à

la tentation, Dieu n'intervient que pour juger. La grâce n'existe pas. C'est la doctrine stoïcienne, c'est aussi celle de Pélage, qui n'en disconvient pas.

On peut, à ce système absolu, apporter des adoucissemens. La prière et les élans vers Dieu rendent la victoire indécise. Les uns demandent à être délivrés de la tentation, et elle est allégée pour eux. Ils se renouvellent dans l'amour de Dieu et implorent des forces, qui ne leur sont pas refusées. La lutte n'est pas évitée; le triomphe est toujours pour la plus forte des deux délectations, mais l'homme peut, à son gré, les diminuer ou les accroître.

La grâce intervient. Est-elle donnée à tous? est-elle suffisante? quelles sont les limites de son efficace? quelles occasions la font naître? quels mérites l'accroissent? quelles négligences la diminuent? Ces inépuisables sujets de dispute ont ému de grands personnages; Pascal en égaie le lecteur de ses premières *Lettres*, sans se donner la tâche périlleuse de l'instruire.

L'observation de l'âme humaine, j'oserai le dire au risque de proférer une hérésie, aurait pu rendre évidente la première des propositions de Jansénius : *Quelques commandemens sont impossibles aux justes.*

Il est à peine croyable qu'on l'ait si souvent discutée sans la préciser. La distinction entre les commandemens éclaircit tout. Le commandement : « Vous ne déroberez point! » n'est impossible à aucun juste. La raison en est simple : celui qui y manque n'est pas juste.

« Vous ne porterez pas de faux témoignage! » est un commandement de même sorte. Celui dont cette prescription surpasse les forces mérite le mépris. Lorsque le Décalogue dit, au contraire : « Vous ne *désirerez* point la maison de votre prochain, vous ne *désirerez* point sa femme, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune de toutes les choses qui lui appartiennent, » il ne saurait suffire, pour obéir à la loi, de s'éloigner en détournant les yeux. Il est dit : « Vous ne *désirerez* pas! » Le précepte est difficile. La rébellion qu'Adam n'a pu réduire est héréditaire, punition, suivant Jansénius, et vice d'origine; vérité constatée, au moins, par l'expérience universelle.

Le stoïcien savait, quelle que fût la passion contraire, accomplir un acte prescrit, s'abstenir de celui que la vertu défend. Ces conditions, dans l'antiquité, étaient requises pour faire un sage. L'ostentation aidait à la vertu. Nous ne valons, aujourd'hui, ni beaucoup mieux ni beaucoup moins. Mais qui pourra, pour maîtriser ses désirs, imposer silence à ses pensées?

Blaise fait plus que son devoir, prend de l'argent au change pour secourir les pauvres, se ruine en aumônes, devient pauvre

lui-même... pauvre d'esprit non pas! Si la charité n'est pas dans son cœur; si, loin d'aimer cordialement son prochain, il le méprise comme lui-même; si, tenant la joie pour une erreur, il s'afflige et gémit sur ceux qui se réjouissent, il dépasse la lettre sans atteindre l'esprit. La perfection lui est impossible. On peut mériter l'enfer faute de charité aussi bien que faute de justice. La grâce accordée à tous ceux qui la demandent est celle de bien faire; celle de bien penser est surnaturelle.

Guillaume est gravement malade; on perd tout espoir. Son neveu Pierre est son héritier : il se réjouit, en a honte, mais n'y peut rien. Le médecin ordonne une potion, dernière chance de salut. Pierre fait seller son meilleur cheval, court à la ville voisine, rapporte la potion, sauve la vie de son oncle et ne réussit pas à s'en consoler. Il a pu, sans cesser d'être un juste, caresser, dans le secret de son âme, la pensée de la fortune attendue, sourire aux projets qui remplissaient son esprit; mais s'il hésite, s'il ralentit son allure, ce n'est pas la grâce qui lui manque, c'est la justice.

On entend le tocsin! Jacques se précipite, trouve une maison en flammes, prend le commandement; ingénieux et intrépide, héroïque même au moment critique, il prévient un désastre sans lui certain : on l'admire, on le vante, la reconnaissance est unanime.

Quelques accidens semblables accroîtraient sa popularité et serviraient ses ambitions; il n'ose les espérer, mais il les désire, naturellement, se dit-il; il aspire à risquer sa vie et voudrait bien, pour en avoir l'occasion, voir de nouveau celle des autres en danger. Jacques est, en outre, peintre, romancier et poète; il revient charmé du spectacle qu'il a vu : un homme, devant lui, s'est tordu dans les flammes. Belle source d'inspiration! La journée est bonne : il a déployé son énergie, fait preuve de courage, montré ses talens; il s'est amusé.

Jacques n'est pas même un juste auquel la grâce a manqué. Le commandement d'aimer son prochain comme lui-même lui est impossible, il n'aime que lui. Il est de ceux que saint Paul appelle airains sonnans et cymbales retentissantes, Jansénius ne croit pas à son salut.

La mère supérieure vient de mourir. La sœur Ursule, intelligente et instruite, en toute occasion citée comme un modèle, se croit capable de gouverner; elle brigue le premier rang. L'intrigue la fait échouer. Son heureuse rivale, Véronique, est incapable; elle commet faute sur faute, manque de douceur, de charité et de prudence. Le cœur d'Ursule est ulcéré jusqu'au fond; elle ne laisse paraître ni impatience ni tristesse. La joie de voir Véronique se damner la dédommage et la console. Fénelon est son directeur; Ursule lui ouvre son cœur. « Cela est bien laid, lui dit-il, et bien

honteux. Votre amour-propre est au désespoir quand, d'un côté, vous sentez au dedans de vous une jalousie si vive et si indigne, et quand, d'un autre côté, vous ne sentez que distraction, que sécheresse, qu'ennui, que dégoût pour Dieu. » Ursule fait effort pour vivre saintement; elle y réussit. Mais la grâce lui manque; le cygne de Cambrai aura peine à sauver son âme. On peut être vertueux et haïssable. Les hommes ne s'y trompent pas toujours. Dieu ne s'y trompe jamais.

L'écrit d'Arnauld fut déclaré téméraire, impie, blasphématoire, foudroyé d'anathème et hérétique; l'auteur fut lui-même chassé de la Sorbonne et son nom effacé de la liste des docteurs. Arnauld avait des consolations. On l'a accusé d'une trop grande tendresse pour ses pénitentes; elles le lui rendaient. Quand, après sa condamnation, on le cherchait, sans doute pour l'enfermer à la Bastille, comme y fut enfermé Lemaistre de Sacy : « Voulez-vous, dit une dame de qualité aux satellites qui le cherchaient, que je vous dise où est caché M. Arnauld? Il est bien caché. » Et, se touchant le cœur de la main : « Tenez, c'est là qu'il est caché, dit-elle; prenez-le, si vous pouvez! »

Après avoir écrit sa première *Lettre* dans la retraite de Port-Royal, Pascal, pour composer les suivantes, se cacha, sous le nom supposé de M. de Mons, dans une auberge de la rue des Poiriers, à l'enseigne du *Roi David*, vis-à-vis le collège des jésuites. C'est aujourd'hui la rue des Poirées, dont il reste plusieurs maisons réunissant la rue des Grès à la rue Soufflot.

M. Perier, son beau-frère, arrivant à Paris dans le même temps, alla se loger dans la même auberge, comme un homme de province, sans faire connaître qu'il était beau-frère du prétendu M. de Mons. Pendant que M. Perier demeurait en cet endroit, le Père de Frétat, jésuite, l'un de ses parens, vint lui rendre visite et lui dit qu'ayant l'honneur de lui appartenir, il était bien aise de l'avertir qu'on était persuadé dans la société que c'était M. Pascal, son beau-frère, lequel vivait dans la retraite, qui était l'auteur des *petites lettres* qui couraient dans Paris contre les jésuites, et qu'il devait le lui dire et lui conseiller de ne pas continuer, parce qu'il pourrait lui en arriver du chagrin. M. Perier le remercia et lui dit que cela était inutile et que M. Pascal lui répondrait qu'il ne pouvait pas les empêcher de l'en soupçonner, parce que, quand il leur dirait que ce n'était pas lui, ils ne le croiraient pas; et qu'ainsi, s'ils s'imaginaient que cela était, il n'y avait point de remède. Le Père de Frétat se retira là-dessus, disant toujours qu'il était bon de l'avertir, et qu'il prît garde à lui. M. Perier fut fort soulagé quand il s'en alla, car il avait sur son lit une vingtaine d'exemplaires de la septième et huitième lettre qu'il y avait mis pour sécher. Il est vrai que

les rideaux étaient un peu tirés, et heureusement un frère, que le Père de Frétat avait amené avec lui, et qui était assis auprès du lit, ne s'était aperçu de rien. M. Perier alla aussitôt en divertir M. Pascal, qui était dans la chambre au-dessous de lui, et que les jésuites ne croyaient pas si proche d'eux. Mazarin goûta fort les premières lettres et ne faisait qu'en rire; il aurait dit volontiers, comme le proconsul d'Achaïe aux accusateurs de saint Paul : « Je ne veux pas être juge de ces choses. » Les *petites lettres*, cependant, faisaient aux *mazarinades* une utile diversion; le gouvernement ne voulait ni les permettre, ni les tolérer, ni les empêcher. Chacun joua son rôle. La Sorbonne obtenait des décisions sévères, les imprimeurs se cachaient, la police les cherchait mollement, et la poste, respectant le secret des correspondances, semait des exemplaires par milliers dans toutes les villes de la France.

On en imprima quelques-unes dans les caves du collège d'Harcourt, d'autres dans les moulins que la Seine faisait tourner entre le Pont-Neuf et le pont au Change. On travailla aussi dans des bateaux. La police ne découvrit rien.

Jamais on n'avait vu, jamais on n'a vu depuis polémique plus mordante, ironie plus fine, narration plus rapide et plus nette. Les amis de Port-Royal s'écriaient : C'est un chef-d'œuvre. Les adversaires, en tombant d'accord, disaient, comme Montaigne : Un chef-d'œuvre ne perd pas ses grâces en plaidant contre nous. Pascal lui-même écoutait volontiers et redisait les louanges.

« Vos deux lettres, se fait-il écrire par son prétendu correspondant, n'ont pas été pour moi seul. Tout le monde les voit, tout le monde les entend, tout le monde les croit. Elles ne sont pas seulement estimées par les théologiens, elles sont encore agréables aux gens du monde et intelligibles aux femmes mêmes. »

Le provincial joint à cette déclaration générale la copie d'une lettre écrite par un des messieurs de l'Académie, des plus illustres entre ces hommes tous illustres (on a cru que c'était Chapelain). Il y joint la lettre qu'une personne, qu'il ne marquera en aucune sorte, a écrite à une dame qui lui a fait tenir la première lettre. (Mme de Sablé, dit-on, à Gilberte Perier.)

« Je vous suis plus obligée que vous ne pouvez vous l'imaginer de la lettre que vous m'avez envoyée; elle est tout à fait bien écrite. Elle narre sans narrer : elle éclaircit les affaires du monde les plus embrouillées, elle raille finement; elle instruit même ceux qui ne savent pas bien les choses; elle redouble le plaisir de ceux qui les entendent. Elle est encore une excellente apologie, et, si l'on veut, une délicate et innocente censure. Et il y a tant d'art, tant d'esprit et tant de jugement en cette lettre, que je voudrais bien savoir qui l'a faite. »

C'est en ces termes que Pascal, dans l'intérêt de la bonne cause et de la vérité, prenait acte, au commencement de la *troisième lettre*, de l'éclatant succès des deux premières; chaque *lettre* se vendait deux sols.

Les amis de Pascal lui firent lire Escobar; l'étonnement fut sincère. « Il n'est rien de tel que les jésuites, dit-il au début de la *quatrième lettre*. J'ai bien vu des jacobins, des docteurs et de toute sorte de gens; mais une pareille visite manquait à mon instruction. Les autres ne font que les copier. Les choses valent toujours mieux dans leur source. »

La guerre aux jésuites est déclarée; tous les coups, désormais, seront pour eux.

Le talent ne pouvait grandir; mais le succès redoubla. Le sujet nouveau touchait au scandale. Pascal n'avait plus à se faire comprendre, mais seulement à se faire admirer. Dans le parallèle des anciens et des modernes, Perrault nous fait connaître l'opinion des juges impartiaux.

« — Voilà donc Lucien et Cicéron, que vous reconnaissez pour d'habiles gens en fait de dialogues; quels hommes de ce siècle leur opposez-vous?

« — Je pourrais leur opposer bien des auteurs qui excellent aujourd'hui dans ce genre d'écrire, mais je me contenterai d'en faire paraître un seul sur les rangs, c'est l'illustre M. Pascal, avec les dix-huit *Lettres provinciales*. D'un million d'hommes qui les ont lues, on peut assurer qu'il n'en est pas un qu'elles aient ennuyé un seul moment.

« — Je les ai lues plus de dix fois, et, malgré mon impatience naturelle, les plus longues ont toujours été celles qui m'ont plu davantage.

« — Tout y est pureté de langage, noblesse dans les pensées, solidité dans les raisonnemens, finesse dans les railleries, et partout un agrément que l'on ne trouve guère ailleurs. »

Les jésuites avaient excité bien des haines, pour les autres ordres religieux, pour le clergé régulier et pour les laïques; quand ils ne les gouvernaient pas, ils étaient l'ennemi commun. Nouveaux-venus au XVIe siècle, ils avaient disputé des positions prises. Les évêques, les curés, les religieux des autres ordres trouvaient en eux de dangereux rivaux. Leurs institutions recommandaient aux supérieurs de ne pas blesser les membres du clergé ordinaire par l'usage de leurs privilèges. *Caveant ne in usu hujus facultatis ordinarios offendant*. Pour tourner en argument contre eux cette invitation sage et prudente, un de leurs plus ardens adversaires a ajouté, en la traduisant, le mot *trop*, qui n'est pas dans le texte. Ils doivent se garder de *trop* offenser le clergé régulier. Qu'ils

l'offensent peu, beaucoup ou trop, on ne s'en soucie guère aujourd'hui.

Les jésuites avaient inquiété, ruiné quelquefois par leur concurrence les universités en France, en Espagne, en Portugal, en Bohême, à Louvain, à Avignon, à Cracovie et dans beaucoup d'autres lieux sans doute; ils voulaient faire la besogne d'autrui; qu'ils la fissent bien ou mal, ils n'en venaient pas moins, concurrens indiscrets, empiéter sur des droits acquis et sur des privilèges solennellement octroyés. La lutte dura longtemps. Bossuet écrivait, en l'année 1700 :

« L'Évangile nous apprend que les trésors célestes, tels que sont la prédication de la parole de Dieu et l'administration du sacrement de pénitence, doivent être mis entre des mains sûres et distribués à chacun selon sa propre vertu, *secundum propriam virtutem;* de peur que, si la dispensation de ces grâces, qui font toute la richesse de l'Église, était commise indifféremment et sans connaissances à toutes sortes de sujets, elle n'échût, trop facilement et contre notre intention, au serviteur inutile qui ne saurait pas les faire valoir.

« C'est pour éviter cet inconvénient que plusieurs prélats avaient réglé, depuis quelques années, que les religieux qu'on enverrait travailler dans leurs diocèses n'y paraîtraient pas sans le témoignage non-seulement de leurs supérieurs, mais encore, et à plus forte raison, sans celui des évêques du lieu où ils auraient servi par rapport aux fonctions ecclésiastiques. Quoique le règlement soit très sage, quelques ordres religieux ne s'y sont pas soumis, pour des raisons que nous n'avons pas approuvées. Ces religieux rebelles, ce sont les jésuites. Dès l'année 1554, l'évêque de Paris, Eustache Dechamp, parlant des mêmes bulles sur lesquelles s'appuyaient les jésuites, les déclarait aliénées de raison ; elles ne devaient être ni tolérées ni reçues.

« Ils entreprennent, disait l'évêque, sur les curés à prêcher, dire confession et administrer les saints sacremens même pendant un interdit ; et la messe entendue chez eux dispense d'assister à celle de la paroisse. Il leur est donné licence, ajoute l'évêque, qui s'en indigne, de commettre, partout où leur général le voudra, lectures de haute théologie sans en avoir permission, chose très dangereuse en cette saison, et qui est contre les privilèges des universités, pour distraire les étudians des autres facultés.

« On voit, ajoutait-il, s'adressant à ces intrus, vos collèges remplis d'un nombre prodigieux d'étudians, une multitude de pénitens à vos pieds, la plupart des chaires occupées par vos orateurs, la presse même gémir sous la diversité de vos ouvrages. »

Chacun, en défendant ses droits, jalousait ceux des autres. Les jésuites avaient été comblés. Le saint pape Pie V leur avait accordé tous les privilèges passés, présens et futurs qu'ont obtenus et qu'obtiendront jamais les mendians de toutes les couleurs, de tous les degrés et de tous les sexes, tout ce qu'on avait donné de prérogatives, d'immunités, d'exemptions, de facultés, de concessions, d'indultes, d'indulgences, de grâces spirituelles et temporelles, de bulles apostoliques, sans en rien oublier, ou qu'on pourrait donner à l'avenir à leurs congrégations, couvens et chapitres, à leurs personnes, hommes ou filles, à leurs monastères ou maisons hospitalières et autres lieux, la société devait les avoir *ipso facto*, sans autres concessions particulières. Grégoire XIII est allé plus loin encore et a accumulé dans une bulle tous les privilèges qu'il soit possible d'imaginer pour en *inonder* les jésuites.

Les jésuites causaient d'autres alarmes. Ils prétendaient vivre d'aumônes. « Considéré la malice des temps auxquels la charité est bien fort refroidie, d'autant qu'il y a beaucoup de monastères et maisons, déjà reçues et approuvées, qui vivent et s'entretiennent des dites aumônes, auxquelles cette nouvelle société ferait grand tort; c'est à savoir les Quatre-Mendians, les Quinze-Vingts et les Repenties. Mêmement ils feraient tort aux hôpitaux et maisons-dieu et aux pauvres qui sont en iceux. »

Les jésuites, pour ces motifs, paraissaient plus nuisibles qu'utiles.

« Car, comme une prébende ou un bénéfice sont infructueux à celui qui les possède, lorsque les charges en excèdent le revenu, on peut dire aussi qu'un ordre religieux est infructueux à l'Église quand il lui apporte plus de dommage que de profit, principalement quand il se rencontre que plusieurs autres religieux et ordres ecclésiastiques peuvent lui être aussi utiles sans lui être aussi préjudiciables. »

Les universités, se croyant capables et dignes d'instruire la jeunesse, ne toléraient pas qu'on les y aidât. Les collèges des jésuites faisaient offense à « cette fille aînée de nos rois, cette vierge pudique, cette fleurissante pucelle, perle unique du monde, diamant de la France, escarboucle du royaume, une des fleurs de lys de Paris, la plus blanche de toutes, » pour être plus clair, à l'Université de Paris. Elle ne le pardonnait pas. Les jésuites prospéraient cependant; les donations s'ajoutaient aux aumônes, ils pouvaient agrandir et orner leurs collèges; les attaques redoublaient, comme s'ils étaient, disaient-ils, fort punissables pour essayer de loger commodément en leurs collèges les princes, les seigneurs et toute la jeunesse de bonne naissance que les parens mettaient entre leurs mains.

« Quel droit, répliquait l'université de Paris, avez-vous de vouloir vous agrandir tous les jours à nos despens et par des monopoles continuels sur nos collèges? Parce que vous avez eu assez de succès dans vos intrigues pour vous faire confier la direction des études de quelques enfans de naissance. Les larcins cessent-ils d'être des larcins lorsqu'ils ont été précédés par des usurpations?

« Mais que direz-vous du collège de Marmoutiers que vous paraissez avoir plutôt acheté pour rassasier votre cupidité sordide que pour loger plus commodément vos écoliers? Les charcutiers, les vendeurs de bière, les menuisiers et autres artisans vils et mécaniques qui l'occupent, sont-ce des princes, des seigneurs et des gens de bonne naissance que vous êtes obligés de loger commodément? Quelle sorte de leçons faites-vous à ces jeunes gens si éloignés de votre profession? »

C'est, au début, une querelle de boutique; on ne prend pas souci de la cacher. La rivalité des intérêts devint bientôt le plus petit côté de la question, mais tout s'enchaîne et tout se tient. Le charlatan de la satire Ménippée a appris à Tolède, au collège des jésuites, que le *catholicon* simple de Rome n'a d'autres effets que d'édifier les âmes et causer salut et béatitude en l'autre monde seulement; se fâchant d'un si long terme, il s'est avisé de sophistiquer ce *catholicon*, si bien qu'à force de le manier, remuer, alambiquer, calciner et sublimer, il a composé dedans ce collège un électuaire souverain qui surpasse toute pierre philosophale. C'est un savon qui efface tout. Qu'un roi casanier s'amuse à affiner cette drogue en son Escurial, qu'il écrive un mot en Flandre au Père Ignace, cacheté de *catholicon*, il lui trouvera homme lige et (*salva conscientia*) assassinera son ennemi qu'il n'a pu vaincre par armes en vingt ans.

On accusait les jésuites, personne ne l'ignorait alors, d'enseigner qu'on peut tuer les rois, s'ils deviennent criminels. L'un des leurs a même poussé l'irrévérence jusqu'à écrire ces lignes souvent reprochées avec une horreur affectée ou sincère :

« Si un prince usait de violence pour ôter la vie à un de ses sujets, ce sujet pourrait se défendre, quand la mort du prince s'ensuivrait, » et l'auteur osait ajouter : *Nos omnes in hac causa unum sumus.*

Qui pouvait tolérer une telle atteinte à la majesté des rois, un tel oubli de la sainte onction qui les protégeait alors?

On lit dans un factum des curés de Paris attribué à Pascal et inséré dans le recueil de ses *Œuvres :*

« Si on considère les conséquences de cette maxime, que c'est à la raison naturelle de discerner quand il est permis, pour se dé-

fendre, de tuer son prochain, et qu'on y ajoute les maximes exécrables des docteurs très graves qui, par leur raison naturelle, ont trouvé qu'il était permis de commettre d'étranges parricides contre les personnes les plus inviolables, en certaines occasions, on verra que, si nous nous taisions après cela, nous serions indignes de notre mission. »

Les jésuites aspirent moins à la perfection morale qu'à la gloire de contribuer par habileté ou par force à la gloire de Dieu, c'est-à-dire au triomphe de l'Église. Ils veulent faire tous les hommes enfans de l'Église et assujettir tous les enfans de l'Église à l'observance de ses commandemens. Ils donnent, sans en convenir formellement, le premier rang aux pratiques extérieures, elles sont de bon exemple, en attendant le reste. Pour les imposer à tous, ils ne négligent rien, ne reculent devant rien et n'en font pas secret. Ils se mêlent de tout, jusqu'à aspirer au gouvernement de l'État, non pour le bien des affaires, pour le mal moins encore, leur dessein est ailleurs; ils se croient suscités de Dieu pour combattre l'irréligion et vaincre l'hérésie. Cela peut les conduire loin du vrai, du juste et du bien. Ceux qui, dans la vie voyant une grande bataille, se font soldats d'une armée, risquent de devenir, s'ils sont sincères, en politique de consciencieux criminels, en religion de funestes sectaires; s'ils sont hypocrites, on ne peut les mépriser assez. L'injustice, le mensonge, la calomnie, la persécution, sont les armes auxquelles on se dit réduit; on le déplore, mais on n'a pas le choix. On est engagé, il faut bien vaincre! C'est là qu'est le sophisme.

Les jésuites se disent chevaliers du Christ et de la Vierge; comme les Templiers, ils font la guerre. La guerre n'est pas le fait d'un chrétien. Les Templiers portaient casque et cuirasse; en applaudissant à leurs coups de lance on oubliait volontiers leurs vœux religieux. L'habit des jésuites interdit les combats. La ruse, quoi qu'en ait dit Royer-Collard, n'est pas sœur de la force, pas même de sa famille. Les inquisiteurs aussi manient des armes terribles, ils en sont fiers; leur conscience est tranquille, ils n'ont rien à cacher. La conscience des jésuites est tranquille également, mais ils cachent leur action et la nient. La conséquence est inévitable. La haine est pour les autres, pour eux le mépris.

L'éclat des *petites lettres* attirait les attaques. On s'irritait, en insultant l'auteur, de ne rien connaître de lui.

« Vous ne pensiez pas, dit Pascal, que personne eût la curiosité de savoir qui nous sommes, cependant il y a des gens qui essaient de le deviner; mais ils rencontrent mal. Les uns me prennent pour docteur de Sorbonne, les autres attribuent les lettres à quatre ou cinq personnes qui, comme moi, ne sont ni pères ni ecclésias-

tiques. Tous ces faux soupçons me font connaître que je n'ai pas mal réussi dans le dessein que j'ai eu de n'être connu que de vous. »

« Personne ne peut nier, disait-on dans l'un des factums auxquels il fait allusion, que l'auteur des lettres qui courent aujourd'hui et font tant de bruit dans le monde, ne soit un janséniste; si toutefois c'est un homme et non pas le parti tout entier à qui, si on demandait son nom comme le Sauveur le demanda au démon, il répondrait comme lui : Le nom que je porte est légion. Qu'il soit un homme ou non, les lettres sont dignes du feu aussi bien que l'auteur, et ses bénéfices, s'il en a, sont vacans. »

Un auteur anonyme écrivait : « Un chrétien ne profère pas d'injures; il ne sait et ne veut dire que la vérité. En appelant l'auteur des *Provinciales* imposteur et calomniateur, il ne peut rien lui dire de plus véritable et de plus doux; et, qui ferait passer cela pour un injure croirait que saint Paul aurait été injurieux pour ceux de Candie lorsqu'il les appela menteurs, mauvaises bêtes et ventres paresseux. »

Cette plaisanterie facile n'est pas rare dans les polémiques religieuses. Brisacier écrivait : « Vous êtes, en vérité nonobstant toutes vos oppositions, des sectaires, des prélats du démon et des portes d'enfer; ce sont des titres que je ne vous donne pas par forme d'injure, mais par nécessité; vous m'y obligez; en sorte que je ne pourrais vous ôter ces qualités par ma réponse et ma défense sans faire injure à la vérité. »

On peut supposer que tous deux ont imité Jean Palafox de Mendoza qui, dix ans avant, en 1649, désignait ainsi la société de Jésus, en la dénonçant au pape Innocent X : « Ces religieux que j'ai aimés d'abord en Notre-Seigneur comme étant mes amis, et que j'aime aujourd'hui plus ardemment par l'esprit du même Seigneur comme étant mes ennemis. » — Qu'ils ne s'imaginent point, disait d'un autre côté un adversaire de la société de Jésus, qu'on se soit amusé à ramasser toutes les différentes pièces qui composent ce recueil dans le dessein de les décrier et de leur nuire. On prend Dieu à témoin que l'on n'y a été poussé que par la charité que l'on a pour eux et par la douleur sincère que l'on a de les voir dans de si malheureux engagemens. Cette plaisanterie, qui s'alourdit en vieillissant, se rencontre dans les deux camps.

« Pour cet impie secrétaire (c'est Pascal), écrivait un autre adversaire, il devrait craindre ce qu'autrefois on pratiquait à Lyon envers ceux qui avaient composé de méchantes pièces, on les conduisait sur le pont et on les précipitait dans le Rhône. Le malheur seul des temps le sauve de la punition méritée. »

Je copie cette exclamation dans un pamphlet du temps. Le malheur des temps, pour l'auteur, c'est une scandaleuse tolérance.

Dès la première année, on vit s'élever de nombreuses critiques. La *Première réponse*, les *Lettres à Philarque*, *les Impostures*, *la Bonne foi des jansénistes* et enfin la plus célèbre et la plus maladroite de toutes, l'*Apologie des casuistes contre les calomnies des jansénistes*, dont l'auteur, Pitot, sans adoucissement, sans interprétation et sans réserve, sans distinguer les temps et les circonstances, approuve purement et simplement les maximes et les décisions ridiculisées par Pascal.

Les curés de Paris, ceux de Rouen et de Sens, les évêques et les archevêques d'Orléans, de Conserans, d'Alet, de Pamiers, de Cominges, de Lisieux, de Bourges et de Chalons, publièrent des censures et de sévères condamnations des doctrines défendues par Pitot. La Faculté théologique de Paris porta le même jugement, non sans quelque embarras. L'apologie des casuistes était dirigée contre les *Provinciales*, et la Sorbonne n'oubliait pas le rôle qu'on lui fait jouer dans les premières lettres. Sans refuser son témoignage à la vérité, elle y ajoute en note : « Au reste, ce livre ayant été fait à l'occasion de quelques lettres françaises envoyées sous le nom incertain d'un ami à un provincial, la Faculté n'entend point approuver en aucune manière lesdites lettres. »

Les jansénistes ne restaient pas en arrière, le parti laissait sagement la parole à Pascal, mais chacun, en répandant les *petites lettres*, s'employait à accroître l'agitation. La France entière était attentive aux subtilités des casuistes.

Un seigneur des environs de Melun avait appelé les chiens de sa meute : Bobadilla, Vechis, Grassalis, Cubrezza, Lura, Villalobos, Pedrezza, Vorbery et Simancha, feignant, comme Pascal, d'ignorer que ces noms de casuistes appartinssent à des chrétiens.

Le reproche de calomnie et de mensonge était pour les jésuites un mauvais terrain de défense. Les citations de Pascal sont exactes. La vérification était facile alors, elle l'est encore aujourd'hui. Les textes, sauf quelques insignifiantes exceptions, ne sont ni tronqués ni pris à contre-sens. Qui pourrait en douter?

« Il n'est pas vraisemblable, dit avec raison Pascal, qu'étant seul comme je le suis, sans force et sans appui humain, contre un si grand corps, et n'étant soutenu que par la vérité et la sincérité, je me sois exposé à être convaincu d'imposture. Il est trop aisé de découvrir les faussetés dans des questions comme celles-ci, je ne manquerais pas de gens pour m'en accuser, et la justice ne leur serait pas refusée. »

Pascal allègue sa faiblesse, on peut aujourd'hui alléguer sa force.

La conclusion est la même. Le temps met à sa place ce qu'il ne détruit pas.

Il ne servait à rien de donner aux pamphlets le titre d'impostures, il fallait faire la preuve; si elle était possible, on l'aurait avouée depuis longtemps. Pour appeler, au début de ce siècle, les *Provinciales* « les menteuses, » il fallait l'impudence de Joseph de Maistre. Toutes les assertions sont exactes ou ne contiennent que des erreurs où la bonne foi n'est pas engagée; mais rien n'était nouveau. La Sorbonne avait depuis longtemps censuré la *Somme des péchés* du père Bauny et condamné les maximes et les décisions stigmatisées quinze ans après par Pascal.

La Faculté écrit à Richelieu, en demandant l'autorisation de publier sa censure :

« Monseigneur,

« Le sage fils de Syrac a parfaitement bien dit que les hommes se chargent d'une grande occupation et qu'il y a un joug pesant qui presse les misérables enfans d'Adam. Or, il nous semble, monseigneur, que, dans la rencontre présente, on peut fort bien entendre par ce joug, cette monstrueuse masse de nouveaux livres dont nous sommes accablés, que l'on peut appeler des faulx volantes, qui moissonnent la beauté des champs de l'Église, et détruisent tout l'ornement du Carmel. »

Les propositions de Bauny citées par Pascal sont les faulx volantes que la Sorbonne signale et condamne.

Dix ans avant la censure de la Sorbonne, Du Moulin, pour attaquer la confession, avait réuni les passages scandaleux des casuistes, et Arnauld, après Du Moulin, mais longtemps avant Pascal, avait allégué contre les jésuites tous les textes cités dans les *Provinciales*. Arnauld n'avait produit, non plus que Du Moulin, ni bruit ni scandale. Tous deux cependant étaient célèbres. On appelait l'un le grand Arnauld.

Pascal a expliqué les succès différens obtenus par les mêmes armes : « Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. » Du Moulin montrait la balle; Arnauld la lançait selon les règles; Pascal la jette plus fort que jeu à la tête de ses adversaires.

Du Moulin attaque l'église catholique; Pascal la vénère. Tous deux dénoncent des offenses à la morale, mais la malice de Du Moulin associe au scandale les docteurs et les saints, les papes et les conciles. Les jésuites chez Pascal sont responsables de tout. Du Moulin s'attaque à leurs maîtres. Les choses valent mieux dans

leur source. « J'aurais pu, dit Du Moulin, ajouter mille préceptes vilains et infâmes touchant interrogations impudiques et curieuses que font les confesseurs et les définitions touchant les cas de conscience. L'honnêteté ne l'a pas permis, et je n'ai pas voulu souiller mon livre de si vilains préceptes qui enseignent le vice sous ombre de le reprendre et de s'en enquester. » Pascal, bien différent de Du Moulin, ne prétendait nullement discréditer la confession.

« Nous haïssons la vérité, a-t-il écrit plus tard, en voici une preuve qui me fait horreur. La religion catholique n'oblige pas à découvrir ses péchés indifféremment à tout le monde ; elle souffre qu'on demeure caché à tous les autres hommes, mais elle en excepte un seul à qui elle commande de découvrir le fond du cœur et de se faire voir tel qu'on est. Il n'y a que ce seul homme au monde qu'elle nous ordonne de désabuser, et elle l'oblige à un secret inviolable qui fait que cette connaissance est dans lui comme si elle n'y était pas. Peut-on imaginer rien de plus charitable et de plus doux? Et néanmoins la corruption de l'homme est telle, qu'il trouve encore de la dureté dans cette loi, et c'est une des principales raisons qui a fait révolter contre l'Église une grande partie de l'Europe. Que le cœur de l'homme est injuste et déraisonnable, pour trouver mauvais qu'on l'oblige de faire à l'égard d'un homme ce qu'il serait juste en quelque sorte qu'il fît à l'égard de tous les hommes! Car est-il juste que nous les trompions? »

Les jésuites, pour Pascal, sont seuls en cause, mais ils le sont tous; toute pensée, Pascal le dit nettement, toute opinion imprimée sous le nom de l'un des trente mille jésuites soumis au général résidant à Rome est celle de la société. Les supérieurs l'ont approuvée, cela suffit. Si l'opinion contraire, comme il est arrivé quelquefois, est produite ailleurs, ou en un autre temps, sous le nom d'un autre jésuite, peu importe, la société a deux opinions, voilà tout; sur l'une, au moins, elle mérite le blâme. Il n'est pas téméraire, en acceptant cette thèse pour les jésuites, de chercher, dans les livres de Navarrus, de Médina et de Silvestre, l'opinion des dominicains; dans ceux de Clavasio, celle des franciscains, dans saint Thomas, dans saint Augustin et dans saint Charles Borromée, dans saint Liguori même, quoiqu'ils ne paraissent pas toujours d'accord, la doctrine de l'Église qui les a canonisés. Du Moulin n'y manque pas; c'est son droit. Pascal, en s'y refusant, a deux poids et deux mesures.

Les *Provinciales*, dans plus d'une page, quelquefois en français, plus souvent en latin, touchent à l'indécence. Chez un classique, on accepte tout, on ne mutile pas un chef-d'œuvre. Du Moulin doit être expurgé. L'encre rougirait, comme dit saint Augustin, si l'on voulait reproduire aujourd'hui ce qu'un ministre de l'Évangile im-

primait en langue française en 1631. Il aurait pu dire, comme Pascal, aux auteurs qu'il cite : « J'ai exposé simplement vos passages sans y faire presque de réflexion ; que si on est excité à rire, c'est que les sujets y portent d'eux-mêmes, car qu'y a-t-il de plus propre à exciter le rire que de voir une chose aussi grave que la morale chrétienne remplie d'imaginations aussi grotesques que les vôtres? »

Du Moulin, éloquent à sa manière, se borne à citer. Il ne veut pas composer un livre, mais réunir les pièces d'un procès :

« Celui qui, ayant voué d'entrer en religion, puis après, avant que d'accomplir son vœu, couche avec une fille sous promesse de l'épouser, ne doit pas garder la promesse à la fille, mais accomplir son vœu. »

Telle est la décision du dominicain Navarrus. Dans un auteur jésuite, Pascal en aurait tiré parti. Il ne serait pas difficile de l'y rencontrer. Les casuistes se copient souvent, mais en introduisant des variantes. Le jésuite Leyman traite le cas d'une fille chrétienne qui a fait vœu d'entrer en religion, s'il lui arrive de pécher contre la pureté. Cela lui arrive. Que doit-elle faire? La question est plus complexe qu'elle n'en a l'air. Revenons à Du Moulin.

« Celui-là n'est pas meurtrier qui, par zèle pour notre mère sainte l'Église, tue un excommunié. »

La décision est du pape Urbain V.

« Une courtisane ne fait pas mal de recevoir de l'argent pour salaire parce que, par droit humain, sa profession est permise. »

La décision est de saint Thomas.

« Le pape fait bien de permettre à Rome les maisons de prostitution. »

Le pénitencier du pape en donne une raison bien singulière : « Le pape, en ce faisant, imite Dieu! » La pensée veut qu'on l'explique. Laissons parler le dominicain Navarrus.

« C'est en permettant les moindres maux pour éviter les grands. »

Navarrus ici s'éloigne de saint Augustin. « Dieu, dit ce saint docteur, doit agir en Dieu et l'homme en homme. Dieu agit en Dieu lorsqu'il agit comme une cause première, toute-puissante et universelle, qui fait servir au bien commun ce que les causes particulières veulent et opèrent de bien et de mal; mais l'homme, dont la faiblesse ne peut faire dominer le bien, doit empêcher tout le mal qu'il peut. »

Dieu qui conduit les âmes sans leur montrer où il tend, permet, suivant Navarrus, et veut par conséquent, l'existence du mal ici-bas. Il a ses raisons qu'il faut croire bonnes; or, pour chaque

péché, il faut au moins un pécheur; il est donc juste, dans certains cas, d'absoudre ceux qui, en acceptant ce mauvais rôle, travaillent à l'accomplissement des volontés de Dieu et, par une voie mystérieuse, servent ainsi au bien commun.

Si aucun acteur n'acceptait le rôle du traître, les plus belles tragédies deviendraient impossibles.

« Celui qui a fait vœu de ne jamais toucher femme d'attouchement malhonnête, peut être dispensé de ce vœu par l'évêque. »

« Les évêques, prêtres, moines, ne doivent être mariés. La permission de prendre femme ne peut leur être donnée, encore qu'ils confesseraient n'avoir don de continence. »

C'est le concile de Trente qui prononce ainsi.

« Celui qui a dérobé un bien incertain, c'est-à-dire un objet dont le propriétaire est inconnu, la restitution étant impossible, doit le distribuer aux pauvres ; s'il est pauvre lui-même, il peut le garder. »

C'est l'opinion de Navarrus.

« Une femme qui a reçu argent pour salaire de paillardise n'est pas obligée à restitution, parce que cette action n'est pas contre la justice; non pas même si elle avait pris salaire outre le juste prix. »

Telle est l'opinion de saint Thomas; il a négligé de nous dire quel était, au XIIIe siècle, le gain légitime d'une courtisane.

Lorsque Pascal s'écrie : « O mes pères, je n'avais ouï parler de cette manière d'acquérir! il n'avait pas lu saint Thomas.

C'est saint Thomas également qui dit :

« Pour sauver son honneur, il est permis de tuer un homme, et un gentilhomme doit plutôt tuer que fuir ou recevoir un coup de bâton. »

C'est donc saint Thomas que, sans le savoir, Pascal met en cause quand il écrit :

« Les permissions de tuer, que vous accordez, font paraître qu'en cette matière vous avez tellement oublié la loi de Dieu, et tellement éteint les lumières naturelles que vous avez besoin qu'on vous remette les principes les plus simples de la religion et du sens commun. »

Il est difficile de tout concilier. Judith, que le Saint-Esprit nous fait admirer, est allée trouver Holopherne, elle l'a excité au mal, abusé par des mensonges, et enfin assassiné. Un casuiste doit prévoir tous les cas. Le conseil de suivre simplement les préceptes du Décalogue, en l'absence de tout commentaire, ferait naître bien des difficultés.

« Celui-là n'est pas menteur, selon Navarrus, qui supplée dans son esprit quelque addition mentale sans laquelle il mentirait.

« Si un clerc est interrogé à la porte d'une ville s'il a avec lui quelque chose de sujet à la douane, et qu'ayant en effet quelque chose de cette nature, il répond que non, ayant dans sa pensée qu'il n'est point obligé à rien payer (c'était un privilège des clercs), il ne fait point mensonge, quoiqu'il entende sa réponse dans un autre sens que celui à qui il la fait ne l'entend. »

La décision est de saint Antonin.

« On poursuit un homme pour le tuer, on demande à un autre qui l'a caché dans sa maison, s'il n'y est pas. Sauf meilleur avis, voilà la manière dont cet homme doit se conduire. Premièrement il doit s'abstenir de répondre, comme dit saint Augustin; s'il prévoit que son silence sera pris pour un aveu, il tâchera de détourner le discours, ou bien il faut qu'il réponde par une équivoque, par exemple, *non est hic, id est non comedit hic;* par ce moyen, il trompera ceux qui l'écoutent sans commettre le péché de mensonge, parce que *est* quand il vient d'*edo* signifie il mange, aussi bien que *comedit*, et cela signifie dans l'esprit de celui qui interroge *cet homme n'est pas ici* et pour celui qui répond, cet homme ne *mange pas ici.* »

Cette ingénieuse direction d'intention est recommandée par saint Raymond de Peñafort, mort en 1275.

Il est certain, ces citations ne peuvent laisser de doute, que les cas de conscience cités avec indignation par Pascal sont empruntés aux docteurs les plus illustres et aux saints les plus vénérés.

Suivons dans ses détails une discussion qui a fait quelque bruit.

Le jésuite Lessius a dit : « Les biens acquis par une voie honteuse sont légalement possédés et on n'est pas obligé de restituer. »

La décision, suivant le père Annat, est empruntée à saint Thomas, et Lessius en a informé le lecteur. Wendroch, c'est-à-dire Nicole, dans l'édition latine qu'il donne des *Provinciales* après avoir relu Térence, le nie formellement, et, pour prouver son dire, renvoie au passage de saint Thomas. « Écoutons saint Thomas, dit Nicole, 2. 2. 9. 32. art. v. Je fais ce qu'il demande et j'ouvre la Somme, *Secunda, secundae;* nous y trouverons, en suivant l'indication de Nicole: *Tertio modo est aliquid illicite acquisitum non quidem quia ipsa acquisitio sit illicita, sed quia id ex quo acquiritur est illicitum, sicut patet de eo quod mulier acquirit per meretricium. Et hoc proprie vocatur turpe lucrum. Quod enim mulier meretricium exerceat, turpiter agit et contra legem Dei. Sed in eo quod accipit, non injuste agit nec contra legem, unde*

quod sic illicite acquisitum est retinere potest et de eo elemosynam fieri.

L'audace touche à l'impudence. Le texte auquel Nicole renvoie exprime en termes très clairs la proposition qu'il refuse d'y rencontrer. Comment l'expliquer? Par l'abus de la dialectique. On avait accusé Montalte de rendre Lessius responsable d'une décision que Lessius déclare empruntée à saint Thomas.

« Montalte, dit-il, en rapportant cet endroit de Lessius, a omis cette autorité de saint Thomas. On demande si, en cela, il a eu tort ou s'il a eu raison. Pour en décider, il n'y a qu'une chose à examiner : savoir si saint Thomas n'a pas distingué ce que Lessius assure qu'il ne distingue pas. S'il ne distingue pas, j'avoue que Montalte a eu tort de l'omettre, et que les jésuites ont raison de se plaindre. Mais, s'il le distingue, il faut aussi que les jésuites avouent que Montalte a eu trop d'indulgence pour eux de leur pardonner une imposture si manifeste, que Lessius doit passer pour un faussaire, et le père Annat pour un malavisé de se plaindre d'une chose dont il devrait avoir obligation à Montalte. » Le raisonnement de Nicole peut se résumer ainsi : « Est-il vrai que Pascal ait reproché à Lessius une décision empruntée par lui à saint Thomas avec indication de son origine?

Cela n'est ni contesté ni contestable. Mais Lessius a dit : « Cette décision est de saint Thomas qui condamne *sans distinctions...* »

Nicole lit saint Thomas, trouve dans le passage le mot *distinguer;* il ne veut chercher ni pourquoi ni dans quel sens saint Thomas distingue. Lessius est un faussaire; il a affirmé ce qui n'est pas; il n'en veut pas savoir davantage.

Quand l'un des auteurs de la *Logique de Port-Royal* raisonne ainsi, ce n'est pas faute de la connaître.

Si l'on adopte pour le mot jésuitisme le sens dont les *Provinciales* ont enrichi la langue française, celui de manque de franchise, le jésuitisme est dans les deux camps.

Lorsque les curés de Rouen, s'intéressant les premiers à la querelle, et ceux de Paris, émus à leur tour par les révélations de Pascal, eurent la pensée, comme autrefois les pères du concile de Nicée, de témoigner, en se bouchant les oreilles, leur horreur pour les casuistes qu'ils voulaient juger, l'assemblée du clergé prit la décision de répandre en France les avis aux confesseurs donnés par saint Charles Borromée, ce modèle des prélats, afin que cet ouvrage, composé par un si grand saint avec tant de lumière et de sagesse, se répandant dans les diocèses, puisse servir de règle et comme de barrière pour arrêter le cours des opinions nouvelles.

Saint Charles était sévère jusqu'à renvoyer sans les entendre en confession les femmes qui se présentaient en cheveux frisés. On le savait ennemi des jésuites jusqu'à leur avoir refusé, malgré l'insistance du pape, le droit de prêcher à Milan.

Les problèmes ingénieux du père Bauny ont étonné Pascal. Ceux de saint Charles Borromée sont stupéfians. « S'il arrive, dit-il, que par *imprudence* on commette un péché, — saint Charles le nomme, c'est la fornication avec la sœur de son épouse, — quelle doit être la pénitence? Elle est sévère, mais se réduit presque à rien lorsque le crime a été commis à l'insu du coupable. *Si probaberit se tale scelus inscienter fecisse.* Le cas doit être rare.

Le problème a eu l'honneur d'être proposé à un concile : la solution est inscrite dans le recueil des décrétales réuni au XIII[e] siècle par Gratian. La tradition française le supprime.

Le franciscain Angelus Clavasio, non moins hardi dans ses hypothèses que saint Charles Borromée, semait comme lui, parmi ses instructions morales, d'ingénieux et amusans problèmes :

Un pieux époux fait vœu de chasteté sans consulter son épouse qui ne peut l'ignorer longtemps. Elle n'en est nullement d'avis. La situation est délicate. Clavasio concilie tout sans s'écrier une seule fois comme Musset :

Je crois qu'une sottise est au bout de ma plume.

Il en rencontre plus d'une cependant. Le lecteur désireux de les connaître prendra la peine de se procurer son livre ; l'édition, épuisée aujourd'hui, a été publiée à Salamanque en 1494, chez le libraire de l'Université. Il y trouvera une dissertation sur les libertés permises entre fiancés.

« Celui qui demande trop, *sans motif raisonnable*, pèche mortellement; celui qui accorde (il faut lire celle, probablement) commet un péché véniel. Quand on a reçu un baiser, on peut le rendre : *Reddens non peccat.* Il ne faut rien exiger sans motif raisonnable avant la bénédiction. *Peccat mortaliter quoties exigit sine rationabili causa ante benedictionem.* »

Lorsque Juliette, étonnée et souriante, prononce ces mots difficiles à traduire :

You kiss by the book,

elle ne songe guère à la *Somme* de saint Thomas. Roméo y songe moins encore : ils auraient pu y apprendre où et comment on doit

poser ses lèvres en donnant un baiser pour que le péché soit véniel.

Les amis de Pascal connaissaient, mais ne lui disaient pas, l'origine de ces dissertations classiques dans les séminaires. Il n'aurait pas pu, s'il les avait connues, faire dire à un père jésuite : « Ce qui nous a donné le plus de peine a été de régler les conversations entre les hommes et les femmes, car nos pères sont très réservés sur ce qui regarde la chasteté ; ce n'est pas qu'ils ne traitent des questions assez curieuses et assez indulgentes, principalement pour les personnes mariées ou fiancées. J'appris sur cela les questions les plus extraordinaires qu'on puisse s'imaginer; il m'en donna de quoi remplir plusieurs lettres, mais je ne veux pas seulement en marquer les citations. »

Les jésuites n'avaient qu'à copier.

Les affaires d'Abraham le conduisirent en Égypte; habitué aux sacrifices, il dit à Sarah son épouse : « Je sais que vous êtes belle; quand les Égyptiens vous auront vue, ils me tueront et vous réserveront pour eux. Dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur. »

Pharaon désira la belle juive et la paya royalement. Son prétendu frère reçut des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des ânesses et des chevaux; beaucoup plus sans doute qu'elle ne valait. Pharaon la rendit quand elle eut cessé de plaire, et les dons reçus en échange accrurent les richesses d'Abraham.

On a osé reprendre Abraham du péché de mensonge tout au moins. Saint Augustin n'y veut pas consentir. « L'action d'Abraham, dit-il, semble d'abord celle d'un mari qui livre sa femme au crime ; mais elle ne paraît ainsi qu'à ceux qui ne savent pas distinguer, par les lumières de la foi, les bonnes actions d'avec les péchés. »

Le patriarche ne consentait pas à l'adultère de Sarah ; mais, en cachant qu'elle était son épouse, son intention était que les étrangers ne le tuassent pas. Abraham avait de bonnes raisons pour ne pas vouloir être tué; saint Augustin les approuve : « Il craignait qu'après sa mort la belle Sarah ne fût traitée en captive. »

Il préférait que ce fût avant.

Saint Augustin, l'oracle des jansénistes, est précurseur de la morale facile. Pascal, nourri de l'Écriture, aurait pu dans ce souvenir, par respect pour un patriarche, sinon pour un si grand saint, trouver une excuse pour les jésuites.

L'habitude de réduire la charité en maximes de droit et, malgré le précepte de l'apôtre, de semer des questions infinies en appli-

quant, par d'ingénieuses fictions et comme par jeu d'esprit, aux problèmes de la morale, les méthodes et les subtilités de la dialectique, est un fruit des habitudes scolastiques transportées des écoles dans les confessionnaux.

Deux époux peuvent-ils commettre ensemble le péché d'adultère? Astexanus, dans sa *Théologie morale*, publiée à Venise en 1492, propose et résout la question : « Ce péché, d'espèce singulière, suppose une épouse assez passionnée pour regretter de ne pouvoir, par amour pour son cher époux, braver en se donnant à lui la pudeur et le devoir.

Une Vénitienne, pénitente d'Astexanus, moins exceptionnelle peut-être qu'il ne l'a cru, lui a sans doute suggéré ce problème ; un amour désordonné pour son époux est, suivant saint Augustin, un attrait secret à en aimer d'autres.

L'Église, sous le nom d'usure, défend le prêt à intérêt. Quiconque exige plus qu'il n'a prêté est flétri du nom d'usurier. Le texte allégué est célèbre. *Mutuum date nihil inde sperantes.* Dans une société de chrétiens rigides, cette maxime gênerait les emprunteurs plus que les prêteurs ; pour mieux dire, il n'y aurait plus de prêteurs. Quand un négociant serait en danger de mourir de faim, les voisins charitables lui feraient l'aumône d'un morceau de pain, sans consentir à lui prêter, sans intérêt, les dix mille francs qui pourraient le sauver. Astexanus dispense ingénieusement les fidèles de cette impraticable maxime. Escobar, sans doute, n'a pas connu l'argument, il l'aurait reproduit. Le texte sacré blâme l'usure, le sens n'a rien d'obscur, mais Astexanus n'y voit qu'un conseil ; on a le droit de ne pas le suivre.

Prêtez sans espoir de gain, tel est le texte. Or s'il est ordonné de ne rien gagner, la phrase entière est impérative. Elle ordonne donc de prêter ; mais Dieu ne peut ordonner l'impossible ; comment, quand on n'a rien, obéirait-on au précepte ? Comment supposer même que la loi divine ordonne à chacun dès qu'il possède une obole de l'offrir à un emprunteur ? *Nihil inde sperantes* est donc un conseil, comme *mutuum date* qui le précède.

Pour la seconde partie des *Provinciales*, comme pour la première, on a élevé une question de fait. On peut la poser de plusieurs manières : les citations sont-elles exactes ? Leur interprétation est-elle conforme à l'esprit du texte ? Les maximes condamnées sont-elles acceptées par les jésuites ?

Il faut, sans hésiter, répondre : Oui. Les difficultés que l'on a élevées sont, comme disait familièrement Bossuet, de pures chicaneries.

On peut demander, en second lieu, si ces scandaleuses maximes sont antérieures aux jésuites ? s'il est vrai qu'avant l'existence de

la société, des docteurs éminens, quelques-uns canonisés par l'Église, aient approuvé celles que l'on condamne avec le plus de force; que d'autres auteurs, non moins respectés, aient donné l'exemple des scrupules indécens et des doutes ridicules dont Pascal a égayé ses lecteurs?

A ces questions les admirateurs de Pascal répondent : « Qu'importe? Ceux que Pascal accuse et dont il nous fait rire sont dangereux et ridicules, il l'a prouvé avec éclat; je n'ai pas à chercher s'il aurait droit d'en frapper d'autres avec eux. »

Il est permis d'insister : Pascal a-t-il traité cette question que l'on déclare insignifiante? L'opinion qu'il adopte est-elle contraire à la vérité? La réponse, cette fois, est délicate. Celui qui répond oui s'expose à être accusé et convaincu de mensonge. Sur de tels sujets, la plus petite inexactitude est redressée brutalement; on s'écrie en latin : *Mentiris impudentissime;* on parle en français d'odieuse calomnie; c'est l'usage! Heureux le coupable s'il n'est pas traité de jésuite! Vous dites que Pascal a posé la question, qu'il a décidé contrairement à la vérité! Où? Dans quelle lettre? A quelle page? Dans quelle ligne? Vous ne répondez pas! Vous vous dérobez! Vous êtes un calomniateur!

Celui qui, cependant, après l'examen, affirmerait que Pascal n'a ni résolu, ni posé la question, manquerait de bonne foi.

Il en est comme des cinq propositions sur la grâce. Pascal n'affirme pas qu'elles ne sont pas dans Jansénius, mais le lecteur des premières *Lettres,* s'il a confiance en lui, tient pour certain qu'elles y sont introuvables.

Sur mille lecteurs des *Provinciales*, c'est par milliers qu'il faut les compter, il y en a mille, ou bien peu s'en faut, qui, faute de s'être informés ailleurs, regardent comme résolue et hors de discussion cette question qu'il ne traite pas. Que l'on veuille bien relire la *Ve Lettre*, par exemple; il n'y est pas dit que les jésuites ont introduit la doctrine des opinions probables, mais la question n'y semble pas douteuse. Pascal, après une liste de quarante-huit noms bizarres et inconnus du lecteur, demande si tous ces gens sont chrétiens, puis ensuite s'ils sont jésuites : « Non, se fait-il répondre, mais il n'importe; ils n'ont pas laissé de dire de bonnes choses; ce n'est pas que la plupart ne les aient prises ou imitées des nôtres. »

Il est en règle avec la vérité : *La plupart les ont prises ou imitées!* Il a dit *la plupart;* il y en a donc d'autres, si quelques-uns ont précédé Loyola de plusieurs siècles, si ceux-là sont nombreux, si leurs noms sont illustres dans l'Église, peu importe; le lecteur est prévenu; il ne peut, sans se faire impudemment l'avocat des jésuites, se plaindre de l'avoir été si peu. Il est véritable cepen-

dant que la doctrine des opinions probables, antérieure à la société de Jésus, a été acceptée avant et après les *Provinciales* par la grande majorité des casuistes, par saint Liguori particulièrement, mort en 1785, béatifié en 1816. La preuve a été faite vingt fois; beaucoup ont élevé la voix, personne ne s'est fait entendre. La question est déclarée sans intérêt, on la dédaigne, et, quand l'occasion s'en présente, ce qui n'est pas rare, on la tranche contrairement à la vérité. Le jésuite Daniel, par un ingénieux artifice, a espéré attirer l'attention. Inutile travail! L'entreprise était impossible. Il faudrait rencontrer, s'est dit le père Daniel, l'esprit mordant de Pascal, la perfection de son style, l'éclat de son génie, son art d'encadrer les citations dans un récit naturel et comique. Pourquoi pas? s'est-il dit; et, pour prouver que les autres ordres religieux, les dominicains, par exemple, sont tout aussi responsables que les jésuites des principes les plus honnis de la morale relâchée, il a eu et réalisé l'idée très ingénieuse de reproduire une des *Lettres* de Pascal, sans y rien changer, absolument rien, que les citations, remplaçant les passages extraits d'un auteur jésuite, par des passages équivalens, scrupuleusement copiés chez un jacobin. La citation est longue, mais le lecteur ne s'en plaindra pas, elle sort d'une bonne main, c'est du Pascal; Daniel ne l'a pas affaiblie; il n'y a mis du sien que des noms et des textes, assez nombreux pour dissiper les doutes.

« Je fus ravi de voir tomber le bon père jacobin dans ce que je souhaitais. Je le priai de m'expliquer ce que c'était qu'une opinion probable. — Nos auteurs vous y répondront beaucoup mieux que moi, dit-il; c'est, selon eux, une opinion qui est au moins appuyée sur l'autorité de quelque grand docteur. Voici comme en parle notre maître Jean Nider dans son *Livre consolatoire de l'âme timorée : Tout homme peut avec sûreté suivre quelque opinion qu'il voudra, pourvu qu'elle soit de quelque grand docteur.*

« — Ainsi, lui dis-je, un seul docteur peut tourner les consciences et les bouleverser à son gré et toujours en sûreté. — Il n'en faut pas rire, me dit-il, ni penser combattre cette doctrine. Quand les jansénistes l'ont voulu faire, ils y ont perdu leur temps. Elle est trop bien établie. Écoutez notre Sylvestre Priéras, qui approuve cette belle sentence du *Panormitain : Celui qui suit l'opinion de quelque docteur sans l'avoir examinée fort exactement et à qui depuis elle paraît fausse, est excusé de péché, tandis qu'elle n'a point paru fausse. Il suffit pour cela,* ajoute Sylvestre, *que par l'affection qu'il a pour son docteur, il juge probablement être vrai ce qui, en effet, est faux.* — Mon père, lui dis-je, franchement je ne puis faire cas de cette règle. Qui m'a

assuré que, dans la liberté que vos docteurs se donnent d'examiner les choses par la raison, ce qui paraîtra sûr à l'un le paraisse à tous les autres? La diversité des jugemens est si grande... — Vous ne l'entendez pas, dit le père en m'interrompant; aussi sont-ils souvent de différens avis : mais cela n'y fait rien, chacun rend le sien probable et sûr. Vraiment l'on sçait bien qu'ils ne sont pas tous du même sentiment, et cela n'en est que mieux. Ils ne s'accordent au contraire presque jamais : il y a peu de questions où vous ne trouviez que l'un dit oui, l'autre dit non; et, en tous ces cas-là, l'une et l'autre des opinions contraires est probable : c'est pourquoi Diana, et cet auteur en vaut seul beaucoup d'autres, dit sur un certain sujet : *Ponce et Sanchez sont de contraire avis; mais parce qu'ils étaient tous deux sçavans, chacun rend son opinion probable.*

« — Mais, mon père, lui dis-je, on doit être bien embarrassé à choisir alors. — Point du tout, dit-il, il n'y a qu'à suivre l'avis qui agrée le plus. — Eh quoi, si l'autre est plus probable! — Il n'importe, me dit encore le père; le voici bien expliqué par notre père Jean-Baptiste Haquet : *Je dis qu'il est permis de suivre dans la pratique une opinion moins probable et moins sûre, soit que ce soit sa propre opinion, soit que ce soit celle d'un autre, pourvu qu'elle soit simplement probable.*

« Et si une opinion est tout ensemble et moins probable et moins sûre, sera-t-il permis de la suivre en quittant ce que l'on croit être plus probable et plus sûr? — Oui, encore une fois. Est-ce que vous n'entendez pas le latin? *Minus probabilem et minus tutam.* Les termes sont exprès, et ce sçavant théologien ajoute que c'est le sentiment de nos grands docteurs Medina et Bannes : *eam sententiam docent Medina, Bannes*, etc. Cela n'est-il pas clair?

« Nous voici bien au large, lui dis-je, mon révérend père. Grâce à vos opinions probables, nous avons une belle liberté de conscience; et vous autres, casuistes, avez-vous la même liberté dans vos réponses? — Oui, me dit-il, nous répondons aussi ce qu'il nous plaît, ou plutôt ce qui plaît à ceux qui nous interrogent; car voici nos règles que notre maître Thomas Mercado explique admirablement. Ce qu'il dit sur cela dans son sçavant *Traité des Contrats* est remarquable.

« *De plus*, dit-il, *je puis donner en ami un bon conseil à un confesseur qui entendrait la confession d'un marchand, et ce sera le moyen de se procurer une grande liberté et une grande autorité. Le voici : C'est que si le confesseur suit et soutient une opinion, cela ne doit pas l'obliger à s'en servir pour la direction de son pénitent, supposé que celui-ci ne veuille pas la prendre pour règle ni*

la suivre, pourvu que la sienne soit probable et ait ses raisons et ses fondemens. C'est assez que le confesseur lui conseille ce qu'il croit être plus certain et ce qu'il approuve le plus. Mais si son opinion ne plaît pas au pénitent et que ce qu'il a fait puisse se faire, comme étant approuvé de plusieurs bons auteurs, ce serait une extravagance et une grande arrogance au confesseur de refuser de l'absoudre, parce qu'il n'est pas de son avis. Quand, sur un contrat, les docteurs sont partagés, le pénitent peut choisir et suivre l'opinion qu'il jugera à propos. Je dis de même quand, hors de la confession, un théologien est consulté, si les opinions sont contraires, il lui est permis, sans danger, de suivre l'une ou l'autre et de décider comme il lui plaît, et quand lui-même serait dans l'opinion la plus probable, il ne peut pas obliger à la suivre celui qui le consulte : mais il doit seulement lui exposer simplement son avis en l'avertissant cependant qu'en faisant le contraire il ne pèchera point, parce qu'il y a plusieurs docteurs qui croyent la chose permise. Cela est net et décisif.

« — Tout de bon, mon père, votre doctrine est bien commode. Quoi! avoir à répondre oui et non à son choix! On ne peut assez priser un tel avantage et je vois bien maintenant à quoi vous servent les opinions contraires que vous avez sur chaque matière; car l'une vous sert toujours et l'autre ne vous nuit jamais : et si vous ne trouvez votre compte d'un côté, vous vous jetez de l'autre, et toujours en sûreté. Et votre père Mercado a raison de dire que cela donne à un directeur *une grande liberté et une grande autorité.* — Cela est vrai, dit-il, et ainsi nous pouvons toujours dire avec Diana, qui trouva le père Bauny pour lui lorsque le père Lugo lui était contraire : *Sæpe premente deo fert deus alter opem. (Si quelque dieu nous presse, un autre nous délivre.)*

« — J'entends bien, lui dis-je; mais il me vient une difficulté dans l'esprit. C'est qu'après avoir consulté un de vos docteurs et pris de lui une opinion un peu large, on sera peut-être attrapé si on rencontre un confesseur qui n'en soit pas et qui refuse l'absolution si on ne change de sentiment; n'y avez-vous point donné ordre, mon père?

« — Vous êtes un étrange homme, reprit-il, vous écoutez ce que je vous dis sans nulle application. Dans l'endroit du docteur Mercado, que je viens de vous citer, n'a-t-il pas prévu votre objection? et ne dit-il pas en termes formels que *ce serait une extravagance et une grande arrogance au confesseur de refuser l'absolution à son pénitent, à cause qu'il n'est pas dans son opinion.* On a mis ordre à tout cela, et on a obligé les confesseurs à absoudre leurs pénitens qui ont des opinions probables, sous peine de péché mortel, afin qu'ils n'y manquent pas.

« Si vous n'êtes pas content de l'autorité du grand théologien que je viens de vous citer, je ne serai pas embarrassé à vous en citer d'autres de notre ordre.

« Vous savez ce que c'est que Louis Lopes et François Victoria? — Non, dis-je, je n'ai pas l'honneur de les connaître. — A ce que je vois, reprit-il, vous êtes bien neuf dans la théologie. Ce Victoria que je vous nomme *est*, dit Antoine de Sienne, auteur de notre bibliothèque, *un homme au-dessus de tous les éloges, et qui a brillé avec tant d'éclat dans l'école, qu'il a mérité d'être appelé, par des personnes des plus illustres, la plus grande lumière de la théologie*. Après cela, je crois que vous l'écouterez avec respect et docilité. Or voici comme parle ce grand homme : « *Je réponds que soit que le confesseur soit le propre prêtre du pénitent, soit qu'il ne le soit pas, il est obligé* (tenetur) *de l'absoudre en un tel cas, et cela se prouve évidemment. Un tel pénitent est en grâce et le confesseur juge probablement qu'il y est, parce qu'il sait que l'opinion qu'il suit est probable. Il ne doit donc pas lui refuser l'absolution.* » Cela s'appelle non pas prouver, mais démontrer.

« Écoutez maintenant Lopes qui ne lui cède guère en doctrine : *Cette conclusion se tire de Medina* (c'est encore un de nos fameux docteurs) *et il est évident par sa raison et par l'opinion qu'il soutient, que le confesseur ne peut refuser l'absolution au pénitent qui suit une opinion probable des docteurs, quoique le confesseur croye que l'opinion contraire est plus probable; parce que le pénitent, puisqu'il a suivi une opinion probable, n'a point péché; il n'y a donc nulle raison de lui refuser l'absolution.* Et remarquez bien ces termes, *tenetur*, *non potest;* car dans le style exact de l'école, les casuistes ne parlent jamais ainsi que pour marquer une obligation sous peine de péché mortel, et leur raison le prouve; parce que ce serait faire une grande injustice au pénitent et dans une matière très importante. Êtes-vous content?

« — O mon père! lui dis-je, voilà qui est bien prudemment ordonné; il n'y a plus rien à craindre : un confesseur n'oserait plus y manquer. Je ne savais pas que vous eussiez le pouvoir d'ordonner, sous peine de damnation; je croyais que vous ne saviez qu'ôter les péchés, je ne pensais pas que vous en sussiez introduire : mais vous avez tout pouvoir à ce que je vois.

« — Vous ne parlez pas proprement, me dit-il, nous n'introduisons pas les péchés, nous ne faisons que les remarquer. J'ai déjà bien reconnu deux ou trois fois que vous n'étiez pas bon scholastique. — Quoi qu'il en soit, mon père, voilà mon doute bien résolu; mais j'en ai un autre à vous proposer, c'est que je ne sais comment vous pouvez faire quand les pères de l'Église sont contraires au sentiment de quelqu'un de vos casuistes.

« Vous l'entendez bien peu, me dit-il; les pères étaient bons pour la morale de leur temps, mais ils sont trop éloignés pour celle du nôtre. Pesez bien ce raisonnement d'un de nos plus habiles théologiens, c'est Pierre de Tapia :

« *Touchant la qualité des auteurs*, dit-il, *il faut distinguer; car ou ils sont anciens, ou ils sont modernes. S'ils sont anciens, il faut voir si leurs opinions ont été constamment suivies ou si elles ont été abandonnées. Et si elles sont surannées,... car si une opinion est maintenant communément abandonnée, on ne tient point compte de l'autorité ou du témoignage de son auteur, pour donner de la probabilité à cette opinion.*

« — Voilà de belles paroles! lui dis-je, et pleines de consolation pour bien du monde. — Nous laissons les pères, me dit-il, à ceux qui traitent la positive; mais pour nous qui gouvernons les consciences, nous les suivons peu et ne citons dans tous nos écrits que les nouveaux casuistes. Voyez Diana qui a tant écrit : il a mis à la tête de ses livres la liste des auteurs qu'il rapporte : il y en a deux cent quatre-vingt-seize dont le plus ancien est depuis quatre-vingts ans. — Cela est donc venu au monde depuis votre ordre? lui dis-je. — Ha! bien longtemps après, me répondit-il; car, à proprement parler, nos Sommes de cas de conscience ne passent pas deux cents ans. — C'est-à-dire, mon père, qu'environ vers ce temps-là, on commença à voir disparaître saint Augustin, saint Ambroise, saint Jérôme et les autres, pour ce qui est de la morale, mais au moins que je sache les noms de ceux qui leur ont succédé. Qui sont-ils ces nouveaux auteurs?

« — Ce sont des gens bien habiles et bien célèbres, me dit-il; c'est Villalobos, Conink, Llamas, Achokier, Deakofer, Dellacrux, Veracrux, Ugolin, Tambourin, Fernandez, Martinez, Suarez, Henriquez, Vasquez, Lopez, Gomez, Sanchez, de Vechis, de Grassis, de Grassalis, de Pitigianis, de Graffiis, Squillanti, Bizozeri, Barcola, de Bobadilla, Simancha, Perez, de Lara, Aldresta, Larca, Descarcia, Guaranta, Scophra, Pedrezza, Cabrezza, Bisbe, Diaz de Clavasio, Villagut, Adam à Manden, Iribarne, Binfeld Volfang à Veberg, Vostery, Strevesdorf.

« — O mon père! lui dis-je, tout effrayé, tous ces gens-là étaient-ils chrétiens? — Comment chrétiens? me répondit-il, ne vous disais-je pas que ce sont les seuls avec lesquels nous gouvernons aujourd'hui la chrétienté?

« Cela me fit pitié; mais je ne lui en témoignai rien et lui demandai seulement si tous ces auteurs étaient jacobins. — Non, me dit-il, mais il n'importe, ils n'ont pas laissé de dire de bonnes choses. Ce n'est pas que la plupart ne les aient prises ou imitées des nôtres; mais nous ne nous piquons pas d'honneur, outre qu'ils citent nos

pères à toute heure et avec éloge; et puis si vous entendez bien votre doctrine de la probabilité, vous verrez que cela n'y fait rien. Au contraire, nous avons bien voulu que d'autres que nous puissent rendre leurs opinions probables, afin qu'on ne puisse pas nous les imputer toutes; et ainsi, quand quelque auteur que ce soit en a avancé une, nous avons droit de la prendre, si nous le voulons, par la doctrine des opinions probables, et nous n'en sommes pas les garans, quand l'auteur n'est pas de notre corps. — J'entends tout cela, lui dis-je, je vois bien par là que tout est bien venu chez vous, hormis les anciens pères, et que vous êtes les maîtres de la campagne. Mais je prévois trois ou quatre grands inconvéniens, et de puissantes barrières qui s'opposeront à votre course. — Et quoi? me dit le père tout étonné. — C'est, lui répondis-je, l'Écriture sainte, les papes, les conciles que vous ne pouvez démentir, et qui sont tous dans la voie unique de l'Évangile. — Est-ce là tout? me dit-il. Vous m'aviez fait peur. Croyez-vous qu'une chose si visible n'ait pas été prévue et que nous n'y ayons pas pourvu? Vraiment je vous admire de penser que nous soyons opposés à l'Écriture, aux papes et aux conciles : il faut que je vous éclaircisse du contraire. Je serais bien marri que vous crussiez que nous manquons à ce que nous leur devons. Vous avez sans doute pris cette pensée de quelques opinions de nos pères qui paraissent choquer leurs décisions, quoique cela ne soit pas : mais pour entendre l'accord, il faudrait avoir plus de loisir. Je souhaite que vous ne demeuriez pas mal édifié de nous. Si vous voulez que nous nous revoyions demain, je vous en donnerai l'éclaircissement. »

Le probabilisme est la doctrine des jésuites; on s'en tient là; cela n'est pas juste. C'est aussi, nous venons d'en donner la preuve, celle des dominicains. Il faudrait à la condamnation associer le poète Lucain; n'a-t-il pas dit:

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

C'est du probabilisme pur.

Caton est un homme grave. Son appui rend probables les droits de Pompée.

Il y a quarante ans environ, c'était en 1851, je descendais le Rhône en bateau à vapeur; j'avais rencontré un voyageur instruit des choses de science; il parlait bien et avec bon jugement. Il admirait le théorème de Sturm sur les équations algébriques, et discutait savamment l'emploi, nouveau alors en métallurgie, de la combustion du gaz des hauts fourneaux. En approchant d'Avignon quelqu'un, regardant la rive gauche du fleuve, s'écria : « Voilà le château des papes! — Mais, répondit le voyageur, nous ne sommes

pas à Rome ! » On lui rappela qu'il y avait eu des papes à Avignon ; il ne niait pas, mais réfléchissait. « Cependant, dit-il, s'il y avait eu des papes à Avignon, *cela se saurait !* »

Plus d'un lecteur, instruit comme ce voyageur, et comme lui de bon jugement, mais peu au courant de l'histoire de la théologie morale, continuera sans doute à se dire : si les maximes flétries par Pascal étaient celles des docteurs et des saints, approuvées par des papes et par des conciles, conseillées par tous les ordres religieux, *cela se saurait.*

La question de droit est la plus importante. La casuistique est-elle mauvaise en soi ? Faut-il condamner les casuistes, les blâmer ou les absoudre ? Les passages scandaleux cités par Pascal se trouvent dans leurs livres, incontestablement ; l'interprétation en est fidèle. Est-il juste de tempérer par des circonstances atténuantes leur appréciation si fortement motivée ? Nous avons rapporté d'étranges décisions, plus étranges encore quand on les lit dans les livres des saints. Mais c'est prendre le change, que juger comme des traités de morale des études sur les cas de conscience. La confession est obligatoire, il faut la rendre possible. Le prêtre n'a pas à guider seulement les consciences pures, les cœurs délicats et les âmes généreuses, il n'a pas d'anges à diriger. Les hommes ne peuvent tous passer leur vie dans la retraite et en prières, il doit leur supposer, parce qu'il en est ainsi, des vices qu'on ne nomme pas et des sentimens mauvais contre lesquels leur volonté ne peut rien. En se demandant où commence le péché mortel et l'infamie, il n'atténue en rien les maximes de l'Évangile ; il ne se persuade pas qu'il y ait un degré de perfection inutile à dépasser dans lequel on soit en assurance. Les âmes n'évitent de tomber qu'en montant toujours ; mais sans rien abandonner de la morale chrétienne, on distingue, pour ne décourager aucune bonne volonté, ce qui est de précepte et d'obligation indispensables, et ce qui est seulement de perfection et de conseil. Il faut supposer des esprits mondains, terrestres et grossiers, sans chaleur et sans élévation, plus effrayés des peines éternelles de l'enfer que soucieux des joies monotones du paradis, incapables d'une pensée généreuse, inaccessibles à un sentiment délicat, capables cependant de dévotion. On peut plier les deux genoux dans les églises, se présenter avec crainte au confessionnal, redouter d'y dissimuler un péché beaucoup plus que de le commettre, et en commettre de très graves. Il y avait jadis, il y a toujours, du bon grain et de l'ivraie dans la moisson du Seigneur, du froment et de la paille dans son aire, de bons et de mauvais poissons dans son filet. L'église prie pour tous les pécheurs, n'en exclut aucun de son unité et veut embrasser tout le monde. Les méchans et les mauvais sub-

sistent parmi les bons et les prédestinés. La foi n'est pas toujours ce qui leur manque. Tous sont reçus et appelés au tribunal de la pénitence, ils y montrent la laideur de leur âme, ils pèchent sans regret, même avec joie, et n'accusent que le diable qui s'en réjouit, quoique ennemi de la vérité.

Vous leur parlez de haïr le péché, ils le désirent; d'aimer le prochain comme eux-mêmes, le précepte ne leur paraît pas sérieux; de préférer Dieu à ses créatures, de n'aspirer qu'à sa gloire, de se plaire aux souffrances, ils ne comprennent pas; de grossir chaque jour le trésor de leurs mérites, ils repoussent ce genre d'avarice. Quand on se doit à tous, il faut s'accommoder aux méchans, ils sont nombreux. Serait-il charitable et prudent de leur dire, comme Daniel à Balthazar: « Aux balances du Seigneur votre poids est trop léger. Le vrai trésor vous manque, c'est la grâce. *Discedite maledicti;* retirez-vous, maudits! Où? Dans l'enfer; il est votre lot; le feu y est préparé pour votre âme depuis le commencement du monde. L'Église est plus accommodante et plus douce. D'un mauvais payeur, on tire ce qu'on peut. Pour qui ne peut accroître la gloire de Dieu, on implore sa miséricorde.

De telles gens, pour Pascal, sont comme n'étant pas; ils lui font horreur. C'est à eux que pensent les casuistes. L'entente est impossible.

L'étude des cas de conscience, pour celui qui veut, sans rien de plus, éviter le châtiment, ressemble fort à nos programmes du baccalauréat. Le casuiste, oubliant qu'il n'existe ni bornes ni limites dans les choses, veut marquer, sur la route du vice, le point qu'on peut atteindre sans danger, et le détail des chutes qui ne sont pas mortelles. Les rédacteurs des programmes d'examen, vrais casuistes de la science profane, marquent par exclusion le détail des ignorances tolérées. Le casuiste, en classant les péchés, ne les autorise ni ne les conseille. Le confesseur, auquel il s'adresse, les absout, mais les blâme. Les distinctions sont faites pour la classe, très peu digne d'estime, de ceux qui, semblables à Bartholo, dont la probité suffisait pour n'être pas pendu, veulent avoir de la vertu, tout juste ce qu'il en faut pour n'être pas damné.

La casuistique est un mal. Tous les esprits honnêtes et droits en conviennent. Les casuistes en tombent d'accord, mais la malice des hommes et la prétention de les diriger tous rend ce mal nécessaire. Les confesseurs au moins n'en doutent pas, et ceux qui font la guerre aux casuistes la déclarent à la confession.

« Lorsque, dit Bossuet, nous formons tant de doutes et tant d'incidens, que nous réduisons l'Évangile et la doctrine des mœurs à tant de questions artificieuses: que faisons-nous autre chose, sinon de chercher des déguisemens! Et que servent tant

de questions, sinon à nous faire perdre parmi les détours infinis la trace toute droite de la vérité? Ces pécheurs subtils et ingénieux qui tournent l'Évangile de tant de côtés, qui trouvent des raisons de douter sur l'exécution de tous les préceptes, qui fatiguent les casuistes par leurs consultations infinies, ne travaillent ordinairement qu'à nous envelopper la règle des mœurs. Ce sont des hommes, dit saint Augustin, qui se tourmentent beaucoup pour ne pas trouver ce qu'ils cherchent; ou plutôt ce sont ceux dont parle l'apôtre, qui n'ont jamais de maximes fixes ni de conduite certaine, qui apprennent toujours et cependant n'arrivent jamais à la science de la vérité. A Dieu ne plaise que nous croyions que la doctrine soit toute en questions et en incidens! L'Évangile nous a donné quelques principes, il nous a appris quelque chose, son école n'est pas une académie où chacun dispute ainsi qu'il lui plaît. Qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne m'y veux pas opposer; mais, pour régler votre conscience sur la plupart des devoirs, la simplicité et la bonne foi sont deux grands docteurs qui laissent peu de choix indécis pour subtiliser sans mesure. Aimez vos ennemis! Faites-leur du bien! Mais c'est une question, direz-vous, ce que signifie cet amour, si aimer ne veut pas dire, ne les haïr point; et pour ce qui regarde de leur faire du bien, il faut savoir dans quel ordre, et s'il ne suffit pas de venir à eux après que vous aurez épuisé votre libéralité sur tous les autres; et alors ils se contenteront, s'il leur plaît, de vos bonnes volontés. Raffinemens ridicules! Aimer, c'est à dire aimer.

« Qui donc a produit tant de doutes, tant de fausses subtilités sur la doctrine des mœurs, si ce n'est que nous voulons tromper et être trompés! De là tant de chicanes et tant d'incidens qui raffinent sur les chicanes et les détours du barreau. Tout cela pour obscurcir la vérité. C'est pourquoi saint Augustin a raison de comparer ceux qui les forment à des hommes qui frappent sur la poussière et se jettent de la terre aux yeux. Eh quoi? vous étiez dans le grand chemin de la charité chrétienne, la voie vous paraissait toute droite, et vous avez soufflé sur la terre! Mille vaines contentions, mille questions de néant se sont excitées qui ont troublé votre vue comme une poussière importune, et vous ne pouvez plus vous conduire : un nuage vous couvre la vérité, vous ne la voyez qu'à demi. »

Ainsi parle Bossuet. Ainsi pourrait parler le casuiste le plus subtil. Nos études, dirait-il, doivent porter sur l'exception; plût à Dieu qu'aucun d'entre vous n'eût d'hésitations et de doutes ou qu'il sût les résoudre tout simplement, par l'application courageuse de la règle. Mais, comme le dit Bossuet, il peut se rencontrer des difficultés extraordinaires; le casuiste, bien ou mal, mais le mieux

qu'il peut, enseigne à les résoudre. Il doit les aborder toutes et ne se scandaliser de rien.

Un vieil auteur italien récite le conte d'un curé du moyen âge, gardien sévère des convenances du langage, qui, dans la confession des péchés quels qu'ils fussent, imposait la plus scrupuleuse décence. Assez bon clerc pour savoir que les définitions de mots sont arbitraires et n'espérant rien changer aux choses, il avait attaché à des mots très honnêtes et à des locutions irréprochables un sens convenu qui l'était moins. Les garçons de la paroisse parlaient couramment ce langage et volontiers l'enseignaient aux filles.

L'évêque, en tournée pastorale, voulut, la veille d'une grande fête, faire lui-même la confession. L'absolution ne fut refusée à personne. Le lendemain, il félicitait le curé sur les excellentes mœurs de la paroisse. Ne pouvant croire que monseigneur veuille railler, le bon curé devine la vérité et révèle en latin le sens convenu de quelques mots souvent répétés la veille. L'évêque comprend tout, se précipite dans l'église, arrête d'un geste impérieux le groupe des jeunes filles marchant déjà vers la sainte table, et leur crie : « Doucement! *Piano, piano, giovinette che...* » Puis résumant leurs confessions dans la langue claire et précise de Boccace, il ordonne au curé d'appeler à l'avenir chaque chose par son nom.

Il paraît juste de chercher s'il est impossible, quand on s'adresse à des gens dont la perfection n'est ni la prétention ni le but, d'excuser quelquefois la molle indulgence dont s'indigne Pascal. Une action blâmable est commise et avouée, il ne s'agit plus de la conseiller, mais de la pardonner, si le pouvoir de délier le permet. Il est facile d'imaginer quelques exemples.

L'archevêque de Grenade n'est pas un saint. On le dit avare; il aime les présens et s'en montre reconnaissant. Les fleurs dans le jardin du curé Diégo sont les plus belles et les fruits les meilleurs du monde ; son plaisir est de les donner : Monseigneur n'est pas oublié. Un bénéfice devient vacant; l'archevêque le confère à Diégo qui se réjouit avec inquiétude. Ses beaux fruits ont plaidé pour lui; c'est pour cela peut-être qu'il les envoyait. N'est-il pas simoniaque? Il consulte le casuiste Valentia qui lui ordonne d'accepter. Dans sa conduite rien ne semble blâmable; le choix de l'archevêque est excellent; Diégo a porté sur son supérieur un jugement téméraire, c'est le péché dont il veut l'absoudre, et Valentia écrit sur ses tablettes cette note que Pascal lui reprochera :

« Si un présent devient le motif qui porte la volonté du collateur à conferer un bénéfice, ce n'est pas simonie. »

Le bénéfice conféré à Diégo est grevé d'une rente viagère en faveur d'un vieux chanoine. Le curé Diégo reste fort gêné; le chauffage de ses serres, l'entretien de ses réservoirs et de ses canaux dépasse

ses ressources. Il faudrait, pour les réparer, réduire ses aumônes, il n'y veut pas songer; mais en voyant souffrir son beau jardin, il s'écrie, moitié riant, moitié sérieux : « Ce vieux chanoine vit bien longtemps! Heureusement, ajoute-t-il, que les souhaits ne tuent pas, il serait en danger. »

Diégo a manqué de charité. Il veut s'en confesser; Valentia lève les épaules.

Xipharès aurait donné sa vie pour sauver celle de son père, mais la mort de Mithridate rend possible un hymen qu'il n'espérait plus. Son amour pour la belle Monime est accru par deux ans de silence; il est aimé; la joie dissipe sa tristesse.

Cléante, fils d'Harpagon, aime Marianne. Il sait qu'il dépend de son père, que le nom de fils le soumet à ses volontés, qu'on ne doit pas engager sa foi sans le consentement de ceux dont on tient le jour, que le ciel les a faits maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite. Il renonce par déférence ou par nécessité à un mariage que son père n'approuve pas. Un mal foudroyant emporte Harpagon; Cléante devient libre, le mariage se fera. L'espérance adoucit sa douleur, il s'accuse devant Escobar de ne pouvoir être triste.

Moins habile que Racine à peindre le cœur humain, le jésuite le connaît mieux encore. Le cas pour lui n'a rien de grave. Diverses passions peuvent agiter en même temps notre âme; il n'est pas besoin d'avoir lu Montaigne pour le savoir. Il rassure le jeune homme, et dans son zèle pour les cas d'apparence paradoxale, il écrit sur ses tablettes :

« Un bénéficier peut désirer la mort de celui qui a une pension sur son bénéfice, et un fils celle de son père et se réjouir quand elle arrive, pourvu que ce ne soit que pour le bien qui lui en revient et non par une haine personnelle. »

Pascal s'indignera et le lecteur frémit. Sur la route où on lui fait faire un premier pas, il croit, dans le lointain, apercevoir le parricide, c'est horrible! J'en conviens, mais ce n'est pas Escobar qui est horrible, c'est le cœur humain.

Quand un fils, irréprochable d'ailleurs, s'accuse de n'être pas assez triste de la mort de son père, peut-on lui ordonner de l'être et désespérer de son salut?

La question renaît, toujours la même. Escobar veut rendre possible à tous l'absolution dans ce monde, le salut dans l'autre. Pascal s'écrie : « Les âmes grossières auxquelles vous prétendez ouvrir le paradis sont indignes d'entourer celles des justes; elles me font horreur. » C'est en enfer qu'il veut envoyer ces infâmes, avec les va-nu-pieds rebelles à leur roi, qu'au temps de son enfance M. de Gassion faisait pendre à Avranches.

Les parens du pieux étudiant Fernand l'ont confié au professeur Bartholo. L'épouse de Bartholo, Padilla, jeune, jolie et coquette, se montre bienveillante pour Fernand ; il se croit en danger, et ne se trompe pas. Il consulte Escobar. Doit-il renoncer aux leçons de Bartholo, imposer à ses parens un nouveau sacrifice? Faire planer par sa fuite, dont il faudra leur dire le motif, des soupçons injurieux sur Padilla? Les regards qui l'inquiètent sont peut-être innocens, et dans les phrases à double sens il est charitable d'adopter le meilleur. Escobar l'engage à ne pas fuir. « On ne va pas à Dieu avec des pas, a dit saint Augustin, mais avec une volonté courageuse et forte. » Il faut demander la grâce de bien combattre, et pour triompher des tentations, redoubler de zèle pour l'étude, Fernand restera donc exposé au péril qui, suivant les paroles du sage, peut donner la mort aux plus courageux. Escobar écrit sur ses tablettes :

« On ne doit pas refuser l'absolution à ceux qui sont engagés dans des occasions prochaines du péché quand ils ne pourraient les quitter sans bailler au monde sujet de parler ou sans en recevoir d'incommodité. »

Saint Thomas n'est pas plus sévère. Il conseille d'éviter de se rencontrer avec la personne qui fait naître les tentations, de les combattre et de ne pas rendre les occasions si fréquentes qu'elles soient un péché.

Le professeur de morale de Salamanque, en 1493, était plus précis et plus large : « Si ceux, qui, par nécessité, se trouvent engagés à demeurer dans un même logis et qui sont pris d'amour, se confessent, se repentent, promettent de s'abstenir et toutefois retombent, peut-on les absoudre sans les séparer? » Il répond que si la résistance est telle qu'elle obtienne quinze ou vingt fois plus de victoires que de chutes, on doit les absoudre sans séparation.

Le père Bauny a copié le professeur de Salamanque, et l'indignation de Pascal n'a foudroyé que le jésuite.

— Le beau Fernand brille dans les luttes de l'école. Ses argumens subtils réduisent un adversaire au silence ; l'adversaire répond par un soufflet. Fernand n'ignore pas qu'il a été ordonné de tendre l'autre joue et que Dieu lui en saurait gré ; il devine même, chance heureuse, que cet acte de vertu rendrait moins doux et moins dangereux les regards de Padilla ; il sait aussi que, dans le monde, celui qui a reçu un soufflet est réputé sans honneur jusqu'à ce qu'il ait tué l'offenseur. Si, sans désir criminel de vengeance, il peut satisfaire au respect humain et suivre la loi du siècle, il se risquera. Il consulte Escobar :

« La piété et l'honneur, répond le père, ne sont opposés qu'en apparence. Les innocens, sans cela, exposés chaque jour à de nouvelles insultes, resteraient sans défense contre la malice des

insolens. Exigez des excuses. Si l'adversaire refuse, vous pourrez l'appeler sur le terrain, le péché retombera sur lui. » Fernand rassuré provoque l'offenseur et le tue, non dans l'intention de rendre le mal pour le mal, mais pour sauver son honneur et défendre sa vie. Escobar lui donne l'absolution et écrit sur ses tablettes :

« Si un gentilhomme se trouve en telle situation que, s'il refuse un duel, on puisse croire que c'est par timidité et qu'ainsi on dise de lui que c'est une poule et non pas un homme, il peut, pour conserver son honneur, se trouver au lieu assigné. »

Pascal sur ce passage intéressera la piété du roi contre ses adversaires, admirant qu'il emploie sa puissance à défendre et à abolir le duel dans ses états, tandis que la piété des jésuites occupe leurs subtilités à le permettre et à l'autoriser dans l'Église.

— Padilla, rebutée par Fernand, peut-être fatiguée de lui, distingue fra Eugenio, vicaire de sa paroisse. Elle le prend pour directeur et lui avoue, sans prononcer de nom, que son cœur brûle d'un amour criminel. Fra Eugenio lui conseille de pieuses lectures, la conduit dans sa bibliothèque et pour combattre les mauvaises pensées, lui prête les oraisons de sainte Thérèse. Padilla, sans rien combattre, revient le lendemain chercher son éventail qu'elle a oublié exprès. Eugenio n'a pas le don de continence. Une heure après, il court chez Escobar se confesser d'un crime. Les bornes sont dépassées, l'indulgence serait forfaiture. Escobar indigné s'échauffe d'un zèle dévot, il lui montre l'enfer entr'ouvert et lui fait honte de la joie qu'il procure aux démons. Eugenio l'écoute muet et confus. Mais on l'attend pour célébrer la messe. Escobar songe à tout. Le scandale est un mal de plus. Saül n'a-t-il pas dit à Samuel : Honorez-moi devant le peuple. « Cachez, dit-il, votre infamie et la honte de votre fille spirituelle ; je vous donne l'absolution. Vous ne la méritez guère ; mais hâtez-vous. » Et comme Escobar étudie toujours, il écrit sur ses tablettes :

« Un prêtre peut-il dire la messe le même jour qu'il a commis un péché mortel, et même des plus criminels, en se confessant auparavant ? Non, dit Villalobos, à cause de son impureté ; mais Sancius dit que oui, et sans aucun péché ; et je tiens son opinion sûre et qu'elle doit être suivie dans la pratique : *et tuta in praxi*. »

« Quoi ! mon père, s'écriera Pascal, on doit suivre cette opinion dans la pratique. Un prêtre qui serait tombé dans un tel désordre oserait-il s'approcher de l'autel le même jour sur la parole d'Escobar, et ne devrait-il pas déférer aux anciennes lois de l'Église, qui excluaient à jamais du sacrifice, ou tout au moins pour un long temps, les prêtres qui avaient commis des péchés de cette sorte, plutôt que de s'arrêter aux nouvelles opinions des casuistes, qui les y admettent le jour même qu'ils y sont tombés ? »

L'indignation de Pascal est sincère et juste, mais il importe de ne pas faire de confusion. Escobar s'est indigné comme Pascal; le crime est horrible. Est-ce une raison pour que la paroisse soit privée de la messe? La mesure est difficile à garder. Wiclef, en assurant qu'on n'est plus ni roi, ni seigneur, ni magistrat, ni prêtre, ni pasteur, dès qu'on est en péché mortel, a également renversé, suivant Bossuet, suivant Pascal aussi probablement, l'ordre du monde et celui de l'Église, et rempli l'un et l'autre de sédition et de trouble.

Le père Parennin, missionnaire en Chine, a pris sur lui, par prudence humaine, d'adoucir, pour ne pas les rendre impraticables à ses catéchumènes, quelques-unes des prescriptions de la loi chrétienne.

Les Chinois ont un certain maître fort savant en philosophie morale, qui est mort il y a longtemps, nommé Confucius, lequel, pour sa doctrine, ses règles et enseignemens, est en une si haute estime dans le royaume, que tous, soit rois ou autres de quelque qualité, condition et rang qu'ils soient, se le proposent comme un exemple à imiter et à suivre, l'honorent et le louent comme saint, et il y a dans toutes les villes et bourgs des temples érigés en l'honneur de ce maître dans lesquels les gouverneurs sont tenus, deux fois l'année, d'offrir un sacrifice solennel, faisant eux-mêmes fonctions de prêtre, et durant le cours de l'année, deux fois le mois, sans solennité, et quelques savans se trouvent là pour assister les gouverneurs en l'administration des choses qu'il faut qu'ils offrent en tel sacrifice, qui sont un pourceau entier mort, une chèvre entière, des chandelles, du vin, des fleurs, des parfums.

Quelques gouverneurs convertis et quelques lettrés désignés pour assister au sacrifice ne peuvent s'y refuser sans grand dommage pour leur famille et pour eux-mêmes. Parennin, pour ne pas mériter le reproche que Jésus-Christ faisait aux pharisiens et ne pas imposer aux fidèles Chinois des fardeaux dont la charge les empêcherait d'aspirer au ciel, crut prudent de leur conseiller cette subtile invention de cacher sous leurs habits une image de Jésus-Christ à laquelle il leur enseignait de rapporter mentalement les adorations rendues à Confucius. N'est-ce pas là autoriser l'idolâtrie? Pascal n'en fait nul doute, et, parmi les égaremens qu'il dénonce, aucun ne lui semble plus odieux. Parennin, de retour en Europe, a des scrupules; il consulte Escobar. Le père lui présente la Bible ouverte au livre des *Rois :* « Naaman dit à Élisée : Il faut faire ce que vous voulez; mais je vous conjure de me permettre d'emporter la charge de deux mulets de la terre de ce pays; car votre serviteur n'offrira plus à l'avenir des holocaustes ou des victimes aux dieux étrangers, mais il ne sacrifiera qu'au Seigneur. Il n'y a qu'une chose pour laquelle je vous supplie de prier le Sei-

gneur pour votre serviteur, qui est que, lorsque le roi, mon seigneur, entrera dans le temple de Remmon pour adorer, étant appuyé sur ma main, si j'adore dans le temple de Remmon lorsqu'il adorera lui-même, que le Seigneur me le pardonne. — Élisée lui répondit : Allez en paix. » — Je ne dois pas, dit Escobar, être plus sévère qu'Élisée.

Pascal, sans accepter d'excuse, aurait condamné Naaman.

— Le vieil Antonio a fait fortune. Ses neveux, depuis lors, l'impatientent par leurs attentions. Un jour, sur la promenade publique, Antonio, entouré de ses parens, regarde la cathédrale et dit à haute voix : « Je vois mon légataire universel. » Antonio laissait tout son bien au trésor de l'Église. Riant de sa malice, mais craignant d'avoir péché contre la sincérité, il va consulter Escobar. « Vous n'avez pas menti, répond le casuiste ; tant pis pour vos parens s'ils ont mal compris. » Et, sans remords de conscience, il partagea la gaîté d'Antonio. S'ils sont excusables, — et c'est mon sentiment, — on peut quelquefois, sans péché, mais non sans mensonge, employer la parole à faire croire le contraire de la vérité.

Je cache un proscrit ; on me demande indiscrètement si je connais sa retraite ; il faut mentir, c'est devoir. Répondre, pour respecter la vérité : Je sais où il est, mais ne puis le dire, serait trahison. L'homme, une heure après, serait découvert. Si cependant, voulant éviter ce reproche de mensonges dont nous sommes, suivant Montaigne, plus offensés que de nul autre, je me dis : J'ignore dans quelle chambre il habite, dans quelle allée du jardin il se promène, je ne sais vraiment pas par conséquent où il est ; c'est niaiserie. On peut en sourire ; mais si, à cette niaiserie, s'associe le respect, même stérile, de la vérité qu'on trahit, le sourire doit être indulgent. Le mensonge, quelquefois, est obligatoire. Dans les cas ordinaires, est-il excusé par les restrictions mentales? Aucun casuiste ne l'enseigne, pas même des plus relâchés. Ceux qui leur prêtent cette doctrine sont des disciples sans intelligence ou des adversaires sans équité. L'idée qu'il est possible d'induire son prochain en erreur sans commettre le péché de mensonge a fait le sujet d'un conte amusant :

Un jésuite, mêlé à de graves intérêts et à une situation délicate, y trahit, par des assertions à double sens, ceux qui lui donnent confiance, et, certain de mériter l'absolution, s'écrie avec un pieux orgueil, après chacune de ses impostures : « Un jésuite ne ment jamais ! »

L'histoire est plus piquante que juste. Dieu seul peut, d'après les théologiens, faire croire l'erreur en disant la vérité en figures. Il ne permet pas qu'on l'imite.

— Gonzalve est plus pieux que zélé. Chaque dimanche il se pro-

pose d'entendre la messe, mais se laisse détourner par des causes que, sans grande exagération, il ne pourrait qualifier de majeures. Son exactitude, tout à coup, devient exemplaire. Le curé de la paroisse l'en félicite. Gonzalve, pour repousser une louange imméritée, avoue que, s'il n'a garde de manquer la messe, c'est que chaque dimanche il y rencontre la belle Béatrice, dont il n'ose encore demander la main; en épiant les regards de la charmante fille, il a souvent la joie de les voir s'arrêter sur lui.

Le curé, pour juger ces regards, échangés tout au moins mal à propos, demande le temps de se mieux informer; mais, en faisant sur ce point des réserves, il se réjouit du bon résultat; il a lu dans un auteur grave : *Si audis missam volens te delectare aspectu puellæ præsentis satisfacis præcepto*. C'est bien le cas de Gonzalve. Il satisfait à la règle, on ne saurait le contester. Pascal, cependant, trouve qu'on l'élude, et s'en indignerait s'il ne craignait de tarir par un éclat la source des confidences.

« En vérité, s'écrie-t-il, je ne le croirais jamais si un autre me le disait. »

Le sixième commandement s'adresse à tous, et c'est après la bénédiction nuptiale, a dit un père de l'Église, que la concupiscence tend parfois ses pièges les plus dangereux. La pieuse Dolorès craint de l'avoir oublié; effrayée par tant de périls, quelques semaines après son mariage, rougissante mais résolue, elle se présente à Sanchez pour confesser ses scrupules.

« L'Église, répond le célèbre auteur du *Traité sur le mariage*, conseille la prudence et ordonne la réserve dans l'usage des plaisirs permis, mais il est des momens où Dieu pardonne à ceux qui l'oublient. Il ne faut rien exagérer. »

Dolorès n'en a nulle envie. C'est pour user de ses droits qu'elle veut s'en instruire. Sanchez, sans descendre au détail, lui explique les principes; il ne se fait pas comprendre. Dolorès est intelligente; mais, en philosophie, tient pour les Nominaux. Les idées générales n'existent pas pour elle, elle veut tout particulariser et tout dire. Sanchez l'écoute, c'est son devoir. Il remercie Dieu, quand elle s'éloigne, d'avoir introduit dans son livre les étranges problèmes dont Pascal a détourné les yeux avec raison; ils s'adressent aux seuls confesseurs, qui pourraient s'étonner et rougir si on laissait à leurs pénitentes le soin de leur en révéler le détail.

— Possidius, évêque de Calame, voulait interdire aux dames chrétiennes de son diocèse les étoffes d'or et de soie. Ces dames résistaient. Saint Augustin, consulté, décida pour elles. Les chrétiennes de Calame continuèrent, sans craindre pour leur salut, à lutter d'élégance, au risque de vaincre, avec celles qui n'avaient ni la foi chrétienne ni l'humilité. Pascal aurait approuvé Possidius.

« Que répondre, s'écrie-t-il, aux passages de l'Écriture qui parlent avec véhémence contre les moindres choses de cette nature! »

L'interlocuteur des *Provinciales* répond faiblement, à son ordinaire. Lessius, dit-il, y a doctement satisfait en disant que les passages de l'Écriture n'étaient de précepte qu'à l'usage des femmes de ce temps-là, pour donner, par cette modestie, un exemple d'édification aux païens. L'Écriture fournit à saint Augustin des appuis moins fragiles. La sainte femme Rebecca a accepté et porté, pour s'embellir, des boucles d'oreilles et des bracelets. Judith, dans sa superbe beauté, parée comme on fait un temple, avait, en sortant de Béthulie, une coiffure magnifique, une chaussure très riche, des bracelets, des lis d'or, des pendans d'oreilles, des bagues et d'autres bijoux encore, car l'Écriture ajoute : « Elle se para de tous ses ornemens. »

La Bible fournirait des exemples plus édifians, mais celui de Judith n'est pas à rejeter. Il n'est pas dit et il n'est pas croyable que Judith ait acheté ces bijoux pour mieux triompher d'Holopherne. *Elle se para de tous ses ornemens;* elle les possédait donc et s'en était servie déjà, non pour tendre des pièges, mais pour satisfaire, sans mauvaise intention, l'inclination naturelle qu'on a à la vanité. Cette innocente faiblesse ne l'empêchait pas d'être, avant, autant au moins qu'après sa compromettante expédition, la femme la plus respectée qui fût dans Israël.

— Pendant le siège de Paris, au temps de la Fronde, Port-Royal traversa de difficiles épreuves. Des partisans sans aveu couraient le pays, faisant la guerre aux marchands et aux laboureurs en imposant à tous taille et rançon. Au pieux fondateur de l'abbaye de Saint-Cyran, ils n'avaient laissé que sa chemise. Effrayées par cet exemple, les religieuses de Port-Royal des Champs se retirèrent à Paris. Les messieurs les remplacèrent dans l'abbaye.

On construisit, pour rendre l'abord plus difficile, de petites tours le long des murailles, en prenant occasion de répéter et de placer à propos les paroles de la Bible : *Circumdate Sion et complectimini eam. Narrate in turribus ejus.*

On recitait avec une pieuse émulation tous les textes belliqueux de la sainte Écriture; on se comparait au peuple de Dieu qui, bâtissant Jérusalem, tenait la truelle d'une main et l'épée de l'autre. Ce pieux divertissement élevait les âmes. Quoiqu'aucune voix venue du ciel ne se fît entendre pour mêler aux citations les paroles non moins connues : *Hoc fac et vinces*, on ne doutait pas de la victoire.

M. de Pontis, M. de Petitière, M. de Beaumont, M. de la Rivière, M. de Berry et plusieurs autres, vieux capitaines et vieux routiers,

reprenaient le ton du commandement et le langage de leur ancien métier. On faisait grand'garde toutes les nuits. Au lieu du pieux souhait : Dieu vous garde! les murs du monastère entendaient répéter : Sentinelle, prenez garde à vous! M. Le Maître, l'illustre avocat, l'épée au côté et le fusil sur l'épaule, devenait l'effroi des soldats. M. de Sacy seul refusait de prendre le mousquet.

Un jour, après avoir dit la messe à la petite troupe en armes, il leur demanda : « Si les brigands se présentent, que ferez-vous? » On ne sait jamais ce qu'on fera ; ce qu'on voulait faire n'était pas douteux.

« Les lois humaines, dit M. de Sacy, permettent de repousser la force par la force ; Dieu, dont les vues adorables sont infiniment élevées au-dessus de celles des hommes, enseigne un devoir plus sacré, c'est le respect de la vie humaine. Saint Paul a dit : « Tuer pour empêcher qu'il y ait un méchant, c'est en faire deux. » Les chrétiens égarés ne sont pas des loups ; il faut tirer en l'air. »

La solidité de ce sentiment parut douteuse : au lieu d'effrayer les brigands, on pouvait, en les irritant, les exciter au sang et au feu. Le Seigneur, disait-on, permet l'usage des armes. Les Machabées en sont la preuve. En détruisant les créatures par une triste nécessité, on peut adorer le Créateur. Pascal, voulant jeter la sonde dans cet abîme, hésite à son tour et ne conclut pas : « Que dira-t-on qui soit bon? De ne point tuer? Non, car les désordres seraient horribles et les méchans tueraient les bons. De tuer? Non, car cela détruit la nature. » M. Singlin partageait les scrupules de M. de Sacy. M. Le Maître tenait pour le droit de défense. Devant le conflit d'autorités si hautes, les solitaires, en les respectant sans les accorder, se demandaient si deux opinions contraires ne peuvent pas, par exception, devenir à la fois probables.

Les jansénistes les plus sévères sur les principes faiblissent quelquefois dans l'application.

M. Arnauld d'Andilly, frère respecté de la mère Angélique et oncle de MM. de Sacy et Le Maître, avait décidé de finir ses jours à Port-Royal et de mourir sous le saint joug. Ce témoignage d'estime et de confiance était un honneur pour la maison, et l'arrivée d'un tel hôte une fête pour tous. Il avait laissé paraître le désir d'avoir pour secrétaire M. Fontaine, qui, fils d'un ancien maître à écrire, avait, comme son père, *une très belle main*. M. Manguelin et M. Le Maître, qui souvent mettait à profit pour lui-même la bonne volonté toujours prête de l'habile copiste, ne désiraient nullement le consacrer tout entier au service de M. d'Andilly. Ne voulant pas, cependant, répondre par un refus à la première demande d'un personnage aussi important, ils s'arrangèrent pour que, de lui-même, il renonçât à M. Fontaine.

Le récit est piquant : « Comme j'attendais, dit Fontaine, M. d'An-

dilly avec plus d'impatience que personne, je fus surpris que, le jour qu'il allait arriver, sur le midi, après que j'eus lu à la table pendant le dîner, comme cela se pratique d'ordinaire dans toutes les communautés, je vis M. Manguelin et M. Le Maître s'avancer lentement vers moi, la tête baissée, sans faire semblant de penser à rien. Lorsque je me mettais à table, M. Le Maître, soufflé par M. Manguelin, qui le laissait porter la parole parce qu'il avait plus de feu que lui et qu'il savait donner un tour agréable à tout ce qu'il disait, vint comme de dessous la terre me dire : « *Vous aimez bien M. d'Andilly, n'est-ce pas?* — Oui, sûrement, lui dis-je, monsieur. — *Vous allez donc être bien aise de le voir?* — Je l'espère ainsi, lui répondis-je. — *Mais si on vous disait de n'avoir pas d'empressement de le voir?* » Je regardai M. Le Maître avec quelque sorte d'étonnement, comme une personne surprise. « *Que feriez-vous?* dit-il. — Je ferais ce qu'on m'ordonnerait, » lui dis-je, ne comprenant rien à ce discours, qui était pour moi une énigme. « *S'il vous rencontrait en chemin,* me dit-il, *détournez-vous adroitement. S'il vous trouvait nez à nez et qu'il vous parlât, ne répondez qu'à demi-mot et comme à bâton rompu, et sans témoigner trop de chaleur ni d'affection. Pourriez-vous contrefaire le niais?* » ajouta-t-il. En même temps, il me marquait par ses manières, par ses gestes et par de certains mots que je ne sais comment placer, ce que, pour cela, il fallait faire et dire. Dès que j'entrevis sa pensée, il me fit rire. « Vous voulez vous divertir? lui dis-je. Je suis bien aise de vous en être un sujet. — *Non, je vous parle tout de bon,* » me dit-il. Je lui dis : « Si la sagesse consiste à bien faire le niais, je vous promets que je vais être le plus sage garçon du monde. Je tâcherai de vous copier, et j'étudierai bien ce que vous venez de me montrer. »

Fontaine fit ce qu'on lui ordonnait : pendant plusieurs jours, le cœur déchiré, il évita M. d'Andilly; il se rencontra enfin sur son chemin, face à face, sans pouvoir se détourner de lui. « Aussitôt je crus être mort. Je lui fis une profonde révérence. — *Il n'y a donc que vous de toute la maison qu'on ne verra point?* me dit-il. *Je croyais que vous seriez le premier à me venir voir ici? Voulez-vous que je m'en retourne?* — Je me contraignais étrangement alors pour observer ce qu'on m'avait demandé. Je fis le décontenancé. Le chapeau, adroitement, m'échappa de la main. J'avais les yeux ouverts sans rien voir. Il me parlait, je ne répondais point. Je faisais un brouillamini. J'étais sur la réserve. Je faisais choix de mes mots, et cela paraissait assez naturel et sans étude. Enfin, je lui parlai de telle sorte qu'il pouvait croire très raisonnablement de moi que j'étais échappé à la folie et que j'en avais été bien près. Il fut surpris de me voir le plus incomplaisant et le plus impoli gar-

çon du monde, plus riche en galimatias qu'en compliment et à qui la niaiserie était tombée en partage. Il s'en alla très mécontent de moi, et je lui fis une grande révérence. — *Je viens de voir, dit-il à quelqu'un qu'il rencontra, ce que je n'aurais jamais cru. Peut-on avoir l'esprit si changeant ou si changé? J'avais souhaité ce garçon pour sa main, son incivilité me rebute.* »

Un mensonge en action vaut une restriction mentale.

On n'analyse pas les *Provinciales*, il faut lire et relire ce modèle d'éloquence et de bonne plaisanterie; sur le fond, beaucoup de réserves s'imposent. Tout homme de cœur droit et de bon jugement, quand il lit les *petites lettres*, est tenté d'y tout approuver. Ce que Pascal blâme est mauvais, ce qu'il flétrit, haïssable, ce qu'il affirme, exact; le livre élève l'âme en aiguisant l'esprit, et cependant il est injuste. Avant d'expliquer comment et dans quel sens, j'ai voulu relire la conclusion d'un critique éminent, célèbre par ses études éloquentes et profondes sur Pascal, et que, c'est Sainte-Beuve qui l'a dit, il y a toujours profit à citer; reproduisons le jugement de Vinet:

« Pascal remplit l'office d'accusateur et non celui de juge; les *Provinciales* ne sont pas un rapport, mais un réquisitoire; s'il est juste, il l'est comme un adversaire, comme un ennemi peut l'être envers ceux que l'on veut, justement peut-être, mais enfin que l'on veut détruire. Même dans ce sens, est-il toujours juste? L'est-il en rapportant tout à la préméditation, au calcul, et jamais rien à l'erreur? Un jésuite même peut se tromper. Et lorsque, dans sa treizième lettre, Pascal nous représente les jésuites jetant dans le monde des moitiés de maximes, moitié innocentes, mais destinées à se joindre en temps et lieu pour former, par leur réunion, une monstrueuse erreur, ne vous paraît-il pas conclure un peu trop rigoureusement du fait à l'intention? Je me suis adressé ces questions; mais, après cela, il faut convenir que le plus habile ne saurait faire à la fois deux choses si différentes que la polémique et l'histoire. Pascal « ministre d'une grande vengeance, » pour nous servir une fois de son langage, tient un glaive et non des balances; et, soit à cause de cela, soit parce qu'il est catholique, tout un ordre de considérations a dû lui demeurer étranger. Il n'est pas conduit à remarquer que les jésuites ne sont que les parrains et non les véritables pères du système qui porte leur nom; que ce qu'on a, justement ou injustement, appelé le *jésuitisme*, date des premiers jours du monde; que l'art des interprétations, de la direction d'intention et des réserves mentales a été pratiqué de tout temps par les plus ignorans des mortels; et que si le mot de *jésuite* avait le sens que les jansénistes lui eussent donné volontiers, et qu'il a reçu d'un usage assez général, il faudrait dire que le

cœur humain est naturellement jésuite. Qu'est-ce que le *probabilisme*, si ce n'est le nom extraordinaire de la chose du monde la plus ordinaire; le culte de l'opinion, la préférence donnée à l'autorité sur la conviction individuelle, aux personnes sur les idées, aux hasards des rencontres sur les oracles de la conscience? L'esprit du temps, l'opinion publique, la marche des idées, qu'est-ce que tout cela, sinon le probabilisme encore sous des noms modernes et populaires? Le probabilisme était encore sans nom lorsque Satan aborda nos premiers parens, mais *Satan* fut-il à leurs yeux autre chose qu'un *docteur grave* bien capable après tout de *rendre son opinion probable?* Tout cela n'excuse pas Escobar, Molina, ni le père Bauny, s'ils ont, en effet, des suggestions infiniment diverses du malin, composé toute une morale: seulement l'honneur ou la honte de l'invention ne leur appartient en aucune façon. »

Chez un moraliste comme Vinet, la distinction entre l'accusateur et le juge doit sembler étrange. Les rôles différens imposent les mêmes devoirs? Pour l'un comme pour l'autre, une allégation fausse est mensonge; une conclusion mal déduite, sophisme; une citation affaiblie, mauvaise foi; l'usage de deux poids et de deux mesures, abomination devant le Seigneur. On l'oublie trop souvent. J'oserai rappeler une anecdote célèbre en Espagne. On avait à Madrid, sous le règne de Philippe II, réservé aux aveugles le privilège de crier dans les rues les ordonnances du gouvernement ainsi que les nouvelles publiques. Un jour les crieurs, en enflant leurs voix, annonçaient les détails de la grande victoire de la flotte espagnole sur deux corsaires barbaresques: l'un des navires ennemis coulé à fond, l'autre mis en fuite.

« Vous savez, lui dit un passant, les mécréans ont capturé et emmené dans leur fuite la plus belle de nos frégates! — Cela, répondit le crieur, est l'affaire des aveugles d'Alger. »

Plus d'un historien, malheureusement, pense comme l'aveugle de Madrid, et plus d'un lecteur le trouve tout naturel.

Celui qui, prenant les codes pour étude, ferait du droit sa règle de conduite, qui, dans ses relations avec ses parens, ses amis, ses proches, exigerait rigoureusement tous les avantages permis par la loi, serait sans contredit, et avec raison, peu estimé et peu aimé, mais à l'abri des condamnations judiciaires. Le catholique qui, nourri des casuistes, chercherait chez eux sa règle de conduite, aspirant, pour toute morale, à n'être pas indigne de l'absolution, quoique mauvais parent, mauvais ami, mauvais homme et mauvais chrétien, resterait à l'abri de l'affront de se voir refuser les sacremens.

Ni les jurisconsultes ne conseillent de ressembler au premier de ces hommes, ni les casuistes ne proposent le second pour mo-

dèle. Ils savent de quel mépris il est digne, et les confesseurs ne manquent pas de lui prescrire, comme les prédicateurs de lui enseigner, une morale plus noble et plus haute.

Les plus rigides connaissent la faiblesse humaine et, sans rien accorder au démon, savent qu'il doit triompher souvent.

Les plus relâchés prévoient les mêmes défaites, blâment les mêmes faiblesses et condamnent les mêmes fautes.

La différence est qu'ils s'en indignent moins. Ni pour les uns, ni pour les autres, il n'existe, dans le champ du mal, de séparations et de limites.

Les péchés sont inégaux; tous également en conviennent; tous les partagent en deux classes : les uns sont mortels, les autres ne le sont pas; mais on doit faire de grandes différences entre ceux qui portent le même nom. Le plus grave des péchés véniels, il ne peut en être autrement, pour peu qu'on l'accroisse, deviendra mortel. Le plus léger entre les péchés mortels, pour peu qu'on l'atténue, deviendra véniel. Ce sont là vérités de définition; la contestation est impossible.

Les théologiens, trop souvent, ont méconnu la nécessité de cette transition insensible. On peut cependant, dans presque tous les cas, réduire la preuve en forme.

Je traverse une vigne. Je goûte un raisin; c'est un vol, mais le péché est véniel. Je suis tenté, et je cueille la grappe. L'enfer, pour cela, ne me menace pas. Le péché s'aggrave, mais reste véniel; une seconde grappe succède à la première, une troisième à la seconde, jusqu'à remplir un panier; si le panier est remplacé par une voiture, si je dérobe la vendange, le péché sera sans difficulté mortel : il était véniel au début. La grappe que je cueillais au moment où le changement s'est accompli marque la limite. Un grain seul peut servir de borne.

La confusion du péché qui n'est pas mortel, et que l'on doit absoudre après confession, avec les actes que la conscience permet, qu'on peut commettre sans scrupule et sans offenser Dieu, est un sophisme sans cesse répété à l'occasion des casuistes. Jamais Pascal n'a fait la distinction. La remarque est importante, et je la crois nouvelle.

Mercédès se mariera dans un mois. Escobar la dirige et lui donne d'excellens conseils. Elle doit, jusqu'à la bénédiction nuptiale, imposer à son fiancé la plus respectueuse réserve. Mercédès s'étonne et se montre blessée qu'on doute d'elle. Elle vient cependant quelques jours après confesser sa faiblesse. Escobar la reçoit fort mal : « Ce que vous avez fait, dit-il, est bien laid et bien honteux. Vous méritez une sévère pénitence. » Il la lui impose sans refuser l'absolution.

En vain Pascal s'indignera, les choses doivent se passer ainsi. A quoi, sans cela, servirait la confession? Mercédès a eu la honte d'un aveu difficile; elle a reçu une forte semonce. Que Pascal voudrait-il de plus? Qu'elle eût été plus sage? Escobar n'y peut rien, elle n'a rien appris dans ses livres. C'est au contraire elle qui l'instruit. Faut-il, parce qu'elle a devancé la bénédiction, la lui refuser à jamais?

La *XV*e *Lettre* de Pascal découvre très nettement la confusion faite entre le péché véniel, l'acte qu'on n'a pas à blâmer, et l'action méritoire qu'on conseille.

L'accusation qu'il y porte est célèbre et terrible. Oubliant qu'il a été dit: Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, les jésuites, serviteurs et soldats de Jésus-Christ, permettraient la calomnie contre leurs ennemis et conseilleraient l'imposture. Ce serait la plus surprenante maxime de leur politique. La calomnie n'est pas toujours pour les jésuites péché mortel. Ce premier point établi par Pascal serait incontestable s'il voulait bien dire, non pas les jésuites, mais quelques jésuites; il serait même plus exact de dire un jésuite. Pascal, nous le savons, n'accepte pas la distinction, il a prévenu ses lecteurs et donné ses raisons; acceptons la règle qu'il a posée.

Les cas où la calomnie n'est pas péché mortel ont été proposés par le jésuite Dicastillus; la compagnie en est donc responsable. N'insistons pas sur une erreur insignifiante et que de Maistre appellerait imposture. Caramuel, qui, d'ailleurs, n'est pas un jésuite, ne s'accordait pas avec Dicastillus. La citation de Pascal est exacte, mais il n'a pas lu ce qui la précède. Caramuel cite pour réfuter ensuite; la doctrine qu'il approuve, suivant Pascal, est formellement condamnée dans son livre. Pascal, fidèle aux principes qu'il a posés, n'en a pas moins le droit de dire : « Pour les jésuites, dans certains cas, la calomnie n'est pas péché mortel. » Il n'a pas celui d'en conclure en développant sa thèse : qu'il est sûr et constant, suivant eux, qu'on peut calomnier sans crime, sans hasarder son salut, en sûreté de conscience et sans craindre la justice de Dieu; qu'ils croient, enfin, la calomnie si certainement permise qu'ils ne craignent pas de le déclarer publiquement.

Tout péché, a dit saint Thomas, est une iniquité. Le péché, quand il n'est pas mortel, n'en est pas moins un péché. Est-il sûr et constant qu'on puisse, sans hasarder son salut, en sûreté de conscience, sans craindre la justice de Dieu, commettre une iniquité? Est-il vrai que, n'étant pas mortel, le péché devienne de nulle conséquence? S'il ne rompt pas les liens de l'homme avec Dieu, il peut les affaiblir et les détendre. N'est-on pas criminel devant Dieu en

manquant de vertu? Que signifie la parabole du mauvais riche? Il ne saurait suffire au chrétien d'éviter les excès crians et les désordres graves, en un mot, les péchés mortels. Pascal veut l'ignorer.

Déclarer qu'un péché n'est pas mortel est une décision assimilée, dans les *Lettres provinciales*, à l'autorisation et au conseil de le commettre s'il en prend envie. La différence est grande cependant. J'ouvre à l'article mensonge un traité de théologie morale ; quoique l'auteur soit jésuite, c'est Leyman, je n'y trouve pas que la calomnie soit permise, mais le mensonge souvent n'est pas péché mortel, suivant Leyman.

Suivons, sur un exemple, les conséquences du principe.

— Les règlemens d'un port de mer imposent quarantaine aux navires quand ils ont fait relâche dans une région suspecte.

Girolamo a traversé l'un des pays désignés ; aucun cas de maladie contagieuse n'y a été signalé ; il en est certain. La règle cependant lui impose une quarantaine. Il fait, pour s'y soustraire, une déclaration mensongère.

Comme il est pieux et tient à son salut, il entre à l'église des jésuites et se confesse à Leyman lui-même du mensonge qu'il a commis.

Le père ne lui dit nullement : « Votre cas est prévu. Vous n'avez pas offensé Dieu, allez en paix, et ne craignez rien de sa justice. »

Telles seraient, suivant les *Lettres provinciales*, les maximes de la compagnie. La vérité est très différente.

Leyman, bien loin de là, blâme le mensonge, s'étonne qu'un homme consciencieux, honnête, soucieux de la religion, ait pu s'abaisser ainsi à trahir la vérité. Il lui demande quel intérêt pressant l'a engagé à commettre une faute aussi honteuse et un péché qui, sans être mortel, n'est pas d'un honnête homme. Girolamo allègue qu'un retard, en compromettant ses affaires, pouvait lui faire perdre des milliers de piastres.

Le père alors, docile aux règles posées dans son livre, lui dit :

« Vous avez, par désir du lucre, commis un péché ; il n'est pas mortel, mais il faut l'expier. Vous donnerez, avant de quitter la ville, 100 piastres aux pauvres de l'hospice. »

Telle est l'exacte interprétation de la décision du casuiste.

Comment l'imprudent qui, sans être un ami des adversaires de Pascal, oserait, pour rester impartial, reprocher à l'auteur des *Provinciales* une faute aussi grave contre la justice, serait-il traité par les admirateurs de toute ligne tombée de sa plume ?

J'espère qu'on voudra bien me l'apprendre.

J. BERTRAND.

NI DIEU NI MAITRE

PIÈCE en QUATRE Actes.

PERSONNAGES :

Pierre NOGARET.
MEYNARD.
Maurice NOGARET.
Le baron de FAVREUIL.
Le docteur BENOIT.
VALMEYR.
JEAN.
Thérèse NOGARET.
Mlle JAUZON.
Adrienne NOGARET.

A Paris, de nos jours.

ACTE TROISIÈME

—

Un salon. Mobilier modeste. Aménagement dont la simplicité doit faire contraste avec le luxe du décor des deux premiers actes. Trois portes. L'une au fond, l'autre à gauche, la troisième à droite. Les deux dernières sont munies de portières. Au lever du rideau, Thérèse est seule en scène, assise devant un secrétaire ouvert. Elle fait des comptes.

SCÈNE PREMIÈRE

—

THÉRÈSE, puis JEAN.

THÉRÈSE, *seule.*

Vingt francs de cuisine par jour, ce mois-ci... C'est encore trop... Il faudrait arriver à ne pas dépasser quinze francs... seize au plus...

JEAN, entrant.

Madame est seule?

THÉRÈSE.

Vous le voyez bien.

JEAN.

Si je ne dérange pas madame,.. je voudrais dire un mot à madame.

THÉRÈSE.

Eh bien, dites... Qu'est-ce qu'il y a?

JEAN.

Je prie madame de chercher une cuisinière.

THÉRÈSE.

Comment, votre femme nous quitte?

JEAN.

Oui, madame.

THÉRÈSE.

Et pourquoi cela?.. A-t-elle à se plaindre de quelqu'un ou de quelque chose ici?

JEAN.

Non... Monsieur et madame ont toujours été très bons pour elle... Seulement... la maison n'est plus assez forte...

THÉRÈSE.

Ah! oui... Le sou pour franc a dû moins rapporter depuis quelque temps, en effet.

JEAN.

Joséphine n'oubliera jamais que monsieur l'a sauvée quand elle a eu son angine, qu'il s'est exposé pour elle...

THÉRÈSE.

Dites-lui qu'on la dispense de toute reconnaissance... Qu'elle parte... qu'elle parte!.. Et non pas dans huit jours, vous entendez, aujourd'hui même, tout de suite!.. Allez me chercher son livre.

JEAN, fouillant dans sa poche de côté.

Je l'ai apporté avec le mien... J'avais bien pensé que madame...

THÉRÈSE.

Ah! vous aussi!.. Depuis combien de temps êtes-vous au service de monsieur?

JEAN.

Depuis dix ans, madame.

THÉRÈSE.

Vous ne paraissiez pourtant pas mécontent de votre place?

JEAN.

Oh! non, madame. J'ai même pu mettre de bonnes petites économies de côté... Et puis, quand je me suis cassé la cuisse dans l'escalier de la cave, monsieur m'a si bien soigné que je n'ai pas eu la jambe coupée, comme j'en avais si peur... Ça ne s'oublie pas, ces choses-là.

THÉRÈSE.

Je m'en aperçois... Eh bien! pourquoi nous quittez-vous, alors? Monsieur était habitué à votre service; et, souffrant comme il l'est de ses douleurs...

JEAN.

C'est bien ce que je me suis dit, madame... Monsieur a besoin de moi... Je le sais bien... Monsieur ne pourra pas me remplacer...

THÉRÈSE.

Et cela ne vous a pas retenu?

JEAN.

Oh! madame, il n'y a pas moyen!.. Je perds maintenant de soixante à quatre-vingts francs par mois.

THÉRÈSE.

Comment cela?.. J'ai congédié le cocher, le groom, j'ai réduit le train de la maison,.. mais je n'ai pas diminué vos gages!

JEAN.

Madame n'ignore pas que les valets de chambre des médecins,.. des grands médecins,.. ont des profits à côté de leurs gages... Il y a des cliens pressés qui donnent, pour ne pas attendre, des cent sous et des dix francs... Cela faisait une somme à la fin de l'année, quand nous étions boulevard Haussmann... Et comme ici il ne vient presque plus personne à la consultation, madame comprend...

THÉRÈSE.

Votre livre!.. Vous partirez dès ce soir avec votre femme... Sortez!

JEAN, s'en allant.

Madame dira bien à monsieur que nous n'oublierons jamais...

THÉRÈSE, se levant et frappant du pied avec colère.

Sortez! vous dis-je. (Jean sort. Thérèse se laisse tomber avec accablement dans un fauteuil, après qu'il est sorti.) Ah! mon Dieu, mon Dieu,.. comment annoncer à mon pauvre Pierre cette humiliation!

SCÈNE DEUXIÈME

—

THÉRÈSE, ADRIENNE.

ADRIENNE, entrant.

Eh bien! Joséphine et Jean s'en vont, à ce qu'il paraît?.. C'est complet, décidément!

THÉRÈSE.

J'espère bien que tu ne regrettes pas ce joli couple.

ADRIENNE.

Oh! moi, tout m'est égal, maintenant... Seulement ça sentait déjà la ruine, ici... Ça la sentira un peu plus quand ils n'y seront plus, voilà tout... Il est vrai que pour ce qu'il vient encore de monde à la maison!.. C'est étonnant ce qu'on laisse d'amis dans l'escalier, quand on monte du premier au cinquième...

THÉRÈSE.

Pouvions-nous faire autrement que d'y monter?

ADRIENNE.

Je ne me plains pas... Je constate simplement...

THÉRÈSE.

Tu as une façon de constater qui semblerait bien cruelle à ton père s'il t'entendait.

ADRIENNE.

Pourquoi ?.. Je ne lui reproche rien.

THÉRÈSE.

C'est encore bien heureux!.. Certes, il n'est guère de douleurs qui lui aient été épargnées, depuis que cette maudite maladie s'est déclarée. Tu ne sais pas, toi, ce qu'il a souffert, le pauvre homme, quand il a dû s'avouer vaincu par elle, quand il lui a fallu renoncer à son hôpital, à ses visites, quand il a vu fondre, disparaître en quelques mois cette belle clientèle qu'il avait mis vingt ans à former! Tu n'es pas là, près de son fauteuil, pendant ces longues heures qu'il passe à regarder fixement dans le vide, les yeux pleins de je ne sais quelles horribles visions... J'y suis, moi!.. Je les vois et je les essuie, les larmes silencieuses qui coulent quelquefois de ses paupières... Eh bien! je t'assure que tout ce qu'il a souffert n'est rien, auprès de ce qu'il souffrirait, s'il lisait dans le cœur de son fils et de sa fille ce que je lis dans le tien en ce moment!

ADRIENNE.

Quoi donc, s'il vous plaît ?

THÉRÈSE.

La vanité blessée, le regret furieux des plaisirs dont vous êtes maintenant sevrés, Maurice et toi !

ADRIENNE.

Vous me comblez, vraiment !

THÉRÈSE.

A ton service, ma fille !.. As-tu fait prendre à ton père sa potion ?

ADRIENNE.

Vous savez bien qu'il faut que ce soit vous qui la lui prépariez... Si c'était moi, il croirait qu'elle n'est pas bien faite.

THÉRÈSE.

Eh bien! je vais la lui préparer.

(Elle sort.)

ADRIENNE, seule.

Comme elle est impérieuse et hautaine, maintenant!..

SCÈNE TROISIÈME

—

MEYNARD, ADRIENNE.

MEYNARD, entrant.

Bonjour, Adrienne. (Il la regarde.) Oh! oh!.. il y a de l'orage dans l'air, à ce que je vois.

ADRIENNE.

Ce n'est pas étonnant... Ma belle-mère semble prendre à tâche de m'exaspérer. Mon père aussi, d'ailleurs... Savez-vous ce qu'il vient de me dire?.. De ne pas l'aider à s'habiller, que ma belle-mère s'acquitterait mieux que moi de ce soin, qu'elle a l'habitude des malades, et que je ne l'ai pas, moi!

MEYNARD.

Il a dû te dire cela bien doucement... Que veux-tu? Il faut des mains de ouate pour toucher les malades... Eh bien! tes mouvemens sont brusques et vifs, on devine à te voir que tu es une femme de cheval...

ADRIENNE.

Ah! oui, parlons-en!.. Le moment est bien choisi!.. De sorte qu'il n'y a que cet ange de charité qui soit capable de remuer comme il faut du sucre dans une tasse!

MEYNARD.

Dame, entre nous, c'est plus sûr pour la tasse!

ADRIENNE.

C'est ça, moquez-vous de moi, mettez-vous contre moi avec ma belle-mère!

MEYNARD.

Mais je ne me moque pas, je ne me mets pas contre toi, ma pauvre enfant!

ADRIENNE.

Au contraire !.. Vous me plaignez, peut-être, aussi !

MEYNARD.

De quoi veux-tu que je te plaigne ?

ADRIENNE.

De quoi ?.. Ce n'est pourtant pas difficile à deviner... Il me semble que je suis assez malheureuse... Voulez-vous que je vous dise une chose ?.. Eh bien ! il y a des momens où je me demande si je ne commence pas à aimer moins mon père, depuis que je vois qu'il aime tant ma belle-mère !..

MEYNARD.

Joli sentiment !.. Tous mes complimens, Adrienne !..

ADRIENNE.

Est-ce ma faute si toute humiliation, toute souffrance que j'éprouve, se tourne chez moi en amertume et en colère ?.. Tenez, savez-vous pourquoi vous me trouvez à ce point énervée aujourd'hui ?.. Je suis sortie ce matin, sortie en omnibus... J'ai reconnu dans la rue, attelée à un coupé, ma pauvre jument, que j'aimais tant, et qu'il a fallu vendre... Cela m'a crevé le cœur...

MEYNARD.

Je crains bien que cela ne t'ait crevé plutôt ce que nous appelons, nous autres, la poche au fiel.

ADRIENNE.

Si vous croyez que c'est gai de vivre comme nous vivons maintenant !.. Jauzon me le disait encore hier : la maison n'est plus tenable, depuis que ma belle-mère s'est emparée de papa comme elle a fait.

MEYNARD.

Eh bien ! marie-toi vite... Valmeyr est un garçon intelligent qui te fera une jolie situation.

ADRIENNE.

Oh ! nous ne serons peut-être pas mariés de sitôt... Il ne met presque plus les pieds ici.

MEYNARD.

C'est qu'il a beaucoup d'occupations depuis que ton père se fait remplacer par lui auprès de ses cliens.

ADRIENNE.

Oui,.. je sais bien... Ce n'est même pas très prudent, ce qu'il a fait là, papa... Il aurait mieux fait d'attendre... Ce qu'il y a de sûr, c'est que M. Valmeyr ne montre guère d'empressement, et cela m'humilie, cela m'agace à la fin... J'ai hâte de quitter cette maison où tout me blesse... S'il fallait que M. Valmeyr eût l'indignité... Tenez, ne parlons plus de cela... Si pareille chose arrivait, je ne sais pas ce que je ferais!

MEYNARD.

Tu en épouserais un autre, et voilà tout.

ADRIENNE.

Ah! bien oui!.. Vous oubliez que je n'ai plus les douze mille francs de pension que mon père m'assurait autrefois... Trouvez-le-moi donc, le phénix, l'oiseau rare, l'homme qui, même étant riche, serait capable d'épouser une fille sans dot! Vous croyez qu'il existe, cet homme-là? Moi, je vous dis que non!

MEYNARD.

Eh bien, et M. de Favreuil? Un peu âgé pour toi, c'est vrai, mais, enfin, ce n'est pas une de ces disproportions... Beau cavalier, d'ailleurs, de l'allure, de la prestance... Qu'en dis-tu?

ADRIENNE.

M. de Favreuil, m'épouser?.. Vous ne savez pas comme c'est naïf ce que vous me dites là!

MEYNARD.

Tu n'as pas l'air de lui déplaire, cependant,.. au contraire.

ADRIENNE.

Oui, oui, je sais bien... Je le sais même mieux que vous... Mais ce n'est pas une raison. Il y a des gens qui n'aiment pas avoir une chasse à eux... C'est gênant, c'est cher... Eh bien! M. de Favreuil est de ceux-là : il chasse chez les autres!

MEYNARD.

Diable!.. C'est lui qui te l'a dit?

ADRIENNE.

Mais... à peu près, cher monsieur... Je sais bien qu'un jour, il m'a donné à entendre que, si la place n'avait pas été prise par M. Valmeyr...

MEYNARD.

Tu vois bien!.. Veux-tu que je te donne un conseil, petite?.. Eh bien! au cas où ton mariage avec Valmeyr viendrait à manquer, avant de chercher ailleurs, tu devrais tâcher de savoir si M. de Favreuil...

ADRIENNE.

Oh! ce serait bien vertueux pour lui d'épouser une fille sans le sou!

MEYNARD.

Puisqu'il a de la fortune pour deux!

ADRIENNE.

Marié, il n'en aurait plus que pour un... et ce n'est pas sa ration!

MEYNARD.

N'empêche qu'il a déjà pensé à toi...

ADRIENNE.

Oui,.. c'est vrai... Il me l'a dit, du moins. Mais, à ce moment-là, ça ne l'engageait à rien,.. et c'est pour cela qu'il me l'a dit, justement. Les gens comme M. de Favreuil flirtent,.. mais n'épousent pas. Au fond, même, la jeune fille tout en les attirant,.. je ne sais pas pourquoi,.. leur fait un peu peur... à cause du mariage, vous comprenez, qui marche à côté d'elle... comme un gendarme... Et ils n'aiment pas beaucoup, ces messieurs, que ce gendarme-là leur mette la main au collet, oh! non!.. Alors, comme ils sont très malins, et même un peu plus que malins, savez-vous ce qu'ils font? Ils attendent, au besoin même, ils s'éloignent... Et puis quand mademoiselle est devenue madame, ils reviennent... Le mariage les effarouchait: le mari les rassure... Ils viennent,.. comment dirai-je?.. ausculter le ménage. Et ils ont l'oreille d'une finesse!.. Si ça va bien, ils s'en vont de nouveau, et il arrive qu'on ne les revoie plus jamais. Disparus, éclipsés, évanouis!.. Au contraire, s'ils découvrent un de ces petits points, vous savez, comme vous en découvrez, vous autres médecins, dans les poumons malades,.. ils restent! Et c'est le moment qu'ils choisissent pour nous expliquer avec précision et clarté les choses un peu vagues dont ils nous entretenaient d'avance en termes discrets, choisis et incolores, quand nous étions jeunes filles,.. au temps des flirts préparatoires!... Voilà comment les choses se passent, cher monsieur, en ce monde. Ce n'est pas très propre,.. mais c'est comme ça,.. rien à y faire!.. Si j'étais libre demain, et

si je rappelais à M. de Favreuil le propos qu'il m'a tenu un jour, voulez-vous parier cent sous qu'il ferait semblant de ne pas comprendre et qu'il se déroberait... comme un cheval qui ne veut pas sauter la rivière, à l'Hippique?

MEYNARD.

Mais alors, c'est un gredin, ton Favreuil!

ADRIENNE.

Mais non... C'est un homme du monde... Voyons, tenez-vous mes cent sous?

MEYNARD.

Si cela te fait plaisir.

ADRIENNE.

Eh bien! si j'ai l'occasion de tenter l'épreuve, vous pouvez être sûr de les perdre!.. Ça me fera un commencement de dot...

MEYNARD.

Soit!.. Je les perdrai... (Ils causent, à droite du salon.)

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, PIERRE, Mlle JAUZON, puis THÉRÈSE.

PIERRE. Il entre à gauche, accompagné de Mlle Jauzon, en causant avec animation.

... Je vous assure, mademoiselle, qu'il s'est converti librement.

MADEMOISELLE JAUZON.

Est-ce qu'on est libre quand on est malade?.. La maladie rend lâche, monsieur,.. elle incline, si l'on n'y prend pas garde, à la crédulité, aux basses superstitions, aux capitulations de conscience... (Thérèse entre au fond, portant une tasse sur une soucoupe. Elle entend ces mots, s'arrête et écoute un instant, tandis que Meynard et Adrienne continuent de causer à l'autre bout du salon.) Non, non, s'il avait été vraiment libre, jamais un homme comme celui-là n'aurait infligé à ses disciples l'humiliation et la douleur de le voir abjurer ses convictions!

PIERRE.

Je vous répète qu'il avait la plénitude de ses facultés quand il a fait demander un prêtre.

MADEMOISELLE JAUZON.

Jamais je ne croirai cela!.. La souffrance physique devait avoir affaibli la vigueur de son intelligence... Et alors, on l'aura circonvenu, le pauvre homme, et il se sera trouvé sans défense contre les obsessions, contre les ruses, contre les insinuations doucereuses des convertisseurs... C'est le moment qu'ils attendent, c'est alors que leur dévoûment intéressé, que leurs soins...

THÉRÈSE, s'avançant la tasse à la main.

Veux-tu prendre ta potion, Pierre? (Mlle Jauzon se retourne brusquement et échange un regard d'hostilité avec Thérèse.)

PIERRE, s'asseyant.

Tu y crois donc, à tes potions, ma bonne Thérèse? (A Meynard, qui cause toujours avec Adrienne, à droite du salon.) Dis-lui donc qu'elles ne servent à rien, Meynard.

MEYNARD, se retournant vers Pierre.

Qu'est-ce qui ne sert à rien?

PIERRE.

Les drogues, parbleu! En ai-je assez pris depuis un an! A quoi bon, je vous le demande?.. (A Thérèse.) Allons, donne-la tout de même... C'est toi qui l'as préparée, n'est-ce pas?

MADEMOISELLE JAUZON.

Oh! monsieur, il n'y a pas de danger que nous nous permettions, Adrienne ou moi...

ADRIENNE, se rapprochant.

C'est justement ce que je disais il y a un instant...

PIERRE.

Que veux-tu, mon enfant, ta belle-mère a le génie des potions... (Il boit.)

ADRIENNE.

Oh! je ne conteste pas! (Pierre ayant fini de boire, Mlle Jauzon, Adrienne et Thérèse, qui entourent son fauteuil, tendent simultanément la main pour le débarrasser de sa tasse.)

PIERRE, à Meynard.

Tu vois comme on est gentil pour moi, comme on me gâte... Regarde-les toutes les trois...

MEYNARD.

Le jugement de Pâris!.. Eh bien! voyons, à qui la tasse?

PIERRE, tendant la tasse à Thérèse.

Tiens, ma femme, je te remercie... (Thérèse prend la tasse et va la poser sur une table. Mouvement de dépit d'Adrienne.)

ADRIENNE.

Pas même bonne à te débarrasser d'une tasse!.. C'est humiliant, tu sais.

MADEMOISELLE JAUZON, à Adrienne.

Vous devez être habituée pourtant...

ADRIENNE.

Il y a des choses auxquelles on ne s'habitue pas...

(Elle s'éloigne pour sortir.)

PIERRE.

Eh bien! tu t'en vas, ma fille, quand j'arrive?

ADRIENNE, au moment de sortir.

Du moment que ma belle-mère est avec toi, tu n'as plus besoin de moi, je suppose.

(Elle sort.)

PIERRE, à Thérèse, qui est revenue près de lui.

Je te demande pardon pour elle, ma femme!

(Il lui baise la main.)

MADEMOISELLE JAUZON, à Thérèse.

J'espère, madame, que le docteur est galant avec vous!

THÉRÈSE, la regardant.

N'est-ce pas, mademoiselle?.. Vous m'en voyez toute pénétrée de reconnaissance et de joie... (Elle s'assied et prend son ouvrage. Mlle Jauzon s'assied également et feuillette un livre sur la table. Meynard reste debout.)

PIERRE, à Meynard.

Eh bien! vieux vagabond, te voilà donc enfin de retour?.. A quelle heure es-tu arrivé, hier, à Paris?

MEYNARD.

J'arrivais de la gare quand je suis venu t'embrasser.

PIERRE.

Trois mois à Cauterets, un voyage en Espagne... Ça doit être bon de pouvoir circuler ainsi... Moi, je n'ai pas voyagé assez dans ma vie, et comme, maintenant, je ne voyagerai plus... qu'une seule fois... je regrette de ne pas m'être promené davantage... Il n'est plus temps... Tu dois me trouver vieilli, n'est-ce pas?

MEYNARD.

Mais non, je t'assure... Tu grisonnes peut-être un peu, voilà tout.

THÉRÈSE.

C'est ce que je lui dis tout le temps... Tu vois bien, Pierre!

PIERRE, souriant.

Chère amie, va, ne te donne donc pas tant de peine, ni toi non plus, Meynard, pour me cacher ce que je sais mieux que vous... Tu as bien essayé de dissimuler ton impression, hier, de ne laisser paraître que ta tendresse... au lieu de ta pitié... Mais je te guettais, et tu as eu beau faire pour me donner le change, j'ai bien senti que tu te disais en me revoyant : « Mon pauvre Pierre, dans quel état je te retrouve! » Ne dis pas non, c'est inutile!

MEYNARD.

Évidemment, tu as un peu changé; mais enfin...

PIERRE.

Non, non, n'essaie pas... puisque je te dis que c'est inutile... Je sais à quoi m'en tenir, va!.. Mes forces baissent, baissent... Je sens chaque jour quelque chose qui se détache de moi, comme tombent l'un après l'autre les plâtras d'un mur qui s'effrite... C'est triste, de s'en aller ainsi morceau par morceau, au lieu de s'abattre tout d'un bloc... Ne pleure pas, Thérèse... Il fallait bien que je dise à Meynard où j'en suis, voyons!.. Maintenant qu'il est au courant, parlons d'autre chose...

THÉRÈSE, douloureusement.

Oh! oui, parlons d'autre chose!..

PIERRE.

A quelle époque as-tu quitté Cauterets?

MEYNARD.

A la fin de septembre.

PIERRE.

Tu es allé en Espagne tout de suite?

MEYNARD.

Non... J'ai visité Lourdes auparavant... Il y avait justement un pèlerinage de Bretons. C'était très intéressant. J'ai passé là trois ou quatre jours.

MADEMOISELLE JAUZON.

Avez-vous bu... pendant que vous y étiez?

MEYNARD.

Non... J'ai vu boire, seulement...

MADEMOISELLE JAUZON, *ironique.*

Et cela faisait du bien, sans doute, à ceux qui buvaient?

MEYNARD.

Je n'en sais rien... Mais ça ne leur faisait pas de mal, en tout cas... Je voudrais pouvoir en dire autant de quelques-uns de nos remèdes.

THÉRÈSE.

Bien répondu, Meynard!

PIERRE.

Quand je pense que je t'ai connu libre-penseur, autrefois!

MEYNARD.

J'ai eu, en effet, la faiblesse de me croire esprit fort... Je t'ai bien connu matérialiste, toi!

PIERRE.

Qui te dit que je ne le sois plus?

MEYNARD.

Peuh!.. Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que ton matérialisme doit mollir, en ce moment...

PIERRE.

Ah!.. tu trouves?.. Et ton spiritualisme, à toi, comment va-t-il?

MEYNARD.

Pas mal, je te remercie... J'espère même que je finirai dans la peau d'un chrétien... As-tu envie de voir un voltairien repentant, Pierre? Tu n'as qu'à me regarder... J'ai idée qu'à cette heure nous devons être quelques-uns, en France, logés à cette enseigne... C'est un état d'esprit excessivement curieux que le nôtre...

MADEMOISELLE JAUZON.

Curieux, ou affligeant?

MEYNARD.

Pourquoi serait-il affligeant, mademoiselle?

MADEMOISELLE JAUZON, durement.

Parce que je ne connais rien au monde de plus triste que le spectacle d'une apostasie.

THÉRÈSE, vivement.

Est-ce donc une apostasie, mademoiselle, que d'ouvrir les yeux à la vérité et à la lumière?

MADEMOISELLE JAUZON, même ton.

C'en est une, et la plus honteuse de toutes, que de trahir les idées dont on a fait le fondement de sa vie!

THÉRÈSE, même ton.

Quand on a reconnu que ces idées étaient fausses et funestes, on a raison de les abandonner, mademoiselle!

MADEMOISELLE JAUZON.

Vous entendez, docteur?.. Eh bien! qu'en dites-vous?

PIERRE, gravement.

Je dis que les choses de la conscience sont des choses profondes et qu'il faut les traiter avec respect... Je dis aussi que la vérité est difficile à connaître et qu'il faut être indulgent pour ceux qui la cherchent avec un cœur sincère... là même où il ne semblait pas qu'ils dussent jamais la chercher.

MEYNARD.

Bien, Pierre!

MADEMOISELLE JAUZON.

Ah! monsieur, vous ne la cherchiez pas, autrefois, la vérité, vous la connaissiez, vous la proclamiez hautement!

THÉRÈSE.

Que vient faire ici la personne de mon mari, mademoiselle?.. Quelle que soit la liberté de langage dont vous avez l'habitude d'user, ce n'est pas de lui qu'il s'agit, je suppose, quand vous venez nous parler d'apostasie?..

PIERRE.

Thérèse, je t'en prie!.. Tu sais bien que M[lle] Jauzon est de la

maison et qu'elle a le droit de dire ce qu'elle veut... même si ça n'est pas très aimable.

THÉRÈSE.

Oui, oui... Il y a longtemps que je le sais!.. Continuez donc, Meynard... Vous disiez que les voltairiens repentans...

MEYNARD.

Je disais que c'est un état d'esprit très intéressant et très complexe que le leur... Ces pauvres diables sont vraiment fort à plaindre : ils ont l'habitude de ne croire à rien du tout, ce qui ne les empêche pas d'éprouver le besoin de croire à quelque chose... Arrangez cela!.. Ainsi, moi, tenez, j'ai dans l'esprit un certain pli de scepticisme et d'ironie... Eh bien, vous me croirez si vous voulez, je ne peux pas mettre le pied dans une vieille église sans me sentir attendri comme une bête...

MADEMOISELLE JAUZON.

Je prends acte de l'aveu, monsieur!

MEYNARD.

Faites, mademoiselle, faites... L'admirable poésie du christianisme me pénètre, là, jusqu'au fond du cœur. Je me dis qu'il est la plus grande de toutes les religions, parce qu'il en est la plus humaine,.. n'en déplaise à Mlle Jauzon, qui, évidemment, pense à la Saint-Barthélemy... à moins que ce ne soit aux dragonnades... Je suis prêt à jurer que sa vertu n'est pas épuisée, qu'il possède encore une immense valeur sociale et qu'on est fou de la méconnaître... Enfin, que vous dirais-je? C'est comme si un peu de l'âme naïve de nos aïeux, qui l'ont aimé, qui ont cru en lui, qui ont prié sous ces voûtes vénérables, se réveillait en moi... Le docteur Faust a dû éprouver quelque chose de semblable, quand il s'est senti redevenir jeune... C'est délicieux, Pierre... Seulement, voilà... Je sors de mon église, j'aperçois la tour Eiffel... D'où ne l'aperçoit-on pas?.. Et, va te promener, je sens aussitôt que le pli, le maudit pli est toujours là!.. Ah! que ne donnerais-je pas pour avoir une belle foi tranquille, sûre d'elle-même comme de son objet...

MADEMOISELLE JAUZON, dédaigneuse.

La foi du charbonnier, enfin!

THÉRÈSE.

Vous êtes socialiste, je crois, mademoiselle... Ne méprisez pas trop les charbonniers!

MEYNARD.

Et s'ils ont le bonheur de croire, laissez-les croire... même si cela ne les blanchit pas à vos yeux!.. Ce doit être si bon, de croire, si réconfortant dans les momens difficiles!..

PIERRE.

Et il y en a, des momens difficiles... un surtout!.. Je suis un peu las d'être assis, Meynard... Viens que je te montre ma chambre... Tu ne l'as pas encore vue... Cela me fera faire quelques pas... (Il se lève et se dirige vers la porte de gauche, avec Meynard.)

THÉRÈSE, à Mlle Jauzon.

J'ai deux mots à vous dire, mademoiselle... Veuillez rester un instant. (Elle accompagne son mari jusqu'à la porte de sa chambre. Pierre et Meynard sortent. Thérèse revient sur ses pas.)

SCÈNE CINQUIÈME

—

THÉRÈSE, Mlle JAUZON.

THÉRÈSE.

De quoi parliez-vous donc avec mon mari, mademoiselle, quand je suis entrée, tout à l'heure?

MADEMOISELLE JAUZON.

D'une conversion, madame... C'était fort édifiant, comme vous voyez.

THÉRÈSE.

Quelle conversion, je vous prie?

MADEMOISELLE JAUZON.

Celle d'un philosophe illustre, le chef de l'école positiviste... Avec quelle admiration le docteur me parlait de ses ouvrages, autrefois!..

THÉRÈSE.

Et vous le blâmiez, n'est-ce pas, de s'être converti?

MADEMOISELLE JAUZON.

Quel sentiment, autre que le mépris, voulez-vous que m'inspire une si honteuse défaillance?

THÉRÈSE.

Une si honteuse défaillance!.. Ah! vous en parlez à votre aise, vous!.. Je voudrais bien vous y voir, quand vous y serez, à la place de ce malheureux qui, au moment de quitter la vie, s'est rattaché à l'espérance de ne pas mourir tout entier!

MADEMOISELLE JAUZON.

Quand le moment dont vous parlez sera venu, je ne renierai pas mes principes, moi, et je tâcherai de faire bon visage à la mort!

THÉRÈSE.

On ne la regarde pas en face, mademoiselle, pas plus que le soleil... Vous qui connaissez vos auteurs, vous devriez le savoir!.. Et songiez-vous bien, quand vous entreteniez mon mari de la défaillance, — comme vous dites, — et de la mort de cet homme, songiez-vous que vous vous adressiez à un malade... à un pauvre malade dont les forces déclinent?

MADEMOISELLE JAUZON, durement.

J'y songeais.

THÉRÈSE.

Et cela ne vous a pas empêchée de parler?

MADEMOISELLE JAUZON.

Au contraire!

THÉRÈSE.

Alors, il vous a semblé utile de tenir devant lui ces propos cruels?

MADEMOISELLE JAUZON.

Plus qu'utile : nécessaire!

THÉRÈSE.

Pourquoi?

MADEMOISELLE JAUZON.

Pour l'avertir!

THÉRÈSE.

Ah! c'était un avis... Je l'avais bien pensé!..

MADEMOISELLE JAUZON.

Vous avez eu raison.

THÉRÈSE.

Je vous croyais bien sectaire, mademoiselle, mais pas tant que cela !

MADEMOISELLE JAUZON.

Vous aimez vos idées : j'aime les miennes.

THÉRÈSE.

Il y a une chose que j'aime encore mieux que mes idées, c'est le repos de mon mari... Et je serai comme une lionne, je vous en préviens, toutes les fois qu'il s'agira de le défendre !

MADEMOISELLE JAUZON.

Eh bien, moi, je préfère son honneur à son repos !.. Et plutôt que de le voir se déshonorer comme l'autre, j'aimerais mieux...

THÉRÈSE.

Quoi donc, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE JAUZON.

Tout, madame !.. En quoi l'ai-je troublé, d'ailleurs, ce repos?

THÉRÈSE.

En essayant de mettre obstacle, comme vous venez de le faire, à l'évolution qui commence à s'opérer dans ses idées.

MADEMOISELLE JAUZON.

Vous y travaillez bien, vous, à cette évolution... Pourquoi ne la combattrais-je pas?

THÉRÈSE.

Vous oubliez que je suis sa femme !

MADEMOISELLE JAUZON.

Moi, je suis son élève !.. Mon droit est égal au vôtre... Les enseignemens qu'il m'a donnés, j'ai le devoir de les lui rappeler, s'il les oublie.

THÉRÈSE.

Vous avez le devoir de le laisser en paix, comme je l'y laisse !

MADEMOISELLE JAUZON.

On la connaît, la paix que les dévots laissent à ceux que la maladie leur livre !

THÉRÈSE.

Il y a des fanatiques d'irréligion, qui sont plus à craindre pour les malades que les dévots dont vous parlez!.. Je n'en suis pas, d'ailleurs, de ces dévots... Est-ce que j'ai jamais fait la moindre entreprise contre la liberté de conscience de mon mari, moi?.. Et vous en faisiez une tout à l'heure, vous, je vous le rappelle!.. Je désire passionnément l'amener à mes croyances et l'arracher aux vôtres, oui, c'est vrai... Mais pour cela je n'ai jamais prêché que d'exemple, je le jure! Je lui ai montré ce qu'est une femme chrétienne, ce qu'elle vaut, comment elle supporte les revers, comment elle se dévoue, et ce qu'il peut y avoir de fermeté dans sa douceur, de vaillance dans son humilité... Voilà ce que j'ai fait, mademoiselle, et c'est tout... Qu'il compare, et qu'il juge!

MADEMOISELLE JAUZON.

Qu'il juge... et que je ne sois plus rien pour lui, n'est-ce pas?.. Vous portez son nom, il vous aime et cela ne vous suffit pas... Moi, je n'existais à ses yeux que par la communauté de nos idées. Quand vous m'aurez enlevé cela, que me restera-t-il?.. Mais il vous faut donc tout, tout, tout!.. Ah! mon Dieu, madame, qu'est-ce que cela vous faisait, de me laisser cette humble petite place que j'occupais dans sa pensée,.. puisque vous avez tout son cœur!

THÉRÈSE.

J'en ai assez longtemps souffert, de l'avoir vu prendre par une autre, cette place-là!.. J'ai passé de tristes heures, allez!.. Cette communauté intellectuelle où j'avais rêvé de vivre avec lui, quelqu'un m'en a exclue pendant des années... Un ange s'y serait peut-être résigné, c'est possible... Mais je suis une femme, moi, une femme qui aime son mari, qui le veut tout entier... vous l'avez dit,.. et je n'oublie pas qu'une portion de lui m'a été dérobée!.. Vous me l'aviez soustraite, je vous la reprends... Nous sommes quittes!.. C'est tout ce que j'avais à vous dire... Je ne vous retiens plus.

MADEMOISELLE JAUZON.

Je vous fais mes adieux, madame.

THÉRÈSE.

Je les accepte, mademoiselle. (Mlle Jauzon sort.) Enfin!.. Il y a longtemps que cette explication me brûlait les lèvres... N'importe, je n'aurais pas dû la traiter si durement, cette pauvre Jauzon... C'est mal, ce que j'ai fait là... Quelle singulière créature! Qui me dira ce qu'il y a, derrière ce front étroit et tourmenté de fanatique?... Oh! mon Dieu, ce qu'il y a, c'est bien simple... Je le sais ce qu'il

y a... Je le sais peut-être mieux qu'elle... Elle croit aimer les idées de Pierre, et c'est lui qu'elle aime... Je m'en doutais bien : j'en suis sûre, maintenant... Ma foi, puisqu'elle serait toujours partie après le mariage d'Adrienne, autant vaut qu'elle s'en aille tout de suite, décidément...

SCÈNE SIXIÈME

—

ADRIENNE, THÉRÈSE.

ADRIENNE, entrant, une lettre sous enveloppe à la main.

Voici une lettre qu'on vient d'apporter pour mon père... On dirait l'écriture de M. Valmeyr... voyez donc. (Elle lui tend la lettre.) Qu'est-ce que M. Valmeyr peut bien avoir à lui dire ainsi par écrit?

THÉRÈSE, regardant la suscription.

Oui, c'est bien de lui... C'est singulier, en effet, qu'il écrive au lieu de venir... Ma foi, tant pis... Ton père m'excusera... Si c'était quelque mauvaise nouvelle, cela pourrait... (Elle déchire l'enveloppe.) Ah! ma pauvre enfant!.. Quel misérable que cet homme... Tiens, lis. (Elle lui tend la lettre.) Tu vas voir, c'est indigne!.. Sois calme, je t'en prie, ma fille... Et reste ici, ne viens pas chez ton père... Il faut que je le prépare à ce nouveau coup!

(Elle sort par la porte de gauche.)

SCÈNE SEPTIÈME

—

ADRIENNE, JEAN.

ADRIENNE, seule, lisant la lettre.

Ah! par exemple, c'est trop fort...

JEAN, ouvrant la porte du fond.

Monsieur le baron de Favreuil est là, mademoiselle... Faut-il le faire entrer?

ADRIENNE.

Faites entrer... (Elle finit de lire la lettre et la jette violemment sur la table.) Canaille, va!

SCÈNE HUITIÈME

—

ADRIENNE, FAVREUIL.

FAVREUIL, entrant par la porte du fond au même moment.

Sapristi, ce n'est pas pour moi, au moins!..

ADRIENNE.

Ah! je n'ai pas envie de rire, vous savez.

FAVREUIL, galant.

Ça se voit!.. Vos jolies petites narines sont toutes frémissantes... Cela vous va très bien, d'avoir l'air en colère, ma chère Adrienne!

ADRIENNE.

Vous trouvez?.. Savez-vous ce qui m'arrive! Mon mariage avec M. Valmeyr est rompu!

FAVREUIL.

Ah! bah!.. En voilà, une histoire, par exemple!

ADRIENNE.

Oui... Cet honnête garçon garde la clientèle, nous rend notre parole et reprend la sienne... Devinez sous quel prétexte? Sous prétexte que je n'ai pas été baptisée, et que dans ces conditions-là, sa mère ne veut pas lui permettre de m'épouser!.. Ils n'avaient qu'à le dire: je me serais fait baptiser. Je suis toute prête, moi, si l'on y tient, à aller à la messe! Qu'est-ce que cela me fait?.. Ah! il est plus fort encore que je ne croyais, M. Valmeyr!

FAVREUIL, sérieux.

C'est un procédé inqualifiable, en effet.

ADRIENNE.

Dites donc, baron, qui est-ce qui va m'épouser, maintenant?

FAVREUIL, contraint.

Mais vous n'aurez que l'embarras du choix, je pense... J'étais venu prendre des nouvelles de la santé de votre père, mademoiselle...

ADRIENNE.

Sa santé?.. Pas de changement... Pourquoi venez-vous de me dire « mademoiselle » gros comme le bras?.. Est-ce que c'est une forme de condoléance?

FAVREUIL.

Comment voulez-vous que je vous dise?.. Alors, il n'y a pas de mieux chez votre père? C'est désolant... Vous voudrez bien lui dire, n'est-ce pas, que j'étais venu...

ADRIENNE.

Vous vous sauvez déjà?

FAVREUIL.

Je suis un peu pressé.

ADRIENNE.

Est-ce que c'est moi qui vous mets en fuite?

FAVREUIL.

Comment pouvez-vous supposer, mademoiselle?

ADRIENNE.

Alors restez encore un instant... Et répondez à ma question : qui est-ce qui va m'épouser, maintenant?

FAVREUIL.

Quelle drôle de question vous me faites!

ADRIENNE.

Oui... Ça n'est pas très correct, n'est-ce pas? Et en qualité d'homme du monde, vous êtes sévère sur ce chapitre-là, chacun sait ça... moi en particulier! La correction, c'est l'habit noir de votre morale, à vous autres,.. à moins que ce ne soit votre morale tout entière... Eh bien, je vous apprends qu'il y a des momens où ça ne pèse pas lourd, cette correction qui vous est chère, et où un sentiment fort, un sentiment vrai, la fait craquer sur toutes les coutures!.. J'en éprouve un, moi, de ces sentimens-là! Savez-vous lequel? L'indignation. S'il n'est pas admis pour jeunes filles, ma foi, tant pis, je m'en moque!.. Je l'éprouve, je l'exprime... Et c'est

pourquoi je vous demande de nouveau : qui est-ce qui va m'épouser, maintenant que je suis libre?

FAVREUIL.

Que voulez-vous que je vous dise?.. Je ne sais pas, moi!

ADRIENNE.

Ah! vous ne savez pas... (A part.) Qu'est-ce que je disais!.. (Haut.) Trouvez-vous que je sois jolie?

FAVREUIL.

Assurément.

ADRIENNE, ironique.

C'est heureux que vous le trouviez encore.

FAVREUIL.

Pourquoi ça?

ADRIENNE.

Une idée que je me fais... Je me figure que vous devez me trouver moins bien qu'auparavant, depuis cinq minutes... Trouvez-vous que je sois sotte?

FAVREUIL.

Vous êtes pleine d'esprit.

ADRIENNE.

Trouvez-vous que je sois menteuse, hypocrite... que je ne sache pas m'habiller?

FAVREUIL.

Vous êtes la franchise même et vous portez la toilette à ravir...

ADRIENNE.

Trouvez-vous, enfin, que je puisse faire honneur, dans le monde, à l'homme qui me donnera son nom?

FAVREUIL, embarrassé.

Mais oui, certainement.

ADRIENNE.

Eh bien, baron, qui veut de mes vingt ans?.. Voyons... dans vos relations... autour de vous?.. Je croyais me souvenir... vaguement... que vous m'aviez parlé de quelqu'un... autrefois... Vous

ne connaissez personne qui veuille prendre pour femme une jolie et honnête fille sans dot?.. Une fille qui serait reconnaissante à l'homme assez généreux pour se contenter de ce qu'elle apporte, sa jeunesse, son esprit et sa beauté, puisque vous dites que j'en ai!.. Cherchez... Moi, je prétends qu'il n'existe pas, cet homme-là... et notre ami Meynard soutient le contraire... Nous avons même fait un pari... Qui de nous deux a raison, voyons, dites?.. Vous n'imaginez pas comme je suis curieuse d'entendre votre réponse...

FAVREUIL.

Je passe en revue tous mes amis... Je ne vois pas... Attendez que je cherche encore... Il y a Planteau,.. vous savez, le gros Planteau, que nous rencontrions au Bois... Il est bien laid, par exemple.

ADRIENNE.

Oh! je n'ai pas le droit d'être difficile... Ni pour la beauté,.. ni pour l'âge... Je ne suis pas assez riche pour cela!

FAVREUIL.

Ah! voilà, justement... Planteau a de l'argent... et vous comprenez...

ADRIENNE.

Oui... Il en a... et alors, il en demande... C'est tout ce que vous avez à me proposer, monsieur?

FAVREUIL, embarrassé.

Pour le moment, oui... Mais je chercherai encore, je vous le promets... Je dirai à ma sœur...

ADRIENNE, souriant.

Ne vous donnez pas la peine. Je tâcherai de trouver seule... Je savais parfaitement que vous n'aviez personne sous la main, n'en doutez pas, mais il m'a paru... intéressant... piquant même, de vous le faire dire... Excusez-moi si je ne vous retiens pas; mon père m'attend.

FAVREUIL, s'inclinant.

Au revoir, mademoiselle.

ADRIENNE.

Adieu, monsieur... (Favreuil sort. Adrienne va ouvrir la porte de la chambre de son père et dit:) Monsieur Meynard, j'ai gagné mes cent sous!

ACTE QUATRIÈME

—

Le décor est le même qu'au troisième acte. La porte de gauche faisant communiquer le salon avec la chambre de Pierre est ouverte, la portière est relevée; on aperçoit une chaise longue ou un fauteuil de malade à oreillettes. Dans le salon, sur une petite table, une boîte de couleurs, des godets et tout ce qu'il faut pour peindre à l'aquarelle. Un grand abat-jour blanc, avec des fleurs peintes à l'aquarelle. Pierre Nogaret a blanchi depuis le troisième acte. Il est en robe de chambre et a une canne à poignée, en forme de béquille, à côté du fauteuil où il est assis, au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE

—

THÉRÈSE, PIERRE.

THÉRÈSE, lisant à haute voix.

« ... Mon fils, ne vous laissez pas émouvoir par la beauté et la subtilité des discours des hommes... Après avoir lu et appris beaucoup de choses, il faut toujours en revenir à l'unique principe de toutes choses... C'est moi qui en un moment fais pénétrer l'âme humble dans les secrets de la vie éternelle... J'apprends à mépriser les biens de la terre, à dédaigner ce qui passe, à rechercher ce qui est céleste, à goûter ce qui est éternel... » (Posant le livre sur ses genoux.) Dis donc, Pierre, ça n'est pas mal, tout ça? Avais-je tort de te dire qu'il y a un tas de jolies choses dans l'*Imitation de Jésus-Christ?*

PIERRE.

Si tu m'en lisais encore un peu?

THÉRÈSE.

Tu vois que tu y prends goût... Mais c'est assez de lecture pour aujourd'hui... Demain nous continuerons... Si cela t'amuse, bien entendu. Il faut que tu me laisses travailler un peu, maintenant... (Elle pose le livre sur la table, se lève, va regarder l'abat-jour et le montre à Pierre.) Regarde comme mes fleurs sont jolies... C'est étonnant comme j'ai fait des progrès! Aussi j'ai augmenté mes prix. Je ne cède plus

mes abat-jour à moins de vingt francs pièce. Le marchand les revend quatre-vingts : c'est le commerce !.. Vingt francs, c'est une somme, sais-tu bien ?

PIERRE.

Et c'est pour m'acheter du bon vin, des drogues, pour aider cette malheureuse maison à se tenir à flot que tu te fatigues ainsi !

THÉRÈSE.

Dame, si nous avions beaucoup de rentes, évidemment je me passerais bien de peindre des abat-jour. Mais il ne nous en reste pas lourd, mon pauvre ami, tu le sais. Alors, l'idée m'est venue d'utiliser mes petits talens. C'est bien simple.

PIERRE.

Ah ! tiens, tu es une femme admirable !

THÉRÈSE.

Mais non... J'ai été bien élevée, j'ai reçu de bons principes, voilà tout.

PIERRE.

Dire que je t'ai méconnue, d'abord !

THÉRÈSE.

Il est certain que tu faisais plus de cas de Mlle Jauzon que de moi... Je puis bien t'avouer, maintenant, que j'étais un peu jalouse d'elle... Oh ! en tout bien tout honneur... C'est même à cause de cela que je n'ai pas insisté pour la retenir quand elle a voulu s'en aller... On n'est pas parfaite !

PIERRE.

Combien y a-t-il de temps qu'elle nous a quittés, déjà ?.. Quatre ou cinq mois, n'est-ce pas ?.. On ne l'a pas vue souvent, depuis. Drôle de fille !.. Je la croyais dévouée pourtant.

THÉRÈSE.

Elle l'était à sa façon, Pierre.

PIERRE.

Ce qui n'empêche pas que, dans les derniers jours, elle semblait m'avoir pris en haine.

THÉRÈSE.

Oh ! tu sais, notre haine, à nous autres femmes, c'est quelque-

fois de... l'affection qui a tourné à l'aigre... Ne dis pas de mal de cette pauvre Jauzon... Je t'assure que cela ne serait pas bien.

PIERRE.

Tu ne veux pourtant pas que je la compare à toi!.. D'abord, est-ce qu'il y a au monde une seule femme qui te vaille?.. Que de temps j'ai perdu, que j'aurais pu employer à t'aimer... (A part.) Et maintenant il m'en reste si peu!

THÉRÈSE.

Tais-toi, Pierre!.. Tu ne vois donc pas que si tu continues à me dire de si douces choses, tu me ferais bénir cette maladie qui t'a rendu à moi!.. Ne t'accuse pas, cher ami... Tu ne m'as peut-être pas donné, autrefois, tout ce que tu devais, mais tu me donnes aujourd'hui plus que je ne mérite. Ta dette est payée, va... Moi aussi, d'ailleurs, j'ai un reproche à me faire. Je te devais des enfans, et je ne t'en ai pas donné. Excuse-moi... Si tu savais comme j'en suis malheureuse!

PIERRE.

Des enfans... à qui j'aurais transmis peut-être l'affreuse hérédité du mal qui est en moi... Oh! non, ne te reproche pas de ne m'en avoir point donné! Ceux que j'ai me suffisent!.. Tu as beau être la femme que tu es, les tiens auraient pu avoir le féroce égoïsme d'Adrienne et de Maurice... Sait-on quel est l'ancêtre qui revit en nous?

THÉRÈSE.

Voyons, Pierre, Adrienne et Maurice n'ont pas si mauvais cœur que cela.

PIERRE.

Tu vas les défendre, toi qu'ils ont humiliée, outragée presque!..

THÉRÈSE.

« ... Et pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés... » C'est une prière que je fais chaque matin et chaque soir, Pierre. Comment veux-tu que je ne pardonne pas à ces enfans?

PIERRE.

Oh! tu mets la religion dans tout, toi! Tu vas peut-être me dire aussi que c'est elle qui te donne le courage de me soigner avec tant de dévoûment?

THÉRÈSE.

Elle m'y aide, en tout cas... Est-ce que tu crois que l'amour

seul y suffirait?.. Vous êtes bien fat, monsieur!.. Mais regarde-nous donc, cher ami, nous ne sommes plus jeunes, nous sommes de vieux époux... Si l'idée d'un devoir à remplir envers toi n'était pas sans cesse présente à mon esprit, je serais peut-être moins bonne garde-malade, il n'y a pas à dire... Ce devoir, qui m'est si doux, ma religion me l'impose... Si tu es content de mes soins, ce n'est pas moi qu'il faut remercier, Pierre, c'est elle.

PIERRE.

Décidément tu veux me convertir, aujourd'hui.

THÉRÈSE.

Oh! ma foi non... Je ne m'en occupe même pas. Tu te convertiras bien tout seul, va, il y a longtemps que je te l'ai dit... D'abord, je ne suis pas une dévote, une convertisseuse, moi, tu le sais bien. Sais-tu ce que j'ai fait, ce matin, en sortant de l'église?.. L'abbé Bertrand me demandait la permission de venir te voir. Ce serait bien naturel, n'est-ce pas, puisque nous demeurons porte à porte, sur le même palier... Eh bien, ça ne fait rien, je n'ai pas voulu... Je ne suis pas fâchée de te montrer que je suis une libérale...

PIERRE.

Est-ce un homme de valeur, cet abbé Bertrand?

THÉRÈSE.

Je crois bien!.. Un ancien élève de l'École normale, à ce qu'il paraît, un puits de science... Il a fait de la physiologie, de la chimie, je ne sais quoi encore avant d'entrer dans les ordres.

PIERRE.

Sait-on pourquoi il y est entré?.. Quelque chagrin d'amour, sans doute.

THÉRÈSE.

Oh! pas du tout... La science ne satisfaisait complètement ni son intelligence ni son cœur... C'est lui-même qui me l'a dit... Alors, il est venu à la religion, c'est bien simple... Et le voilà premier vicaire de la paroisse, plus heureux, plus tranquille dans son église qu'il ne l'était dans son laboratoire... Il sait, maintenant. Et savoir, c'est meilleur que de chercher.

PIERRE.

Puisque tu le connais, il serait peut-être convenable que j'entrasse en relations avec lui... Qu'en dis-tu?

THÉRÈSE.

Oh! ne te presse pas... Une soutane chez toi,.. ça te donnerait mal aux nerfs.

PIERRE.

Je n'en suis plus là, tu le sais bien... La preuve, c'est que je me déciderai peut-être, un de ces jours, à te dire... de le prier de venir me voir... Me voir en voisin, bien entendu!.. Nous causerons chimie, cela m'intéressera...

THÉRÈSE.

C'est cela, mon ami, vous causerez chimie... Quand tu voudras.

PIERRE.

Et maintenant, ma femme, sais-tu ce que je vais faire? Je vais aller m'étendre un peu sur ma chaise longue... J'ai mal dormi cette nuit, j'ai sommeil... Qu'en dis-tu?

THÉRÈSE.

Très bonne idée... Tu n'as que de bonnes idées, aujourd'hui... Allons, viens te reposer... (Ils passent dans la chambre de Pierre, et, par la porte de communication, qui reste ouverte, on voit Thérèse installer son mari sur la chaise longue, placer un coussin sous sa tête, une couverture sur ses pieds. Elle l'embrasse ensuite au front, et revient vers le salon. Au moment où elle prend le bouton de la porte pour la fermer derrière elle, Pierre lui dit.)

PIERRE.

Ne ferme pas la porte. Il fait un peu chaud ici.

THÉRÈSE, répond.

Comme tu voudras... Mais il ne faut pas trop d'air, pourtant... Tiens, comme cela... (Elle ferme à demi seulement la porte en disant) : A tout à l'heure... (Elle tire ensuite la portière et rentre dans le salon, où Adrienne entre au même instant.)

SCÈNE DEUXIEME

THERÈSE, ADRIENNE.

THÉRÈSE.

Ne fais pas de bruit, ton père dort.

ADRIENNE.

Soyez tranquille... Vous savez comme il a le sommeil lourd. Je ne le réveillerai pas. Vous pensez bien que je n'ai pas envie de chanter...

THÉRÈSE.

Ni même d'être polie... Cela ne te change pas, d'ailleurs... Je vois qu'il vaut mieux que je te laisse, mon enfant. (Elle sort.)

ADRIENNE, restée seule, fait quelques pas dans le salon d'un air nonchalant et ennuyé. Elle va regarder l'abat-jour.

Elles sont propres, ses fleurs! (Puis elle prend *l'Imitation*, regarde un instant le livre et le rejette sur la table.) *L'Imitation de Jésus-Christ!..* C'est tout à fait touchant! (Elle s'assied d'un air accablé près de la table, et reste là, la tête appuyée sur la main. A ce moment, la porte du fond s'ouvre et Maurice entre. Il a sous le bras un portefeuille de cuir, qu'il jette sur la table en disant)

MAURICE.

Bonsoir, Adrienne! (Puis il s'assied. La table doit être disposée de telle façon que tous deux aient le dos tourné du côté de la chambre de leur père.)

SCÈNE TROISIÈME

—

ADRIENNE, MAURICE.

ADRIENNE.

Tiens, te voilà!

MAURICE.

Oui... J'avais un mémoire à vérifier par ici, un mémoire de maçon... Je suis entré en passant. Quel sale quartier!

ADRIENNE.

Tu n'y demeures pas, toi, et tu n'y viens pas souvent... Mais moi!.. Tu as encore de la chance, va, ne te plains pas.

MAURICE.

Merci bien!.. Gagner deux mille huit cents francs par an à vérifier des mémoires, à dresser des plans et des devis pour le compte d'un architecte, si tu crois que c'est une vie!..

ADRIENNE.

Tu es libre, au moins, tu n'habites pas cette maison où il n'y a pas seulement de tapis dans l'escalier. Moi aussi, va, j'en ai assez, plus qu'assez, même!.. Dînes-tu ici?

MAURICE.

Oui, puisque j'y suis... Qu'est-ce qu'il y a pour dîner, ce soir?

ADRIENNE.

Le pot-au-feu, des lentilles... Ça donne faim, n'est-ce pas?

MAURICE.

Oui. Je m'en lèche déjà les doigts... Te rappelles-tu la cuisine que nous faisait Joséphine, boulevard Haussmann?

ADRIENNE.

Je crois bien... Ses chaufroix de volailles surtout, et ses sauces.

MAURICE.

Étonnantes, ses sauces... Comment va papa, aujourd'hui?

ADRIENNE.

Toujours la même chose... Il dort en ce moment.

MAURICE.

Oui, je sais, belle-maman me l'a dit tout à l'heure... Quelle sale maladie! Nous étions si heureux... Te rappelles-tu nos promenades au Bois, le matin?

ADRIENNE.

Oui,.. mais ça m'exaspère, d'y penser.

MAURICE.

J'y suis allé dimanche, le seul jour où je puisse me permettre ça, maintenant. J'avais loué une rosse de manège, comme un calicot... Je n'ai pas seulement osé me montrer dans l'allée des Poteaux. J'ai aperçu de loin Favreuil sur son cob, tu sais, l'alezan... J'ai filé... J'étais si en rage que j'ai flanqué une râclée à ma rosse.

ADRIENNE.

Tu aurais mieux fait de la flanquer à Favreuil... Tu sais qu'il ne met plus les pieds ici depuis que mon mariage a raté. Canaille, va!.. A propos de canaille, et Valmeyr, as-tu de ses nouvelles?

MAURICE.

Il gagne un argent fou... C'est un malin, lui! (La portière s'ouvre et Pierre paraît. Il les écoute.)

ADRIENNE.

Quand je pense que papa est allé lui livrer sa clientèle, là, comme ça, tout bonnement... Ça devait lui donner la tentation de la garder pour lui et de me planter là... C'est la faute de papa si je ne suis pas mariée.

(Mouvement de Pierre.)

MAURICE.

Oh! tu sais, papa... Si nous sommes dans de pareils draps, c'est bien aussi sa faute... Il n'a jamais su faire un placement de sa vie.

ADRIENNE.

Et puis, je te demande un peu, cette idée de ne pas m'avoir fait baptiser comme tout le monde... C'est ça, encore, qui vous aide à trouver un mari!.. Tu verras que je finirai par faire quelque coup de tête. Après tout, j'ai de la voix et je sais m'en servir... Si j'essaie un jour d'entrer au théâtre, c'est papa qui l'aura voulu!..

(Pierre fait un geste de désespoir, laisse retomber sans bruit la portière et disparaît.)

MAURICE. Il se lève et se promène.

Ah! tu penses au théâtre... C'est raide, tu sais.

ADRIENNE.

Pourquoi?.. Je ne serais pas la première...

MAURICE.

Oh! mon Dieu, moi, je n'ai pas de préjugés... Mais c'est égal, le théâtre,.. les planches... Non, vrai, c'est raide... Ne pense pas à ça, va... Ça n'est pas pratique... Marie-toi, plutôt.

ADRIENNE.

Trouve-moi donc un mari, alors! Est-ce que je vais dans le monde, moi, pour en dénicher un? Est-ce qu'il vient personne ici?.. Ça n'est pas gai de voir papa dans l'état où il est... Ça met tout le monde en fuite. Encore une raison pour que je ne me marie pas, tiens, cette maladie de papa... On peut dire qu'elle nous en aura fait du mal!

MAURICE.

Ah çà! oui, par exemple!.. Est-ce que tu ne trouves pas qu'il s'affaiblit?

ADRIENNE.

Non, je n'ai pas remarqué... Je suis tellement habituée à le voir comme cela que je n'y fais plus attention.

MAURICE.

Oui, c'est vrai... Mais moi qui le vois moins souvent,.. je t'assure qu'il baisse.

ADRIENNE.

Vraiment!

MAURICE.

Tu peux m'en croire... Je vois clair, moi,.. et puis j'observe... J'ai toujours aimé à me rendre compte... Il est bien malade, bien malade... Je t'assure que je ne voudrais pas être à sa place.

ADRIENNE.

Est-ce que tu crois qu'il y a du danger... immédiat?

MAURICE.

Ça dépend de ce qu'on entend par immédiat... Évidemment, ce n'est pas pour demain, ni pour après-demain... Mais, enfin, il faut bien s'attendre à ce qu'un jour ou l'autre...

ADRIENNE.

Quel malheur!.. Ce pauvre père!..

MAURICE.

Oh! tu sais,.. quand on souffre comme il souffre, c'est presque une délivrance... Mais c'est égal, ce n'est pas gai de penser à cela... Sale maladie, va!.. Pas même moyen de savoir si c'est héréditaire ou non!

ADRIENNE.

Ah! tu as pensé à t'informer?..

MAURICE.

Tiens!.. On n'a rien pu me dire...

ADRIENNE.

Tu es prévoyant.

MAURICE.

Ça ne fait de mal à personne que je le sois... Qu'est-ce qu'il peut bien avoir à lui, papa? Dans les soixante-quinze à quatre-vingt mille, n'est-ce pas?.. Là-dessus, belle-maman pour une moitié, plus la quotité disponible...

ADRIENNE.

Voyons, Maurice!

MAURICE.

Eh bien! quoi?.. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant? Ça te regarde aussi bien que moi, d'abord... Tu verras qu'elle nous passera sous le nez, la quotité disponible!.. Penser qu'il gagnait plus de cent mille francs par an et qu'il n'a pas mis de côté autre chose que ces méchans quatre sous-là!

ADRIENNE.

Tu l'aidais à les dépenser, ses cent mille francs!

MAURICE.

Eh bien! et toi? Est-ce que tu te figures que tu ne lui coûtais rien?

ADRIENNE.

Il a payé pour toi en un an plus de vingt mille francs de dettes, sans compter ce qu'il te donnait.

MAURICE.

Et tes notes de couturières, dis donc? Ta jument, ton poney, ton panier, ton groom?.. Moi, d'abord, si j'ai fait des bêtises, c'est lui qui en est cause. Il n'avait qu'à m'envoyer à confesse quand j'étais gamin... Ça m'aurait retenu, peut-être, quand j'ai commencé à me sentir vivre!.. Si je parviens à décrocher un de ces jours la grosse dot que je cherche, tout en vérifiant mes mémoires de maçon, et si j'ai des enfans, tu verras un peu si je ne leur en fourre pas, de la religion!.. C'est une sauvegarde, en somme, une sauvegarde comme une autre pour les jeunes gens... Encore, je n'ai pas trop à me plaindre, moi, j'ai eu de la chance... Mais il y en a de mon âge qui sont déjà aux trois quarts démolis et qui ont dans leur sac tout ce qu'il faut pour crever à quarante ans... C'est la fête!... Eh bien! si j'en étais de ceux-là, franchement, est-ce que je n'aurais pas le droit de lui faire des reproches, à papa? Je n'en suis pas, c'est vrai, mais j'ai perdu mon temps au lieu de travailler, je n'ai pas de situation... Tu disais tout à l'heure que c'est la faute de papa si tu es en train de coiffer sainte Catherine. C'est bien un peu sa faute aussi, ma chère, si je ne suis pas bon à autre chose,.. (*montrant le portefeuille*) qu'à faire ce métier-là... Ah! il nous a richement élevés, avec ses manies de mangeur de prêtres!.. Ça n'est pas gentil pour ce pauvre père,.. c'est même, au fond, un peu canaille, tout ce que je dis là... évidemment... Qu'est-ce que tu veux? J'ai grandi je ne sais pas comment, personne ne m'a jamais dit ce qui est bien ni ce qui est mal,.. et je ne sais pas le trouver tout seul, moi!.. Papa me faisait faire des sciences et ne s'occupait que de savoir si

j'avais bien appris mes théorèmes... Il faut croire que ça ne suffit pas d'en avoir appris... et de les avoir oubliés, d'ailleurs,.. car il y a des momens où je sens que je ne vaux pas le diable, des momens où je me dégoûte moi-même... Tiens, nous y sommes, dans un de ces momens-là... C'est ignoble, ma parole, tout ce que nous venons de dire.

ADRIENNE.

Parle pour toi!

MAURICE.

Oh! tu sais, pas de manières!.. Tu es moderne aussi, toi, petite sœur... Nous sommes du même bateau, va, comme on dit... C'est effrayant ce qu'il y a de passagers sur ce bateau-là!.. Positivement, il n'y a plus que les prêtres qui essaient encore de vous empêcher d'y monter. Moi, si j'étais le gouvernement, je leur donnerais des primes, aux curés, pour cette besogne-là... (S'arrêtant brusquement et prêtant l'oreille.) Tiens, qu'est-ce que c'est que cela?

ADRIENNE.

Quoi donc?

MAURICE.

Tu n'as rien entendu, à côté, chez papa?

ADRIENNE.

Tu as entendu quelque chose, toi?

MAURICE.

Mais oui... Il m'a semblé, du moins... Quelque chose comme une plainte.

ADRIENNE, se levant.

Une plainte... Il faut aller voir bien vite... Cependant, il aurait sonné s'il avait eu besoin de quelque chose... (Elle se dirige vers la chambre de son père, écarte brusquement la portière. La porte est toute grande ouverte. On aperçoit Pierre assis, à demi effondré sur un fauteuil, pleurant, un mouchoir sur les yeux et secoué par des sanglots.) Mon Dieu! la porte était ouverte! (Adrienne et Maurice restent devant la porte, consternés, comme s'ils n'osaient entrer. Pierre s'essuie les yeux, se lève et se dirige vers le salon, appuyé sur une canne. A mesure qu'il avance, ses enfans reculent. Il marche ainsi jusqu'à un fauteuil où il se laisse tomber. Adrienne et Maurice restent debout, confus, l'air embarrassé. Pierre les regarde longuement l'un et l'autre en branlant la tête.)

SCÈNE QUATRIÈME

—

PIERRE, ADRIENNE, MAURICE.

PIERRE, après un silence.

Ah! mes enfans, mes enfans, quel mal vous m'avez fait!.. Vous auriez dû vous assurer que je ne pouvais pas vous entendre, avant de dire ces choses épouvantables!..

MAURICE.

Voyons, papa, remets-toi... Puisque tu nous écoutais, tu sais bien que je regrette déjà ce que j'ai dit... Et Adrienne fait comme moi, j'en suis sûr... Nous n'en pensions pas un mot... Nous sommes aigris, voilà tout, et cela nous rend mauvais par momens... Mais, tu sais, ça n'empêche pas que nous t'aimons bien.

PIERRE.

N'essaie pas de retirer tes paroles, malheureux! Tu me les as plantées dans le cœur, elles y restent. Tu verras, plus tard, si tu es père un jour, et si tes enfans t'infligent à leur tour la torture que tu viens de m'infliger, tu verras!.. Et tu verras aussi, quand l'heure terrible approchera pour toi!.. Tu as osé dire, en parlant de ton père, que c'est une délivrance de mourir quand on souffre. Eh bien! non! C'est faux,.. tu verras, tu verras!.. La souffrance, c'est encore de la vie,.. et c'est affreux, crois-moi, d'arriver au jour où l'on ne souffrira plus!..

ADRIENNE.

Je t'assure, papa, que Maurice a raison de te dire...

PIERRE.

Pas d'explications,.. pas d'excuses!.. Vous êtes bien coupables, bien ingrats. Je vous ai peut-être aimés mal, mais je vous ai beaucoup aimés, et c'est de cela seul que vous deviez vous souvenir! En tout cas, vous n'aviez pas le droit de me juger!.. Il faut que vous ayez des cœurs de pierre pour avoir parlé ainsi de votre père, de votre pauvre père qui n'a plus six mois à vivre,.. tu le sais bien, Maurice, toi qui vois clair, toi qui observes, tu le sais, si elle l'ignore, elle, elle qui ne fait pas attention!.. Oh! c'est affreux, c'est affreux ce que vous avez dit!.. Vous êtes des monstres,.. mais vous êtes mes enfans!.. Cela suffit... Je vous pardonne... Viens que je t'embrasse, ma fille... Viens aussi, mon fils. (Il tient sa fille embrassée,

quand Thérèse entre par la porte du fond et s'arrête étonnée. Pierre reprend bas :) Surtout, que votre belle-mère ne se doute pas!.. Je veux lui épargner cette douleur et m'épargner à moi-même cette honte.

SCÈNE CINQUIÈME

—

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, entrant.

Comment! Déjà fini, ton somme? J'espère bien que ces deux bavards-là ne t'ont pas réveillé, au moins.

PIERRE.

Non... J'ai très bien dormi, au contraire.

THÉRÈSE.

Je t'annonce une visite... Mlle Jauzon... Veux-tu la recevoir? (Elle va à droite ranger sa boîte de couleurs.)

ADRIENNE.

Ah! elle est là?.. Je vais lui dire bonjour. (Elle sort.)

MAURICE.

Moi aussi. (S'approchant de son père et restant debout, l'air embarrassé, devant lui.) Adieu! père.

PIERRE.

Adieu! mon enfant... A bientôt, n'est-ce pas?.. Viens voir de temps en temps... comment je vais.

MAURICE, troublé.

Oui, papa... Certainement, je viendrai. (Il fait deux pas pour sortir.)

PIERRE.

Comment, tu t'en vas sans m'embrasser?

MAURICE.

Ah! c'est vrai... j'oubliais... (Il embrasse Pierre.) Je te demande pardon, mon père!

PIERRE, bas.

Va, mon enfant, va... Je t'aime bien. Et puis, tu sais, si jamais tu es malade, si tu souffres, plus tard, quand je n'y serai plus,

dis-toi qu'il y avait quelqu'un qui eût été heureux de prendre toutes tes souffrances pour les ajouter aux siennes,.. méchant enfant qui ne voudrais pas être à ma place!.. Va, mon garçon, va... Travaille... Sois bon... sois bon!..

THÉRÈSE, revenant vers Maurice, après avoir fini de ranger ses couleurs.

Alors, décidément, tu ne restes pas à dîner?.. Moi qui venais de faire acheter un joli petit perdreau pour toi!

PIERRE.

Ah! ma pauvre Thérèse, tu auras beau faire, tes dîners ne vaudront jamais ceux de Joséphine...

MAURICE, bas.

Père, je t'en supplie... (A Thérèse.) Ce sera pour une autre fois, ma belle-mère. Je vous remercie bien, mais aujourd'hui... je ne peux pas,.. je ne peux pas... (Il porte son mouchoir à ses yeux et sort précipitamment.)

THÉRÈSE.

Eh bien, qu'est-ce qu'il a?.. Tu es tout drôle aussi... Qu'est-ce qui s'est passé?

PIERRE.

Rien, rien... Ah! je suis bien heureux, ma femme.

THÉRÈSE.

De quoi donc?

PIERRE.

D'avoir vu pleurer mon fils!.. Va dire à sa sœur de le consoler, le pauvre garçon,.. et envoie-moi Mlle Jauzon... Ah! il y a quelqu'un que je voudrais voir aussi.

THÉRÈSE.

Qui donc?

PIERRE.

Notre voisin... tu sais... dont nous parlions tout à l'heure.

THÉRÈSE.

Comment, tu veux le voir!.. C'est bien vrai, au moins, que tu as envie de le voir?.. C'est sincère, ce n'est pas pour me faire plaisir?

PIERRE.

Non... J'ai besoin de causer avec lui, décidément... Fais-le venir, s'il est là.

THÉRÈSE.

Il doit être chez lui, à cette heure... Ah! Pierre, Pierre, je ne sais pas si j'ai tort ou raison... Mais je suis bien heureuse, moi aussi.

PIERRE.

Va, ma femme... Amène-le.

THÉRÈSE.

J'y vais... (La porte du fond s'ouvre et Mlle Jauzon paraît.) Ah! voici Mlle Jauzon, justement... (A Mlle Jauzon.) Mademoiselle, excusez-moi... mon mari vient de me donner une commission. Je vous laisse un instant avec lui. (Elle sort.)

SCÈNE SIXIÈME

—

PIERRE, Mlle JAUZON.

PIERRE.

Comment, c'est vous, mademoiselle? Quelle surprise!

MADEMOISELLE JAUZON.

J'étais déjà venue prendre de vos nouvelles, docteur.

PIERRE.

Oui, je sais... j'ai bien regretté de ne pas être en état de vous recevoir... Excusez-moi... Vous allez bien, mademoiselle? Vous êtes satisfaite de votre nouvelle position?

MADEMOISELLE JAUZON.

Mais oui... Et vous, monsieur, comment allez-vous?

PIERRE.

Comme un homme qui s'en va, mademoiselle...

MADEMOISELLE JAUZON.

On vit vingt ans avec la maladie que vous avez.

PIERRE.

Vingt ans! Si seulement j'étais sûr de vingt mois!

MADEMOISELLE JAUZON.

Quelles idées noires!.. Je ne vous reconnais plus, docteur!..

PIERRE.

Moi non plus, mademoiselle.

MADEMOISELLE JAUZON.

Tant pis, monsieur. C'est grand dommage. Au surplus, cette métamorphose ne me surprend pas... Je la voyais déjà poindre quand je suis partie.

PIERRE.

Et c'est pour cela que nous vous avez quittés si brusquement, peut-être?

MADEMOISELLE JAUZON.

Qui sait?.. On vous a dit sans doute que je m'en allais parce que j'avais trouvé une meilleure place... Comme vos domestiques ont fait, n'est-ce pas?

PIERRE.

Personne ne m'a dit cela, mademoiselle.

MADEMOISELLE JAUZON.

Mais vous l'avez pensé... Vous avez cru cela de moi, vous que je vénérais comme un Dieu!.. Voilà donc ce que vous rendez, vous autres hommes, en échange de ce qu'on vous donne!.. Traitée ainsi par Mme Nogaret, soit!.. Que m'importe son estime, à elle? Mais par vous, par vous, docteur... Oh! c'est trop cruel! (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil et porte son mouchoir à ses yeux.*)

PIERRE.

Je vous en supplie, mademoiselle, remettez-vous!

MADEMOISELLE JAUZON, *se levant et essuyant brusquement ses yeux.*

Vous avez raison... Il faut que je perde la tête pour pleurer ainsi... comme une femme!.. Alors vous n'avez rien deviné? Eh bien, je vais vous le dire, pourquoi je suis partie... J'ai senti que tout ce que j'aimais, tout ce que j'admirais en vous, vos idées, vos aspirations, votre foi scientifique et philosophique, avec lesquelles j'avais été en étroite communion pendant si longtemps, allaient m'échapper, que j'allais perdre ce bien, qui était la seule poésie de ma misérable existence... Cette belle intimité intellectuelle, c'était mon rayon de soleil, à moi, pauvre institutrice condamnée aux ingrates besognes de cet affreux métier que je hais, pauvre créature sur qui nul n'a jamais abaissé un regard de tendresse... Cette portion de vous-même, la seule à laquelle j'aie jamais prétendu, vous me l'avez reprise un jour... Si vous saviez comme j'ai souffert... comme j'ai maudit celle qui me dépouillait!..

PIERRE, *sévèrement.*

Mademoiselle!

MADEMOISELLE JAUZON.

Je ne suis plus à votre service, monsieur... je puis parler comme il me plaît devant vous!.. Maintenant, vous savez pourquoi j'ai

quitté cette maison... Ce n'est pas pour votre fille que j'y étais restée quinze ans... c'est pour vous, pour vous seul... Vous étiez mon maître, et jamais maître n'a eu de disciple plus enthousiaste! Votre pensée était l'inspiratrice, la directrice toujours obéie de la mienne... J'avais embrassé avec passion toutes vos doctrines, j'avais fait mon *credo* de toutes vos convictions... Quand je me suis aperçue qu'elles commençaient à chanceler, elles que je croyais si fermes, j'ai rougi pour vous de cette défaillance, et je l'ai trouvée si triste qu'il a été au-dessus de mes forces d'en supporter le spectacle... Je vous en ai voulu, je vous en veux encore, d'avoir tari la seule source d'enthousiasme que j'aie jamais sentie en moi... J'avais commencé par souffrir, je vous l'ai dit... Ma souffrance est devenue de la colère, quelque chose d'amer s'est trouvé ajouté à l'amertume dont j'avais le cœur tout gonflé. Vous m'avez fourni une raison de trouver la vie encore plus laide...

PIERRE, ému.

Pauvre femme!

MADEMOISELLE JAUZON.

Oh! oui, pauvre femme, allez!.. C'est affreux de ne sentir en soi que de la colère, du mépris, de la haine, de ne croire à rien, de n'aimer rien... Et maintenant parlons d'autre chose!.. Le mariage d'Adrienne a donc été rompu?

PIERRE.

Oui... Et cette déception n'a pas rendu plus douce l'humeur de ma fille... C'est une nature ombrageuse et rebelle, qu'il aurait fallu dompter de bonne heure...

MADEMOISELLE JAUZON.

Est-ce un reproche, monsieur?.. Quand vous m'avez confié l'éducation d'Adrienne, que m'avez-vous dit: « Instruisez ma fille, et je vous tiens quitte du reste : l'instruction a une vertu moralisatrice qui suffit. » Eh bien, Adrienne a passé tous ses examens, j'ai fait entrer dans son cerveau trois fois plus de connaissances qu'il n'en tient d'ordinaire dans une tête de femme... Si cela ne vous suffit plus aujourd'hui, tant pis pour vous, monsieur!

PIERRE.

Cela ne me suffit plus, en effet.

MADEMOISELLE JAUZON.

Alors, que ne l'avez-vous mise au couvent!.. On lui aurait fait étudier l'histoire sainte et réciter le catéchisme, puisque c'est cela

qu'il vous faut maintenant!.. Dans ce temps-là vous aviez une devise, une belle et fière devise : « Ni Dieu, ni maître, » docteur!.. Si je m'en suis inspirée pour élever votre fille, à qui la faute?

PIERRE.

Ni Dieu, ni maître!.. C'est pourtant vrai, j'ai dit cela!.. Eh bien, mademoiselle, j'étais aveugle, j'étais fou quand je l'ai dit!.. Savez-vous ce qui s'est passé depuis? J'ai souffert, j'en suis venu à ce point de déchéance physique où vous me voyez, et ce maître dont je ne voulais pas, je l'ai trouvé dans la douleur!.. Un maître impérieux, je vous le jure, et qui m'a donné de rudes enseignemens! Il a humilié l'arrogance de ma raison, il lui a prouvé qu'elle était présomptueuse et courte!.. J'ai souffert, et de par la souffrance seule, toute ma conception de la vie a changé. J'ai douté de ce qui me semblait démontré, je me suis mis à croire à des choses que j'avais niées!.. En même temps que le froid de la mort commençait à monter dans mes membres, dans ces jambes glacées que la sensibilité abandonne, l'idée de Dieu, obscure d'abord, puis plus claire, commençait à poindre dans mon esprit...

MADEMOISELLE JAUZON, *ironique*.

Vraiment, monsieur?

PIERRE.

... Et cette aurore me semble aujourd'hui d'autant plus bienfaisante et plus douce, que je pense davantage à la nuit, à l'horrible nuit du tombeau, et que je la sens plus proche! J'ai regardé autour de moi, et j'ai trouvé ceux qui croyaient plus vaillans, plus sûrs et meilleurs que les autres... Valmeyr m'a trahi indignement, Favreuil nous abandonne : deux esprits forts, mademoiselle!.. Mes domestiques même m'ont quitté... Ils n'allaient pas à la messe, je vous en réponds!.. Mon fils et ma fille n'ont pas pu supporter les mauvais jours, l'adversité les a aigris, détachés de moi... Ils m'accusent, ils me maudissent presque!.. Si je leur avais autrefois enseigné les commandemens de Dieu, les malheureux n'oseraient pas traiter ainsi leur père...

MADEMOISELLE JAUZON.

Vous en êtes aux commandemens de Dieu, docteur?

PIERRE.

Oui, mademoiselle... Et je vais vous en dire un : « Tes père et mère honoreras, afin de vivre longuement. » Voilà ce qu'il aurait fallu faire apprendre à mes enfans, quand il en était temps! De

leurs lèvres, ces mots-là seraient descendus dans leurs cœurs, et je n'aurais pas entendu ce que je viens d'entendre!.. Mais ma femme use ses yeux à peindre des abat-jour, afin de pouvoir m'acheter quelques bouteilles de vieux vin; ma femme, depuis dix-huit mois, ne se couche plus, ne dort plus, ne me quitte pas, si ce n'est pour aller à l'église, et c'est de là qu'elle rapporte ce qu'il lui faut de force et de vaillance héroïque pour accepter, sans l'ombre même d'une défaillance, l'abominable vie qu'elle s'impose... Voilà ce que j'ai vu, mademoiselle, vu de mon regard d'homme qui va bientôt mourir, et ce regard va loin!.. J'ai passé ma vie à combattre l'idée religieuse : elle s'est vengée en me montrant ce qu'elle donne de vigueur morale à ceux qui la prennent pour règle de leur conduite, et ce qu'elle en enlève à ceux qui la rejettent. Je n'avais plus qu'à m'incliner devant cette démonstration : c'est ce que j'ai fait. L'idée religieuse aide à vivre, et c'est déjà beau. Mais elle aide à mourir. Si vous étiez à ma place, vous comprendriez mieux le prix d'un semblable bienfait!

MADEMOISELLE JAUZON.

A quand le baptême, docteur?

PIERRE.

A bientôt, peut-être!

MADEMOISELLE JAUZON.

Et votre père, votre père qui recevait si bien les corbeaux, quand ils venaient croasser à son lit de mort!.. Vous reniez aussi, comme le reste, ce souvenir dont vous étiez fier autrefois?

PIERRE, *gravement.*

Mon père avait ses raisons... J'ai les miennes!..

(*La porte du fond s'ouvre, et Thérèse paraît.*)

MADEMOISELLE JAUZON, *ironique.*

Voulez-vous que j'aille chercher un prêtre?

THÉRÈSE, *s'avançant.*

Inutile, mademoiselle... le voici!..

(*Un prêtre paraît dans l'embrasure de la porte du salon et s'y arrête.*)

PIERRE.

Soyez le bienvenu, monsieur l'abbé!.. Je vous attendais!

GEORGE DURUY.

A PROPOS

D'UN

EXEMPLAIRE DES MAXIMES

C'est une question qui souvent a piqué la curiosité de savoir si l'étroite liaison de La Rochefoucauld avec Mme de La Fayette n'aurait pas exercé sur lui quelque influence adoucissante. Souvent, en particulier, on s'est demandé si l'opinion défavorable que l'auteur des *Maximes* entretenait des femmes n'aurait pas été modifiée par l'amie toute-puissante dont la modestie aimait à répéter : « M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai reformé son cœur. » D'ingénieux commentateurs se sont exercés sur ce sujet, et, dans les cinq éditions des *Maximes* qui se sont succédé du vivant même de La Rochefoucauld, ils ont cru reconnaître certaines variantes que Mme de La Fayette aurait bien pu inspirer. D'autres se sont au contraire étonnés, avec plus de raison, je le crois, que cette influence ne se soit pas fait davantage sentir et que les *Maximes* n'en portent aucune trace bien apparente. Mais ce qui serait plus intéressant encore à connaître, ce serait le véritable jugement de Mme de La Fayette sur les *Maximes*, — j'entends non pas un jugement général comme celui qu'elle a pu porter, à la suite d'une première lecture, dans un billet à Mme de Sablé que nous possédons, mais un jugement explicite sur chacune des maximes en particulier. On aura peine à me croire si je dis que nous sommes peut-être en possession de ce trésor, et que cependant, soit scrupule, soit inadvertance, les biographes de Mme de La Fayette se sont jusqu'à présent abstenus d'y puiser. M. Aimé Martin en publiant son édition des *Maximes* de La Rochefoucauld, en 1822, avait bien

révélé l'existence d'un exemplaire des *Maximes* « enrichi, disait-il, de notes attribuées à Mme de La Fayette, » et qui lui aurait été communiqué par M. de Cayrol, membre de la chambre des députés sous la restauration et bibliophile bien connu. En réalité (le catalogue de sa bibliothèque, vendue en 1861, en fait foi), M. de Cayrol n'avait fait que transcrire ces notes sur une édition de 1678, d'après un autre exemplaire où il les avait trouvées en original, mais qui n'était pas demeuré sa propriété. M. Aimé Martin avait fait choix, d'après l'exemplaire Cayrol, d'un certain nombre de ces notes (exactement trente-huit), qu'il comptait joindre à son édition. Mais il fut pris sans doute de scrupule, car il n'y a, dit Brunet dans son *Manuel du libraire*, que vingt-trois exemplaires de l'édition Aimé Martin auxquels on les trouve jointes. Dans l'édition des *Maximes* préparée par Duplessis, que le libraire Jannet a fait paraître en 1853, ces notes sont attribuées *à un contemporain*, l'attribution à Mme de La Fayette ayant paru *hasardée* à Duplessis. Mais Duplessis ne s'est pas borné au choix d'Aimé Martin, et il les a toutes publiées, vraisemblablement d'après l'exemplaire de Cayrol. Dans sa *Vie de Mme de Sablé*, publiée en 1858, M. Cousin s'est inscrit en faux contre la tradition qui attribuait ces notes à Mme de La Fayette en donnant des raisons dont je discuterai tout à l'heure le bien fondé. Mais il reconnaissait n'avoir jamais eu communication de l'original de ces notes et n'en juger que par le choix d'Aimé Martin; la publication de Duplessis semble lui avoir échappé. Plus heureux que M. Cousin, et probablement que Duplessis, j'ai entre les mains, à l'heure où j'écris, l'exemplaire d'après lequel M. de Cayrol a copié ces notes. Je le tiens d'un aimable et érudit bibliophile en la possession duquel le hasard des ventes publiques l'a fait parvenir il y a longtemps déjà, et qui ne me permet point de le nommer. Sur la garde de ce petit volume est écrit, d'une encre et d'une écriture évidemment très anciennes : « Peu de temps avant sa mort, Mme de La Fayette, en relisant les *Maximes* de La Rochefoucauld, avec lequel elle avait été liée de l'amitié la plus étroite, écrivit en marge ses observations. Cet exemplaire a été trouvé, à la mort de M. l'abbé de La Fayette, son fils, parmi les livres de sa bibliothèque. » Ainsi ce n'est pas, comme l'a cru M. Cousin, une tradition plus ou moins vague, c'est une affirmation formelle qui attribue à Mme de La Fayette les observations écrites en marge de ce petit volume et qui indique l'origine du volume lui-même, affirmation dont il n'y a aucune raison de suspecter la bonne foi. Ce qui demeure nécessaire, c'est d'en démontrer le bien fondé. J'exposerai dans un instant les raisons qu'il y a, tout à la fois, d'en douter et d'y croire, mais je serai plus à mon aise pour le faire si l'on me permet à ce propos de remettre pour un instant en scène

La Rochefoucauld et Mme de La Fayette eux-mêmes, et de dire mon sentiment sur la nature de leur commerce.

I.

Les biographes de Mme de La Fayette n'ont pu, jusqu'à présent, s'entendre sur la date à laquelle on doit faire remonter son entrée en relations avec La Rochefoucauld. Les uns, prenant à la lettre cette assertion de Segrais que leur amitié aurait duré vingt-cinq ans, la font commencer (La Rochefoucauld étant mort en 1680), dès 1655, c'est-à-dire dès l'année même du mariage de Mme de La Fayette. Les autres fixent, au contraire, ce commencement à dix ans plus tard, c'est-à-dire précisément vers l'époque de la publication des *Maximes;* mais les uns et les autres sont d'accord pour tirer de la fixation de cette date les conséquences les plus graves. Si Mme de La Fayette n'a connu La Rochefoucauld qu'en 1665, le sentiment qu'elle a éprouvé pour lui était de l'amitié; mais si elle l'a connu dès 1655, alors c'était de l'amour. Quel que soit mon respect pour l'art de vérifier les dates, j'avoue qu'en cette matière il ne me paraît guère trouver son application. Dût-on parvenir à démontrer que Mme de La Fayette n'a connu La Rochefoucauld qu'en 1665, c'est-à-dire lorsqu'elle avait trente et un ans et qu'il en avait cinquante, la question ne me paraîtrait pas absolument tranchée pour cela. En effet, chronologie à part, une chose est certaine : c'est que La Rochefoucauld s'est emparé peu à peu de l'âme et de l'esprit de Mme de La Fayette, c'est que leurs deux existences, moralement et presque matériellement confondues, en sont arrivées, aux yeux de leurs contemporains, à n'en plus faire, en quelque sorte, qu'une seule; c'est que, depuis la mort de La Rochefoucauld, Mme de La Fayette n'a plus vécu que d'une vie incomplète et mutilée. Si c'est là de l'amitié, je le veux bien, mais il faut convenir que cette amitié ressemblait furieusement à l'amour. Est-ce à dire, cependant, que leur relation fût de même nature que la célèbre liaison de La Rochefoucauld avec Mme de Longueville? Je ne le crois pas non plus, et j'en vais dire mes raisons, bien qu'il y ait, j'en tombe d'accord, quelque lourdeur à s'appesantir sur des distinctions de cette nature. Mais dans leurs disputes, les biographes de Mme de La Fayette n'ont pas manqué de le faire, et on ne saurait le leur reprocher, car, en dépit de tous les sophismes, non-seulement les consciences droites, mais encore les imaginations délicates accorderont toujours la préférence aux femmes qui n'ont jamais perdu le droit au respect sur celles qui n'ont de titres qu'à l'indulgence. Je suis donc condamné à être un peu lourd à mon tour.

Tranchons d'abord, ou, du moins, éclaircissons s'il se peut cette

question de date. Sans prendre absolument au pied de la lettre les « vingt-cinq années » de Segrais, je ne crois pas cependant qu'il soit possible de retarder jusqu'aux environs de l'année 1665 l'époque où Mme de La Fayette a connu La Rochefoucauld. Il ne me paraît guère probable en effet que, durant ces années brillantes de monde et de cour qui suivirent son mariage, elle ne l'ait jamais rencontré soit à Versailles, où l'ancien frondeur n'avait pas renoncé à recouvrer tout crédit, soit chez Madame, au Palais-Royal ou à Saint-Cloud, soit encore dans quelque salon qu'ils auraient fréquenté tous les deux. Je m'imagine, sans beaucoup de fondement je l'avoue, que cette rencontre dut prendre place chez *Amalthée*, c'est-à-dire chez Mme du Plessis-Guénégaud, cette amie commune de Mme de La Fayette et de Mme de Sévigné, qui visait un peu à remplacer Mme de Rambouillet et qui, dans son hôtel, bâti sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Nevers (c'est là que se trouve aujourd'hui la Monnaie), recevait comme elle les beaux esprits. Racine y devait lire pour la première fois, en 1665, sa tragédie d'*Alexandre*, et on sait qu'à cette lecture Mme de La Fayette et La Rochefoucauld assistaient tous les deux. La première fois que Mme de La Fayette vit La Rochefoucauld, il est impossible qu'elle ne l'ait pas remarqué. Il portait un des plus grands noms de France; il avait été mêlé à des aventures célèbres et la plus belle femme de son temps l'avait aimé. Il est vrai qu'il marchait vers la cinquantaine, mais s'il faut en croire son portrait peint par lui-même qui date précisément de cette époque (1659), il avait encore les yeux noirs, les sourcils épais, mais bien tournés, la taille libre et bien proportionnée, les dents blanches et passablement bien rangées, les cheveux noirs, naturellement frisés et « avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête. » Il pouvait donc plaire encore, et la goutte, qui devait plus tard le travailler si fortement, n'avait point encore fait des siennes. Quant à son humeur, si nous en jugeons d'après son propre dire, bien qu'il eût quelque chose de fier et de chagrin dans la mine, ce qui faisait croire à la plupart des gens qu'il était méprisant, il assure qu'il ne l'était point du tout. En tout cas, il était d'une civilité fort exacte parmi les femmes et ne croyait pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur eût pu faire de la peine. Lorsqu'elles avaient l'esprit bien fait, il aimait mieux leur conversation que celle des hommes. Quant à l'état de son cœur, il faut l'en laisser parler en propres termes : « Pour galant, je l'ai été un peu autrefois ; présentement, je ne le suis plus, quelque jeune que je sois. J'ai renoncé aux fleurettes et je m'étonne seulement de ce qu'il y a encore tant d'honnêtes gens qui s'occupent à en débiter. J'approuve extrêmement les belles passions, elles marquent la grandeur de l'âme, et, quoique

dans les inquiétudes qu'elles donnent il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, elles s'accommodent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu que je crois qu'on ne les saurait condamner avec justice. Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentimens de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte; mais de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connaissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur. »

A l'époque où La Rochefoucauld traçait ainsi son propre portrait, il avait quarante-six ans. Mme de La Fayette en avait vingt-cinq. Elle était la femme d'un mari « qui l'adorait et qu'elle aimait fort (1), » c'est-à-dire qu'elle n'aimait pas du tout, novice par conséquent à l'amour, mais née pour le ressentir, sensible à tout ce qui était spirituel, élégant, chevaleresque. La Rochefoucauld était, ou du moins passait pour tel. Comment croire que du premier coup elle n'ait pas été touchée, mais touchée cependant d'une façon discrète qui, dès le début, ne fit pas sentir tous ses effets? Il y a dans *Zayde* une bien jolie conversation entre trois grands seigneurs espagnols sur les différentes manières dont peut naître l'amour. L'un d'eux finit par dire : « Je crois que les inclinations naturelles se font sentir dans les premiers momens et les passions qui ne viennent que par le temps ne se peuvent appeler de véritables passions. » Dom Garcie n'aurait-il pas à la fois tort et raison? Oui, les inclinations naturelles se font sentir dès les premiers momens, mais bien souvent c'est le temps qui les transforme en passions véritables. Quelques années s'écoulèrent, en effet, entre Mme de La Fayette et La Rochefoucauld, d'une relation indécise qu'elle-même qualifie d'une façon assez piquante dans une lettre à Ménage, qui est de 1663. Ménage lui ayant transmis quelques propos flatteurs de La Rochefoucauld, peut-être à l'occasion de la princesse de Montpensier qui venait de paraître, elle lui répond : « Je suis fort obligé à M. de La Rochefoucauld de son sentiment. C'est un effet de la belle sympathie qui est entre nous. » Cette belle sympathie qu'elle avouait déjà devait bientôt la conduire plus loin qu'elle ne prévoyait elle-même. Mais l'emploi même de ce mot dont un usage trop fréquent a fait oublier le sens si touchant, puisqu'il signifie « souffrance ensemble, » indique cependant qu'à cette date une intimité véritable ne régnait pas encore entre eux. Aussi ne fut-elle pas au nombre des personnes auxquelles, en cette même année 1663, La Rochefoucauld prêta le manuscrit des *Maximes*,

(1) Pour cette citation et la suivante, voir, dans la *Revue* du 15 mai 1890, les lettres à Ménage que j'ai publiées pour la première fois d'après la collection de M. Feuillet de Conches.

encore inédites, pour recueillir leur sentiment. Si elle en eut connaissance, ce fut par une lecture publique que Mme du Plessis-Guénégaud en donna au château de Fresnes. A peine cette lecture terminée, elle écrivit à Mme de Sablé, qui avait prêté le manuscrit à Mme du Plessis : « Ah! madame! quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour être capable d'imaginer tout cela. J'en suis si épouvantée que je vous assure que, si les plaisanteries étaient des choses sérieuses, de telles maximes gâteraient plus ses affaires que tous les potages qu'il mangea chez vous l'autre jour. » Le cri que cette lecture arrache à Mme de La Fayette n'est-il pas la preuve du trouble intérieur auquel elle est déjà en proie? Elle est épouvantée de la corruption qu'elle découvre chez l'homme pour lequel elle éprouve cette belle sympathie. Quoi! est-ce véritablement sur ces *Maximes* qu'il faut juger et de son esprit et de son cœur? Elle n'en veut rien croire. Ce sont plaisanteries et non point choses sérieuses; s'il en était autrement, cela gâterait plus les *affaires* de La Rochefoucauld que tous les potages qu'il mangea certain soir chez Mme de Sablé.

Cette phrase, un peu énigmatique, donne à penser que les assiduités de La Rochefoucauld auprès de Mme de La Fayette n'avaient point échappé à Mme de Sablé et que celle-ci en plaisantait peut-être un peu. La découverte de cette corruption ne paraît cependant pas avoir fait tort à La Rochefoucauld dans l'esprit de Mme de La Fayette. Parfois il arrive, en effet, qu'un je ne sais quoi nous intéresse et nous attache aux êtres qui nous paraissent valoir mieux que leur conduite et que leur vie. Notre imagination les voit non pas tels qu'ils sont, mais tels qu'ils auraient pu être; nous passons leurs défauts au compte des circonstances et nous leur faisons crédit des qualités qu'ils auraient pu avoir. Quoi qu'il en soit, ce nouveau sentiment de La Rochefoucauld commençait à n'être plus un mystère. On en était informé jusque dans ces couvens mondains où pénétraient les échos de la ville et de la cour. C'est ainsi que l'abbesse de Malnoue, Éléonore de Rohan, y faisait allusion dans une lettre qu'elle écrivait à La Rochefoucauld, toujours à propos de ces *Maximes* qui circulaient inédites. Elle se plaint qu'il y ait mal parlé des femmes, et elle ajoute : « Il me semble que Mme de La Fayette et moi méritions bien que vous ayez meilleure opinion du sexe en général. » — L'abbesse au surplus n'y voyait point de mal, sans quoi, personne d'esprit libre, mais de mœurs irréprochables, elle n'aurait point fait elle-même le rapprochement. Mais le bruit qui commençait à se faire autour de cette liaison ne laissait pas de préoccuper et d'agiter Mme de La Fayette. Nous en avons la preuve dans une bien curieuse lettre adressée par elle, en 1666, à Mme de Sablé, lettre que Sainte-Beuve a, pour la première fois,

non pas, comme il le croyait, publiée, car elle l'avait été déjà par Delort dans ses *Voyages aux environs de Paris*, mais mise en lumière. Il la faut, comme lui, citer tout entière, en se rappelant, pour en bien comprendre tout l'intérêt, que le jeune comte de Saint-Paul, dont il va être si longuement question, était ce fils de Mme de Longueville, dont au su de tout le monde La Rochefoucauld était le père :

« M. le comte de Saint-Paul sort de céans, et nous avons parlé de vous, une heure durant, comme vous savez que j'en sais parler. Nous avons aussi parlé d'un homme que je prends toujours la liberté de mettre en comparaison avec vous pour l'agrément de l'esprit. Je ne sais si la comparaison vous offense; mais, quand elle vous offenserait dans la bouche d'un autre, elle est une grande louange dans la mienne, si tout ce qu'on dit est vrai. J'ai bien vu que M. le comte de Saint-Paul avait ouï parler de ces détails, et j'y suis un peu entré avec lui. Mais j'ai peur qu'il n'ait pris tout sérieusement ce que je lui en ai dit. Je vous conjure, la première fois que vous le verrez, de lui parler de vous-même de ces bruits-là. Cela viendra aisément à propos, car je lui ai parlé des *Maximes*, et il vous le dira sans doute. Mais je vous prie de lui en parler comme il faut pour lui mettre dans la tête que ce n'est autre chose qu'une plaisanterie, et je ne suis pas assez assurée de ce que vous en pensez pour répondre que vous direz bien, et je pense qu'il faudrait commencer par persuader l'ambassadeur. Néanmoins, il faut s'en fier à votre habileté. Elle est au-dessus des maximes ordinaires; mais enfin, persuadez-le. Je hais comme la mort que les gens de son âge puissent croire que j'ai des galanteries. Il semble qu'on leur paraît cent ans dès qu'on est plus vieille qu'eux, et ils sont tout propres à s'étonner qu'il soit encore question des gens, et, de plus, il croirait plus aisément ce qu'on lui dirait de M. de La Rochefoucauld que d'un autre. Enfin, je ne veux pas qu'il en pense rien, sinon qu'il est de mes amis, et je vous prie de n'oublier non plus de lui ôter cela de la tête, si tant est qu'il l'ait, que j'ai oublié votre message. Cela n'est pas très généreux à moi de vous faire souvenir d'un service en vous en demandant un autre.

« *En post-scriptum*. — Je ne veux pas oublier de vous dire que j'ai trouvé terriblement de l'esprit au comte de Saint-Paul. »

Je ne sais jusqu'à quel point, après lecture de cette lettre, l'ambassadeur demeura persuadé; mais il faut convenir que jamais pièce diplomatique ne fut moins convaincante. Comme cette lettre montre bien, au contraire, l'état d'agitation où se trouvait alors l'âme de Mme de La Fayette! Elle ne veut point qu'on se trompe sur la nature de ses sentimens pour La Rochefoucauld. Elle a horreur de l'idée qu'on pourrait croire à une galanterie et, en même

temps, elle ne peut s'empêcher de regretter qu'aux yeux d'un jeune homme comme le comte de Saint-Paul une femme de son âge paraisse déjà cent ans. A trente-deux ans, on n'est pas cependant si vieille qu'on ne puisse encore inspirer l'amour. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit avec M. de La Rochefoucauld. Elle ne veut pas que M. le comte de Saint-Paul ni Mme de Sablé en pensent rien, sinon qu'il est de ses amis. Pour cela, elle ne le nie pas; aussi bien, on ne l'en croirait plus.

Quelques années s'écoulent encore, et de cette relation les amis d'abord, les indifférens ensuite, continuent à causer, à jaser même, d'abord à demi-voix, puis ensuite tout haut. Le bruit en arrive jusqu'à Bussy, au fond de sa province, dans son château où il se morfond. Toujours à l'affût du scandale, il s'empresse d'en écrire à Mlle de Scudéry, et voici comme elle lui répond : « M. de La Rochefoucauld vit fort honnêtement avec Mme de La Fayette. Il n'y paraît que de l'amitié. Enfin, la crainte de Dieu de part et d'autre, et peut-être la politique, ont coupé les ailes à l'amour. Elle est sa favorite et sa première amie. » Nous sommes en 1671. Que s'est-il donc passé en ces cinq années pour que Mlle de Scudéry soit en droit de dire que Mme de La Fayette vit, fort honnêtement, il est vrai, mais enfin qu'elle vit avec M. de La Rochefoucauld? Ce qui s'est passé? Probablement un de ces drames obscurs dont au XVIIe siècle, non moins souvent que de nos jours, les cœurs de femmes étaient le théâtre, sans que des romanciers se tinssent à l'affût pour en décrire les péripéties. Loin que ces années marquent dans la vie de Mme de La Fayette une période de bonheur et d'enivrement, j'imagine, au contraire, qu'elles furent un temps de lutte et de souffrance. Elle avait sensiblement dépassé la trentaine, et si les femmes doivent à Balzac de pouvoir consacrer à l'amour dix années de plus qu'il ne leur était permis autrefois, c'est dans le roman et non dans la réalité, car de tout temps ces années où la jeunesse commence à s'enfuir, où la beauté reçoit parfois ses premières atteintes, ont été les plus redoutables pour les femmes qui n'ont point encore aimé. Mme de La Fayette était de celles-là : cette invasion de l'amour dans sa vie dut y introduire un trouble d'autant plus grand qu'elle était plus inattendue. Avant de faire à ce sentiment nouveau la place qu'il exigeait et de lui marquer en même temps sa limite, elle dut engager, peut-être avec elle-même, un de ces combats où la victoire n'est pas moins douloureuse que la défaite. La crainte de Dieu et la politique, — entendez par là le soin de sa réputation, — ont pu venir à son aide; mais ces considérations n'étaient pas, la première surtout, pour agir beaucoup sur La Rochefoucauld. Le fier amant de Mme de Longueville n'a pas dû se résigner facilement à ce que Mme de La

Fayette demeurât seulement sa favorite et sa première amie. Il avait bien pu écrire, quelques années auparavant, que les belles passions s'accommodent avec la plus austère vertu ; mais lorsque la connaissance des grands sentimens de l'amour eut passé, chez lui, de l'esprit au cœur, et lorsqu'il s'agit de se plier lui-même à cet accommodement, l'épreuve dut lui sembler nouvelle autant que difficile. Il n'a pas dû accepter sans révolte que Mme de La Fayette coupât les ailes (si ce sont des ailes) à l'amour. Pareil retranchement ne s'opère pas, en tout cas, sans souffrance, et celle qui l'impose en peut saigner autant que celui qui le subit. Nous en croirons cependant Mlle de Scudéry sur parole, et non pas une vilaine chanson sur *le Berger Foucault et la nymphe Sagiette,* qui circula sous main à cette époque, et dont, je l'espère, Mme de La Fayette n'a jamais eu connaissance, car sa délicatesse en aurait étrangement souffert. Une seule chose pourrait étonner, c'est qu'après s'être défendue, comme nous l'avons vue faire dans sa lettre à Mme de Sablé, Mme de La Fayette eût, en quelques années, à ce point changé d'attitude que sa liaison avec La Rochefoucauld fût devenue publique. J'y trouve cependant une explication à laquelle les différens biographes de Mme de La Fayette n'ont pas prêté, suivant moi, une attention suffisante. Ce fut seulement en 1668 (ou 1669) que mourut Catherine de Vivonne, cette épouse fidèle, mais délaissée, qu'entre temps La Rochefoucauld avait cependant rendue mère de huit enfans, et qui, au moment de la blessure reçue par son mari au service de Mme de Longueville, écrivait à Lenet, avec une résignation si touchante : « Sa santé est si mauvaise, qu'il a cru que je lui pourrai aider en quelque petite chose à supporter son chagrin. » Ils étaient donc libres tous deux, car Mme de La Fayette était veuve depuis quelques années déjà. Elle pouvait sans remords occuper dans la vie intime de La Rochefoucauld cette place qu'une femme d'honneur ne disputera jamais à l'épouse. Et si cette sorte de mariage moral, dont La Rochefoucauld dut se contenter, paraissait à quelques rigoristes un accommodement encore blâmable, je leur répondrai par ce propos, que Mme de La Fayette tenait un jour gaîment sur elle-même : « A-t-on gagé d'être parfaite ? »

Mais la preuve, me dira-t-on, la preuve de ce roman d'amour et de vertu qu'à la plus grande gloire de Mme de La Fayette, vous ne craignez pas d'imaginer ? La preuve : je confesse qu'il n'y en a point, et par une bonne raison, ajouterai-je, c'est qu'en matière négative (comme on dit dans la langue du droit) il ne saurait y en avoir. C'est affaire de conviction, qui se forme en étudiant la nature d'une personne, sa vie et son milieu. Que pareille conception de la vie à deux ait pu être imposée par Mme de La Fayette à La

Rochefoucauld et acceptée par lui avec plus ou moins de résistance, l'aventure est moins étrange au XVIIe qu'elle ne le serait au XIXe siècle. Bien que le fond de la nature humaine, ses appétits, ses révoltes, soient les mêmes en tous les siècles, cependant les hommes et les femmes d'une génération entendent toujours plus ou moins l'amour à la façon dont les romans chéris de leur jeunesse l'ont représenté à leur imagination. C'est d'après ces romans que les femmes surtout se façonnent leur idéal de la vie et qu'elles s'efforcent plus ou moins de le réaliser. Il ne faut pas oublier que Mme de La Fayette était d'un temps où les femmes se nourrissaient du *Grand Cyrus*, comme il y a quelque soixante ans elles se nourrissaient d'*Indiana* et de *Valentine*, comme aujourd'hui elles se nourrissent de *Notre cœur* ou de *Cœur de femme*. Or, veut-on savoir comment le *Grand Cyrus* leur enseignait l'amour? Qu'on me permette de citer cette conversation un peu longue, mais bien jolie, entre Sapho et Cydnon :

SAPHO. — Les dieux, qui n'ont jamais rien fait en vain, n'ont pas mis inutilement dans notre âme une certaine disposition aimante qui se trouve encore beaucoup plus forte dans les cœurs bien faits que dans les autres. Mais, Cydnon, la difficulté est de régler ce sentiment, de bien choisir celui pour qui on le veut avoir et de le conduire si discrètement que la médisance ne le trouble pas; mais à cela près il est certain que je conçois bien qu'il n'y a rien de si doux que d'être aimée par une personne que l'on aime, et il faut enfin avouer que qui ne connaît pas ce je ne sais quoi qui redouble tous les plaisirs et qui sait même l'art de donner quelque douceur à l'inquiétude, ne connaît pas jusqu'où peut aller la joie.

CYDNON. — Mais encore, Sapho, dites-moi un peu plus précisément comment vous voulez être aimée?

SAPHO. — J'entends qu'on m'aime ardemment, qu'on n'aime que moi et qu'on m'aime avec respect. Je veux même que cet amour soit un amour tendre et sensible qui se fasse de grands plaisirs de fort petites choses, qui ait la solidité de l'amitié, et qui soit fondé sur l'estime et sur l'inclination. Je veux, de plus, que cet amant soit fidèle et sincère; je veux encore qu'il n'ait ni confident, ni confidente de sa passion et qu'il renferme si bien dans son cœur tous les sentimens de son amour, que je puisse me vanter d'être seule à le savoir. Enfin, ma chère Cydnon, je veux un amant sans vouloir un mari, et je veux un amant qui, se contentant de la possession de mon cœur, m'aime jusqu'à la mort, car si je n'en trouve un de cette sorte, je n'en veux point. »

Sapho n'a point converti sans doute toutes les lectrices du *Grand Cyrus* à cette doctrine exigeante. Mandane, c'est-à-dire Mme de Longueville, lui a donné un éclatant démenti; mais Félicienne,

c'est-à-dire Mme de La Fayette (c'était son nom de précieuse), était, au prix de quelque effort, plus digne de la comprendre. J'en trouverais au besoin une nouvelle preuve dans la *Princesse de Clèves*, cet admirable roman de l'amour vaincu par le devoir, qui, parmi tous les autres écrits de Mme de La Fayette, montre la supériorité de l'œuvre sentie et *vécue* sur l'œuvre d'imagination et de fantaisie. Enfin, par surcroît, j'invoquerai le témoignage de La Rochefoucauld lui-même. Ce n'est pas qu'il se soit jamais expliqué avec personne sur sa relation avec Mme de La Fayette, car, « fort resserré (comme il disait en parlant de lui-même), avec ceux qu'il ne connaissait pas, et pas même extrêmement ouvert avec la plupart de ceux qu'il connaissait, » ce n'était pas sur un point aussi délicat qu'il se serait departi de sa réserve. Dans toute sa correspondance, fort peu volumineuse du reste, le nom de Mme de La Fayette n'est prononcé que quatre fois et de la façon la plus indifférente, sauf dans une lettre à Guitaut datée de 1664, où il dit fort sobrement : « Je parle souvent de vous avec ma voisine; elle m'est d'un grand secours (1). » Mais sans se confier, on se trahit parfois, et c'est peut-être ce qui est arrivé à La Rochefoucauld. Parmi ses *Maximes*, il y en a peu de plus célèbres que la ccxx[e] : « La vanité, la honte, et surtout le tempérament, font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes. » Or, dans l'édition de 1665, cette maxime n'est point ainsi rédigée. Elle ne s'applique qu'aux hommes, et ces mots : « la vertu des femmes, » ne s'y trouvent pas. Ils ont été rajoutés par La Rochefoucauld dans l'édition suivante, qui est de 1666. Dans cette addition ne faut-il pas lire la mauvaise humeur d'un homme irrité des résistances qu'il rencontre et qui se venge par un sarcasme? La maxime a fait fortune et le sarcasme est resté. Mais si La Rochefoucauld n'avait été retenu par un peu de fausse honte à laquelle il était sujet, j'imagine que quelques années plus tard il aurait rendu à Mme de La Fayette l'hommage de l'effacer (2).

Cet hommage, La Rochefoucauld l'a payé au reste à Mme de La Fayette, mais d'une autre manière. C'est à M. Cousin que nous en devons la découverte. En fouillant dans les papiers de Vallant, qui lui ont servi à composer son histoire de Mme de Sablé, il a découvert quelques lignes écrites sur un morceau de papier, de la main

(1) Mme de La Fayette, qui demeurait rue de Vaugirard, était en effet voisine de La Rochefoucauld, qui demeurait rue de Seine.

(2) Un scrupule me vient. Je dois dire que ces trois mots ajoutés par La Rochefoucauld dans l'édition de 1666 se trouvent déjà dans un des deux manuscrits et dans l'édition de Hollande qui a paru sans son aveu en 1664. Mais il reste toujours que La Rochefoucauld les a effacés dans la première édition revue par lui et rétablis dans la seconde.

de La Rochefoucauld, qu'il a publiées comme inédites. Les voici : « J'ai cessé d'aimer toutes celles qui m'ont aimé et j'adore Zayde, qui me méprise. Est-ce sa beauté qui produit un effet si extraordinaire ou si ses rigueurs causent mon attachement? Serait-il possible que j'eusse un si bizarre sentiment dans le cœur et que le seul moyen de m'attacher fût de ne m'aimer pas? Ah! Zayde, ne serai-je jamais assez heureux pour être en état de connaître si ce sont vos charmes ou vos rigueurs qui m'attachent à vous? » Mais M. Cousin, que nous allons trouver tout à l'heure si méfiant en matière d'attribution, a commis ici une singulière méprise. Il a cru mettre la main sur une lettre, ou du moins le brouillon d'une lettre adressée par La Rochefoucauld à Mme de La Fayette, sous le nom de Zayde. Il ne s'est pas aperçu que c'était tout simplement, à quelques variantes près, un passage du roman de *Zayde*. De ce passage, La Rochefoucauld serait donc le véritable auteur, et Mme de La Fayette n'aurait fait que l'insérer après l'avoir retouché et abrégé.

Zayde a paru en 1670. La composition en remonte donc aux années précédentes, c'est-à-dire, précisément à celles où Mme de La Fayette réglait, non sans orages peut-être, ses relations avec La Rochefoucauld. Lorsque La Rochefoucauld met ces plaintes et cet aveu dans la bouche du prince Alamir, lorsqu'il le fait se plaindre des rigueurs de Zayde et reconnaître en même temps que ces rigueurs sont précisément ce qui l'attache à elle, n'est-ce pas lui-même qui parle et dont il dépeint les sentimens? S'il en était autrement, pourquoi aurait-il écrit ce passage de sa main, et pourquoi l'aurait-il proposé à l'auteur de *Zayde?* Enfin de tout ceci nous trouverons peut-être, en cherchant bien, la confirmation dans les notes de ce petit volume dont j'ai parlé en commençant, et c'est là mon excuse pour cette dissertation, moins oiseuse, par conséquent, qu'elle n'a dû le paraître au premier abord.

II.

Je n'insisterai pas sur la mention, inconnue de Duplessis et de M. Cousin, qui attribue formellement ces annotations à Mme de La Fayette et qui fait venir ce volume de la bibliothèque de son fils l'abbé, mention capitale, car à en juger par l'ancienneté de l'écriture, elle peut parfaitement émaner d'un contemporain de l'abbé. Quant à l'édition, c'est celle (bien connue des différens éditeurs de La Rochefoucauld) que Barbin fit paraître en 1693. Mme de La Fayette étant morte dans les derniers jours de mai de cette même année, la date de l'édition confirme bien la mention portée sur la garde du volume, que ces observations furent écrites en marge par Mme de La Fayette l'année de sa mort. Il y a cependant une petite

difficulté. Si le permis d'imprimer est du 2 janvier 1693, l'achevé d'imprimer n'est que du 3 septembre. Le livre même n'a donc été mis en vente qu'après la mort de Mme de La Fayette. Mais il n'est point invraisemblable de supposer que Barbin ait communiqué ce que nous appelons aujourd'hui les bonnes feuilles à Mme de La Fayette, qui peut-être avait corrigé les précédentes épreuves. C'était la première édition des *Maximes* qui parût depuis la mort de La Rochefoucauld, et Barbin devait attacher beaucoup d'importance à ce qu'elle fût correcte. Le fils de La Rochefoucauld, grand maître de la garde-robe, retenu par sa charge à Versailles dont il ne bougeait guère, n'était pas homme à y donner beaucoup de temps. Rien de plus naturel que Barbin, éditeur de Mme de La Fayette ellemême, lui ait communiqué ces épreuves et qu'il ait pris ses conseils, tout comme un siècle plus tard les amis de Buffon prenaient les conseils de Mme Necker sur tout ce qui concernait la mémoire du grand homme. Une preuve assez forte vient à l'appui de cette supposition. C'est une singularité de pagination. L'édition de 1693 est la première à laquelle aient été ajoutées cinquante maximes posthumes trouvées dans les papiers de La Rochefoucauld. Les treize feuillets qui contiennent ces maximes et qui auraient dû naturellement venir à la suite, sont au contraire en tête du volume. Mais ils ne portent aucun numéro de pagination. C'est donc qu'ils ont été imprimés après coup. Or ce sont les seuls qui ne portent aucune annotation. Vraisemblablement l'impression en aura eu lieu après la mort de Mme de La Fayette et aura retardé jusqu'en septembre 1693 l'achevé d'imprimer, tandis que les épreuves du volume lui-même (dont l'impression n'exigeait pas beaucoup de temps) auront pu lui être communiquées dès le commencement de l'année.

Il semble que la question pourrait être tranchée souverainement par une vérification d'écritures; mais il n'en est rien. Que ces annotations ne soient pas de la main même de Mme de La Fayette, cela est hors de doute, mais en même temps cela n'est d'aucune preuve. Mme de La Fayette, dans les dernières années de sa vie, écrivait rarement de sa main. « Pour bien peu de personnes aujourd'hui je fais cet effort, » dit-elle dans une de ses lettres à Ménage. Elle se servait habituellement d'un et même de deux secrétaires, car ses lettres à Ménage ne sont pas toutes de la même écriture. Donc rien d'étonnant à ce qu'elle ait dicté ces annotations comme elle dictait ses lettres. Ces annotations sont au reste de deux écritures différentes, et celles-là qui sont de la même écriture ne datent pas toutes de la même époque, car il arrive souvent qu'elles se complètent ou même se contredisent. Ceci aide à résoudre une der-

nière difficulté. C'est qu'il y a trois annotations qui font allusion à des faits postérieurs à la mort de Mme de La Fayette, l'une à la bataille du Ter (1694), l'autre à la publication du livre de Bossuet sur le quiétisme (1697), l'autre enfin à l'élévation de M. de Pontchartrain (1699). Il faut donc convenir que ces annotations ne sont pas de Mme de La Fayette, pour partie du moins, car celle où il est fait mention de la bataille du Ter est précisément de deux écritures. En revanche, il y en a d'autres qui font application de certaines maximes à des femmes de la cour dont il est question à plusieurs reprises dans la correspondance de Mme de Sévigné. Ainsi la duchesse de Lorges (dont Mme de Sévigné parle dès 1676) à propos de l'air bourgeois qui ne se perd point à la cour, ainsi Mme de Vaubrun (dont Mme de Sévigné parle dès 1675) à propos des veuves qui font parade de leur douleur. L'auteur de ces annotations faisait donc partie depuis plusieurs années de la société de ces dames, et n'était pas, comme l'a dit M. Cousin, une personne plutôt de la ville que de la cour, du temps et du goût de Mme de Lambert. Mais ce n'est pas seulement l'écriture et l'époque de ces annotations qui sont différentes, c'est encore leur ton. A côté d'un grand nombre qui sont fines, légères, profondes, il y en a quelques-unes qui peuvent paraître lourdes et parfois un peu pédantes. L'esprit qui les a dictées ne semble pas le même. Aussi, en présence de ces difficultés et de ces contradictions, me suis-je arrêté à l'hypothèse suivante. Ces annotations sont bien, pour le plus grand nombre, de Mme de La Fayette, non pas écrites, mais dictées par elle à deux personnes, comme elle dictait ses lettres à Ménage à deux secrétaires (1). L'une de ces personnes était probablement son fils aîné, l'abbé de La Fayette, qui paraît avoir vécu avec elle d'une vie plus intime que son frère, le marquis, car il fut le légataire de ses papiers, et on l'accuse même, le misérable! d'avoir perdu le manuscrit d'un roman inédit. Sa mère étant morte, le bon abbé aura conservé précieusement cet exemplaire qui lui rappelait un pieux souvenir, et de sa main il aura ajouté ces annotations dont les unes, à cause des événemens auxquels elles font allusion, ne sauraient être attribuées à Mme de La Fayette, et dont les autres sentent, en effet, leur théologien autant par les citations de l'Écriture, dont elles sont entremêlées que par la crainte ouvertement témoignée que telle ou telle maxime ne soit hérétique. Mais le plus grand nombre de ces observations sont bien d'une femme, et d'une femme de la cour. M. Cousin reconnaissait au reste que quelques-unes ne sont pas indignes de

(1) Mme de La Fayette avait auprès d'elle, dans les derniers temps de sa vie, une demoiselle Perrier, personne fort dévouée et intelligente qui pouvait lui servir pour cet office.

Mme de La Fayette. Il me reste à montrer que non-seulement elles ne sont pas indignes d'elle, mais que ce sont bien celles que devaient inspirer à un esprit comme le sien les *Maximes* de La Rochefoucauld. Il y a là un dernier point de conviction que j'espère emporter dans l'esprit de mes lecteurs en feuilletant avec eux le volume lui-même. Aussi bien ai-je peut-être besoin de confirmer un peu la mienne.

III.

Dans l'introduction un peu lourde dont il a cru devoir accompagner la publication faite par lui en 1822, M. Aimé Martin avait dit: « On sait que l'auteur de *Zaÿde* et de la *Princesse de Clèves* approuvait le système de La Rochefoucauld » et il en donnait pour preuve que Mme de La Fayette, dans l'exemplaire annoté par elle, se serait bornée le plus souvent à mettre au bas de chaque pensée les mots *vrai*, *excellent, sublime*, et n'aurait exercé sa critique que sur les détails. M. Cousin, personne n'en ignore, n'aimait pas La Rochefoucauld, auquel il ne pardonnait pas d'avoir été son rival auprès de Mme de Longueville. Aussi n'a-t-il pu prendre son parti de cette approbation, et c'est une des raisons principales qu'il a données pour dénier l'attribution à Mme de La Fayette des remarques publiées par M. Aimé Martin. Or, il s'en faut que cette approbation soit aussi complète que M. Aimé Martin a bien voulu le dire. Sans doute Mme de La Fayette (on me permettra de la tenir dès maintenant pour auteur de ces remarques) ne se montre pas avare des témoignages de son admiration, mais comment pouvait-elle la refuser à ces pensées d'un tour si élégant, d'une vue si profonde, parfois d'une si désespérante clairvoyance? Elle-même était une personne d'un esprit sagace, peut-être même un peu chagrin, en tout cas peu porté vers l'illusion. D'ailleurs, Sainte-Beuve l'a fait remarquer avec finesse, le système de La Rochefoucauld, à la grâce près, ne diffère pas au fond de la doctrine janséniste et même de la doctrine chrétienne sur la corruption originelle de l'homme. Or Mme de La Fayette avait toujours été un peu encline au jansénisme, et c'est sous la direction d'un des Messieurs de Port-Royal qu'elle a fini sa vie. Il n'est donc pas étonnant qu'elle n'ait pas pris à tout propos le contre-pied de La Rochefoucauld, comme M. Aimé Martin a cru devoir le faire dans son honnête *Essai sur les Maximes*. Il s'en faut cependant qu'elle soit aussi ménagère de critiques que l'a dit M. Aimé Martin. Souvent, il est vrai, ces critiques ne portent que sur la forme et se traduisent d'un seul mot, mais d'un mot un peu sévère. Ainsi, quand La Rochefoucauld dit : « Le

moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour, » Mme de La Fayette répond : « Galimatias. » Quand il dit encore : « On ne devrait s'étonner que de pouvoir encore s'étonner » : « Colifichet, » répond Mme de La Fayette, et ces deux mots : galimatias, colifichet, reviennent assez fréquemment. Ou bien, en marge d'un certain nombre de maximes elle mettra ces mots: trivial, rebattu, commun, et, il faut en convenir, toujours assez à propos. Mais souvent aussi ses observations portent sur le fond de la pensée. Parfois ce sont de simples restrictions que suggère à son esprit tempéré le caractère trop absolu de certaines maximes. « Cela est vrai, mais non pas toujours » est une annotation qui se trouve souvent répétée. En réponse à cette maxime: « Ce que les hommes ont nommé amitié... n'est qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner, » elle dira : « Bon pour l'amitié commune, mais non pas pour la vraie. » L'amitié, contre laquelle s'acharne La Rochefoucauld, lui suggère encore une réflexion plus digne d'elle par le tour et la pensée. La maxime CCCCLXXIII dit: « Quelque rare que soit l'amour, il l'est encore moins que la véritable amitié, » et Mme de La Fayette ajoute : « Je les crois tous les deux égaux pour la rareté, parce que le véritable de l'amitié tient un peu de l'amour, et le véritable de l'amour tient aussi de l'amitié. » Cette distinction ou plutôt ce rapprochement entre le véritable de l'amitié qui tient un peu de l'amour et le véritable de l'amour qui tient un peu de l'amitié ne semblent-ils pas comme un dernier écho de cette conversation entre Sapho et Cydnon que j'ai citée tout à l'heure? D'ailleurs, l'amour-amitié, n'est-ce pas ce que Mme de La Fayette a pratiqué pendant vingt ans de sa vie?

Parfois au contraire la contradiction prend une forme directe, et les maximes contre lesquelles les observations s'inscrivent en faux sont précisément celles qui devaient choquer davantage une âme comme celle de Mme de La Fayette. J'en citerai quelques exemples : « Notre défiance justifie la tromperie d'autrui, » dit la maxime LXXXVI. « Faux, réplique Mme de La Fayette, rien ne saurait justifier une méchante chose. » « La constance en amour, dit la maxime CLXXV, est une inconstance perpétuelle qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons. » « Faux, rétorque Mme de La Fayette, c'est vouloir chicaner que de ne pas vouloir reconnaître une constance en forme. » « Plus on aime une maîtresse, dit la maxime CXI, et plus on est près de la haïr. » Et Mme de Lafayette de répondre avec fierté (ne croirait-on pas l'entendre) : « Faux en général, à moins qu'on n'entende une maîtresse trop facile. »

Il est vrai qu'à la même pensée, mais différemment exprimée: « Il est plus difficile d'être fidèle à sa maîtresse quand on est heureux que quand on en est maltraité, » elle donne ailleurs son assentiment, et elle ajoute, en femme qui a connu l'art de ménager les hommes : « Vrai, parce qu'il n'y a plus de barrière d'espérance qui puisse arrêter. » Peut-être était-ce une barrière d'espérance qui pendant plusieurs années lui avait servi à arrêter La Rochefoucauld.

Ce ne sont pas seulement des éloges ou des contradictions que suggère à Mme de La Fayette cette revision des *Maximes*. Elle propose aussi des variantes ou elle ajoute des commentaires. Si ces variantes n'ont pas la force des *Maximes*, elles ne leur cèdent en rien pour la finesse et parfois la profondeur. Les unes sont de simple style. En place de la maxime célèbre : « La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit, » elle propose, non sans raison : « La bonne grâce est au corps ce que la délicatesse est à l'esprit. » D'autres ont parfois plus de portée et sont d'un tour aussi heureux, suivant moi du moins, que les maximes auxquelles elles répondent. Ainsi, les deux suivantes :

Maxime CXXXV : « On est quelquefois aussi différent de soi-même que des autres. » Remarque : « Vrai ; on court souvent des hasards avec soi-même comme avec les autres. »

Maxime CLXXXVIII : « La santé de l'âme n'est pas plus assurée que celle du corps. » Remarque : « Vrai ; l'âme a ses crises comme le corps. »

D'autres enfin sont intéressantes par le sentiment qui les a dictées, et parce qu'elles sont d'accord avec la nature morale de Mme de La Fayette. C'est ainsi qu'elle prendra la défense de la raison, la divine raison, contre la maxime CCCCLXIX : « On ne souhaite jamais si ardemment ce qu'on ne souhaite que par raison. » — « Faux en quelque façon, dira-t-elle, parce qu'il arrive quelquefois que l'on s'abandonne entièrement à la raison. » Elle prendra aussi, du même coup, la défense de la dévotion et celle de l'amitié. A la maxime CCCCXXVII : « La plupart des amis dégoûtent de l'amitié, et la plupart des dévots dégoûtent de la dévotion, » elle fera cette double réponse : « Parce que la plupart prennent l'une et l'autre à gauche; c'est peut-être aussi à cause que personne n'entend ni la dévotion, ni l'amitié. » Mais les annotations les plus piquantes sont celles où elle dialogue, en quelque sorte, avec La Rochefoucauld à propos des femmes et de l'amour. Point de pruderie. Dans ce monde de Mme de Sévigné, on ne s'en piquait guère. Pour avoir pris plaisir au *Grand Cyrus*, Mme de La Fayette n'en sait pas moins de quoi, la plupart du temps, retourne l'amour. Elle complètera la maxime CCCCXL : « Ce qui fait que la plupart des femmes

sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti de l'amour, » en ajoutant bravement : « C'est qu'il y a de tout dans l'amour : de l'esprit, du cœur et du corps. » Ailleurs, elle donne à la même pensée une forme plus plaisante, et, en marge de la maxime CCCCLXXI : « Dans les premières passions, les femmes aiment l'amant, et dans les autres elles aiment l'amour, » elle ajoutera ces mots : « Et autre chose itout. » Elle ne paraît cependant pas entendre l'amour tout à fait de la même façon que La Rochefoucauld. Elle applaudira quand il dit : « L'amour prête son nom à une infinité de commerces qu'on lui attribue et où il n'a non plus de part que le doge à ce qui se fait à Venise, » et elle complète par cette remarque, qui vaut bien la maxime elle-même : « L'amour ne prête pas son nom, mais on le lui prend. » Mais quand il lancera cette maxime hardie, dont, à l'entendre de certaine façon, on trouverait le développement chez Schopenhauer et chez d'autres encore : « Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié, » elle n'est plus d'accord. « Je ne comprends pas cela, » dira-t-elle d'abord ; puis elle ajoutera, comme après réflexion : « Bon pour l'amour violent et jaloux, qui, selon beaucoup de gens, est le véritable amour. » Le véritable amour! Cette âme pure et délicate ne montre-t-elle pas comment elle l'entendait et comment elle aurait aimé à le goûter lorsqu'à la maxime CXIII : « Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux, » elle fait cette réponse : « Je ne sais s'il n'y en a point de délicieux ; mais je crois qu'il peut y en avoir. »

Mêmes nuances lorsqu'il s'agit des femmes. On sait combien les *Maximes* sont dures pour elles. L'abbesse de Malnoue n'avait pas tort de s'en plaindre. Cependant, Mme de La Fayette ne s'en va pas sottement prendre sur tous les points leur défense. Elle sait qu'il y en a quelques-unes de dévergondées et beaucoup de coquettes. La coquetterie lui inspire même cette réflexion que ne désavoueraient pas nos psychologues : « Qu'elle est plus opposée à l'amour que l'insensibilité. » Mais il y a certaine façon par trop dédaigneuse de parler des femmes qu'elle ne laisse jamais passer sans protestation. « Il y a peu de femmes, dit la maxime CCCCLXXIV, dont le mérite dure plus que la beauté. » « C'est selon l'usage que vous voulez faire de leur mérite, » répond-elle spirituellement. La même maxime, il est vrai, porte cette autre annotation, écrite sans doute dans une heure de tristesse et qui semble contredire un peu la précédente : *Experto crede Roberto*. Mais ne la retrouve-t-on pas également bien dans cet enjouement et dans cette mélancolie? N'est-ce pas bien elle encore qui, à l'impertinente maxime CCCLXVII : « Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier, » répond fièrement : « Il n'y a pas de métier plus lassant lorsqu'on le fait

par métier. » Enfin, ne se peint-elle pas tout entière lorsque, à la maxime CCCCLXVI : « De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux femmes, c'est l'amour, » elle ajoute ce commentaire : « Vrai, parce qu'il paraît le moins et qu'il est aisé de le cacher : le caractère d'une femme *est de n'avoir rien qui puisse marquer*. »

« N'avoir rien qui puisse marquer. » N'est-ce pas, en effet, le caractère qu'en dépit de la princesse de Clèves et de La Rochefoucauld, Mme de La Fayette avait voulu conserver à sa vie? Ses amis l'appelaient : le brouillard. Ce dernier trait achève à mes yeux de confirmer, malgré certaines obscurités qui demeurent, l'attribution si formelle que porte le volume lui-même. C'est surtout, je le reconnais, affaire d'impression morale, mais plus j'ai feuilleté ce petit volume jauni par le temps et plus j'ai eu le sentiment qu'il était tout imprégné de Mme de La Fayette, et qu'il exhalait son parfum. J'aime à me la représenter dans les premiers mois de cette année 1693, déjà détachée de tout « par cette vue si longue et si prochaine de la mort qui faisait paraître à Mme de Clèves les choses de cette vie de cet œil si différent dont on les voit dans la santé ; » mais cependant, attendant avec impatience ces épreuves que chaque semaine lui envoyait Barbin, les recevant peut-être dans ce petit cabinet couvert, au fond du jardin, où elle avait autrefois, en compagnie de La Rochefoucauld et de Mme de Sévigné, passé de si douces heures, les revoyant sans embarras avec son fils, lui dictant tantôt ses objections, tantôt ses éloges, et engageant ainsi avec celui qui avait tenu une si grande place dans sa vie comme une conversation suprême. Quatorze années auparavant, Mme de Longueville avait précédé de quelques mois dans la tombe, mais sans l'avoir revu à sa dernière heure, celui dont la pensée ne pouvait faire naître en elle que confusion et remords. Mme de La Fayette pouvait au contraire et sans scrupules l'admettre, en quelque sorte en tiers entre elle et Dieu. Parfois le sacrifice recueille ainsi sa récompense tardive, et Mme de La Fayette devait en avoir le sentiment lorsqu'à cette amère maxime de La Rochefoucauld : « Dans la vieillesse de l'amour, comme dans celle de l'âge, on vit encore pour les maux, mais on ne vit plus pour les plaisirs, » elle opposait (c'est la dernière citation par laquelle je veux finir) cette douce réponse : « Il y a quelquefois des regains dans l'un et dans l'autre qui font revivre pour les plaisirs. » Ce regain qui la faisait revivre et ce dernier plaisir qu'elle goûtait, c'est de tous le plus précieux, mais aussi le plus rare : c'est la douceur des purs souvenirs.

HAUSSONVILLE.

LES

PREMIERS ROMANTIQUES

ALLEMANDS

I. R. Haym, *Die Romantische Schule*. Berlin, 1870. — II. Jakob Minor, *Friedrich Schlegel's Prosaische Jugendschriften*. Wien, 1882. — III. *Friedrich Schlegel's Briefe an seinen Bruder August Wilhelm*, herausgegeben von O. Walzel. Berlin, 1890.

« Les trois grands courans de notre siècle, a écrit Frédéric Schlegel, ont été déterminés par la révolution française, par le *Wilhelm Meister*, de Goethe, et par la *Doctrine de la science* de Fichte. » Le rapprochement est inattendu, et paraît plus bizarre que frappant. C'est ce que voulait l'auteur, et sa formule est donc excellemment romantique, rien n'étant plus « romantique » que d'exprimer une vérité sous forme de boutade. Il faut à la pensée originale le grain de sel qui l'assaisonne, le condiment de l'ironie. Tant pis pour le lecteur qui prend le paradoxe au pied de la lettre : il se met lui-même au rang des philistins, et ce n'est pas pour lui que Fr. Schlegel a écrit. Mais il se trompe encore s'il n'aperçoit pas le sens profond caché sous la boutade. Car le paradoxe enveloppe une vérité sérieuse, et le tour piquant qui lui est donné ne doit pas en faire méconnaître la valeur. Si la révolution française a marqué le début d'une période nouvelle dans la vie politique de l'Europe, le roman de Goethe et le système de Fichte sont les signes d'une révolution non moins importante dans la philosophie et dans l'art.

Wilhelm Meister et la *Doctrine de la science* ouvrent la période romantique. Une ère nouvelle commence pour la littérature. L'ironie, comme on voit, n'était que dans la forme, et Schlegel soutiendra fort sérieusement ce qu'il avance.

Avec les écrivains romantiques allemands, il faut s'attendre à ces surprises. Rien ne leur a plus manqué que le sens de la mesure dans la pensée et, davantage encore, dans l'expression. Ils se sont fait une idée exagérée, presque comique, de l'importance de leur œuvre, et de la place qu'elle occuperait dans l'histoire du monde. Elle vaut néanmoins qu'on s'y arrête quelque temps. M. Robert Haym, dans une magistrale étude et avec une patience infinie, a écrit l'histoire de l'école romantique. Il en a recherché les origines, il en a suivi pas à pas le développement, avec une richesse d'informations et une sûreté de méthode qui se sont retrouvées et que nous avons admirées dans sa biographie de Herder (1). Pourtant, depuis vingt ans que M. Haym a achevé son ouvrage, un certain nombre de documens alors inédits ont vu le jour, entre autres les lettres de Frédéric Schlegel à son frère, qui viennent d'être publiées, et qui contiennent, parmi une foule de détails insignifians, quelques renseignemens précieux. Les projets littéraires des deux frères, — et Dieu sait s'ils en ont formé! — passent presque tous sous nos yeux dans cette volumineuse correspondance. Plus d'un point obscur de leur œuvre et plus d'une énigme de leur caractère y trouve son explication. Nous y chercherons ce que les premiers romantiques ont prétendu introduire de nouveau dans la littérature. La question a un intérêt général, puisque, par ordre de date, le romantisme français a suivi le romantisme allemand, et que Mme de Staël a fort bien connu, compris et caractérisé ce dernier : M. Brunetière montrait encore tout récemment comment Mme de Staël, non moins que Chateaubriand, a préparé et annoncé le mouvement romantique français. Nous examinerons enfin ce que l'école romantique allemande a laissé de définitif : car, entre les intentions et les œuvres, l'écart est demeuré immense. C'est là une « ironie » à laquelle Schlegel n'avait pas songé.

I.

Il est assez malaisé de dire exactement, en peu de mots, ce que l'école romantique allemande s'était proposé, et nous rencontrons

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril 1887.

ici une difficulté singulière. Assez souvent l'histoire littéraire hésite et demeure perplexe, parce qu'elle se heurte à la discrétion jalouse d'écrivains qui n'ont livré d'eux-mêmes au public que leur œuvre. Les romantiques allemands nous jettent dans un embarras contraire. Ils ont trop dit à quoi ils visaient. Comme ils ne se piquent guère d'être précis, ni de rester conséquens avec eux-mêmes, comme il ne leur déplaît point de laisser leurs théories dans un clair-obscur où l'ombre l'emporte sur la lumière, nous avons grand'peine à dégager de leurs dires des formules nettes et définitives. S'ils n'avaient pas tant et si diversement répété ce qu'ils entendent par « romantisme, » et que nous eussions simplement à rechercher leur esprit dans leurs ouvrages, la tâche à coup sûr n'en serait que plus simple.

Avant tout, ce sont des novateurs. Ils le savent, ils veulent l'être. La sévérité de leur critique le proclame. Très peu de leurs contemporains trouvent grâce devant eux, et les plus grands ne sont pas épargnés. Les romantiques se flattent d'apporter un idéal esthétique plus complet, plus élevé et plus moderne. Mais il ne faut pas s'y méprendre : ils ne songent pas, comme feront plus tard les romantiques français, à se révolter contre la tyrannie de l'esprit classique. Ce n'est point du tout une levée de boucliers contre l'antiquité, ses admirateurs et ses imitateurs. Personne parmi eux ne crie :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

Au contraire, l'antiquité n'a pas de dévots plus sincères et plus ardens. Presque tous sont des hellénistes et des érudits. Frédéric Schlegel, par exemple, le plus romantique des romantiques, après avoir longtemps cherché sa voie, se croyait né pour l'étude de l'antiquité grecque. A Dresde, il se partage entre le musée et la bibliothèque, et la bibliothèque a la part du lion. Il y travaille avec passion, et bientôt il se trouve en état de discuter avec son frère les questions de philologie et de métrique les plus délicates. Ses premiers ouvrages ne traitent guère que des sujets d'érudition : *des Écoles de la poésie grecque*, — *de la Valeur artistique de la comédie grecque*, — *les Caractères de femmes chez les poètes grecs*, etc. Il projetait une grande histoire de la poésie grecque et romaine. « Les Grecs, écrivait-il à son frère, sont le seul peuple qui ait eu du goût. »

Tieck, Wackenroder, Novalis même, sont moins familiers avec l'antiquité ; mais d'autres romantiques renchérissent encore, s'il est possible, sur l'adoration de Frédéric Schlegel devant l'art hel-

lénique. Son frère Auguste-Guillaume compose des poésies lyriques qui veulent être grecques, non-seulement par le rythme, mais par l'inspiration et le choix des sujets. Telles sont, entre autres, les odes intitulées *Arion* et l'*Art des Grecs*, « ce que j'ai encore lu de plus antique en allemand, » dit Frédéric Schlegel, avec une admiration qui peut s'excuser chez un frère. Hölderlin, l'ami et le confident de Hegel, est pour ainsi dire ivre de l'antiquité classique. Il reproche amèrement à ses compatriotes de n'être pas des Hellènes. Il souffre trop de vivre dans un monde barbare, qui ne sait plus comprendre et goûter la beauté pure. Continuellement froissé par les rudes contacts auxquels il ne peut s'habituer, il tombe dans la mélancolie, et meurt jeune. Son roman *Hypérion*, — dont le héros, naturellement, est un Grec, — témoigne presque à chaque page de cet enthousiasme naïf et exalté, qui ferait sourire si l'on n'en respectait la sincérité. L'excès n'en était pas moins désobligeant pour les écrivains contemporains. Schiller n'est certes pas suspect d'irrévérence, et ses œuvres témoignent assez de son respect religieux pour les anciens. Mais les exagérations idolâtres des romantiques l'impatientent. Attaqué par Frédéric Schlegel dans un article plein d'impertinences, il riposte par des épigrammes : « A peine, dit-il, sommes nous débarrassés de la fièvre froide de la *gallomanie*, voici que se déclare la fièvre chaude de la *grécomanie*... La Grèce, qu'était-elle donc? Raison, mesure, clarté. Ainsi, un peu de patience, messieurs, avant de nous parler de la Grèce. »

Les romantiques allemands ne sont donc pas ce que seront bientôt les romantiques français, les derniers venus dans la lutte séculaire des anciens et des modernes, les plus farouches ennemis de l'antiquité classique : jamais elle n'eut, au contraire, d'admirateurs plus indiscrets. Et leur dévotion ne s'arrête pas à un culte platonique. Ils lisent assidûment les anciens, ils en sont nourris jusqu'aux moelles. Platon est leur philosophe, Pindare leur lyrique, Eschyle et Sophocle leurs tragiques, Aristophane, « le modèle de la moralité dans la poésie comique. » Le fait s'explique sans peine, si l'on remonte à l'éducation littéraire que les romantiques avaient reçue. Tous ou presque tous se sont formés à l'école de Lessing et de Winckelmann. Or Lessing n'avait pas seulement donné à la littérature allemande moderne les premiers modèles de sa prose et de son théâtre. Élève d'Ernesti et de Christ, il avait fait aussi œuvre de philologue : ses travaux sur l'antiquité sont d'un érudit sagace et enthousiaste. Même dans la *Dramaturgie*, il en appelle volontiers aux anciens. Il ne manque pas, à l'occasion, de montrer que les auteurs français ont mal entendu la théorie aristotélicienne de

la tragédie, et mal interprété les tragiques mêmes qu'ils ont cru imiter : le classique français n'était donc que du faux classique, et les Allemands ont eu grand tort de s'y arrêter, plutôt que de remonter à la source pure de l'hellénisme.

Mais l'influence décisive, — Goethe l'a bien signalée dans ses *Mémoires,* — vint surtout de Winckelmann. Son *Histoire de l'art chez les anciens* avait fourni un aliment à la fois aux goûts d'érudition, aux besoins esthétiques et à l'imagination des Allemands. A l'antiquité modernisée, affublée de pourpoints et coiffée de perruques, Winckelmann en substituait une plus vraiment antique et pourtant rajeunie dans son élégante nudité. L'Allemagne éprouva alors un peu de l'orgueil et du ravissement de l'amateur de tableaux qui retrouve le chef-d'œuvre d'un maître caché sous un vernis malhabile, ou de l'érudit qui, dans un palimpseste regratté, découvre un manuscrit précieux. Se passionner pour des intérêts présens, l'état politique du pays ne le permettait pas. La jeunesse s'éprit alors de l'art et de la beauté antiques. Elle se persuada que l'Allemagne était prédestinée à faire renaître le génie de la Grèce, et qu'il lui était réservé, à elle la première, de le comprendre et de le posséder pleinement. Après tant de siècles, ce dépôt sacré parvenait enfin aux mains des héritiers légitimes, seuls aptes à le recevoir et à en tirer dignement parti. Prétention modeste, dira-t-on, pour une littérature renaissante. Mais, outre que leur ambition ne se bornait pas là, comme nous le verrons tout à l'heure, la tâche leur semblait glorieuse entre toutes, et ils ne craignaient pas que leur originalité pût avoir à souffrir du culte pieux de la beauté grecque. Ils en croyaient l'influence souveraine. Ils en attendaient même la fécondation de leur propre génie, car elle leur apparaissait comme un absolu, comme la « beauté en soi, » selon le mot de Platon, idéal réalisé, soleil du monde de l'art, trop longtemps offusqué de nuages que la critique allemande venait enfin dissiper.

Cette apothéose de la Grèce surprend d'abord, comme une singularité historique, chez les Allemands de la fin du XVIIIe siècle. On comprend sans peine l'enthousiasme des Italiens de la renaissance. Le sens de l'antique sommeillait, pour ainsi dire, en eux, prêt à se réveiller au premier aspect des chefs-d'œuvre exhumés de leur propre sol. Mais comment l'expliquer chez le peuple germanique par excellence, chez un peuple profondément chrétien et qui avait fait la réforme? Il faut tenir compte, en premier lieu, du désir d'émancipation dont l'Allemagne littéraire était alors possédée. Quelle joie que de dépasser d'un seul bond la littérature française, si admirée et si enviée, en remontant, par-dessus elle, à ses origines antiques! Et cet esprit français, qui avait trop longtemps dominé

dans les lettres allemandes, pouvait-on mieux en ruiner le prestige, encore puissant, qu'en montrant combien, auprès de l'éternelle beauté de l'idéal antique, les œuvres françaises paraissaient artificielles et passagères ? Le zèle pour les chefs-d'œuvre classiques se confondait ainsi avec les rancunes de l'amour-propre national.

D'autre part, indépendamment de toute arrière-pensée, l'imagination allemande trouvait dans cette érudition esthétique de quoi se satisfaire. L'antiquité demeurait lointaine, et par suite un peu mystérieuse. On ne suivait pas encore les anciens, comme nous faisons aujourd'hui, dans les détails intimes et journaliers de leur vie. On ne connaissait bien d'eux que leurs chefs-d'œuvre et leurs exploits; on les voyait un peu, comme Rousseau, à travers Plutarque, et plus grands que nature. « Leurs vices mêmes sont sublimes, » écrivait Frédéric Schlegel à son frère. Aujourd'hui, leur religion, leurs mœurs, leurs préjugés, n'ont presque plus rien de caché pour nous : nous avons fait le tour de leur esprit. Nous reconstituons sans trop de peine la journée d'un Athénien du temps de Périclès ou d'un habitant de Pompéi à la veille du désastre. Cette familiarité plus grande nuit inévitablement au prestige des anciens, et même l'art grec ne nous apparaît plus comme un absolu. Nous l'admirons toujours autant, mais nous n'y voyons plus l'idéal unique de l'éternelle beauté. Nous en retrouvons les origines, nous en suivons les progrès, nous pouvons en marquer le point de maturité et la décadence. Nous savons enfin que cette admirable floraison de l'art grec était liée à des conditions économiques, morales et sociales très particulières, qui ne se représenteront plus. Mais qui ne se souvient de la belle *Prière sur l'Acropole,* où M. Renan confesse pieusement l'impuissance d'une âme moderne à être purement grecque, parce qu'elle a connu d'autres dieux? Déjà Hegel avait dit avec profondeur : « Les Grecs ont connu la Grèce; ils n'ont pas connu l'humanité. »

Quoi qu'il en soit, les romantiques allemands se trouvaient là pleinement d'accord avec leurs compatriotes classiques, avec Goethe et Schiller, avec Herder aussi. Herder, il est vrai, ne mettait rien au-dessus de l'humanité, mais l'idéal esthétique des Grecs lui semblait le plus haut auquel l'humanité pût atteindre. Schiller écrivait *les Artistes*, *les Dieux de la Grèce;* Goethe avait composé *Iphigénie.* Aussi bien presque tous les romantiques ont-ils commencé par admirer fort Schiller et Goethe. Les frères Schlegel ne cessent de goûter les vers de Schiller qu'après s'être querellés personnellement avec lui. Quant à Goethe, les romantiques lui témoigneront longtemps encore une déférence qu'ils refusent à Schiller; ils se réclament de lui et le présentent presque comme leur maître, au

moins comme un précurseur, jusqu'à ce qu'il leur paraisse, lui aussi, insuffisant à remplir l'idéal de la poésie romantique. Pourquoi? Les romantiques eux-mêmes vont nous l'expliquer.

« Le problème de notre poésie, écrivait Frédéric Schlegel à son frère, me paraît être d'unir l'essence de l'antique à celle du moderne. Si j'ajoute que Goethe, ouvrant le premier une période absolument nouvelle dans l'histoire de l'art, a déjà approché de la solution, tu comprendras aisément ce que je veux dire. » L'essence de l'antique, c'est la perfection harmonieuse de la forme; l'essence du moderne, c'est la liberté infinie et toute-puissante de l'esprit. Avec le christianisme, une conception nouvelle de l'homme et de l'univers est apparue. La vie morale s'est compliquée et enrichie. L'axe de la philosophie s'est déplacé, passant de la nature à la conscience de l'homme. Ce n'est plus l'ordre de l'univers qui se reflète dans l'âme du poète, de l'artiste et du philosophe : c'est dans l'esprit créateur que l'univers prend un sens et même une réalité. Un art nouveau est sorti de là, un art que les anciens n'ont pu connaître, et qui portera désormais le nom de romantique. Comparez les merveilleux restes de l'architecture grecque avec les grandes cathédrales gothiques du moyen âge, comparez les tragédies de Sophocle aux drames de Shakspeare, ou enfin, pour rendre le contraste encore plus frappant, comparez l'inspiration sereine de la sculpture grecque aux aspirations infinies de la musique moderne : ici, l'art le plus immatériel luttant pour exprimer l'inexprimable; là, l'art plastique par excellence se complaisant à la tranquille majesté des belles formes. Goethe avait indiqué déjà cette idée dans le curieux morceau sur *Hamlet* qu'il a inséré dans son *Wilhelm Meister*. Les anciens demeurent sans rivaux dans la conception et dans l'exécution du beau naturel; l'âme moderne, moins harmonieuse sans doute, mais plus complexe, veut un art qui rende ses faiblesses et ses grandeurs, ses défaites et ses victoires morales, et surtout son élan vers l'infinie liberté.

Cette définition demeure, comme on voit, assez vague. En fait, les romantiques ont beaucoup varié dans l'interprétation de leurs formules esthétiques. Souvent ils se contentent d'un sens général et fort peu déterminé. Est romantique, à ce compte, tout ce qui est empreint d'un charme poétique particulier, étrange, merveilleux, par opposition à banal, vulgaire, prosaïque. Ainsi, l'on dira d'un site ou d'un paysage qu'il est « romantique. » Mais souvent aussi le sens du mot est plus précis : Frédéric Schlegel le rapporte parfois à son étymologie. Lorsqu'il dit, par exemple, que « les guinées jouent un rôle considérable dans la poésie dramatique et *romantique* des Anglais, » il veut évidemment désigner les

romans. Mais pourquoi la littérature moderne, dans son ensemble, devra-t-elle s'appeler romantique? Parce que, dit Schlegel, le roman est le genre suprême qui contient éminemment tous les autres. C'est en lui que viendra se réaliser l'idéal de la poésie : il sera pour les modernes ce que l'épopée a été pour les anciens. Comme elle, il peut présenter un tableau d'ensemble et fidèle du temps où il a été écrit : « La tendance du roman est d'unir la culture intellectuelle, morale et sociale à la culture esthétique. »

Il y a quelque mérite à avoir pressenti de la sorte la place toujours plus grande que le roman devait tenir dans la littérature de notre temps. Schlegel a bien vu que le roman était le genre littéraire de l'avenir, qui menaçait presque d'absorber les autres. Il a exprimé une idée juste, mais avec exagération, selon son habitude. Il y avait été conduit par l'étude de *Wilhelm Meister*, objet de son admiration enthousiaste, et le plus original, à ses yeux, des ouvrages de Goethe. Considérez le charme poétique de ce roman en prose, la variété des situations et des caractères, les mille sujets divers auxquels l'auteur touche en passant, sans rompre pourtant l'unité générale de l'œuvre, où tout se tient comme en un corps vivant ; faites de ce roman le modèle, le type d'un genre que vous appellerez romantique, et vous aurez la clef des formules sibyllines de Frédéric Schlegel. Il a simplement élevé *Wilhelm Meister* à l'absolu. « L'objet de la poésie romantique, dit-il, n'est pas seulement de réunir tous les genres de poésie qui sont aujourd'hui séparés, et de rétablir le contact entre la poésie, la rhétorique et la philosophie : elle doit aussi tantôt mélanger, tantôt combiner la poésie et la prose, l'invention et la critique, la poésie de l'art et la poésie de la nature, rendre la poésie vivante et la vie poétique, mettre partout l'esprit, le mouvement et l'humour. » Comme définition d'un genre, cela demeure obscur ; comme caractéristique de *Wilhelm Meister*, cela s'entend très bien. Le roman de Goethe est le premier essai d'un genre nouveau, et c'est l'essai d'un maître.

Mais *Wilhelm Meister* ne suffit pas, selon Schlegel, à donner une idée complète du romantisme, il faut y joindre la *Doctrine de la science* de Fichte. Cette œuvre philosophique annonce, elle aussi, les temps nouveaux, et Schlegel y emprunte un élément essentiel de sa définition. « La poésie romantique, dit-il, est infinie, parce que seule elle est libre, et prend pour sa première loi que la liberté du poète ne souffre au-dessus d'elle aucune loi. » C'est pourquoi Shakspeare, par exemple, est romantique, tandis que Voltaire ne l'est pas. Celui-ci compose ses tragédies suivant des règles qu'il croit souveraines : Shakspeare ne connaît d'autres règles que

celles dont son imagination et son génie veulent bien s'accommoder, et quand il lui plaît. Cette liberté absolue du poète correspond à l'activité absolue du *moi* dans la philosophie de Fichte, qui trouve dans l'âme même le principe de l'être et de l'action. Étant absolue, la liberté du poète demeure toujours entière. L'artiste est donc, à la fois, dans son œuvre et au-dessus d'elle. Il s'y donne sans s'y livrer. Il y est et il s'y voit. « Pour bien écrire sur un sujet, dit Schlegel avec sa bizarrerie ordinaire, il faut ne plus s'y intéresser. Aussi longtemps que dure la période d'invention et d'enthousiasme, l'artiste se trouve dans un état trop peu libre pour s'exprimer... »

Le signe de cette liberté du poète est l'*ironie*, que les romantiques estiment par-dessus tout et qui revient à chaque ligne dans leurs théories. L'ironie, en effet, est la preuve de la *self possession* de l'artiste, et, en même temps, elle est l'élément philosophique par excellence de la poésie. « La philosophie est la vraie patrie de l'ironie, que je définirais volontiers une beauté logique. » Telle nous la voyons chez Socrate et chez Platon. Point de longues, lourdes et pédantesques démonstrations. C'est en se jouant, avec un sourire, avec une déférence apparente pour la sagesse des sophistes, ou sous l'enveloppe poétique d'un mythe, que ces grands esprits laissent entendre leur doctrine sur la nature des choses. A quoi servent, d'ailleurs, les démonstrations en philosophie? A rien absolument. C'est un luxe inutile ou une simple étiquette à l'usage des sots. Rien de plus commun que d'excellentes démonstrations employées à soutenir des idées fausses ou banales. « Leibniz affirmait, Wolff démontrait : c'est tout dire. »

Par suite, puisque les romans « sont les dialogues socratiques de notre temps, » l'ironie devait donc être un élément essentiel de l'art romantique. Au reste, de même que la philosophie s'est transformée de Platon à Fichte, l'ironie prend aussi un sens plus moderne, plus subjectif, comme disent les Allemands. Elle n'exprime plus simplement la sérénité souriante et enjouée d'une pensée libre et maîtresse d'elle-même. Elle doit rendre l'éternel contraste du fini et de l'infini, du relatif et de l'absolu, de l'âme et de la nature; en elle éclate la lutte du moi et du non-moi, de l'ouvrier et de l'œuvre, la dissonance enfin dont notre oreille a désormais besoin dans l'harmonie. Aussi l'ironie se retrouve-t-elle partout dans les chefs-d'œuvre de l'art moderne; ironie, le mélange extraordinaire et puissant du tragique et du grotesque dans Shakspeare; ironie, le perpétuel contraste de Don Quichotte et de Sancho Pança, dans l'inimitable épopée qui est le plus romantique des romans.

De l'ironie procèdent naturellement l'esprit, le paradoxe et

l'humour : « Là où l'imagination et le jugement se rencontrent, dit Novalis, jaillit l'esprit; là où la raison et le caprice s'unissent, naît l'humour. » N'entendez pas par esprit la vivacité aimable, les saillies imprévues, la grâce malicieuse, la drôlerie parfois irrésistible d'un Voltaire ou d'un About. L'esprit romantique est bien un peu cela; il est surtout autre chose. Il a pour fonction d'exprimer, comme l'ironie, la souveraineté absolue du « moi, » qui ne s'absorbe jamais dans le « non-moi » qu'il crée. L'artiste, en donnant à son œuvre une forme inattendue, paradoxale, spirituelle en un mot, montre par là qu'il joue avec son objet, qu'il en est le maître et non l'esclave, ni la dupe : il y imprime enfin le cachet de sa personnalité. A ce prix seulement il est original. L'art antique était, en un sens, plus impersonnel. L'art moderne veut exprimer non-seulement la nature, mais le « moi, » et, plus encore, la souveraineté du « moi » sur la nature. C'est pourquoi l'esprit et l'ironie y tiennent tant de place.

Voilà, certes, une façon cruellement germanique et métaphysique d'expliquer la chose du monde la plus légère et la plus insaisissable. Que sera-ce quand les romantiques voudront passer de la théorie à la pratique? L'ironie tournera à l'allégorie fatigante, l'esprit à la plaisanterie épaisse, le paradoxe à l'énormité. Heine, qui avait de l'esprit tout naturellement, sans théorie, a été cruel pour l'ironie des romantiques : — « Autrefois, dit-il, lorsque quelqu'un avait lâché une sottise, elle était lâchée. Qu'y faire? On disait : « Ce monsieur est un sot. » — C'était désagréable. Mais aujourd'hui, qu'une platitude ou une sottise se découvre, l'auteur en est quitte pour dire que c'était de l'ironie : merveilleuse ressource pour quantité de gens! » — Heine a la dent trop dure, et, à son ordinaire, il emporte le morceau. Que l'ironie des romantiques ait été souvent lourde et plate, il n'est que trop certain : mais leur théorie renfermait pourtant une idée juste. N'est-il pas vrai que l'ironie et l'humour sont des signes caractéristiques des littératures modernes : qu'ils sont demeurés à peu près inconnus des anciens, et qu'ils ne leur auraient guère plu sans doute, et cela, pour la même raison qui leur faisait trouver affreux les rochers et les glaciers que nous admirons tant? Ils préféraient l'accord parfait à la résolution des dissonances : ils ne concevaient pas le « moi » comme une force infinie en lutte avec la nature. L'infini même leur paraissait monstrueux et détestable, et rien ne leur plaisait sans l'harmonieuse justesse des proportions. N'est-il pas vrai encore que Kant et surtout Fichte ont profondément senti le besoin d'infinité de l'âme moderne, et que Fichte est le vrai théoricien du romantisme?

L'erreur grave des romantiques a été de s'imaginer qu'en éta-

blissant ces vérités, ils ouvraient à l'art une voie nouvelle. La poésie n'est pas affaire de réflexion, ni d'esthétique, mais bien de génie naturel. Les romantiques répètent sous toutes les formes que « la philosophie doit devenir un art et l'art une philosophie, que tous deux sont au fond une seule et même réalité aperçue sous deux aspects différens. » Cela est juste pour le critique ou pour l'historien, qui dans une métaphysique reconnaît un poème et qui, d'un roman, tire une philosophie : ce n'est plus vrai ni pour le philosophe qui analyse ou construit, ni pour le poète qui crée ou compose. Un philosophe qui voudra ne point démontrer et s'en tenir à l'ironie, ne produira que des aphorismes bizarres, d'un goût douteux, à la Schlegel. Un romancier qui prétendra faire tenir Kant et Fichte dans son œuvre n'arrivera qu'à être illisible et ennuyeux. De cette fusion forcée de genres inconciliables proviennent en grande partie les obscurités et les impuissances des romantiques allemands.

Mais autant leurs théories sont nuageuses, autant leurs tendances sont nettes et leurs passions vives. Leurs goûts, leurs aversions et leurs haines forment le meilleur commentaire à leur doctrine et à leurs œuvres. Nous avons vu de quelle ferveur ils adorent l'antiquité. Ils ne sont pas moins enthousiastes du moyen âge et de la Renaissance : ils dénigrent, en revanche, les siècles qui ont suivi, c'est-à-dire les périodes classiques, ou soi-disant telles, des littératures française et anglaise. C'est surtout contre le XVIII[e] siècle qu'ils se montrent acharnés. Locke et Voltaire, l'esprit qui définit tout, qui analyse tout, qui croit avoir rendu compte de la vie quand il a disséqué un cadavre, et de la pensée quand il a décrit l'association des idées; qui ne voit dans la religion que l'œuvre de la fourberie et de l'imposture; qui ne comprend l'art que comme arme de polémique ou procédé de pédagogie, l'esprit sec, en un mot, prosaïque et raisonneur, incapable de piété et de désintéressement : voilà ce que les romantiques haïssent de toute leur âme, et si fort, que pour définir leur esprit à eux, il suffirait presque de prendre le contre-pied de celui-là. Sur ce point ils sont unanimes, Tieck comme Novalis, Wackenroder comme les frères Schlegel. En 1791, dans une de ses premières lettres, Frédéric Schlegel écrivait déjà à son frère : — « Ton jugement sur Voltaire me plaît fort. C'est un homme que la nature paraît avoir formé exprès pour découvrir partout les fautes ou plutôt les contradictions avec un tact extraordinaire : mais comment accorder avec cela son enthousiasme pour la philosophie de Locke, qui va presque jusqu'au ridicule? » — Voltaire est un esprit merveilleusement critique : il n'est ni religieux, ni métaphysicien, ni poète. Les romantiques ne le lui pardonnent

point, et le mot de M. Émile Faguet : « Voltaire n'est pas artiste, » leur aurait paru une excellente expression de leur pensée.

Il y a, selon eux, une région supérieure où tout le bon sens du monde ne donne pas accès. Jamais l'intelligence ne trahit mieux ses limites que lorsqu'elle les ignore et croit tout expliquer : car au-delà de l'intelligible, et l'enveloppant, le pénétrant de toutes parts, se trouve la réalité vraie, qui est incompréhensible. L'esprit le plus vif et le mieux doué pour la critique, s'il ne sent point cela, est un esprit borné. Quoi de plus pauvre auprès de l'éclatante poésie de la nature, que la lumière grise et froide d'une science trop satisfaite d'elle-même, et insensible au mystère que présente toute réalité, même la mieux connue en apparence? Voilà ce que les philosophes du XVIIIe siècle n'ont pas senti. Ils ont, dans la mesure de leurs forces, décoloré la nature, desséché l'âme, réduit l'infini à entrer dans les cadres de leur raisonnement : — « Plus un système est borné, dit Novalis, plus il a de chances de plaire aux habiles. Expliquez par là le succès du matérialisme, de Locke, d'Helvétius. C'est ainsi qu'aujourd'hui même Kant compte plus de partisans que Fichte. »

Kant, en effet, aux yeux des romantiques, a manqué d'énergie et de décision. Ce philosophe est resté à moitié chemin. Par un puissant effort il a dépassé son siècle, et, au lieu de s'endormir dans une complaisance indolente pour la philosophie trop facilement satisfaite de ses contemporains, il a soumis l'esprit humain à une critique sévère, et il a su remonter aux conditions suprêmes de la connaissance. Mais sur la voie d'une métaphysique nouvelle, il a hésité, et il s'est arrêté à une distinction, — qui ne pouvait être que provisoire, — entre ce que nous connaissons et l'absolu. Il n'a pas osé aller jusqu'au bout de sa pensée et faire du *moi* le fondement de toute réalité. C'est pourquoi Fichte a dû venir, afin de tirer avec une logique inflexible les conséquences dernières des principes posés par Kant. Fichte n'a pas reculé devant le paradoxe de l'idéalisme absolu. Dialecticien intrépide et orateur chaleureux, joignant à la réflexion du philosophe la fougue d'un apôtre avide d'action, Fichte était le théoricien désigné des romantiques : son caractère, non moins que sa doctrine, s'accorde à merveille avec leurs tendances. Il n'est pas jusqu'à sa roideur dans la polémique qui ne les charme : surtout lorsque Fichte accable leurs ennemis communs, les derniers représentans de la philosophie « populaire » du XVIIIe siècle. Je n'entends pas par là seulement la brochure où Fichte expose impitoyablement à la risée publique la médiocrité et l'étroitesse d'esprit d'un Nicolaï; je pense surtout à ces leçons sur les *Caractères du temps présent*, que Fichte prononça à Berlin, en

1804 et qui font avec tant de sévérité le procès du siècle finissant. Fichte montre l'incurable faiblesse de ces prétendus esprits forts qui se refusent à rien croire que l'expérience n'ait prouvé, incapables de s'élever au-dessus de l'égoïsme en morale, perdant le sentiment du divin, et presque toujours prêts à devenir les dupes de grossiers charlatans. Les romantiques ne pouvaient qu'applaudir à ce langage. Aussi Frédéric Schlegel appelle-t-il Fichte « le plus grand métaphysicien actuellement vivant, » bien que Kant soit encore dans tout l'éclat de sa gloire. Et signalant à son frère une brochure politique de Fichte : « Ce philosophe, ajoute-t-il, qui sait, quand il le faut, dépasser Spinosa et Kant, peut être aussi un admirable écrivain populaire.... Compare son éloquence entraînante, dans ses leçons sur la *Destination du savant*, avec les exercices de déclamation de Schiller... Fichte est vraiment celui que cherchait Hamlet. Chaque démarche de sa vie semble crier : « Voilà un homme! »

Lessing n'est pas jugé, à beaucoup près, aussi favorablement. Sans doute les romantiques reconnaissent son mérite littéraire et sa bienfaisante influence. Ne continuent-ils pas eux-mêmes son œuvre, par un certain côté, en détournant de plus en plus l'Allemagne de son admiration pour l'esprit français? Mais il a le tort, à leurs yeux, d'appartenir à la génération qui les a précédés et dont les tendances leur sont odieuses : il a le tort, tout bon Allemand qu'il soit, de s'être formé à l'école de Bayle, de Voltaire et de Diderot. Nul pressentiment du romantisme n'apparaît encore chez lui; Werther même l'a indigné : il n'y a vu qu'un très mauvais roman. Et puis il raisonne trop, ou, du moins, il a trop de foi dans la puissance du raisonnement. Novalis a très bien su dire ce que les romantiques reprochaient à Lessing : « Il avait la vue trop nette, et il perdait ainsi le sentiment du tout indistinct, l'intuition magique des choses. » Il s'en tient à la ligne des objets et des idées, à la ligne sèche et rigide : il ne sent pas la fusion insensible des contours fuyant et s'évanouissant sans limites précises. En un mot, le sens du mystère lui manque, c'est-à-dire précisément, selon les romantiques, le sens du réel. Frédéric Schlegel a écrit sur Lessing un de ses meilleurs articles. Les ennemis des romantiques se couvraient sans cesse de ce grand nom. Schlegel veut leur prouver qu'ils n'y ont aucun droit. Il revendique hardiment Lessing pour son propre parti. Il soutient adroitement ce paradoxe en montrant en Lessing l'adversaire implacable de la médiocrité et de la platitude. Il fait ressortir la hardiesse et l'originalité d'esprit de l'auteur de la *Dramaturgie*, son horreur de la banalité, sa passion généreuse pour la vérité méconnue ou oubliée. Schlegel n'est pas

loin de se croire lui-même un Lessing, parce que, assez ingénument, il n'admire en Lessing que ce qui est déjà un peu du Schlegel. Mais, au fond, les romantiques auraient eu mauvaise grâce à se donner pour les successeurs de Lessing, et, ils ne l'ignoraient pas, Lessing les eût certainement désavoués. Religiosité vague, sentimentalité précieuse, contemplation émue et mystique de la nature, exaltation du *moi*, rien de tout cela n'était pour le séduire. Amoureux avant tout de clarté et de précision, esprit net, raison ferme, Lessing aurait sans doute, d'une piqûre impitoyable, crevé toutes les bulles des romantiques.

Herder avait plus de droits à leur sympathie, car ils procèdent de lui au moins autant que de Winckelmann et de Goethe. Ils ne l'ont pas trop dit, cependant, soit par une ingratitude assez commune chez les écrivains, qui n'aiment pas toujours rappeler à quelle école ils ont appris, soit qu'ils fussent, en effet, de plus en plus frappés des défauts de Herder vieillissant. Ils lui devaient, pour une bonne part, leur goût de l'exotique, leur intelligence des littératures du moyen âge et de la renaissance, cette souplesse enfin et cette universalité de sympathie qui leur permettait d'entrer dans l'âme de tous les peuples. Mais ils ont vu aussi, comme Mme de Staël, que Herder est surtout un homme d'imagination. Avec un sens historique merveilleux et extrêmement rare en ce temps-là, il manque tout à fait de force logique. Il est incapable de construire une œuvre, et, bien loin d'aller jusqu'à la métaphysique de Fichte, il ne peut même suivre Kant. Il veut le réfuter et montre seulement qu'il ne l'a pas compris. Les romantiques n'ont pas fermé les yeux sur cette faiblesse de leur maître. Ils ne veulent point se contenter, comme lui, de passer en revue les littératures de tous les peuples, courant de l'une à l'autre avec une curiosité toujours en éveil, toujours infatigable, mais un peu trop éparpillée et superficielle. Ils prétendent davantage : ils croient fonder, avec le romantisme, une philosophie nouvelle de l'art, de la vie et de la nature.

Nous retrouvons donc ici l'un de leurs plus gros griefs contre le XVIIIe siècle : la haute fonction de l'art y a été méconnue, même par les meilleurs. Aux yeux des romantiques, l'art est une religion, ou, pour le moins, un culte. Ils se prosternent devant les chefs-d'œuvre, avec adoration, dans une extase à la fois humble et orgueilleuse. Ils y trouvent, disent-ils, sous une forme sensible et touchante, la seule réponse possible aux grands problèmes insolubles pour notre raison. L'art, en ce sens, est tout ensemble une philosophie et une révélation. « Tous ceux qui travaillent à cultiver leur propre nature et à communiquer cette culture aux autres,

— n'est-ce pas la plus haute fin que l'homme se puisse assigner dans la vie? — tous ceux-là, je les appelle artistes. Aussi y a-t-il trois sortes d'artistes. Les uns poursuivent le vrai, les autres le beau, les derniers le bien. Chez les Grecs, l'enseignement du vrai et du bien ne faisait qu'un. La philosophie des sages n'était pas moins dans leur vie que dans leur doctrine. Les uns s'y prenaient en causant, comme Socrate; d'autres en écrivant, comme Platon. » Frédéric Schlegel ne perd jamais de vue ses chers anciens. Tieck et Wackenroder, moins barbouillés de grec, empruntent leur idéal au moyen âge et à la Renaissance; mais leur sentiment est le même. Ils se représentent avec ravissement la vie de ces artistes ignorés qui n'ont point désiré la gloire; qui, sans connaître les luttes de la raison et les souffrances du doute, traduisaient ingénument leur foi dans leurs œuvres, et dont la vie pieuse et innocente se donnait tout entière à un art où leur âme s'exprimait librement. Ils envient cette pureté et cette simplicité de cœur : les moins naïfs des hommes, ils sont épris de naïveté. Plus le XVIII[e] siècle semblait avoir perdu le sens du divin dans l'art, plus les romantiques insistent sur la parenté de l'art et du divin. C'est pourquoi aussi ils exaltent Raphaël, trop prévenus pour apercevoir ce qu'il y a de païen dans son œuvre. N'est-il pas piquant de voir les romantiques trouver chez Raphaël la sincérité de l'inspiration religieuse qu'une génération plus raffinée lui refusera et cherchera chez les préraphaélites?

Mais l'art qu'ils placent au-dessus de tous les autres, l'art romantique par excellence, est la musique. Ils diraient volontiers, comme fera plus tard Schopenhauer, que la musique est, à elle seule, toute une métaphysique. Elle a, pour les romantiques, le mérite de tout dire, et le mérite non moins grand de ne rien expliquer. Expliquer, c'est disséquer; on ne dissèque que sur le mort. L'idéal de l'art est la symphonie; l'idéal de la pensée serait une « symphilosophie » (ce mot barbare est de Frédéric Schlegel) où s'uniraient la religion, l'art et la métaphysique. Mettre le cœur au-dessus de l'entendement, comme les mystiques; sentir le réel au lieu de l'analyser, substituer à une explication toujours incomplète, et partant, fausse, l'intuition « magique » du tout, telle serait la devise des romantiques. C'est, à proprement parler, une réaction. Après une période de raisonnement et de discussion, le sentiment et l'imagination reprennent leurs droits. Le XVIII[e] siècle avait âprement combattu les traditions, qu'il appelait préjugés, et la foi, qu'il nommait superstition. Les romantiques ne comprennent plus combien cette lutte a été nécessaire. Ils protestent, au nom du sentiment artistique et religieux : le mystère, l'inconnaissable, le divin, leur paraissent

avoir des droits qui sont méconnus et violés. Cette génération nouvelle subit l'attrait d'un idéal nouveau ; les doctrines qui ont triomphé se sont épuisées dans leur victoire même. Au fond, c'est le rationalisme protestant qui l'avait emporté dans la littérature allemande du XVIIIe siècle : il ne satisfaisait point toute l'âme, ou du moins toutes les âmes, et le romantisme a été comme l'explosion d'un mécontentement. Par là s'explique sa prédilection pour le christianisme d'avant la Réforme, pour le culte de la Vierge Marie et pour les touchantes cérémonies de l'église du moyen âge ; par là s'explique aussi le penchant qui entraîna plus d'un romantique vers le catholicisme. On sait que Frédéric Schlegel finit par s'y convertir, et qu'il ne fut pas le seul.

II.

Les romantiques ont formé, au moins pour quelque temps, un bataillon serré contre leurs ennemis communs, sous le commandement de Frédéric Schlegel. Ils avaient une revue, l'*Athenæum*, dont il fut, avec son frère, le créateur et l'inspirateur, et où il prit vigoureusement l'offensive. Mais l'union dura peu. Chacun suivit bientôt la voie où l'engageaient ses dispositions naturelles, — romantique toujours, mais indépendant. Leurs œuvres ont-elles répondu au programme commun, et qu'ont-ils laissé de durable?

Louis Tieck, qui a survécu à la plupart des autres romantiques, et qui rendit à plusieurs le pieux devoir de publier leurs œuvres posthumes, avait eu le mérite de leur montrer le chemin. C'est un romantique de la première heure. Avant que Frédéric Schlegel eût fait connaître sa théorie du romantisme, Tieck avait donné ses premiers ouvrages, *William Lovell, Études sur Shakspeare, Peter Leberecht ;* il avait développé, sous forme de drame libre, les contes de *Barbe-Bleue* et du *Chat Botté,* se plaisant à une confusion des genres qui n'est pas sans grâce, mais qui fatigue vite, mêlant la poésie à la prose, l'ironie au lyrisme, et se donnant pour règle de n'avoir point de règle. Aussi, lorsque Tieck et Frédéric Schlegel s'étaient rencontrés à Berlin, en 1795, s'étaient-ils joints aussitôt. Chacun se reconnut dans les aversions et dans les goûts de son nouvel ami, et les théories de l'un s'appliquaient exactement aux œuvres de l'autre. Non que Tieck eût conçu le dessein d'unir, comme le demandait Frédéric Schlegel, « l'ironie de Platon au lyrisme de Goethe et à la métaphysique de Fichte. » Sans érudition philologique, sans prétention philosophique, Tieck exprimait simplement le premier les besoins nouveaux de la jeune génération qui allait

prendre sa place au soleil. Excédée de la philosophie du bon sens, de la sagesse prudente et utilitaire qui dominait parmi ses aînés, elle voulait du pittoresque, du merveilleux, du fantastique. Elle allait donc demander aux légendes du moyen âge, aux contes de fées, à la poésie populaire et naïve, les joies d'imagination qu'un siècle trop raisonneur avait dédaignées. Tieck était romantique en ce sens, spontanément, par tempérament et non par théorie. Il a le mérite du naturel. Il s'est trouvé, sans effort, porté à une forme littéraire romantique : il n'a eu besoin ni de Schlegel ni de Fichte pour la lui révéler. Je n'en veux d'autre preuve que son goût très vif pour Shakspeare et pour Cervantes, bien avant que les théoriciens de l'école en eussent fait les dieux de la littérature moderne.

Je ne rangerais pourtant pas Tieck parmi les plus originaux des romantiques. Par ordre de date, il est le premier; mais il n'est ni le plus vigoureux de nature, ni le plus ferme en ses convictions. Tour à tour, on le voit obéir aux influences les plus diverses. La plasticité un peu molle de son talent lui permet (comme il arrive aux femmes) de rester à peu près lui-même dans différens genres, tout en laissant voir quel esprit domine le sien pour le moment. Tantôt il se laisse embaucher par la *Bibliothèque allemande universelle;* il y travaille assez longtemps, sans s'apercevoir qu'on y aime ce qu'il hait, qu'on y hait ce qu'il aime, et que c'est le dernier endroit où un homme comme lui eût dû se fourvoyer. Tantôt il est séduit par le charme pénétrant de Wackenroder, son ami et son camarade d'enfance : il l'encourage à vaincre sa timidité, il le décide à écrire, et il collabore avec lui de si bon cœur qu'il est difficile de distinguer, dans les *Fantaisies sur l'art*, les morceaux qui sont de l'un ou de l'autre auteur. Bientôt les Schlegel l'attireront à eux, puis ce sera Novalis, et, dans ses dernières œuvres, il reviendra à Goethe.

Cette docilité trop mobile n'est pas, assurément, le signe d'une originalité vigoureuse. Avec un accent de sincérité précieux et une couleur romantique assez naturelle, avec beaucoup d'imagination, Tieck ne conçoit pas fortement et ne compose guère. Il ne sait pas se borner : il n'en a même pas l'idée. La liberté de l'artiste ne veut-elle pas qu'il ne s'impose aucune règle? Aussi est-il démesurément long, et il l'est sans scrupule. Ce défaut lui est commun avec la plupart de ses contemporains et même des écrivains allemands en général, et là se trouve, pour le dire en passant, une des raisons de leur peu de succès au théâtre. Nulle part, en effet, les qualités dites de composition ne sont plus nécessaires que dans le genre dramatique. Une pièce, — tragique ou comique, peu importe, — doit absolument former un ensemble complet et défini,

exposer vite les situations, dessiner en quelques traits les caractères et courir au dénoûment, le tout en un espace de temps terriblement restreint. C'est pourquoi l'histoire du théâtre est une longue suite d'hommes habiles, coupée çà et là par un homme de génie. Or ce genre d'habileté ne se rencontre guère chez les écrivains allemands. Ils répugnent, en général, à serrer la composition, je ne dis même pas d'un drame, mais d'un roman. Ils ont été bien longtemps à l'école des Français, mais ils n'y ont pas appris à « faire court, » comme dit Pascal, et, de vrai, ils n'en ressentent pas le besoin. Les genres qui leur conviennent le mieux sont ceux qui n'assignent point aux œuvres de limites précises : l'histoire, la philosophie, la poésie lyrique, la critique. De là aussi tant de « fragmens » dans la littérature allemande, et jusque dans l'œuvre du plus grand de leurs écrivains, de Goethe même.

La prolixité de Tieck n'est donc pas exceptionnelle; mais elle n'en fatigue pas moins. Son style, chargé d'épithètes, verse insensiblement dans la poésie, et il entremêle volontiers la prose de vers, mais l'heureux effet du mélange se trouve compromis par la trop grande analogie des deux élémens : le contraste, trop atténué, n'agit plus. Nulle part ce défaut n'est plus sensible que dans le roman de *Sternbald*. Cette œuvre inachevée, que Tieck écrivit en collaboration avec Wackenroder, et qu'il fit suivre d'une seconde partie après la mort de son ami, enchanta les romantiques. « Le livre est divin, s'écrie Frédéric Schlegel, et c'est bien peu dire que de l'appeler le meilleur que Tieck ait jamais donné. C'est le premier roman qui soit romantique depuis Cervantes, et je le mets fort au-dessus de *Wilhelm Meister*. » L'œuvre de Goethe a pourtant servi de modèle à Wackenroder et à Tieck; mais ils l'ont interprétée et imitée dans le sens de leurs secrètes sympathies. *Wilhelm Meister* demeurait, en somme, assez réaliste. C'est une certaine teinte générale du style, c'est surtout l'introduction de personnages tels que Mignon et le vieux joueur de harpe qui donnaient une tonalité romantique à une histoire bourgeoise dans son fond. Wackenroder et Tieck restreignent infiniment plus la part de l'observation et du réel. Ils veulent être plus romantiques; ils sont aussi moins vrais et moins intéressans. *Sternbald* conte l'histoire anecdotique d'un peintre allemand du XVIe siècle que ses voyages conduisent en Italie; — remarquez l'époque et le héros que les auteurs ont choisis : quoi de plus romantique? Tout, en ce récit, demeure fondu dans une brume indistincte. Les caractères sont vagues et flottans; les physionomies, indécises, se dessinent à peine; les événemens même n'ont point de vraisemblance. Mais n'est-ce pas en cela même qu'a consisté le romantisme : préférer

Hamann à Lessing, Fichte à Kant, *Sternbald* à *Wilhelm Meister*, — et bientôt *Henri de Ofterdingen* à *Sternbald?*

Plus encore que Tieck, Wackenroder eût été incapable de concevoir et de construire fortement une œuvre : mais le sentiment romantique est chez lui très pénétrant, et le peu qu'il a écrit (il mourut extrêmement jeune) touche par un accent de sincérité profonde. Lisez seulement le morceau sur Albert Dürer, qui ouvre les *Fantaisies sur l'art*. C'est la protestation la plus naïve d'une âme avide de foi et d'émotions douces contre le rationalisme abstrait et tranchant du XVIIIe siècle. A la sagesse présomptueuse et froide du philosophe qui ne connaît même pas son ignorance, Wackenroder oppose l'humilité croyante de l'artiste chrétien, qui trouve dans sa foi et dans son art (les deux ne font vraiment qu'un) la tranquillité de l'esprit et la paix de l'âme. « Il y a, dit Wackenroder, et il y aura éternellement un abîme infranchissable entre les analyses de l'esprit et les émotions du cœur. » Or l'esprit n'arrive jamais à se satisfaire, et plus notre science avance, plus elle s'éloigne du réel, plus nous sentons que le fond que des choses nous est inaccessible. L'art au contraire nous apaise. Son charme mystérieux nous arrache pour ainsi dire à nous-mêmes et nous transporte dans la région supérieure des idées éternelles. Il est donc une représentation symbolique et pourtant fidèle de l'absolu. C'est pourquoi le sentiment profond de la beauté artistique est une sorte de piété. Nous nous sentons, devant un chef-d'œuvre, en présence du divin : l'extase est une adoration. La musique surtout nous révèle l'infini. Wackenroder termine une étude, assez vague d'ailleurs, sur l'origine de la musique, en l'appelant « le pays de la foi. » L'expression est frappante dans son étrangeté. Elle rend avec bonheur la confusion que les romantiques établissent exprès entre les sentimens esthétiques et religieux. Tieck écrivait au même moment, sous l'influence de Wackenroder : « Comprendre, savoir, — ce dont les hommes se savent tant de gré, — c'est à mon sens superflu... je me retire dans la tranquille région de la foi, je veux dire, dans le domaine de l'art. »

Chez Novalis, nous retrouvons aussi cet enthousiasme, cette ferveur religieuse pour les chefs-d'œuvre de l'art, mais avec des idées plus nettes et un talent plus robuste. Novalis a été véritablement la fleur de l'école romantique. Il a le don le plus précieux, qui manque à presque tous : il a le charme, il sait plaire. Sa langue est souple et harmonieuse, non sans éclat ; ses vers, d'une facture solide, et d'une inspiration parfois délicate. Nous trouvons dans ses romans, non plus une prose poétique, mais la prose d'un poète, ce qui est fort différent. Il y a, dans ses pièces lyriques, dans les

Apprentis de Saïs, dans *Henri de Ofterdingen*, tel morceau que l'on peut dire achevé, et qui donne encore aujourd'hui l'impression rare d'un art spiritualisé, raffiné et exquis. Le romantisme chez Novalis est plus conscient et plus étudié que chez Tieck et Wackenroder : aussi Novalis est-il salué par Frédéric Schlegel, dès ses premières œuvres, comme le poète romantique par excellence. Lui-même subit, par contre-coup, l'influence des frères Schlegel, mais moins docilement que Tieck. Sa première admiration était allée à Schiller, dont il fut l'élève à l'université d'Iéna. Puis la philosophie brillante et audacieuse de Fichte le séduit : il passe bientôt aux sciences naturelles, qu'il étudie avec la méthode la plus romantique du monde, et enfin, heureusement, il revient aux lettres et compose *Henri de Ofterdingen*. Ce roman est à *Sternbald* ce que *Sternbald* était à *Wilhelm Meister*. C'est, dit fort bien M. Haym, du romantisme à la seconde puissance. Tout y est étrange, fantastique et mystique. Les événemens sont incompréhensibles, les personnages à peine humains. Nous sommes tout près de l'allégorie pure. Le monde où le poète se meut est de sa création : il est bien, selon la formule romantique, l'œuvre de sa liberté souveraine et absolue. Malheureusement, nous avons grand'peine à nous y mouvoir avec lui.

Les intentions de Novalis sont assez claires, si son roman ne l'est pas. Lui-même nous les a expliquées en critiquant *Wilhelm Meister*. Il ne reconnaît à l'ouvrage de Goethe qu'un grand mérite de style, sous lequel se dissimulent la pauvreté et la sécheresse du fond. « Goethe, dit-il, est un poète trop pratique... Ses œuvres me font penser aux articles de fabrication anglaise : c'est parfaitement simple, solide, confortable, cela fait de l'usage. Il a, comme les Anglais, un goût naturellement économe, et il s'en est fait un noble par la réflexion... *Wilhelm Meister* est une œuvre prosaïque. L'élément romantique en est absent, et avec lui la poésie de la nature et le merveilleux. Il n'y est question que de choses ordinaires et banales... Athéisme artistique, voilà l'esprit de cet ouvrage. Quelle économie merveilleuse n'a-t-il pas fallu à Goethe pour atteindre à un effet poétique avec une matière prosaïque et vile ! » Et résumant ses griefs en un dernier reproche, le plus cruel de tous, Novalis conclut : « *Wilhelm Meister* est vraiment un *Candide*, dirigé contre la poésie. » Que de chemin parcouru en quelques années ! Naguère, les romantiques ne trouvaient pas assez d'éloges pour célébrer dignement l'œuvre de Goethe : ce n'était rien moins qu'un pas décisif dans une voie nouvelle, le coup d'éclat d'une révolution dans l'art. Maintenant, ce n'est plus que le tour de force d'une habileté peu estimable, une contrefaçon du romantisme, une

sorte de crime artistique. Pourquoi ce brusque revirement? C'est que les romantiques ne veulent plus aujourd'hui que du merveilleux et du surnaturel. La peinture du réel est une forme d'art basse et méprisable. Novalis écrit le mot décisif : « L'art doit être une magie. »

Dans *Henri de Ofterdingen*, Novalis a essayé de joindre l'exemple au précepte. La tentative n'a pas été heureuse. Ce roman trop romantique n'est pas seulement ennuyeux, mais incompréhensible, et hormis de courts épisodes, illisible. C'est le réel qui prend sa revanche. Novalis a été victime d'une théorie. Il répète avec Schlegel le principe romantique : « La distinction de la poésie et de la philosophie n'est qu'apparente et à leur commun préjudice... La philosophie est la théorie de la poésie : elle nous enseigne ce qu'est la poésie, qu'elle est l'un et le tout. » Novalis se laisse duper par les mots. Sans doute, la réalité appartient au poète, aussi bien qu'au philosophe : c'est là une idée juste et féconde, et qu'il est bon de ne pas laisser oublier. Mais comment l'interpréter? Faut-il croire que l'imagination du poète peut créer arbitrairement, en vertu de sa liberté souveraine, un univers poétique? Peut-elle, par la puissance de sa magie, évoquer un monde nouveau, et cependant véritable? Le métaphysicien arrive à tout tirer du *moi*, parce qu'il a pu tout y mettre : il n'y faut qu'un effort ou peut-être un artifice logique. L'artiste doit se garder de cette témérité, sous peine d'échouer misérablement. Il doit revenir toujours à la nature, l'aimer, l'étudier, la comprendre, pénétrer l'âme des choses, se retrouver en elles, et non vouloir les tirer de soi. Au fond, ce que Novalis blâme chez Goethe, c'est l'objectivité de son art. Goethe eût accepté le reproche, et s'en serait sans doute fait honneur. Les plus profonds idéalistes n'ont-ils pas été toujours des réalistes, et souvent les plus dignes de ce nom? Cela n'est-il pas vrai des maîtres préférés des romantiques, d'Albert Dürer, de Shakspeare, de Cervantes? Et lorsque Novalis, pour mieux affirmer la souveraine indépendance de l'imagination du poète, en vient à dire que le genre suprême de la littérature est le conte fantastique, sa théorie ne s'est-elle pas condamnée elle-même?

Les frères Schlegel occupent une place à part dans l'école romantique. Fils d'un obscur homme de lettres hanovrien, neveux d'Elias Schlegel, un des écrivains qui ont annoncé la renaissance de la littérature allemande au XVIIIe siècle, et qui eût pu devenir, s'il eût vécu, un utile auxiliaire de Lessing, Guillaume-Auguste et Frédéric ont même vocation et mêmes goûts littéraires. Pendant de longues années ils ont pu collaborer, de près ou de loin, sans difficultés sérieuses : il a fallu, pour les brouiller, des jalousies et

des rivalités de femmes, et surtout l'influence de Caroline Schlegel sur Guillaume son mari, de cette Caroline que Schiller appelait « dame Lucifer. » Tous deux sont des travailleurs acharnés, dévorant les livres et capables de remplir presque à eux seuls une revue. Ils aiment l'érudition. Formés à l'école de Lessing, de Winckelmann, de Herder, ils savent de l'antiquité ce que l'on en peut savoir de leur temps, et ils possèdent aussi les langues et les littératures modernes : anglais, français, italien, espagnol, portugais, provençal, vieil allemand, tout leur est bon et ils lisent tout. Cela même ne leur suffit point : arrivés à l'âge d'homme, ils se mettent à apprendre le zend et le sanscrit. Frédéric s'y essaie le premier. Son frère le suit et le dépasse dans ces études extrêmement pénibles, qui exigent une mémoire et une application extraordinaires : car elles étaient alors dans l'enfance, et l'on ne disposait point des secours qui les rendent aujourd'hui plus accessibles. Tous deux enfin sont grands faiseurs d'articles et de comptes-rendus. Ils ont le goût de la critique : ils aiment à juger et à classer leurs contemporains, et à dégager les principes au nom desquels ils approuvent ou ils blâment. Par suite, ils s'efforcent d'organiser la littérature allemande; et le romantisme eût bien existé sans eux, mais non pas l'école romantique.

Chacun des deux frères, toutefois, garde sa physionomie propre. L'aîné, Guillaume-Auguste, excelle dans la traduction. Intelligence ouverte et bien pondérée, écrivain correct et fécond, il débute par un travail sur la *Divine comédie* où, le premier en Allemagne, il entre dans le sens de l'œuvre du grand Florentin. Bientôt il traduit Shakspeare avec tant de bonheur qu'il le naturalise, pour ainsi dire, sur la scène allemande. Il n'est pas moins heureux avec Calderon, avec Cervantes, avec Camoens. Herder a trouvé là un successeur digne de lui. Il n'y a guère que les Français, — et surtout Molière, — à qui Guillaume Schlegel n'ait rien compris. Il est permis de penser qu'il n'y a pas mis beaucoup de bonne volonté. Il a cru sans doute continuer l'œuvre de Lessing, en rabaissant le grand comique français, comme l'auteur de la *Dramaturgie* avait fait les tragiques : mais il s'y est pris lourdement, et personne n'a voulu croire, même en Allemagne, que Molière fût sans génie et jouît d'une réputation usurpée. Les attaques maladroites de Schlegel n'ont nui qu'à lui-même. Goethe n'a pas caché son peu d'estime pour cette critique étroite et partiale. Elle n'a plus aujourd'hui que la valeur d'un symptôme significatif, qui nous révèle les dispositions de la critique romantique à l'égard des écrivains classiques français. Évidemment Schlegel croyait nécessaire de porter un dernier coup à leur influence, fort ébranlée déjà, mais encore puissante. Lorsque

les romantiques exaltent Shakspeare, Calderon, Cervantes, le Dante, Boccace, Camoens, c'est beaucoup sans doute pour leur mérite poétique, c'est aussi un peu parce qu'ils ne sont pas Français. On les en aime davantage, je dirais presque qu'on leur en sait gré. L'admiration qu'on leur prodigue est sincère; elle est en même temps une sorte de revanche contre la domination exclusive que l'esprit français avait exercée en Allemagne. Il y eut là comme un mot d'ordre tacitement accepté et observé avec une discipline tout allemande. Dans le volumineux recueil des lettres de Frédéric Schlegel à son frère, à peine si les noms de Voltaire et de Rousseau apparaissent à de lointains intervalles: des autres écrivains français, des maîtres du grand siècle, jamais un mot. Bientôt Arndt exprimera sans réserve la pensée de derrière la tête des romantiques. Il fera le panégyrique du XVI[e] siècle, le siècle de la renaissance et de la réforme; et contre les deux siècles suivans il prononcera un réquisitoire: pourquoi? Parce que pendant ces deux siècles l'esprit de la France a tyrannisé l'Europe politique et littéraire.

Une originalité un peu effacée est la rançon nécessaire d'un grand talent de traducteur. On pourrait sans grande injustice renvoyer à Guillaume Schlegel le mot que son frère appliquait assez durement à Humboldt: « C'est un écho. » Guillaume a composé un grand nombre de poésies lyriques que son frère a l'air d'admirer fort: je soupçonne que l'affection tempère ici la sévérité habituelle de ses jugemens. De fait, Guillaume Schlegel ne compte pas parmi les bons lyriques allemands. Il a été successivement à l'école de Bürger, de Schiller et de Goethe. Ses vers ne sont ni bons ni mauvais: ils sont pires, c'est-à-dire médiocres. C'est de la versification honnête, de la poésie neutre, sans grands défauts et sans qualités. Les travaux critiques de Guillaume Schlegel valent mieux, et l'on en voit aisément la raison. Le savoir, la réflexion, la méthode, l'imagination réceptive, y trouvent plus naturellement leur emploi.

Frédéric Schlegel est plus difficile à définir que son frère. Il n'en a pas la tranquillité sûre de soi, la persévérance méthodique et patiente, qui a rendu Guillaume capable de mener à bien les travaux de longue haleine, tels que la traduction de Shakspeare ou des livres sacrés de l'Inde. Frédéric est plus nerveux, plus agité. Il se plongera avec passion dans un travail nouveau; mais dès qu'il y a vu ou pressenti ce qui l'en intéresse, son ardeur est épuisée. Le courage lui manque pour aller jusqu'au bout. Il s'arrête au fragment, dans l'impuissance d'aller jusqu'à l'œuvre. Jamais peut-être écrivain n'a conçu autant de projets, presque aussitôt

abandonnés que formés : son imagination est dans un état d'ébullition perpétuelle. Il en est de ses œuvres comme de ses amitiés : commencées avec transport, elles languissent bientôt. L'enthousiasme se refroidit, la désillusion survient, et Frédéric Schlegel de se plaindre, quand il ne devrait accuser que lui-même. Il a souffert toute sa vie de ce défaut d'équilibre, qui tient autant à son caractère qu'à sa nature d'esprit : il est mobile, facilement agressif, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du ton convenable. Par là il reste inférieur à son frère aîné, et il le sait. Souvent il lui demande des conseils, plus souvent encore il lui emprunte de l'argent. Car, fort peu prévoyant, sans grands besoins il est vrai, mais incapable de résister à un caprice, Frédéric ne sortait point des dettes, et jusqu'à son dernier jour les soucis d'argent le poursuivirent. Il en souffrit vers la fin de sa vie, surtout lorsque son frère se montra tout à coup un créancier dur et exigeant. Nous avons deux ou trois lettres extrêmement sèches de Guillaume Schlegel, qui ne font pas grand honneur à sa mémoire.

Malgré tout, Frédéric Schlegel l'emporte sur son frère aîné. Avec moins de méthode et de persévérance, il a plus de vivacité et d'originalité. Guillaume Schlegel ne s'élève pas au-dessus d'une médiocrité très honorable : il a toutes les qualités d'un excellent élève. Frédéric est lui-même. C'est lui qui a le mieux compris le sens et la portée du mouvement romantique : c'est lui qui a su reconnaître et grouper, sans hésiter, les écrivains contemporains qui devaient combattre avec lui pour la bonne cause du romantisme : Tieck, Bernhardi, Wackenroder, Schleiermacher, Novalis, Fichte, Schelling. Il est le plus hardi, le plus batailleur de tous ; il est aussi le plus philosophe. Il a bien vu l'affinité naturelle de l'idéalisme de Fichte et de l'esthétique du romantisme : il a rêvé une littérature « absolue, » analogue à cette philosophie absolue dont le caractère paradoxal et tranchant était un attrait de plus à ses yeux.

Par malheur, il a voulu réaliser lui-même l'idéal rêvé. Il a écrit un roman, et quel roman ! Sa *Lucinde* est extraordinaire. Non pas tant par l'immoralité laborieuse des descriptions. Nous en avons vu bien d'autres, et les romanciers du XVIII[e] siècle ne se montraient pas non plus des plus réservés dans leurs peintures. Les hardiesses de Schlegel ne seraient donc pas particulièrement choquantes, si l'on ne voyait qu'elles sont osées exprès, à froid, sans le moindre entraînement. Mais le mauvais goût, la maladresse, la composition ou plutôt le manque de composition sont vraiment inconcevables. *Lucinde* est un phénomène littéraire qui ne pouvait apparaître qu'en Allemagne, dans l'œuvre d'un homme fort érudit,

plein de philosophie et bourré d'esthétique. En étudiant les *Fragmens* de Frédéric Schlegel, et sa théorie de la poésie romantique, on se convainc qu'il a suivi avec une exacte ponctualité les indications qu'il avait données lui-même : tout est prémédité dans *Lucinde*, le libertinage, la confusion, le décousu, les paradoxes, l'ironie. Mais comment Schlegel ne s'est-il pas aperçu que cette quintessence de romantisme ne serait pas goûtée du public? Peut-on s'empêcher de sourire quand on lit, dans une lettre de l'auteur à son frère, qu'il imite dans *Lucinde* la prose de Platon et celle de Cervantes, « car, ajoute-t-il, ce sont les deux seules que je tienne pour romantiques. Celle de *Wilhelm Meister* l'est déjà moins. » Que Schlegel ait senti l'atticisme exquis de Platon, qu'il ait compris l'incomparable humour de Cervantes, rien n'est plus certain : mais qu'il ait cru rappeler la prose ailée de ces maîtres, d'ailleurs si dissemblables, dans le style lourd, gauchement emphatique et froidement passionné de *Lucinde*, cela passe l'imagination. Pour ne pas croire que Schlegel s'est moqué de lui-même ou de nous, il faut prendre des termes de comparaison, et considérer des cas analogues. Allez à Munich, et regardez les monumens de « l'Athènes du Nord, » la *Loggia* par exemple, qui semble une énorme caricature du gracieux modèle de Florence. La même question se posera. Comment des hommes qui ont l'amour sincère de l'antiquité et le sentiment délicat du beau, qui comptent parmi eux des Winckelmann, des Mommsen et des Gregorovius, produisent-ils, quand ils veulent imiter ce qu'ils étudient si bien, des monumens affligeans et grotesques, qui donnent envie de rire ou plutôt de pleurer, et dont la vue quotidienne devrait être un supplice? Comment accorder ce mauvais goût des œuvres, cette maladresse plastique, avec la profondeur de l'intelligence et la souplesse de l'imagination? C'est un mystère qu'expliquent bien peu les mots de race, d'hérédité, d'aptitudes naturelles. Peut-être faut-il admettre simplement, comme un fait, que les différentes formes de l'art ont, de même que les plantes, leur sol et leur ciel qu'elles affectionnent, et loin duquel elles végètent et s'étiolent, faute de pouvoir s'acclimater?

Toujours est-il que Frédéric Schlegel croyait bien écrire le roman par excellence, le roman qui remplirait l'idéal romantique; et, ce qui est plus surprenant encore, Schleiermacher l'a cru comme lui. Le jeune et brillant théologien n'hésita pas, dans ses *Lettres confidentielles*, à faire une subtile apologie de *Lucinde*. Les autres amis de l'auteur, un peu déconcertés (on l'eût été à moins), mettent plus de réserves à leurs éloges. Même Guillaume Schlegel est froid. Il s'en tient aux complimens qu'exige la stricte politesse et n'en-

courage pas son frère à donner à *Lucinde* une seconde partie. Mais les adversaires des romantiques ne se sentaient pas obligés à tant de discrétion. Frédéric Schlegel ne les avait guère épargnés, et ils n'ont garde de laisser perdre une si belle occasion de revanche. « C'est du Schlegel tout pur, » écrivait Schiller à Goethe, et il fait malignement ressortir la difformité de cet avorton littéraire. « On dirait une salade de morceaux découpés au hasard dans le *Voldemar* de Jacobi, dans *Sternbald* et dans un roman français licencieux. » L'impuissance de l'auteur ne se trahit pas seulement par une imitation maladroite. Schlegel, comme il arrive d'ordinaire à ceux qui croient suppléer par la réflexion à l'imagination créatrice, tombe dans la confession et l'autobiographie. On reconnut bien vite, dans les personnages mal dessinés de *Lucinde*, Schlegel lui-même, Dorothée Veit, Schleiermacher, et le roman n'en parut que plus choquant.

Mais il serait peu équitable de ne juger Frédéric Schlegel que sur *Lucinde*. Son esthétique et sa critique, fort heureusement, ne ressemblent point à son roman. Dans ses grands articles, et surtout dans les pensées détachées (qui parurent dans le *Lyceum* et dans l'*Athenæum*), on ne saurait méconnaître un esprit vigoureux, original, plein d'idées, parfois heureusement exprimées. Il excelle dans ce qu'il appelle lui-même la *caractéristique*, c'est-à-dire à fixer d'un dessin rapide une physionomie littéraire, à en faire ressortir les traits dominateurs, à signaler le fort et le faible d'un esprit. S'il est obscur souvent, ce n'est pas faute de pouvoir aller au bout de sa propre pensée ; ce n'est pas par indécision ou faiblesse. C'est plutôt par dédain pour une clarté qui est le seul mérite de tant d'écrivains à qui il ne veut absolument pas ressembler. Rien ne lui déplairait tant que d'être clair comme on l'est à la *Bibliothèque allemande universelle*, à la façon de Nicolaï et de ses collaborateurs, que la parfaite nullité de leur pensée n'oblige à aucun effort d'expression : c'est la transparence absolue du vide. Puis Schlegel a un faible pour l'humour, pour le paradoxe, pour l'ironie. Il préférera toujours, pour rendre sa pensée, la forme la plus bizarre, non pas tant afin de piquer la curiosité, et par une sorte de coquetterie littéraire, que par principe, et pour être plus « romantique. » Il manque son but en le dépassant, et ses paradoxes ne sont souvent que des lieux-communs retournés. Il ne s'aperçoit pas que son horreur pour la platitude et la banalité le conduit à l'affectation et au pédantisme. Voilà le défaut qui dépare ses meilleures qualités, et, puisque les romantiques prenaient tant de plaisir aux vieux contes, on pourrait dire qu'à la naissance de Frédéric Schlegel les bonnes fées lui apportèrent en foule leurs

présens, qui l'originalité, qui le don des langues, qui l'esprit critique, qui l'amour du beau; mais que la méchante fée, qu'on n'invite jamais, survint tout à coup et ajouta : « Et tous ces dons seront gâtés par la pédanterie. » Frédéric Schlegel est pédant naturellement; s'il pouvait, il le serait exprès. Il n'est pas jusqu'au besoin de ne rien penser ni rien dire comme un autre qui ne provienne de ce vilain défaut, comme La Bruyère l'a si finement indiqué dans son portrait de Cydias-Fontenelle.

Si graves cependant qu'aient été leurs défauts, ces premiers écrivains de l'école romantique allemande marquent une date et méritent une place dans l'histoire de la littérature de leur pays, on peut même dire dans l'histoire de la littérature européenne. Non pas par leurs œuvres : Novalis excepté, et à moins de compter Heine parmi les romantiques, — encore appartient-il aux derniers momens de l'école, — ils n'ont presque rien laissé qui soit assuré de vivre. Jamais révolution littéraire n'a prétendu s'accomplir avec si peu d'œuvres originales et tant de comptes-rendus et d'articles. C'est là leur côté faible, et eux-mêmes l'ont bien senti. Pour justifier aux yeux du public leur attitude intransigeante et leur polémique hautaine et agressive contre tous ceux qui n'acceptaient pas leurs formules, il leur aurait fallu montrer quelque chose de plus que *la Divine Comédie*, *Don Quichotte* ou *la Tempête*. On attendait d'eux un chef-d'œuvre qui répondît à leurs prétentions et imposât silence à leurs contradicteurs : le chef-d'œuvre ne vint pas. Aussi, lorsqu'ils critiquaient aigrement Schiller, lorsqu'ils préféraient au *Wilhelm Meister* de Goethe le *Sternbald* de Tieck ou le *Henri de Ofterdingen* de Novalis, Goethe et Schiller pouvaient laisser dire. Le public leur demeurait fidèle, et Schlegel lui-même les vengeait amplement en publiant *Lucinde*.

Mais ils ont été, d'autre part, de grands remueurs et de grands semeurs d'idées. Leur goût pour la philosophie de Kant et de Fichte a fait d'eux d'assez pitoyables artistes, mais, en revanche, des critiques originaux et féconds. Sous une forme parfois obscure et pédantesque, ils exprimaient une idée juste et nécessaire : ils replaçaient la littérature dans l'art, et ils rétablissaient la communauté d'origine de l'art, de la science et de la religion. Ils ont compris que la critique doit être une esthétique, et que l'esthétique est elle-même une philosophie, puisque les grandes questions qui intéressent l'humanité y sont toujours implicitement résolues. Une œuvre d'art enferme une conception, une interprétation, et, en un certain sens, une création de l'univers : elle est donc, à sa manière, une métaphysique. Théorie puissante, d'où pouvaient sortir également, comme l'événement l'a prouvé, un art romantique idéaliste

et un art romantique réaliste. Tout le monde connaît l'étroite solidarité qui joint l'art grec à la philosophie de Platon et d'Aristote : Schlegel et ses amis ont eu le mérite de sentir et d'expliquer le lien qui unit pareillement l'art du moyen âge et l'art moderne au développement de la pensée humaine depuis le christianisme. Sans doute leurs explications ne sont pas toujours définitives. Ni leur philosophie, ni leur histoire ne sont exemptes d'erreurs. Ils ont trop de mépris pour Locke et trop d'enthousiasme pour Fichte; ils prennent Raphaël pour un fra Angelico et ils croient que l'art gothique est un art allemand. D'autres y regarderont de plus près et avec plus de soin : il faut reconnaître que les premiers romantiques ont montré la voie et donné l'impulsion.

Peu à peu leur influence rayonne : elle se propage de proche en proche, et de l'art elle gagne la philosophie et les sciences. Nous avons vu tout ce que les romantiques doivent à Fichte. A son tour, Schelling est un philosophe romantique, et Hegel, bien qu'il se sépare assez vite de Schelling, conserve cependant la marque évidente de ses relations avec les romantiques. Il reste jusqu'à la fin un adorateur de la beauté classique, et il conçoit la philosophie comme une fusion, « une synthèse, dit-il, de l'esprit antique et de l'esprit moderne. » Mais l'influence romantique se manifeste surtout dans les sciences par le renouvellement des méthodes : dans les sciences de la nature avec les élèves de Schelling, dans les sciences juridiques avec Savigny, dans l'érudition avec les frères Grimm, qui avouaient avoir été conduits par Tieck à l'étude des antiquités allemandes, dans la théologie avec Schleiermacher, dans les sciences historiques enfin, qui se transforment à mesure que s'éveillent le sens du pittoresque, le goût de la couleur locale et des restitutions. Cette extension même nous avertit alors qu'il ne faut pas exagérer l'importance du romantisme allemand. Gardons-nous de le regarder comme une cause essentielle, alors qu'il est plutôt un effet, une partie d'un vaste mouvement, dont les origines sont plus hautes et plus lointaines. Dans ce mouvement, les romantiques allemands représentent surtout la réaction contre l'esprit et les méthodes du XVIII[e] siècle. Mais cette réaction a triomphé avec de plus grands qu'eux, comme elle avait commencé, au XVIII[e] siècle même, avec le plus grand de tous, avec Rousseau, en qui l'on doit reconnaître, aussi bien en Allemagne qu'en France, l'ancêtre commun de tous les romantiques.

LÉVY-BRUHL.

LA

FRANCE ET LES FRANÇAIS

JUGÉS A L'ÉTRANGER

I. Karl Hillebrand, *Frankreich und die Franzosen in der zweiten Hälfte des XIX Jahrhunderts*. Berlin, 1874. — II. P.-G. Hamerton, *Round my house, notes on rural life in France*, 4e édition. Londres, 1880. — III. P.-G. Hamerton, *French and English*, 2 vol.; Tauchnitz, 1889. — IV. W.-C. Brownell, *French traits, an essay in comparative criticism*. Londres, 1889.

Ce n'est pas une enquête méthodique sur la psychologie de la nation française qui forme le sujet des livres inscrits en tête de cette étude : on y trouvera des impressions d'étrangers après une longue résidence, de simples notes sur les traits qui nous distinguent des Allemands, des Anglais, des Américains, leurs compatriotes. Ces aperçus, exprimés par des Germains sur des Latins, nous laissent entrevoir comment les deux races peuvent s'interpréter et se comprendre.

M. Hamerton est un peintre anglais, marié à une Française. Il s'est fixé durant quelques années dans un de nos pittoresques départemens de l'Est, et il y a observé la vie de province, que si peu de Parisiens connaissent, comme un naturaliste pour qui toutes les classes sociales, toutes les *espèces* semblent également dignes d'attention. Grâce à la méthode anglaise, aux petits faits journaliers réunis avec exactitude, et groupés ensuite selon leurs ressemblances et affinités, *Autour de ma maison* est un de ces livres qui donnent la sensation de la réalité. *Français et Anglais*, du même auteur, comparaison abstraite des vertus des deux peuples, n'offre pas la fraîcheur de son premier ouvrage. M. Brownell, esprit gé-

néralisateur, a vu la France à travers Paris, et Paris à travers New-York. *La France et les Français dans la seconde moitié du XIXe siècle,* par M. Hillebrand, paraissait en Allemagne au lendemain de la guerre. La situation particulière de M. Hillebrand, mort depuis, rendait malaisé d'en parler avec impartialité. C'est lui qui a pénétré le plus avant dans l'esprit de notre société française, de nos institutions et de nos mœurs.

I.

Ces auteurs ont eu soin de se mettre en garde contre l'uniformité apparente qu'implique ce terme géographique, *la France.* Il n'y a que de très petits peuples qui soient homogènes. Contrastes et diversité se rencontrent dans tous les pays. Le climat, le milieu, façonnent diversement les habitans de la plaine et de la montagne, les populations agricoles et marines, les gens du Nord et ceux du Midi. Des traits ineffaçables distinguent entre eux, Bretons, Flamands, Provençaux et Gascons. Malgré la monotonie dont la civilisation industrielle nous menace, des traditions aussi se perpétuent, d'anciennes provinces conservent quelque chose de leur esprit séculaire, que M. Montégut, avec la pénétration du sens historique, évoquait ici même. A quelques lieues de distance, une petite ville manufacturière, démocratique et radicale, grandit à côté d'une autre ville où ces idées modernes sont ignorées ou méprisées. Les deux extrêmes peuvent même, comme à Lyon, se trouver en présence. Que de Paris enfin dans Paris!

Comme elle est dans l'espace, cette variété est aussi dans le temps. Il y a bien une physionomie essentielle de la nature française que les écrivains anciens ont déjà signalée avec une précision lapidaire, mais son caractère principal est la mobilité. Caton l'Ancien dit des Gaulois qu'ils aiment passionnément deux choses, se battre et parler avec finesse : César les décrit variables dans leurs desseins, inconstans dans leurs résolutions et surtout avides de nouveautés; Flavius Vopisque les proclame la nation la plus turbulente de la terre, toujours impatiente de changer de chef ou de gouvernement; et Tite-Live mentionne leurs alternatives d'enthousiasme facile et de découragement soudain. Tels encore les juge M. Hillebrand au XIXe siècle. Tantôt, dit-il, c'est le prestige éclatant et tantôt la défaite, une égale promptitude à l'exaltation comme à l'abattement et à la tristesse, une participation passionnée à l'état, ou une indifférence désespérée. Pessimisme et optimisme se succèdent dans la vie publique presque sans transition. Légers en politique, prodigues des deniers de l'état, ne suivant que l'impulsion du moment, ces mêmes Français, lorsqu'il s'agit de leurs cir-

constances personnelles, deviennent réfléchis, prudens, économes. Chez eux, superstition et manque de foi, frivolité de mœurs et sens de la famille, rhétorique pompeuse et goût le plus sobre, se rencontrent pareillement. C'est aux Français que s'applique le mieux la définition que donne Montaigne de la nature humaine « ondoyante et diverse. »

Le secret de tant de variations, M. Hillebrand l'a découvert dans l'opposition directe de notre tempérament infiniment excitable et de notre intelligence claire et lucide.

Notre goût de l'ordre, cette lumière de l'esprit, de la netteté, de la précision se révèle dans notre langue de plein soleil, qui écarte les ambiguïtés, les faux-fuyans, qui est la langue même des contrats et des traités. Mais cette clarté même parfois nous égare; parce qu'elle est dans nos idées, nous sommes tentés de croire que la logique est dans la nature, et de conclure avec Descartes *que toutes les choses clairement conçues sont vraies.* Il faut vaincre ces dispositions de l'entendement si l'on veut pénétrer les problèmes de la vie. M. Brownell s'autorise sur ce point des critiques de M. Doudan, de M. Taine, qui a si puissamment réagi contre le rationalisme classique. « Nous ne pouvons, écrit M. Doudan, nous accommoder d'idées vagues, et l'homme qui n'a que des idées claires ne découvrira jamais rien. » — « Le Français, dit de même M. Renan, ne veut exprimer que des choses claires; or les lois les plus importantes, celles qui tiennent aux transformations de la vie, ne sont pas claires; on les voit dans une sorte de demi-jour. C'est ainsi qu'après avoir aperçu la première les vérités qu'on appelle maintenant le darwinisme, la France a été la dernière à s'y rallier. » Ce même penchant rationaliste, d'après M. Brownell, incline nos romanciers à peindre les caractères non pas complexes, illogiques, comme ils apparaissent dans la réalité, mais simples, ne se démentant presque jamais. C'est surtout en politique que la méthode rationaliste présente le plus d'inconvéniens, car elle s'exerce sur la matière vivante, elle cherche à fondre l'état et la société dans le moule de ses constructions idéales, sans tenir compte des intérêts de tout ordre, et au mépris de l'expérience traditionnelle. Le danger du rationalisme devient extrême, lorsque ce genre d'esprit se joint à l'*Erregbarkeit*, à cette irritabilité française, comme l'appelle M. Hillebrand, qui nous engage si promptement dans les aventures, nous pousse à tout renverser, avec la certitude d'édifier aisément sur table rase avec plus de symétrie et de logique, et qui a donné à la révolution française son double aspect de rationalisme et de sauvagerie, de déesse Raison et de Guillotine.

Après le rationalisme et l'excitabilité, c'est notre instinct social qui frappe les Anglais, les Allemands, les Américains du Nord, si

flegmatiques et individualistes, si aisément éloignés de leurs semblables par les moindres divergences, ne s'associant que par groupes restreints, contrairement aux Français, êtres sociables par excellence, soumis à toutes les influences de l'opinion et de la mode, divisés sans doute comme partis, mais étroitement unis comme peuple, et enserrés dans le réseau d'une centralisation excessive.

Telles sont, d'après M. Hillebrand et M. Brownell, les facultés maîtresses, dont nous allons suivre l'influence déterminante sur la religion, l'éducation, la famille, les mœurs sociales, l'art et la vie publique.

II.

Rien n'accuse mieux les dissemblances entre nations que la nature du sentiment religieux propre à chacune d'elles. Les dispositions natives contribuent à modeler les idées religieuses, qui réagissent à leur tour. Un peuple se forme sa religion comme la tortue fabrique sa carapace. Arrivée à l'âge adulte, la tortue, pour peu qu'elle soit douée, s'apercevra que sa carapace la ralentit; mais comment s'en délivrer? Sa structure détermine sa manière d'agir.

Considérez en Angleterre le puritanisme. Sorti de la vie même du peuple, à un moment de son histoire, il en a transformé les habitudes morales. De la joyeuse Angleterre, comme l'appelait Shakspeare, il a fait une nation sévère et rigide. Ce pli qu'il a laissé à la classe moyenne n'est pas encore effacé. Or qu'est-ce que le puritanisme? M. Brownell le définit: « L'excès de l'esprit individuel, manifesté par l'éducation de la conscience. » En d'autres termes, c'est l'exaltation de l'individualisme dans la sphère morale.

La France, au contraire, d'après M. Brownell, a conservé le catholicisme parce qu'il est l'expression de l'instinct social. Les liens des fidèles avec leur église sont bien plus resserrés que dans les pays protestans. Par la confession, par la fréquence de ses rites, l'église, confidente, directrice et consolatrice, prend charge entière du domaine de la conscience. « Comme la conscience est la source la plus élevée des actions humaines, dans la mesure même où l'individu se résigne à mettre cette charge en d'autres mains, il place en dehors de lui le vrai sens de sa nature morale, » son individualité tend à s'effacer, son initiative personnelle à s'alanguir. Au contraire, ses rapports avec autrui deviennent plus sensibles et plus importans: de là son respect pour l'opinion, son souci de se mettre en harmonie avec son milieu, son zèle à remplir des devoirs sociaux. L'homme qui n'a d'autre guide que la conscience devient aisément la proie du doute, de l'anxiété, sa conduite peut être, par suite, hésitante, incertaine; le catholicisme implique, au contraire,

soumission à une tutelle extérieure, à une règle précise : il est plus aisé de s'y conformer. — Toute morale française est en une certaine mesure une morale sociale. Détaché de l'église, le Français a pour le diriger dans la vie une autre religion, l'honneur. Le code de l'honneur est également simple, car la société, qui l'a créé et qui l'impose, sait ce qu'elle estime et ce qu'elle méprise ; tandis que le devoir est souvent obscur. Le connaître semble parfois plus malaisé que de l'accomplir.

De même qu'il favorise l'individualisme moral, le protestantisme, avec sa multitude de sectes, offrant un *minimum* de religion, se concilie plus aisément avec l'individualisme intellectuel, s'adapte d'une façon plus souple à l'évolution de la pensée moderne. L'anglicanisme philosophique, dont M. Hamerton cite de curieux exemples, ne garde de la religion que le nom et la forme (et les gros traitemens), et s'associe à la liberté mentale la plus absolue, aux derniers résultats de l'exégèse, à la parfaite indifférence au dogme. Imaginez des *clergymen*, pour qui l'existence d'une déité consciente et pensante semble fort douteuse et la survivance au-delà du tombeau un pur rêve, qui prétendent concilier la religiosité et la liberté d'examen, qui unissent l'agnosticisme philosophique à la morale chrétienne et n'ont conservé que le parfum du vase vide. Rien d'analogue dans le catholicisme. Les opinions personnelles en matière de dogme ne sont pas tolérées chez le laïque, ni la moindre dissidence chez le prêtre, plus tourné vers la direction des consciences et la charité que vers la culture intellectuelle. L'organisation des œuvres pratiques, des institutions charitables, est une des plus belles pages du catholicisme contemporain et compense le peu d'activité qu'il développe dans le domaine de la pensée.

En matière politique, enfin, bien que la France soit devenue depuis un siècle le théâtre de la lutte ardente entre l'esprit sacerdotal et l'esprit laïque, en réalité, l'Église catholique, qui continuait les traditions despotiques de la Rome païenne, n'a pas été sans influence sur l'État moderne, qui se tourne aujourd'hui contre elle. La révolution, par son infaillibilité, son intolérance, sa centralisation, son zèle à établir en France l'unité de pensée et l'unité de dogme, ses visées universelles, se rapproche, d'après M. Hillebrand, du catholicisme, qu'elle prétend anéantir. La domination, la tutelle excessive de l'État, substituée à celle de l'Église, ne favorise guère l'initiative individuelle, le sentiment de l'indépendance, le libre développement de l'énergie personnelle, et un peuple vaut ce que valent les individus qui le composent.

La religion romaine ne convient plus qu'à une partie du peuple français. Parmi ses fidèles, s'il faut en croire M. Hamerton, il en est dont l'adhésion est purement extérieure, tient à la mode et au

bon ton, à la décence et à la pompe que l'Église prête seule aux circonstances solennelles de la vie : naissance, mariage et mort, dans une société civile misérablement dépourvue d'éclat. Chez ceux mêmes dont la pratique est plus assidue, elle se concilie avec une sorte d'épicurisme doux et tempéré. L'ascétisme qu'elle a organisé dans son sein, l'Église n'a jamais pu l'imposer à la société. En France, comme en Angleterre, les hautes classes, qui vivent dans le confort et dans le luxe, sont celles qui se piquent le plus de suivre la doctrine de Jésus, toute de renoncement et de simplicité de vie. Les femmes surtout sont attachées à l'Église, qui leur prodigue ses consolations, ses trésors d'indulgence. Elles voient le monde à travers ses vitraux colorés. M. Hamerton est étonné de l'importance d'un évêque dans son diocèse, des titres de prince du sang, *monseigneur, Votre Grandeur*, qu'on lui donne, des honneurs qu'on lui prodigue; c'est la seule autorité morale encore debout, le seul représentant d'une institution auguste et d'une tradition sacrée.

L'éducation, non moins que la religion, présente en France des caractères très tranchés, lorsqu'on la compare aux habitudes anglaises et germaniques. Les jeunes gens de la classe moyenne sont élevés dans les lycées, ces tristes geôles de la jeunesse captive. La direction morale y est à peu près nulle. « Elle se borne, en réalité, écrit M. Hillebrand, à soumettre tous les élèves à une égale discipline, à demi militaire, à demi claustrale. Il n'est pas jusqu'à l'uniforme du collège qui n'indique que le soin de l'individualité vivante est le moindre souci des éducateurs. » La seule éducation réelle, c'est celle que les jeunes gens se donnent les uns aux autres. Ils se forment entre eux le caractère ou le dépravent. Joignez à cela les conditions défavorables qui résultent du séjour des grandes villes. « Déjà, dit M. Hamerton, les médecins distinguent (chez les jeunes gens) un type à l'esprit aiguisé et sarcastique, d'une infériorité physique visible, » pur produit de l'éducation parisienne. Après avoir passé nombre d'examens, fait choix d'une carrière, le jeune homme, vers trente ans, songe à fonder une famille, à se mettre à la recherche d'une union convenable. Mais il importe, au préalable, qu'il connaisse la vie, qu'il ait fait les expériences dangereuses et comme épuisé sa curiosité : la maxime *Il faut que jeunesse se passe* a été élevée en France, d'après M. Hillebrand, à la hauteur d'un principe moral.

M. Hamerton a observé avec étonnement l'éducation provinciale de la jeune fille de bonne famille, fort différente de celle des jeunes filles déjà mondaines que l'on rencontre à Paris. Le principe dominant, c'est que l'atmosphère morale de cette éducation ne saurait être trop innocente, trop vertueuse, trop religieuse. Pas un

seul livre qui n'ait été examiné ne tombera entre ses mains; l'histoire même est expurgée, comme toute notion d'art et de science. Elle n'aura, pour ainsi dire, d'opinions personnelles sur quoi que ce soit; elle vit au milieu des siens, joyeuse, obéissante, cordiale. Peu de distractions, beaucoup d'exercices de piété. L'entrée au couvent en est parfois la conséquence (1). « Toute jeune fille bien élevée éprouve des accès de saint enthousiasme où elle considère le cloître comme la vocation la plus haute, » et il suffit souvent d'un rien, d'un nuage, d'une déception pour décider si elle sera mondaine ou carmélite. Il en est qui consentent au mariage par soumission à leurs parens; mais alors, c'est le prêtre et non le mari qui reste le confident des peines et des pensées secrètes. Toutes, assurément, ne reçoivent pas une éducation aussi religieuse; mais on les maintient dans cette innocence, elles n'ont aucune liberté, elles ne sortent pas qu'on ne les accompagne. L'appréhension des parens, c'est que, livrée à elle-même, leur fille ne fasse quelque sot et fâcheux mariage. — Quel contraste avec l'indépendance des jeunes Anglaises et Américaines, dont la préoccupation constante est de s'emparer de l'imagination d'un homme, de conquérir un mari! En France, il n'y a que dans la classe des paysans et des ouvriers où les jeunes filles aient autant de liberté qu'en Angleterre, en Amérique ou en Allemagne. Si les romanciers français choisissent l'adultère comme sujet de prédilection, M. Hamerton ne l'attribue nullement à sa fréquence, mais uniquement à ce fait qu'il est interdit aux jeunes filles françaises d'éprouver avant le mariage la moindre velléité d'attachement de cœur, et qu'elles n'offrent, dès lors, aucun intérêt romanesque.

Dans le mariage français se retrouvent les deux traits dominans de notre caractère, rationalisme et instinct social. « Il n'est ignoré de personne, dira M. Hillebrand, que la famille française est fondée sur le mariage de raison. » D'après M. Brownell, l'individualisme étant inconnu en France, tout y étant organisé en vue de la société et de l'opinion, il serait contraire aux tendances nationales de laisser une institution aussi importante que le mariage entièrement à la fantaisie des personnes intéressées. On se marie, en France, moins pour soi que pour les autres, rarement au-dessus ou au-dessous de sa classe. Les mésalliances inspirées par la passion y sont fort rares. Pendant les vingt années qu'il a vécu en France, M. Hillebrand n'a jamais entendu citer un jeune homme de famille qui ait épousé l'institutrice de sa sœur, ni une jeune fille qui se soit laissé enlever par le précepteur de son frère. « On sait, ajoute-t-il,

(1) Le nombre des femmes engagées dans les ordres monastiques a doublé en France depuis un siècle.

que de pareils faits se produisent presque journellement dans les pays de race germanique, sans parler d'extravagances plus grandes encore en Angleterre. » M. Hamerton considère le mariage français comme une alliance entre deux positions sociales plutôt qu'entre deux personnes. On pourrait le définir un acte notarié suivi d'une marche nuptiale. Non que les Français soient précisément des coureurs de dot; mais les considérations de fortune pèsent pour eux d'un grand poids.

Dès lors il importe peu que les personnes se connaissent avant de s'épouser. Il y a même à cela de très grands obstacles. M. Hamerton remarque que, dans la bonne société de province, « les règles pour les préliminaires du mariage sont aussi sévères que celles qui imposent l'observation du dimanche en Angleterre ou en Écosse. » La conclusion humoristique des exemples qu'il cite, c'est que l'idéal serait de demander la main d'une personne qu'on n'a jamais vue. Ils se sont rencontrés peut-être pour la première fois un mois avant de se rendre à la mairie et à l'autel. Les découvertes viendront après.

Ces découvertes seront la plupart du temps assez agréables, nos auteurs se plaisent à le constater. Élevée comme nous l'avons vu, la jeune fille, selon les probabilités, deviendra une femme fidèle, ordonnée, attachée à ses devoirs. Le mariage de convenance n'exclut même pas l'idée d'amour. » Au témoignage de M. Hillebrand, « la plupart des mariages français sont plus heureux que nos mariages d'inclination. »

Une telle conception du mariage a pour conséquence logique l'indissolubilité : « Le mariage allemand, étant fondé sur l'inclination, doit cesser lorsque l'inclination cesse. A une conscience délicate il peut même paraître coupable s'il survit à l'inclination. » Le mariage français est au contraire une institution purement civile et sociale, dans laquelle sont placés les intérêts de tiers mineurs, et qui, en tant que garantie d'ordre public, ne devrait pas être touchée. L'extrême facilité du divorce, qui existe en Amérique, est sévèrement jugée par M. Brownell comme l'abandon d'une des conquêtes les plus précieuses de la civilisation sur l'anarchie originelle.

La famille une fois constituée, un autre trait caractéristique de nos mœurs françaises, c'est le petit nombre des enfans dans la classe moyenne et la haute classe : on en compte rarement au-delà de trois. Là encore agit ce rationalisme prudent qui a présidé au mariage, et qui exige maintenant qu'on n'ait pas plus d'enfans qu'on n'en pourrait élever dans la richesse et le bien-être. En limitant la liberté de tester, le code a eu pour conséquence de restreindre la procréation dans les familles aisées. Le père

n'est pas propriétaire, il n'est que le dépositaire de sa fortune; il ne peut en disposer à son gré, déshériter le fils indigne, favoriser au-delà d'une mesure très restreinte le plus méritant. Cette part assurée de l'héritage paternel énerve singulièrement, chez les enfans, l'esprit d'entreprise et d'initiative. L'opposition, à ce point de vue, est extrême entre la France et l'Angleterre, où les filles sont à peine dotées, où les cadets de famille n'ont d'autre patrimoine qu'une bonne éducation et une instruction supérieure, et vont chercher fortune au loin.

M. Hillebrand note encore la tendresse extrême, aveugle, des parens français pour leurs enfans. L'enfant devient le personnage principal de la maison, le seul intérêt, le seul souci. L'éducation de la famille le laisse la plupart du temps livré à toutes ses fantaisies, à tous ses caprices; le collège et l'internat sont destinés à y remédier. Les études terminées, les parens ne se séparent pas de lui volontiers. Les filles ne se marieront pas au loin. Les fils, autant que possible, continueront dans la ville natale les affaires de leur père, ne chercheront pas à émigrer, à se rendre indépendans. La famille germanique, anglaise, américaine, se dissout naturellement par l'émancipation des enfans et la fondation de nouveaux foyers, les liens qui relient les divers membres sont assez faibles et faciles à relâcher : la famille française, au contraire, œuvre de l'intelligence ordonnatrice, organisatrice et sociale, forme une association plus étroite et plus durable. Rien n'est touchant comme l'amour des fils pour leur mère, l'union des frères et des sœurs, des cousins et des cousines, l'assistance et les secours qu'on se prête, les sacrifices à l'honneur du nom, la mémoire, le culte des morts.

III.

Les Français ont l'instinct de la sociabilité développé au plus haut degré, tous nos auteurs sont d'accord sur ce point. Mais il faut distinguer Paris et la province, avec sa vie paisible, un peu somnolente et retirée. La société y est en outre très divisée par les opinions politiques et religieuses; une importance bien plus grande est attachée à la situation extérieure qu'à la culture d'esprit; les sexes vivent très séparés. Les dames de province, surtout excellentes ménagères, évoquent aux yeux de M. Hamerton le gracieux tableau de Murillo, où l'on voit des anges occupés à la cuisine. Elles ont le goût de la propreté et de l'ordre. « Aucune jeune bourgeoise, dit M. Hillebrand, ne porterait la soie mince, le linge douteux, la chaussure éculée d'une baronne allemande. » Mais ce n'est plus l'élégance parisienne : « Il faut connaître la pro-

vince, ses académies, ses jockey-clubs, ses filles entretenues, son journalisme, si l'on veut se rendre compte que les Français sont pourtant susceptibles d'une certaine lourdeur. »

M. Hamerton a su esquisser avec l'humour d'un peintre de genre la vie d'une petite ville de province aisée, avec son tribunal, sa sous-préfecture, le vrai cadre d'une vie de philosophe par la simplicité des habitudes, la modération des désirs. Mais cette vie se résume ainsi : bonne chère et commérages, curiosité microscopique, grande paresse intellectuelle, perte de temps effroyable en flâneries, ignorance extrême des autres pays, des langues, des voyages, de tout ce qui dépasse l'horizon borné, et, aux yeux d'un moraliste sévère, absence complète de tout noble effort.

Ce qu'il y a surtout de notable dans la vie de province, c'est l'économie. On songe aux enfans, à la dot des filles. Il est rare qu'on dépense son revenu. La fortune financière de la France repose sur l'épargne, comme celle de l'Angleterre et de l'Amérique sur l'extension des besoins, qui exige un double travail et une double production. Les Anglais et les Américains ne sont pas aussi prudens que les Français, pas aussi capables de limiter leurs désirs, d'accepter de modestes positions avec contentement. Gagner énormément d'argent, pour le dépenser souvent d'une façon extravagante, c'est là où tendent toutes les pensées, toutes les actions. Le bien-être que les Français cherchent à s'assurer par l'exercice continu de l'épargne, les Anglais, les Américains se le procurent par l'esprit d'entreprise, puissant stimulant à l'initiative de l'individu, à l'expansion coloniale.

Il n'y a qu'un *far-west* où les Français aient le goût d'émigrer, où tous ceux qui ont courage, énergie, talent, viennent chercher fortune, mais où l'on ne trouve ni terrains à distribuer, ni vastes territoires libres; ce far-west, c'est Paris. Là, dans la concurrence acharnée, dans la poussée effroyable, il faut se faire sa place au soleil, conquérir la notoriété, la richesse et la mode. Là que d'illusions déçues, de rêves envolés! que d'amertumes, que de désespoirs, que de soifs de vengeance dans l'énorme ville, gloire du pays qu'elle a parfois menacé de ruine!

Si vous ne regardez que les sommets de la société, l'instinct social, dont parle sans cesse M. Brownell, s'y épanouit dans toute sa fleur. « Nature et culture, dit de même M. Hillebrand, ont fait du Français l'être le plus achevé que l'humanité connaisse. » Il possède toutes les qualités qui rendent la vie élégante et facile : gaîté d'esprit, philosophie enjouée, contraire à la morosité habituelle des Septentrionaux, besoin d'une perpétuelle excitation du dehors, large tolérance pour les idées et pour les personnes, relations aisées, égoïsme tempéré, amour-propre qui veut plaire

plutôt que s'imposer, et se tourne en amabilité, amitié discrète, sans trop d'intimité, qui fait ouvrir le salon, non la maison, car une amitié exclusive nuirait à la sociabilité; bref, une facilité de relations également éloignée de la raideur britannique, de la morgue allemande, de l'obséquiosité italienne, de la rudesse américaine. L'Allemand, tel que le peint M. Hillebrand, est grossier, susceptible, d'un abord peu agréable, parfois même intraitable en sa pédanterie lourde, ou bien d'une familiarité indiscrète, d'une franchise qui, sous prétexte de sincérité, consiste à dire des choses désagréables. Non-seulement le Français se garde de blesser son prochain, mais il ne peut s'empêcher de le caresser, même aux dépens de la vérité. La parfaite sincérité et le désir de plaire sont inconciliables. Les Anglais, d'après M. Hamerton, se montrent peut-être plus sincères; leur hypocrisie s'exerce surtout en matière religieuse. En France, la société doit au léger mensonge beaucoup de sa douceur.

Les femmes françaises font le charme de la vie sociale. M. Hillebrand refuse aux Allemandes la grâce, la dignité ; elles lui paraissent à la fois gauches et sentimentales. M. Hamerton reproche aux Anglaises leur puritanisme anguleux. Les Américaines, d'après M. Brownell, se conduisent presque en rivales de l'homme, dans la lutte pour la vie; elles regrettent leur infériorité, aspirent aux vertus masculines, dominent leurs émotions et leurs sentimens. Les Parisiennes au contraire, telles que les jugent nos trois auteurs, restent femmes et n'ont rien perdu de leur influence. Elles savent régner dans un salon, se procurer des relations flatteuses et utiles, éveiller perpétuellement l'intérêt. Un peu frivoles peut-être, s'il s'agit de religion, de morale, de constance ou de sensibilité, — elles apportent à la coquetterie, à la toilette, le plus grand sérieux. Elles s'entendent à faire valoir leurs avantages, un joli pied, une voix agréable. Mais leur coquetterie est plus innocente qu'on ne le suppose; en tout cas, le désir d'être préférée semble plus naturel que le contraire. Jamais elles ne se résignent à vieillir.

M. Brownell ne peut assez admirer la conversation, la gaîté, la malice raffinée d'un salon parisien. La France, où s'est fondé l'ordre des silencieux trappistes, représente aux étrangers la nation jaseuse par excellence. Cette conversation parisienne les étonne comme quelque chose d'unique. Glisser légèrement sans appuyer, s'arrêter sur la pente d'un développement qui exigerait trop d'attention, tournerait au monologue et finirait par ennuyer, passer des idées les plus générales aux plus gracieuses médisances, railler et complimenter, élever des idoles pour les cribler de traits moqueurs, voilà qui est parisien. Quelle dépense, dans nos salons, d'esprit délicat, sans autre avantage que l'amusement de l'heure présente!

Mais que reste-t-il de la fusée brillante et rapide une fois tirée, de la bulle de savon irisée qui éclate au premier souffle?

Une manière d'être, inséparable de toute vie sociale, c'est la vanité. On se recherche, on s'assemble par désir de gagner l'approbation, de faire effet, de « montrer soi supérieur. » Cette pénétration si fine et si aiguisée des ridicules de chacun, n'est-ce point en fin de compte une façon indirecte de se rendre secrètement hommage à soi-même? Aussi notre passion d'égalité, inscrite et proclamée sur tous nos monumens, semble-t-elle à M. Hillebrand singulièrement ironique, quand il voit quelle considération, quelle recherche, quelle envie s'attachent aux distinctions de tout ordre, particules, croix, dignités académiques, etc. On les sollicite passionnément, car les honneurs ne viennent pas d'ordinaire trouver le mérite silencieux, comme dit Hamlet. Pour nos talens, nos vertus et nos vices, il nous faut la galerie. Si nous défendons notre honneur, il importe que les journaux citent nos noms et les témoins du duel. Il n'est pas jusqu'au criminel qui, du fond de sa cellule, ne se préoccupe de la presse. « Rien, dit Voltaire, n'est aussi désagréable que d'être pendu obscurément. »

Beaucoup de vie sociale a pour conséquence peu de vie personnelle intime et profonde : dans la proportion même où l'une se développe, l'autre se restreint et s'atrophie. Allemands et Anglais prétendent que les Français vivent pour le présent, la mode, l'actualité, le désir de plaire, beaucoup plus que pour eux-mêmes. L'individu a moins d'importance que n'en ont les relations des individus entre eux. On se demande, non « Qui êtes-vous? » mais « Qui connaissez-vous? » C'est moins par l'énergie individuelle que par ses relations, que l'on se pousse très avant dans le monde, par l'intelligence du milieu social, l'art avec lequel on se concilie la bienveillance, l'approbation, l'estime autour de soi. Dès lors, la lutte pour la vie ne présente pas cette rudesse, cette âpreté, cette sécheresse, que lui donne l'individualisme à outrance des Américains. Cet individualisme, écrit M. Brownell, nous a débarrassés du despotisme politique et du despotisme social qui règne en Angleterre; nous lui devons nos opinions, nos religions individuelles, mais nous ne sommes pour ainsi dire que des individus sans individualité, tous absorbés par une occupation identique, les affaires et les entreprises. Notre société américaine est encore à l'état de chaos. En nous donnant l'homme, elle nous a privés du milieu qui le forme et l'affine. A Paris, au contraire, sous l'uniformité extérieure et les manières impersonnelles, on discerne bien vite une étonnante variété de mondes et de milieux.

Un dernier trait de notre société parisienne, que soulignent M. Hamerton et M. Brownell, c'est l'esprit positif, l'absence d'en-

thousiasme, un certain penchant à l'ironie, au persiflage universel. Les Français, d'après M. Hamerton, semblent moins disposés que les Anglais aux sentimens de respect et de mépris, ils considèrent d'habitude le monde avec une indifférence plus aisée, ils ne vénèrent pas beaucoup quoi que ce soit ou qui que ce soit, mais ils sont prompts à reconnaître les qualités et les mérites des gens et des choses. Ils subordonnent, d'après M. Brownell, leur sensibilité à leur intelligence. Le modèle de bon goût et de bon ton, c'est Philinte qui veut que l'on soit sage avec sobriété. Même en amour, où l'Italien est passionné, l'Allemand sentimental, l'Anglais sérieux, le Français se montre peut-être plus spirituel que sincèrement ému. Il n'est pas jusqu'au dévergondage qui ne soit modéré par le rationalisme. Mme Cardinal, en mère pleine de sens, exige que ses filles gardent toujours le sentiment des convenances. Si l'on excepte le naturel méridional, il y a une tempérance générale dans les discours, les gestes, les habitudes. Rien de cette ivrognerie, de cette gloutonnerie, si fréquentes en Allemagne et en Angleterre. En somme, un caractère raisonnable, peu favorable à l'exaltation. M. Brownell cite à l'appui de sa thèse M. Taine, qui compare les Parisiens aux Athéniens ; et Victor Hugo, lorsqu'il écrit avec son emphase habituelle : « Paris a été trempé dans le bon sens, ce Styx qui ne laisse pas passer les ombres. »

IV.

C'est dans notre art que les critiques étrangers cherchent le reflet de nos mœurs et de notre esprit. Il n'y a pas de nation, remarquent-ils, où les artistes vivent plus rapprochés de la société, forment moins une classe à part, pensent plus au public, pour accepter ses goûts ou pour lui imposer les leurs. Joseph Prudhomme a consacré par un axiome le prestige dont les artistes jouissent dans la société parisienne : « La seule aristocratie est l'aristocratie du talent. » L'art participe à la *sainteté* que le rang et la richesse obtiennent seuls en Angleterre. Notre littérature, ainsi pénétrée de vie sociale, ne répand pas cette odeur de mansarde, de bibliothèque, d'atelier ou d'école que M. Hillebrand trouve si désagréable à respirer dans la littérature allemande.

De tous nos genres, le plus original, ou du moins celui que nous avons poussé à son plus parfait développement, c'est la comédie. Addison qualifie en ce sens la France de nation comique, et Henri Heine nous désigne irrévérencieusement comme « les comédiens ordinaires du bon Dieu. » Pas de comédie sans vie de société; aussi serait-on fort en peine de citer une pièce passable dans tous les ouvrages classiques de l'Allemagne : leur ironie est com-

mune ou basse, ou trop amère, leur satire tourne à la farce. Chez nous, au contraire, de Molière à notre temps, quelle abondance d'auteurs, quelle fécondité, quelle variété d'observation, quelle vivacité du dialogue, quelles vues légères sur le monde, quelle intuition des ridicules, quelle expression claire et profonde de notre instinct social et mondain ! Rien n'est plus apprécié, plus exporté, que notre littérature dramatique, de Stockholm à Séville, de Londres à Odessa, de New-York à Buenos-Ayres.

Il en est de même de nos romans. Mais des juges exigeans, tels que M. Brownell, trouvent que nos romanciers créent des caractères trop simples, trop logiques, soit que les modèles eux mêmes manquent de complexité, soit que l'intelligence rationaliste de l'auteur recule devant la peinture « de quelque chose d'aussi peu systématique, d'aussi vague dans ses contours, d'aussi changeant, d'aussi discordant qu'un caractère réel, » avec ses alternatives de sécheresse et de ferveur, les mouvemens inconsciens, l'obscurité et l'imprévu qui sont au fond de chacun de nous. Souvenez-vous des personnages de Tourguénef et de Tolstoï, ou bien comparez Alceste à Hamlet ou à Faust. Comme la figure d'Alceste se découpe nette et arrêtée, semblable à un profil de médaille ! Faust et Hamlet se perdent comme des fantômes dans le crépuscule et dans la nuit. Ils échappent à notre analyse. Nous ne pouvons leur donner qu'un long commentaire de rêveries.

La rêverie, la sensibilité profonde et, pour tout dire, la poésie, voilà ce que nous refuse M. Brownell, et cela à cause de l'excès même de notre civilisation. « A mesure que la civilisation avance, la poésie décline, » remarque Macaulay. Il est certain qu'aucune œuvre n'égalera jamais la Bible, Homère, fruits de la barbarie au contact d'une civilisation naissante. D'après l'auteur américain, nous sommes trop impersonnels, trop livrés à la vie sociale pour sentir et créer des œuvres poétiques. La sensibilité ne s'exalte que dans la solitude, au spectacle du sublime, qu'inspire la grande nature. C'est ce qui faisait dire à Stendhal qu'une haute chaîne de montagnes aux pics neigeux, à l'horizon de Paris, eût changé toute la littérature française. Notre sensibilité poétique nous vient du Léman avec Rousseau, des tropiques avec Bernardin de Saint-Pierre, de la forêt germanique avec Goethe, de la plaine russe avec Tolstoï. — Ainsi présentée, la thèse de M. Brownell paraîtra beaucoup trop systématique. Un critique anglais en a fait la remarque dans l'*Athenæum ;* son appréciation du caractère français rappelle la définition du caractère normand que donne M. Anatole France, à propos de M. Guy de Maupassant, « plein de ferme et haute raison, point rêveur, peu curieux des choses d'outre-tombe. »

Elle ne saurait convenir à l'esprit religieux du Breton, par exemple. Bien des courans ont sillonné la France en sens contraire depuis un siècle ; esprit guerrier du premier empire, lyrisme religieux de la Restauration, enthousiasme romantique de 1830, esprit positif du second Empire, pessimisme après nos défaites. Qui refuserait la personnalité intense et la vie intérieure à un Alfred de Vigny, à un Sully-Prudhomme, la sensibilité féminine presque maladive à un Michelet, la religiosité naïve à un Millet, le sens de la nature à notre école de paysagistes? Tout au plus pourrait-on soutenir que nous goûtons ces émotions chez nos peintres et nos poètes moins par affinité que par contraste avec l'aridité de nos cœurs, desséchés par la vie mondaine.

Accessibles à la poésie, à nos heures propices et attendries, nous formons surtout, dans notre élite, une race d'artistes achevés. M. Brownell, M. Hillebrand, nous accordent sans conteste le goût, le sens de la forme et de l'élégance, par lequel nous nous rattachons étroitement à la renaissance italienne. Cette divinité multiple et confuse qu'on appelle la nature nous a doués du génie plastique, comme les Allemands du génie musical. Notre sculpture française reste sans rivale. Nous n'admettons pour chef-d'œuvre, dans tous les genres, que les œuvres d'une exécution achevée. Les intentions les plus élevées, les conceptions les plus profondes, dont, par exemple, les historiens de la littérature allemande font tant de cas chez leurs classiques, ne comptent pas pour nous, sans la perfection de la forme. Créer et inventer ne sauraient nous suffire, nous voulons construire et ordonner. Le style est en France une religion qui a eu jusqu'à des martyrs (1).

Il est enfin un argument que les étrangers sont assez disposés à tirer de notre art français pour formuler des conclusions défavorables à notre moralité. Rien, assurément, n'est difficile à apprécier comme la moralité d'une société prise dans son ensemble. Les documens officiels renseignent d'une manière insuffisante sur les habitudes clandestines. Mais un signe assez probant, ce sont les sujets traités par les romanciers, bons observateurs d'ordinaire, et le goût du public pour ces sujets-là. Jugez donc les mœurs anglaises d'après la décence extrême de sa littérature romanesque. Les écrivains tudesques se croiraient déshonorés s'ils cherchaient à amuser leurs lecteurs. Au contraire, les écrivains français se sont attribué le monopole d'une certaine littérature que déjà Goethe jugeait sévèrement : il accorde à nos auteurs la clarté, la grâce, l'art de persuader et de plaire, mais il leur refuse « principes et piété. » —

(1) Gustave Flaubert.

M. Matthew Arnold va plus loin encore : il ne voit en France que *des sectateurs de la déesse Lubricité*.

M. Hillebrand, M. Hamerton, M. Brownell, sont unanimes à combattre un préjugé si ridicule. C'est, disent-ils, banalité de mauvais goût chez les Allemands et les Anglais, que cette dépréciation des mœurs françaises. Ce n'est pas toujours la société que peignent les gens de lettres, c'est souvent aussi leur société, ce qui est un peu différent. M. Hamerton nous a déjà expliqué pourquoi les Français, dans les romans, ne se livrent à d'autre occupation que de courtiser la femme de leurs voisins ou de leurs amis ; c'est que la sévérité de l'éducation des jeunes filles et la rigidité des préliminaires du mariage ne laissent aucune place aux histoires d'amour innocentes et intéressantes ; le romancier aux abois n'a d'autre refuge que l'adultère. D'ailleurs, le reproche d'immoralité s'adresse en ce cas à tout le public d'Europe et d'Amérique, car, avec les classiques grecs et latins, les romans français forment la plus cosmopolite des littératures. Originaux et traductions se débitent à Londres par milliers, et les revues morales, telles que le *Saturday Review*, reprochent aux jeunes mariées d'en faire leurs livres de chevet. Nous nous fournissons abondamment chez les Anglais de livres décens et nous offrons en échange aux lectrices d'outre-Manche nos livres d'une saveur plus accentuée, dont elles se montrent très friandes.

Le décorum anglais est plein de contradictions, d'anomalies bizarres. M. Hamerton observe que les cas d'immoralité dans la société anglaise, révélés par les journaux, au cours des procès en divorce, jusque dans les détails les plus crus et dans les termes les moins voilés, suffiraient chaque année à approvisionner largement toute une école naturaliste qui ne le cèderait en rien à la nôtre. Cette publicité, autorisée en Angleterre, sans doute dans le dessein honnête d'effrayer par l'exemple et d'humilier les coupables, est interdite en France. En sorte que les Français tolèrent certains récits scabreux, pourvu qu'ils soient fictifs, tandis que les Anglais ne les autorisent et ne les acceptent qu'à la condition qu'ils soient réels.

D'après M. Hamerton, la moralité de la France et de l'Angleterre diffèrent peu. Les mœurs de la haute société riche et oisive se ressemblent à peu près en tout pays. L'opinion leur est indulgente, pourvu que les apparences soient sauves. Les jeunes filles, ici et là, ne sont même pas effleurées par le soupçon. Le clergé anglais et le clergé français, privé pourtant de la sauvegarde du mariage, jouissent d'une réputation très honorable. Peut-être le séjour des petites villes, les exercices physiques, la vie en associations, détournent-ils mieux les jeunes gens d'Oxford et de Heidelberg de la ga-

lanterie facile. Les deux pays souffrent également de certaines plaies. Londres a son défilé nocturne, et même, s'il faut en croire les médecins alarmistes, un mal secret met en péril l'armée anglaise et la défense nationale. Mais la pruderie des Anglais résiste à toute évidence. Ils ont gardé de leurs ancêtres puritains ce trait d'associer leur orgueil national à leur moralité, tandis que les Français l'associent à la générosité, au courage, au point d'honneur, mais nullement à la sévérité de mœurs, hormis dans la vie religieuse.

V.

Toutes les qualités privées des Français, d'après nos auteurs, sont éminemment de nature sociale. Ils ont l'esprit, la grâce, ils se montrent aimables, secourables, sobres, modérés, économes, consciencieux, honnêtes. Comment expliquer que tant de qualités ne rejaillissent pas sur la vie politique et l'organisation de l'État, que ces mêmes hommes, si prudens lorsqu'il s'agit d'eux-mêmes, pour qui les actes les plus importans de la vie privée, vocation, mariage, accroissement de famille, gestion de fortune, sont œuvre de réflexion et de sagesse, que ces mêmes hommes mettent la légèreté la plus frivole et parfois la plus coupable dans la gestion des affaires publiques, à la fois frondeurs et routiniers, prêts à se jeter ou à se laisser entraîner dans les guerres ou les aventures? A cette question qu'il s'est posée, M. Hillebrand a déjà répondu que la clef de cette contradiction singulière se trouve dans le contraste de nos facultés maîtresses, de l'intelligence rationaliste, du tempérament excitable, de l'instinct social enfin, qui étouffe l'individualisme et laisse, aux jours de crise et de tempête, les meilleurs d'entre les Français sans résistance et sans boussole.

Le trait qui distingue le plus profondément la conception politique des Français de celle de l'Angleterre, c'est que, plus que tout autre peuple, ils ont appliqué le rationalisme à la construction de l'État moderne. On ne peut nier que le rationalisme n'ait eu ses effets bienfaisans. Mais s'il a été salutaire, c'est qu'il s'est renfermé, comme en Angleterre, dans son rôle de critique et de réforme, qu'il s'est borné à ouvrir des voies et des éclaircies dans les broussailles du passé. S'il veut fonder, il devient dangereux, car il n'y a de créations utiles que celles qui correspondent à des intérêts, à des besoins, à des habitudes permanentes. En France, ce sont les idées politiques abstraites qui sont devenues des intérêts (1).

(1) K. Hillebrand, *la France et les Français (passim)*. Nous résumons de même, sans la critiquer, la pensée de l'auteur dans les lignes qui suivent.

L'idée dominante de la révolution, comme l'ont démontré de Maistre, Tocqueville et M. Taine, c'est le rationalisme, c'est cette conception plate et mécanique du siècle dernier, d'après laquelle une constitution, une langue, une œuvre d'art, une religion, sont choses volontaires et réfléchies, créées pour l'expédient, l'opportunité, et construites de toutes pièces sur table rase. C'est un fruit desséché de l'esprit géométrique, absolument fermé à l'idée d'*organisme*, d'évolution naturelle et inconsciente, selon une loi intérieure. L'esprit rationaliste balaie la coutume, la tradition, le préjugé héréditaire, résultat de l'expérience des siècles, les institutions augustes, gages de stabilité, de mouvement sans secousse. Il a tué le loyalisme en France, c'est-à-dire l'ensemble de sentimens sur lesquels repose l'autorité traditionnelle. Cette union étroite du pays et de la dynastie, telle qu'elle existe en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, telle qu'elle se manifestait chez nous sous l'ancien régime, n'existe plus en France, en dehors d'un parti; nous ne la comprenons même plus. Les trois familles qui se sont succédé en France depuis un siècle ont fait de vains efforts pour la faire renaître. Attaquées avec fureur, elles ont été abandonnées avec indifférence au lendemain de leur chute, sauf par un petit nombre de fidèles. Ce sentiment n'est pas agonisant en France, il est bien mort.

La perte du loyalisme a eu pour conséquence l'instabilité, depuis un siècle, qui a coûté à la France tant de biens et tant de sang, et qui se concilie malaisément avec une saine force politique. Le pays a subi trois invasions, changé treize fois de gouvernement. Chaque nouveau régime a eu la prétention de modifier les mœurs publiques, d'accommoder à ses constitutions symétriques la réalité vivante, irrationnelle, irrégulière. Nous passons, aux yeux des étrangers, pour avoir foi aux théories plus qu'à l'expérience, à l'efficacité des formules abstraites, claires, intelligibles, pour des gens pressés d'appliquer l'idéal qu'ils ont conçu. Les phrases, disent-ils, et les mots ont une influence dangereuse sur un peuple si excitable. Ils admirent notre fétichisme pour la grande révolution de 1789; c'est merveille et miracle qu'elle n'ait pas encore conduit la France à sa perte.

Ce qui l'a sauvée, c'est que tous ces changemens, dit M. Hillebrand, ont été de façade et de surface. Ils n'ont pas touché aux pierres fondamentales établies par Napoléon pour y construire sa démocratie césarienne, et, depuis, les révolutions, les dynasties, les républiques et les guerres n'ont pas réussi à ébranler l'édifice. On y a fait quelques modifications, mais il est resté ce qu'il était à peu près en 1804. « Ni Alexandre, ni César, ni Charlemagne, ni Frédéric, n'ont rien exécuté de plus grand que cette œuvre de

législation et d'organisation napoléonienne, esquissée par la Convention et les Cinq-Cents... Si c'est pour le bien ou le mal de la nation, l'avenir le dira... » Code civil, concordat, université, justice, administration, Bonaparte a créé ces organes de la vie publique et de l'État moderne, et la fragilité de ses créations politiques n'a eu d'égale que la durée de ses créations législatives.

Sur ce despotisme administratif, sur cette tutelle qui exclut le *self-government,* nous avons essayé de greffer les institutions parlementaires importées d'Angleterre, le gouvernement des majorités, qui peut dégénérer aisément en oppression quand le pays n'est pas divisé en deux fractions à peu près égales qui se succèdent au pouvoir. Libertés dites parlementaires en haut, despotisme administratif en bas. C'est pourtant cette tutelle et cette routine de l'organisation napoléonienne qui permet à la machine de fonctionner, sans trop d'interruption, à travers les changemens de régime et le désordre des assemblées. En même temps, les vertus de certaines classes « fournissent l'huile. » Non moins que les institutions, ce sont les classes qu'il faut observer, si l'on veut connaître la France nouvelle.

M. Hamerton a fort bien étudié l'aristocratie française, non à Paris, où l'on ne s'occupe guère de vos ancêtres, si vous possédez d'ailleurs esprit, talent, richesse, mais en province, où l'on attache plus de prix aux distinctions sociales. Il croyait, au début, que la noblesse n'avait pas d'importance en France; des personnes mêmes appartenant à cette classe, et qui songeaient à son ancien rôle, le lui avaient dit. Il est revenu bien vite de cette impression première. En France, écrit-il, il y a une aristocratie, au sens propre du mot, comme en Allemagne et en Espagne, tandis qu'en Angleterre il n'y a qu'un *peerage,* qui jouit assurément d'un très grand prestige, mais qui n'est héréditaire que pour le fils aîné, et dont la plupart des descendans deviennent des *commoners.* En dépit de tout ce qu'on a écrit sur l'esprit de caste en Angleterre et l'esprit d'égalité en France, le préjugé féodal est plus fort dans le département français que dans la province anglaise. Il n'y avait pas dans le Lancashire, lorsque M. Hamerton y vivait, hostilité amère entre les classes. Des quatre grandes maisons aristocratiques du pays, deux étaient libérales et deux conservatrices. En France, la particule *de* sépare la province en deux camps, et rien ne prouve mieux sa valeur (1) que la façon dont les Français l'usurpent; dans un voisinage assez restreint, on ne citait pas à M. Ha-

(1) Le *de* n'a pas seulement une valeur d'amour-propre, il a aussi une valeur réelle. M. Hamerton estime qu'il équivaut à une dot d'une centaine de mille francs chez celui qui le possède à juste titre ou autrement, lorsqu'il cherche à se marier.

merton moins d'une cinquantaine de faux nobles. Usurpée, elle donne à la longue autant de considération que si on la possédait légitimement, et on ne la refuse jamais à une personne qui l'inscrit sur sa carte. On s'étonne que les vieilles familles supportent l'intrusion de tant de gentilshommes improvisés ; c'est qu'elles recrutent ainsi des alliés politiques. Le faux noble ne tarde pas à se faire accepter par le zèle de ses opinions orthodoxes, il devient légitimiste fougueux. Un membre de l'aristocratie authentique, au contraire, qui ferait adhésion à la république modérée, passerait pour un transfuge et pour un traître. Le républicain est traité en paria, dans la bonne société de province, comme l'était en Angleterre l'homme irréligieux, toléré aujourd'hui sous le nom d'agnostique. Les idées politiques du hobereau de village se distinguent par leur extrême simplicité, comme sa culture d'esprit : il méprise le commerce et l'industrie, n'estime que la chasse et la carrière militaire, ne comprend du gouvernement que l'autorité d'un chef despotique. Très patriote, très dévoué à l'administration de son département ou de sa commune, il acquiert souvent une influence fort justifiée, mais toute personnelle, toute locale et toujours précaire. Les anciennes fautes de la noblesse française, son attachement chevaleresque à un passé impossible à restaurer, la perte du loyalisme dans le pays, ôtent à cette classe toute chance d'arriver à la domination qu'elle n'a exercée en ce siècle qu'avec Charles X. En vain trente mille prêtres et cent mille dames légitimistes, par leur zèle charitable et leurs œuvres bienfaisantes, s'efforcent de gagner à leur cause les suffrages des paysans. Le sol est resté réfractaire à la semence.

Le chapitre le plus original du livre de M. Hamerton, *Autour de ma maison*, est consacré aux paysans, cette classe immense qui tient, par le bulletin de vote, les destinées de la France entre ses mains calleuses. Combien restreint est le nombre de ceux qui s'occupent de science, d'art, de littérature, en comparaison de ceux qui travaillent aux champs ! Artistes, penseurs, savans, sont isolés dans ces masses, comme des nageurs à la surface de l'Océan. On a comparé nos pays civilisés à de vastes Scythies, où dans les ténèbres épaisses, des petits points de culture intellectuelle brillent çà et là. Les habitudes nouvelles, les journaux, les livres, les chemins de fer, rapprochent ces points de lumière, ou du moins font oublier la largeur des intervalles qui les séparent, et les millions de gens qui vivent d'une autre vie. La différence entre le paysan et le bourgeois des villes est certainement plus grande que celle qui sépare les gens cultivés, d'une nation à l'autre. — Ce n'est pas que l'intelligence manque au paysan français, loin de là. — Comparant nos paysans de l'Est à ceux du comté de Kent, par exemple,

M. Hamerton constate la supériorité des premiers. Il ne les peint pas idylliques comme George Sand, ni crapuleux comme Balzac et M. Zola. Il admire leurs manières excellentes, leurs perceptions délicates, leur dignité tranquille dans la fixité des usages, surtout leur intelligence jointe à leur ignorance. Cette ignorance est difficile à imaginer quand on ne les connaît pas, et plus difficile à croire quand on les connaît. Très capables, très avisés dans leur sphère étroite, ils n'éprouvent pas le besoin d'en savoir plus long. Peu lisent aisément : toutes leurs idées leur viennent de deux sources, la tradition et la rumeur, l'une qui découle d'un lointain passé, du souvenir obscur et vague, mais singulièrement vivace de leur ancienne oppression, l'autre qui jaillit spontanément, vient on ne sait d'où, circule on ne sait comment, d'une absurdité souvent inimaginable, et qui décide de leurs votes au dernier moment. Ils comprennent du reste assez bien la légitimité, le bonapartisme, la république, mais beaucoup moins la doctrine compliquée et subtile de l'orléanisme. Ils redoutent à la fois l'ancien régime et l'anarchie. On peut faire des révolutions sans eux, mais on ne les maintient que par eux. Cette population de petits propriétaires, que le Code civil nous a donnés, et qui finira peut-être par posséder la France entière, sert de contrepoids à la démocratie des villes, turbulente et agitée par la propagande socialiste. L'école modifie, il est vrai, peu à peu la simplicité antique de cet état mental. Elle brise une tradition de mille ans. Le père croit encore à la sorcellerie, le fils a entre les mains des manuels scolaires signés du nom d'un philosophe. Avec cette demi-instruction, le paysan perdra aussi quelques-unes de ses vertus anciennes qu'implique la vie rurale, elle le laissera moins satisfait de son sort. C'est un monde qui se transforme.

Depuis plus d'un demi-siècle, les différentes « couches » de la bourgeoisie forment la classe dirigeante en France, plus nombreuse, plus riche, plus cultivée que dans les autres pays. C'est à elle surtout que M. Hillebrand a consacré son étude sur la *France et les Français*. Pour la faire connaître, il a expliqué, à son point de vue, l'esprit et les tendances de la grande institution qui la modèle et la façonne à son image, l'Université. L'organisation même de notre enseignement révèle le rationalisme symétrique et niveleur de la révolution française ; l'Université a remplacé les universités (1), ces créations du moyen âge, qui avaient autrefois leur organisation complète, fondée sur l'histoire et la tradition, leur autonomie, leurs franchises encore maintenues dans les universités allemandes

(1) On sait qu'un projet de loi pour la constitution *des universités* a été présenté à la chambre par le ministre de l'instruction publique le 22 juillet 1890.

et anglaises. L'objet de cette machine centralisée, géante, n'est pas d'instruire l'élite, le petit nombre, comme en Angleterre, mais bien de donner à la multitude une doctrine uniforme. En cela, l'Université répond parfaitement à son but : mettre une éducation libérale à la portée de la classe moyenne dans tout le pays.

La France, en matière d'enseignement, est gouvernée, depuis la renaissance, par les principes d'éducation classique, latine et grecque. C'est un point très controversé, de savoir si ce programme répond aux exigences de la vie contemporaine, de la civilisation économique et industrielle. Les Français voyagent, émigrent, colonisent moins que les autres peuples, eux si colonisateurs autrefois, et qui ont laissé perdre une partie de leur empire au siècle dernier, en faisant de la philosophie abstraite : — l'enseignement universitaire, d'après les novateurs, l'étude insuffisante des langues, des littératures, des institutions de l'étranger, en est, pour une certaine mesure, responsable.

Les deux parties de notre enseignement que M. Hillebrand considère comme absolument supérieures et sans rivales, sont celles qui présentent le plus d'affinités avec notre caractère logique, déductif, aimant la clarté, épris des belles ordonnances, c'est-à-dire les mathématiques et la rhétorique. Par son culte de la forme, la France a été l'institutrice de l'Europe. Il peut y avoir en cela même exagération et excès ; la première question qu'un Français est tenté de se poser à propos d'un ouvrage est la suivante : « Comment est-il écrit ? » Ces autres questions non moins importantes : « Comment est-il pensé ? Comment est-il senti ? » ne viennent qu'en second lieu. L'Université, du moins, entretient chez les Français cette piété de leur langue, plus marquée que chez tous les autres peuples. Voilà ce qu'ils ont sauvé du naufrage de leurs traditions.

Une tendance de notre enseignement secondaire que critique M. Hillebrand, — c'est qu'il a moins pour but de développer l'esprit, de donner le goût des bonnes méthodes, qui servent à travers la vie, que de procurer des connaissances positives. Ces connaissances, on les acquiert moins pour elles-mêmes, pour satisfaire la curiosité de l'esprit, que pour obtenir des prix, être le premier de la classe, briller dans les concours, et passer l'indispensable baccalauréat. Dix années s'écoulent sur les bancs du collège, en vue de cet examen si décrié où le candidat est interrogé pendant un quart d'heure sur le grec et le latin, les langues vivantes, la littérature française, l'histoire, la physique, la chimie, les mathématiques, bref sur la science universelle. Enfin l'abus des concours, à l'entrée de toutes les carrières, indique que l'on

fait plus de cas des théories apprises, que de la capacité acquise par l'expérience et la pratique. Après les efforts et la fatigue des examens et des écoles, on cesse de s'instruire en dehors des occupations techniques. M. Hamerton est frappé, autant qu'il a pu le constater, du petit nombre de gens studieux, au milieu de la foule absorbée par ses plaisirs et par ses affaires.

Le journal, la revue, semblent faire tort au livre. La presse passe en chaque pays pour le miroir de l'esprit national, du goût et de l'opinion. En France, les meilleurs journaux recrutent leurs écrivains parmi les élèves les plus distingués de l'Université, jeunes gens qui ont brillé dans les concours, à l'École normale, munis d'une science très complète, mais surtout théorique, et d'une culture très littéraire. Sauf les exceptions de quelques grands journaux, cette presse, selon M. Brownell et M. Hamerton, se montre moins soucieuse de surveiller la puissance de l'état, comme en Angleterre, ou d'instruire le public des choses étrangères, comme la presse allemande, que de sacrifier à l'esprit et à la mode, ces deux idoles de la grande ville. La littérature, le théâtre, y tiennent une place considérable. Il s'agit de ne jamais ennuyer, d'être piquant et varié, de fixer l'attention d'un public distrait et blasé. Le reportage y est moins puéril qu'en Amérique, mais la presse française souffre « d'une hypertrophie d'esprit. » Elle est pour le goût parisien une absinthe qui excite et corrompt.

Puissante et libre, comme elle est, fait-elle toujours le meilleur usage de sa puissance et de sa liberté? La presse participe en France au gouvernement de l'opinion, qui n'est nullement synonyme de liberté, de justice et de droit, opinion excitable, impressionnable, sur laquelle pèse la responsabilité des révolutions et des désastres. Peut-on dire qu'elle représente l'esprit public? Pas plus que les dix mille politiciens, députés, journalistes, professeurs, avocats, dilettantes de la science de l'état, qui forment les majorités oppressives et les minorités violentes et ébranlent l'air de leur éloquence et de leurs querelles, ne représentent la nation.

Derrière ces personnages qui paradent bruyamment sur les tréteaux politiques, M. Hillebrand aperçoit une deuxième France, tranquille, modérée, économe, laborieuse, intelligente, qui disposera d'une majorité colossale, chaque fois que l'apathie, le scepticisme, ne l'empêcheront pas de prendre part à la politique qu'elle abandonne aux faiseurs. Il lui suffirait parfois de voter, de faire usage de ses droits, et elle s'abstient. Ce qui manque aux Français, dans les jours de crise, ce n'est pas le courage matériel, c'est le courage civil, auquel leur éducation les a si mal préparés. L'Église, l'État, l'école, la famille, tout contribue à énerver en eux l'indivi-

dualisme, le sens de la responsabilité personnelle; ils s'habituent à compter sur les autres plus que sur eux-mêmes. Une crainte morbide de se distinguer, de se mettre en avant, les laisse désemparés au jour du danger. « L'homme, en France, dit Goethe, qui ose penser ou agir d'une manière différente de tout le monde, est un homme d'un grand courage. » Et c'est pour cela que quiconque ose se mettre en avant aura toujours parmi nous la partie si belle.

Cette France, que M. Hillebrand nous présentait, en 1871, comme incapable de *self-government*, marche au contraire, d'après M. Hamerton, vers la liberté politique. Le rationalisme abstrait qu'on lui reproche, l'excès de législation, ce sont là, d'ailleurs, des tendances communes à tous les états modernes. Elle a, sans doute, ses difficultés intérieures, un gouvernement qui n'est pas accepté de tous, les partis à l'état de guerre civile latente. Elle est soumise enfin à la nécessité de se préparer à une guerre européenne de proportions telles que l'imagination a peine à les concevoir; et le résultat de cette guerre dira si la Révolution a été pour la France une cause de ruine ou un principe de régénération. Malgré ces sombres nuages, les Français ont foi en leurs institutions démocratiques; ils se croient moins menacés que les autres peuples par les transformations sociales, ils envisagent l'avenir avec confiance.

Tout en considérant les Allemands, ses compatriotes, comme des diamans encore à l'état brut, M. Hillebrand réagit contre leur dédain, leurs préjugés à notre égard. Il consent à reconnaître que notre décadence n'est que fictive, que du moins pour l'art, la vie morale et intellectuelle, les Français ne le cèdent à aucune autre nation. Dans le parallèle qu'il poursuit entre la France et l'Angleterre, M. Hamerton conclut que les Anglais deviennent plus tolérans, plus ouverts, que les Français gagnent en sens pratique et en prudence; il n'accorde à aucun des deux peuples une supériorité marquée sur l'autre. M. Brownell exalte la France comme la nation la plus civilisée, la plus socialement développée du monde moderne; elle est pour lui, comme pour le président Jefferson, la seconde patrie de tout homme cultivé : la nation où, selon Matthew Arnold, le peuple est le plus vivant, où le contraste est le plus adouci entre la pauvreté et la richesse, où, d'après les étrangers, la vie est la plus douce et la plus facile, et où il fait le meilleur vivre.

J. BOURDEAU.

LES

INDUSTRIES DE LA SOIE

EN FRANCE

La fixation de notre nouveau régime douanier a donné lieu dans ces derniers mois à des discussions parlementaires qui ont eu un profond retentissement dans le pays. La politique pure a été rejetée au second plan et les intérêts matériels ont repris dans les préoccupations de la nation la place qu'ils avaient trop longtemps perdue. Mais en même temps le monde du travail a été mis en éveil, les intérêts particuliers se sont jetés avec passion dans la lutte, réclamant des mesures de protection d'une application dangereuse, ce qui doit sauver les uns étant le plus souvent de nature à compromettre le sort des autres. Il s'agit, étant donné le grand courant protectionniste qui emporte la France après tant d'autres nations, de maintenir un sage équilibre entre les réclamations contradictoires de l'agriculture et de l'industrie. Peut-on assurer à nos populations rurales les mesures de compensation dont elles ont besoin, sans rompre avec l'étranger nos relations commerciales qui sont le salut de nos travailleurs des villes, sans grever les matières premières nécessaires aux millions d'ouvriers que font vivre nos tissages de soie, de laine et de coton, tel est le problème. On n'aura évidemment la solution définitive de ce problème qu'à l'époque plus ou moins éloignée du renouvellement de nos conventions commerciales, mais dès aujourd'hui il convient d'examiner avec la plus grande attention les conséquences des mesures pro-

posées et surtout de celles qui peuvent atteindre directement nos grandes industries de la fabrication des étoffes.

De toutes nos industries textiles, l'industrie de la soie est assurément celle qui fait le plus d'honneur au travail français et qui contribue dans la plus large mesure à maintenir au dehors le renom de nos fabricans et de nos ouvriers. Son empire est universel. Ses étoffes, ses dentelles et ses rubans, ses tissus les plus modestes comme les plus riches, ont pour clientèle le monde entier, et aucune de ses rivales européennes ne conteste sa suprématie.

Nos industries de la soie ne sont point seulement une des gloires de notre France laborieuse, elles font vivre une part considérable de notre population, près de six cent mille ouvriers, cultivateurs, fabricans, commerçans et artistes. Le mot de soie évoque, pour le grand public, les seuls noms de Lyon et de Saint-Étienne, et l'on croit communément que ces deux grands centres représentent à eux seuls nos industries de la soie. C'était déjà inexact il y a plus d'un siècle, c'est encore plus contraire à la vérité aujourd'hui.

Notre sériciculture, malgré sa décadence, donne encore du travail pendant un mois et demi de l'année à cent cinquante mille personnes, femmes et jeunes filles, de nos départemens du sud-est. Dans la même région et dans quelques départemens du centre, du nord et de l'est, la filature et le moulinage occupent plus de cinquante mille ouvriers et ouvrières. Quant aux tissages français qui emploient la soie, ils font vivre une population énorme dont Lyon et Saint-Etienne représentent à peine un tiers.

M. Pariset, dans son remarquable ouvrage sur les industries de la soie, évalue à plus de 230,000 le nombre de nos métiers pour étoffes, rubans, passementeries, lacets, galons, tapis, tentures, tulles, gilets, bas de soie, tissus de bourre, etc. Le plus grand nombre de ces métiers sont dispersés dans la vallée du Rhône et de la Loire, autour de Lyon et de Saint-Étienne, mais il y en a un nombre considérable d'éparpillés à Paris, Calais, Saint-Pierre-lès-Calais, Roubaix, Lille, Amiens, Tours, Caen, Crépy-en-Valois, Bohain, Troyes, Saint-Omer, Toulouse, Remiremont, etc. Si l'on ajoute aux tisseurs les ouvrières qui préparent les fils, les dessinateurs, les teinturiers, les imprimeurs, les apprêteurs, les marchands, les commissionnaires, les mécaniciens et fabricans de métiers, on trouve une population de plus de trois cent cinquante mille personnes. On ne dépasse donc pas la vérité en évaluant à plus de six cent mille le nombre des Français produisant la soie, la filant, la dévidant ou la faisant circuler au profit de la richesse nationale, qui reçoit annuellement du fait de ces industries plus de 700 millions de francs.

I. — LA SÉRICICULTURE.

La sériciculture française, qui date du XVIe siècle et fut longtemps florissante, est une des branches les plus originales de notre agriculture. Malgré sa décadence, elle occupe encore près de cent cinquante mille personnes dans les départemens du Gard, de Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, du Var, de la Drôme, de l'Ardèche, des Basses-Alpes et des Pyrénées-Orientales. Travail délicat, aléatoire, ruineux ou lucratif suivant les variations de la température, d'une durée très courte (quarante jours seulement), l'élevage du ver à soie est, pour la plupart des familles qui l'exercent, une ressource accessoire, complémentaire. Le plus souvent les femmes et les jeunes filles sont chargées de cette éducation, qui n'exige aucune force, mais beaucoup de patience, d'activité, de soins et de précautions. La sériciculture n'est point, on le sait, un travail des champs, mais une sorte d'agriculture en chambre. Dans les départemens languedociens, provençaux et dauphinois où l'on s'y livre, la population des villes y participait autrefois autant que celle des campagnes, et encore aujourd'hui dans certaines localités, il n'est guère de petit propriétaire ayant une pièce vide qui ne s'empresse d'y installer des claies et d'élever des vers à soie.

Les opérations commencent par l'éclosion des œufs conservés pendant l'hiver dans des chambres froides et sèches, éclosion qui s'opère dans les appareils dits couveuses où l'on élève progressivement la température de 12 degrés à 23 degrés. L'éclosion a lieu au bout de vingt-cinq à trente jours en avril ou en mai. La chenille sortie, on la place sur des rameaux de mûrier et on la transporte dans la magnanerie ou chambre remplie d'étagères portant des claies superposées et distancées de 40 centimètres. Cette pièce doit être tenue à une température égale et bien aérée. Entre l'éclosion et la formation complète du cocon qui a lieu au commencement de juin, s'écoule une période de vingt-huit à trente-deux jours pendant laquelle le ver, nourri avec des feuilles de mûrier, change quatre fois de peau, puis file le cocon où il se transformera en chrysalide. Au bout de huit jours, le filage est terminé, la chrysalide formée, la magnanière peut enlever le cocon qui est parfait et le porter au marché.

En considérant la simplicité apparente de ces opérations, le peu de capitaux et la courte durée du travail qu'elles exigent, on est tenté de se demander comment la sériciculture n'est pas plus répandue et plus prospère. La culture de la soie a été, en effet, pendant longtemps très lucrative, et elle l'est encore en Italie, puisque

nos voisins ont une production trois fois plus considérable que la nôtre. Mais si l'élevage du ver à soie est une opération avantageuse en cas de succès, il est soumis aux moindres variations de la température, et il ne peut être lucratif qu'à la condition d'avoir des graines (œufs de vers à soie) de première qualité à bon marché et la feuille de mûrier en abondance et sur place. Or, ces conditions économiques ne sont plus les nôtres.

Actuellement nos paysans du Gard, de l'Ardèche, de la Drôme et de Vaucluse achètent leurs graines 10 et 12 francs l'once. La feuille de mûrier leur revient fréquemment à 8, 10 et même 12 fr. le quintal, et huit quintaux sont nécessaires pour une once de graines. L'achat des matières premières, vers et nourriture, varie donc en moyenne de 60 à 80 francs. Le rendement moyen d'une once de graines étant actuellement en France de 34 kilogrammes de cocons, vendus de 3 fr. 50 à 4 francs le kilogramme, la recette s'établit entre 120 et 140 francs donnant un salaire de 40 à 60 francs pour quarante jours de travail, non compris les frais de local et de matériel. Il faut reconnaître que l'opération est des plus médiocres financièrement. Nous verrons plus loin qu'elle est conduite d'une manière désastreuse, et qu'avec des conditions climatologiques et économiques à peu près semblables, les Italiens obtiennent des résultats tout différens.

Nos sériciculteurs, qui se souviennent de l'ancienne prospérité de leur industrie et du prix considérable qu'atteignait alors le cocon français, sont convaincus que ces deux élémens sont inséparables. Ils ne veulent pas croire à une renaissance de l'élevage sans un relèvement du prix de la soie. Ils n'ont pas idée de ce que peut être la production intensive. Ils en sont restés à la formule : « Produire peu et vendre cher » et mettent tout leur espoir dans une augmentation du prix des cocons. Cette augmentation pourrait-elle se produire naturellement par un accroissement de la consommation ou par un affaiblissement des productions concurrentes ? Il n'y a pas à l'espérer. La soie tend constamment à diminuer de valeur par l'abondance de plus en plus grande des éducations et plus encore par l'emploi des tissus mélangés et des soies sauvages. Tout au plus peut-on affirmer qu'elle se maintiendra au prix actuel par le fait des maladies qui semblent menacer à son tour la sériciculture chinoise, victime des mêmes causes épuisantes qui ont atteint jadis la sériciculture européenne. La production française, qui ne donne que des soies d'un prix élevé, pourrait peut-être fonder quelque espoir sur un retour de la mode vers les belles étoffes. Ce retour n'est pas impossible, il semble même se dessiner, mais il sera lent à se prononcer et de courte durée. Des tarifs protecteurs, loin de le précipiter, auraient d'ailleurs pour sûr résultat de le retar-

der. C'est donc dans une autre voie que la sériciculture française doit chercher pour le moment une augmentation de ses ressources. Une seule voie lui reste ouverte, celle du progrès agricole et industriel.

La sériciculture française est arrivée à posséder, après de coûteuses épreuves, des graines de premier ordre. Ses vers à soie lui reviennent très cher, trop cher, mais la plupart sont sains et vigoureux. Grâce à la méthode Pasteur, qui consiste à isoler les couples de papillons, à les examiner au microscope pour distinguer les vers sains des malades, nos graineurs peuvent livrer aux magnaniers des races de vers fécondes et robustes, et leurs graines sont à ce point estimées qu'on les recherche au dehors. De 475,000 onces en 1884 nos graineurs sont arrivés en 1889 à une production de 942,024 onces. Nous exportons annuellement en Italie et en Orient plus de 300,000 onces d'œufs de vers à soie. Le grainage est même devenu assez productif pour s'être constitué à l'état d'industrie spéciale dans plusieurs départemens : le Var, la Corse, les Basses-Alpes et les Pyrénées-Orientales. Peut-être même est-ce en partie à nos exportations de graines qu'est dû le relèvement si rapide des séricicultures italienne et levantine, relèvement dont nos éleveurs souffrent et qu'ils attribuent exclusivement au bas prix de la main-d'œuvre étrangère, bien à tort, comme on voit.

Ainsi, du côté des élémens directs de production, la France n'a rien à envier à l'Italie, et ce n'est point une infériorité générale des types producteurs que notre sériciculture peut accuser de sa décadence. Si, après la grande crise qui a suivi la maladie des vers à soie, la France séricicole s'est relevée moins vite que l'Italie et n'a pas encore retrouvé son ancienne prospérité, cela tient à d'autres motifs. La cause en est dans l'élévation du prix de la main-d'œuvre, disent les uns, dans l'insuffisance du nombre des mûriers et le peu de progrès réalisé dans les méthodes d'élevage du ver à soie, disent les autres. Les trois causes ont leur part d'action, mais le fait certain est que les deux dernières peuvent être supprimées et que leur suppression suffirait pour rendre à la production française des jours meilleurs.

Nos paysans du sud-est, il faut bien le reconnaître, ont traversé, comme jadis les Égyptiens, une série extraordinaire d'années grasses et d'années maigres. S'ils n'ont pas montré la ténacité, la patience de leurs voisins d'Italie, c'est qu'ils avaient été gâtés, au milieu de ce siècle, par de bonnes fortunes que l'agriculture a rarement connues et qu'elle ne connaît plus nulle part. On ne se souvient pas assez de l'aisance et même de la richesse qui régnait dans notre basse vallée du Rhône il y a quarante ans. La maladie des vers à soie n'était pas encore venue ravager les

magnaneries, la découverte de l'alizarine n'avait pas tué la garance; la vigne, qui ne connaissait pas le phylloxera, donnait des récoltes superbes. Le petit propriétaire provençal, languedocien et dauphinois possédait une terre bénie et avait pris des habitudes de luxe et de bien-être ignorées ailleurs.

Tous les fléaux se sont abattus sur lui en même temps : la pébrine et la flacherie, le phylloxera et le mildew. Il a été découragé, abattu ; incertain de ce qu'il devait faire, il a d'abord arraché le mûrier, ce mûrier qu'il entourait autrefois d'un véritable culte, qu'il appelait l'arbre d'or. Il a arraché les mûriers pour planter des vignes ; puis, plus tard, il a arraché ses vignes pour planter des fruitiers ou se livrer à la culture maraîchère. Là où il n'a pas arraché les mûriers, il leur a donné moins de soins, il les a laissés en bordure comme arbres à bois et à pâture, plantant à leurs pieds des céréales ou des herbes fourragères, leur demandant peu de chose, mais ne leur donnant rien. Il en est résulté que les plantations de mûriers ont diminué non-seulement comme nombre de plants, mais aussi comme qualité. Beaucoup d'arbres conservés sont trop vieux et ont une feuille mauvaise. Devenus plus faibles, ne recevant plus les engrais nécessaires, ils ont moins bien résisté aux parasites, aux insectes, aux champignons, aux intempéries, à la gelée et à la sécheresse. Leurs feuilles n'ont plus les qualités nutritives ; elles sont siliceuses au lieu d'être azotées. De nouvelles plantations ont bien été faites ; mais sur plusieurs points les arbres ont été plantés trop serrés, ailleurs on les a mis dans des terrains trop pauvres ou mal exposés. De plus, les effeuillemens sont souvent pratiqués trop tôt et trop largement, quelques jours seulement après l'ouverture des bourgeons. L'arbre est ainsi arrêté dans son développement, alors qu'avec des pépinières, ainsi que l'a justement fait observer M. Fougeirol, on pourrait avoir sur un moindre espace la quantité de feuilles nécessaire à la première période de l'éducation, n'effeuiller les mûriers qu'à un moment moins redoutable pour leur végétation. Bref, on peut affirmer que notre réserve de mûriers est tout à fait insuffisante comme quantité et comme qualité, et qu'elle est très mal distribuée géographiquement.

Obtenir à meilleur marché la feuille de mûrier, qui représente aujourd'hui plus de la moitié du prix de revient des cocons, n'est pas le seul problème qui s'impose à la sériciculture française, si elle veut retrouver son ancienne prospérité. Il lui faut améliorer ses méthodes d'éducation pour diminuer l'action des intempéries et des maladies parasitaires, qui sont le double fléau sous lequel succombent le plus souvent les vers producteurs. Il ne suffit pas

d'obtenir de bonnes races en choisissant les œufs les plus sains, il faut perfectionner toutes les conditions d'habitation et de nourriture du ver pendant les trente-deux jours de sa vie qui précèdent la transformation en chrysalide. Il faut surtout ne pas se décourager parce que, pendant plusieurs années, les perturbations atmosphériques se seront succédé nombreuses et violentes et auront cruellement éprouvé les éducations. Les sériciculteurs italiens ont depuis trente ans éprouvé les mêmes désastres que les nôtres. Nos plus mauvaises années, celles de 1873, 1876, 1879, ont été encore plus redoutables pour nos voisins. De 1888 à 1889, la production italienne a subi une perte de plus de 8 millions de kilogrammes de cocons. Les gelées célèbres qui ont atteint nos mûriers, et par contre-coup notre élevage, ont sévi des deux côtés des Alpes avec une intensité presque égale. Il en a été de même des crises commerciales. Notre production a d'ailleurs partagé presque toujours depuis vingt ans les marches ascensionnelles ou décroissantes de la production italienne, ainsi que l'a établi M. Natalis Rondot dans un graphique des plus frappans. Les conditions climatologiques et commerciales des deux industries sont en réalité presque constamment identiques; seulement pendant que la sériciculture italienne lutte avec confiance et ténacité, la nôtre, plus exigeante et plus désorientée, se décourage facilement, ainsi que le démontre la diminution du nombre de nos éleveurs, qui, de près de 300,000 en 1868, est tombé en chiffre rond à 150,000.

Il n'est cependant pas exact de dire que l'élevage ne puisse plus être fructueux, puisque, si le prix du kilogramme de cocons est tombé, dans ces quinze dernières années, de 4 fr. 70 à 3 fr. 50, le rendement moyen de l'once de graines s'est élevé de 18 à 34 kilogrammes. L'once de graines qui, en 1875, rapportait 80 à 90 francs, donne aujourd'hui 130 francs. On a vendu des soies françaises, en 1889 et en 1890, à 4 fr. 10, 4 fr. 50 et 4 fr. 70. Sans doute, si la production absolue s'est élevée, il se peut qu'en raison du prix de la feuille de mûrier et de celui de la main-d'œuvre, le bénéfice soit relativement plus faible, bien que depuis quinze ans ces deux conditions du prix de revient n'aient pas dû beaucoup changer. Mais il s'en faut que le rendement de l'once de graines ait atteint, en France, ce qu'on peut espérer.

Il est établi en effet que, dans certains districts français et italiens, grâce aux soins apportés à la sélection des races, à leurs croisemens, à la conservation des œufs pendant l'été et l'hiver, à l'aération et à la température des magnaneries, au choix de la feuille suivant l'âge des vers, le rendement s'est accru dans des proportions considérables. Dans les provinces des Marches et de l'Ombrie, dont le climat est à peu près le même que celui de nos

départemens provençaux et languedociens, le produit de l'once de graines s'est élevé en moyenne, en 1883, à 50 kilogrammes. Il a été de 65 kilogrammes dans le district de Pesaro, tandis que chez nous il est, selon les statistiques officielles, de 34 kilogrammes en moyenne et dépasse assez rarement 40. Dans le Frioul autrichien, où la température ne diffère pas sensiblement, certains grands éleveurs sont arrivés à des rendemens de 65 et même 70 kilogrammes à l'once de graines. Les causes de cette production intensive ne sont pas douteuses, elles résident dans l'amélioration des races et dans la protection contre les intempéries et les maladies. Déjà nos sériciculteurs ont réalisé des progrès sérieux, puisque, d'après M. Pasteur, le rendement moyen n'était que de 18 kilogrammes dans la période de 1846 à 1853 qui a été la plus prospère pour notre industrie séricicole. Mais il leur reste encore autant de chemin à parcourir pour être en état de lutter avec leurs rivaux. C'était l'avis de M. Pasteur, de M. Maillot, le regretté directeur de l'école de Montpellier; c'est également l'opinion de la chambre syndicale des filateurs et mouliniers de Valence qui, depuis 1873, a fait des efforts et des sacrifices très louables, mais à peu près inutiles, pour lancer notre sériciculture dans cette voie. Le syndicat de Valence achète, au prix de 12 francs l'once, une certaine quantité de graines de premier ordre surveillées dans leur préparation par un agent du syndicat. Ces graines sont vérifiées au microscope, et le syndicat ne garde que celles qui sont absolument saines, qu'il vend 10 francs, soit avec 2 francs de perte, aux éleveurs. Comme il ne suffirait pas aux demandes, et que ses ressources sont limitées, un registre de souscription est ouvert dès le mois de juin, et les premiers qui ont souscrit sont les premiers servis au printemps suivant. Le syndicat ne se contente pas de livrer des graines de l'espèce des Pyrénées et d'une santé parfaite, il fait hiverner ces graines à Notre-Dame-des-Neiges, un sommet assez élevé de l'Ardèche. Ce système de laboratoires et de stations hivernales a donné d'excellens résultats, car les graines du syndicat ont produit des rendemens supérieurs à 60 kilogrammes par once. Mais, en dépit de subventions de la chambre de commerce de Lyon et de l'État, le syndicat de Valence est arrivé à peine à distribuer 1,200 onces par an, et la France en met plus de 250,000 en éclosion. Les éducateurs qui achetaient ces graines à 10 francs devaient rendre compte de la marche des éducations et des résultats. Un très petit nombre sont, paraît-il, fidèles à cette obligation, établie cependant dans leur propre intérêt. C'est pourtant dans cette voie qu'il faut entrer, mais d'un pas plus ferme. Le prix de 10 francs l'once est trop élevé, il faudrait le faire descendre à 5 et 3 francs. Pour obtenir ce résultat, il conviendrait que l'État

accordât une subvention beaucoup plus considérable, il faudrait mettre en adjudication les fournitures de graines et en acheter 50,000 ou 100,000 onces. On obtiendrait alors celles-ci sans peine à 5 francs l'once, et on pourrait les vendre 3 francs au petit agriculteur, après les avoir examinées au microscope et fait hiverner dans une demi-douzaine de stations séricicoles.

II. — LA FILATURE ET LE MOULINAGE.

Le dévidage et l'assemblage des fils du cocon s'accomplissent dans les filatures et donnent ce qu'on appelle la soie filée ou soie grège. La torsion des soies filées s'opère dans les moulinages et fournit aux tisseurs des fils moins brillans, moins élastiques que la soie grège, mais plus forts et plus résistans, les trames, les organsins, le crêpe, la grenadine, le cordonnet.

La filature de la soie est une opération des plus simples, qui peut s'accomplir et s'accomplit encore en Asie avec l'emploi d'une chaudière et d'un tour ou dévidoir mû à l'aide d'un rouet à ficelle ou d'une manivelle. Le cocon se dépelotonne dans l'eau chaude par la dissolution de l'enduit gommeux qui entoure le fil ou bave du ver. On fait ensuite passer plusieurs baves sur le tour, en les pressant les unes contre les autres de façon à obtenir un faisceau qui constituera le fil de la grège.

En Europe, ces diverses opérations sont faites par des femmes qui asphyxient d'abord la chrysalide du cocon dans des fours à vapeur, ou des fours à air chaud. Les cocons étouffés sont ensuite séchés sur des claies, puis apportés à l'ouvrière fileuse. Celle-ci les jette dans une bassine en cuivre étamé ou en terre cuite vernie, elle fait couler de l'eau chaude, puis avec un petit balai de bruyères appelé l'*escoubette*, elle bat les cocons en leur imprimant un faible mouvement de rotation, afin d'enlever les frisons ou fils extérieurs qui sont de mauvaise qualité. Le battage cesse quand ces fils sont enlevés. La fileuse attache alors à un crochet de la bassine le faisceau des fils restant au cocon, elle prend les baves de plusieurs cocons suivant la qualité de la soie à filer, les croise à la main en une centaine de tours, ou bien les fait croiser par des instrumens spéciaux qui s'appellent, suivant les systèmes, le croiseur ou la tavelette. Il faut en moyenne de 10 à 13 kilogrammes de cocons pour faire un kilogramme de soie grège.

Toutes ces opérations sont simples, mais très délicates, parce que le fil de soie passe par des alternatives d'humidité, de chaleur et de sécheresse qui modifient à tout instant son volume et sa résistance.

Elles sont faites par des jeunes filles ou des femmes dont le sa-

laire est très faible, et qui, pour cette raison, se recrutent de plus en plus difficilement. On évalue à 8,000 ou 10,000 ouvrières le personnel de nos filatures dont les plus importantes sont situées dans l'Ardèche, la Drôme, le Gard et Vaucluse. Leur salaire moyen est de 1 fr. à 1 fr. 25. La production totale de la soie filée en France ne dépasse pas à l'heure actuelle 800,000 kilogrammes. Elle était, il y a quarante ans, de 2 millions de kilogrammes, et occupait près de 40,000 personnes.

La décadence de la filature a suivi, en somme, celle de la sériciculture, l'une ne se relèvera pas sans l'autre. Les filateurs français accusent l'invasion des soies asiatiques et italiennes, ils reprochent aux marchands de soie lyonnais d'avoir créé des filatures concurrentes en Italie, en Asie-Mineure, au Bengale et au Japon. Le fait est exact, il s'agit de savoir s'il est l'œuvre de spéculations plus ou moins louables ou l'effet d'une fatalité économique, comme il s'en produit chaque jour dans toutes les industries.

M. Millaud, examinant ces faits devant le Sénat, répondait fort justement que les Lyonnais, ne trouvant plus autour d'eux, il y a une quinzaine d'années, la matière première nécessaire, ont bien été obligés de la chercher là où elle était. Il ajoutait que si les Français n'avaient pas agi ainsi, les Italiens, les Anglais et les Autrichiens auraient pris la place. Dans tous les cas, si le fait est fâcheux, il n'est pas isolé. La filature peut adresser les mêmes reproches aux sériciculteurs du Var, des Basses-Alpes et des Pyrénées-Orientales qui vendent leurs graines de cocons en Italie et en Syrie, et favorisent ainsi des concurrences redoutables pour nos producteurs de matières premières.

La filature de la soie est d'ailleurs une industrie en transformation. Elle est à la recherche d'un outillage perfectionné qui ne tardera probablement pas à être trouvé. Des essais très sérieux ont déjà été faits par un ingénieur américain, M. Serrell, qui transformeront l'art de filer et modifieront complètement ses conditions économiques. D'autre part, la filature italienne, qui est à l'affût de tous les perfectionnemens, paraît avoir trouvé un procédé de débavage qui permettrait de supprimer le battage à l'eau chaude. Le jour où ces inventions seront entrées dans la pratique et généralisées, la main-d'œuvre sera réduite, le travail plus sain, et la rapidité de la production augmentée d'une manière considérable. Déjà l'ouvrière fileuse qui jadis tirait de la bassine où le cocon se déroule, 120 à 150 grammes de soie, en tire aujourd'hui de 400 à 450. Le jour où le filage automatique fonctionnera, on peut prévoir que le rendement sera triple et quadruple. Il faudra toujours des ouvrières, il les faudra même peut-être plus habiles, mais il en faudra moins, et ce sera un avantage pour la filature française, qui

a un personnel plus coûteux, mais supérieur à celui de ses rivales, sinon comme discipline, du moins comme habileté de main. Nos filateurs pourront alors ne plus se contenter de filer les soies françaises et lutter avec les Italiens pour le travail des cocons étrangers, qui entrent aujourd'hui en proportion insignifiante dans leurs approvisionnemens.

Nous avons expliqué comment la soie filée n'offrait pas un fil assez fort, assez homogène, pour subir avec succès les opérations de la teinture. Pour en faire un fil susceptible d'être teint, il faut tordre le fil grège. L'usine où l'on tord la soie grège s'appelle *moulinage*. Les opérations que la soie y subit, sont : le dévidage, le purgeage, le doublage et le tordage. Elles n'ont pas seulement pour but de tordre la soie, mais de la nettoyer, de l'ébarber, d'enlever toutes les aspérités, côtes, bouchons, que présente la grège. La soie qui a subi l'*ouvraison*, c'est-à-dire a passé par le moulinage, peut offrir des aspects différens. Elle est une *trame* si elle n'a que 80 à 150 tours au mètre, et servira à garnir le tissu, à le gonfler. Elle est un *organsin* si, après avoir tordu la grège, on double les fils et on les tord une seconde fois. L'organsin est plus fort que la trame, il est employé pour la chaîne de l'étoffe, c'est le support qui donne la résistance. Le satin, le velours, la grenadine, sont des apprêts différens où le filage et la torsion ont plus ou moins de tours.

Un moulinage bien outillé exige une série d'appareils plus compliqués et plus coûteux que ceux d'une filature. Son personnel a besoin de grandes qualités d'attention et de discipline pour surveiller les écheveaux de grège qui se dévident sur les *tavelles*, qui passent ensuite sur des *purgeoirs* en acier, destinés à nettoyer et à régulariser la soie, puis vont se tordre sur les fuseaux et se redévider sur la *roquelle*. Le capital de premier établissement est plus important pour le moulinage que pour la filature. Il est vrai que le premier travaille généralement toute l'année, tandis que la filature ne travaille guère qu'après la récolte ou du moins subit une longue morte saison. Enfin le moulinage a la ressource d'ouvrer les grèges étrangères qu'on lui donne à façon ou qu'il achète. C'est grâce à ces conditions plus favorables que nos moulinages ont pu résister avec un succès relatif aux épreuves qu'ils ont traversées. Ils produisent encore plus de 3 millions de kilogrammes de soie. Le syndicat général des mouliniers parle même de 4 millions de kilogrammes. Cette production se serait développée encore davantage si les tissages n'utilisaient aujourd'hui directement la soie grège dans nombre d'étoffes où son usage était inconnu avant l'invention de la teinture en pièce.

La statistique officielle pour 1888 donne les chiffres suivans pour

l'industrie du moulinage français. Le nombre des usines serait de 708, possédant 263,000 tavelles et 122,000 fuseaux. Le syndicat général des mouliniers estime ces chiffres inférieurs à la réalité. Il porte le nombre des moulinages à plus de 800, possédant 300,000 tavelles et près de 3 millions de fuseaux. Le nombre des ouvriers et ouvrières serait de 40,000 dispersés principalement dans l'Ardèche, la Drôme, le Gard, l'Isère, la Loire, le Rhône et Vaucluse; quinze autres départemens possèdent également des moulinages, mais isolés et d'une moindre importance.

On ne peut pas dire que le moulinage français soit en décadence, puisque, de 1849 à 1854, sa production n'était que de 2,600,000 kilogrammes de soie, et qu'en 1890 le syndicat général de cette industrie évalue sa production à plus de 4 millions de kilogrammes. Cependant nos mouliniers se plaignent de la concurrence des moulinages italiens, et, d'autre part, dans la discussion parlementaire de 1889 sur les traités de commerce, les députés de l'Ardèche et de la Drôme ont affirmé que le nombre des ouvriers et des ouvrières avait diminué. C'est que là, comme ailleurs, les progrès de la mécanique ont permis de produire davantage, sans augmentation et même avec une diminution de la main-d'œuvre. Ainsi, de 1885 à 1888, le moulinage aurait perdu près de 100,000 tavelles, et sa production de soie s'est développée, la production de chaque tavelle ayant presque doublé, soit par l'accroissement de la vitesse du travail, soit par le fait de la perfection plus grande des soies grèges.

Les soies françaises et asiatiques se sont améliorées, elles ont été mieux filées, et le moulinage a été rendu plus facile. Des tavelles qui ne produisaient que 50 kilogrammes de soie ont pu en produire 100 kilogrammes avec les soies du Japon et de la Chine. Il est vrai qu'un certain nombre d'usines sont restées pendant plusieurs années en chômage, comme l'a fait observer M. le sénateur Loubet, mais cette situation n'était point particulière au moulinage français. A la même époque, près de 200,000 tavelles italiennes étaient inactives. *L'Industria serica*, de Turin, se plaignait que 35 moulinages italiens fussent fermés et que 57 ne travaillassent qu'avec des approvisionnemens très réduits.

Les mouliniers font remarquer qu'ils sont dans une situation beaucoup plus difficile que leurs concurrens d'Italie, à cause du prix de la main-d'œuvre plus élevé en France, mais on peut citer des localités où le moulinage français a des salaires très faibles et travaille sur des soies asiatiques, qu'il livre au même prix que les moulinages italiens. Un seul fait paraît certain, c'est que, dans cette industrie comme dans beaucoup d'autres, les petits établis-

semens sont trop nombreux, ont des frais généraux trop élevés, une comptabilité insuffisante, et luttent avec peine contre les grandes usines mieux outillées, plus indépendantes comme capitaux, et ayant la force motrice et le travail à meilleur marché.

Le moulinage français réclame un droit protecteur de 4 francs sur les soies ouvrées, on peut le lui accorder. Ce droit ne gênera personne, car depuis dix ans, les importations de soies ouvrées en France vont en décroissant. De près d'un million de kilogrammes qu'elles atteignaient de 1880 à 1884, elles sont tombées dans ces dernières années à moins de 400,000 kilogrammes. En outre, le nombre des mouliniers est si considérable que la concurrence intérieure suffira toujours à maintenir des prix normaux.

Une entente nous paraît donc facile sur ce droit de 4 francs entre les moulinages et les tissages, puisqu'il s'agit moins d'une protection pour le présent que de mesures préventives contre un péril à venir.

Nous avons démontré que nos producteurs de soie pouvaient se relever et supporter longtemps encore les concurrences asiatiques et italiennes sans recourir à des droits protecteurs sur les cocons et sur les soies grèges. Nous allons examiner maintenant quelles sont les conditions présentes des industries françaises qui emploient la soie et quelle serait la répercussion sur ces industries des droits proposés par les sériciculteurs.

III. — LE TISSAGE ET LES INDUSTRIES ANNEXES.

Les fabriques françaises de soierie ont-elles conservé leur ancienne prospérité ou subissent-elles un inévitable déclin? Les avis les plus divers ont été exprimés sur ce point. La vérité paraît être que nos tissages produisent dans des conditions beaucoup plus difficiles qu'autrefois et avec des bénéfices réduits. Toutefois leur production n'a pas diminué, et elle représente encore plus du tiers de la production de l'industrie de la soie dans le monde entier. M. Pariset, dans son savant ouvrage paru au commencement de cette année, évalue à 600 millions de francs la valeur de la production totale des soieries françaises et à 230,000 le nombre des métiers qu'elles occupent. La fabrique lyonnaise compte à elle seule plus de 90,000 métiers dont 25,000 mécaniques qui représentent une production de 4 métiers à la main. Ces métiers, dont la valeur est d'une centaine de millions de francs, sont dispersés dans plus de quatorze départemens et nourrissent une population de près de 200,000 personnes : dessinateurs, tisseurs, ourdisseuses, dévideuses, canneteuses, teinturiers, apprêteurs, plieurs, cartonniers,

metteurs en main, monteurs de métier, commis, fabricans de lisses, etc. La production de la fabrique lyonnaise oscille autour de 400 millions de francs.

La fabrique de Saint-Étienne vient en second comme importance. Elle a traversé plusieurs années d'une rare prospérité, bien qu'elle soit éprouvée en ce moment. Sa production a été de 103 millions de francs en 1889, dont 26 millions seulement pour la consommation intérieure et 77 millions pour l'exportation. Elle occupe environ 21,000 métiers pour fabrication de rubans, velours et galons, dispersés à Saint-Étienne, aux environs et dans deux cantons voisins de la Haute-Loire. La marche et l'entretien de ces 21,000 métiers donnent du travail à plus de 63,000 ouvriers et ouvrières. 17,000 de ces métiers appartiennent aux ouvriers rubaniers et veloutiers et représentent un capital variant entre 25 et 28 millions de francs. La plus grande partie des soies employées pour les rubans et les velours sont des soies à bon marché de Chine et du Japon.

Il en est de même pour la fabrique de lacets et de passementeries de Saint-Chamond, qui possède environ 1,200,000 fuseaux et occupe plus de 6,000 personnes, dont 5,000 femmes. La production de Saint-Chamond est estimée à 25 millions de francs, dont 6 ou 7 millions seulement pour la consommation intérieure. La fabrique de lacets emploie la soie mélangée avec la laine, le poil de chèvre et le coton. Parmi les industries de la soie florissantes en France, il convient encore de citer la fabrique de tulles, blondes et dentelles dont les principaux centres sont à Saint-Pierre-lès-Calais, à Caen et à Bayeux. La fabrication des blondes blanches a lieu à la main en Normandie et mécaniquement à Saint-Pierre-lès-Calais, où elle compte 297 établissemens et occupe 16,000 ouvriers produisant en moyenne pour 80 millions de tulle de soie et 10 millions de tulle de coton. Le matériel des 2,000 métiers de Saint-Pierre-lès-Calais, qui est très perfectionné, est évalué à 40 millions de francs. Cette fabrication emploie surtout des soies blanches qui venaient autrefois de l'Ardèche et du Gard et qu'on fait venir maintenant d'Italie et du Japon, pour les avoir à meilleur compte, la matière première entrant pour 50 pour 100 dans le prix de revient, et Saint-Pierre-lès-Calais devant produire à très bon marché pour lutter contre les fabriques anglaises de Nottingham.

En dehors de ces puissans centres industriels des vallées du Rhône, de la Loire et de l'Artois, la soie est une matière première indispensable à un grand nombre de tissages fabriquant des étoffes mélangées. Citons à Paris la passementerie or et argent, les gazes, les tissus légers qui occupent 2,000 ou 3,000 ouvriers et ouvrières dispersés dans les quartiers de Ménilmontant et de Charonne ; à

Roubaix, les tissages de laine et soie qui ont employé, en 1889, plus de 220,000 kilogrammes de soie venant en grande partie d'Asie et représentant une valeur de plus de 6 millions de francs; à Bohain, Crépy-en-Valois, Breteuil, Troyes, Amiens, plusieurs milliers de métiers travaillent à la bonneterie et à des étoffes diverses mélangées de soie; à Nîmes, à Avignon, à Toulouse, à Tours, à Mâcon, à Beauvais, à Ganges, dans l'Hérault, un autre millier de métiers fabriquent des taffetas, des passementeries, de soie et de schappe, des tricots, des bas, des gilets, des tapis et des étoffes d'ameublement.

En additionnant la production de Lyon, Saint-Étienne, Saint-Chamond, Paris, Saint-Pierre-lès-Calais et des autres centres industriels cités plus haut, on s'aperçoit que les tissages employant la soie ont une production moyenne qui atteint près de 700 millions de francs. Que représente cette somme de 700 millions de francs comme matières premières, comme salaires, comme bénéfices industriels? Dans quelle mesure vient-elle du marché intérieur et des marchés extérieurs? Ce sont là des questions difficiles à résoudre d'une manière précise, mais sur lesquelles on peut trouver cependant des données assez exactes.

La part de la matière première dans la valeur des tissus de soie est assez difficile à évaluer, car ces tissus varient à tout instant comme composition, comme poids, comme nature de matières employées. La soie est presque constamment mélangée en proportions d'une variété infinie avec le coton, la laine, la bourre, le poil de chèvre. Son prix, d'autre part, change avec la nature même de la soie, qui descend de 62 et de 63 francs pour les organsins de France et d'Italie, à 30 et même 25 francs pour certaines soies sauvages de la Chine et de l'Inde. L'ensemble des Conditions des soies françaises (bureaux de pesage, titrage et décreusage) donnent pour les soies contrôlées avant d'être vendues et tissées, un chiffre de 6 millions 500,000 kilogrammes, mais il est de ces soies qui sont conditionnées plusieurs fois, d'autres qui sont destinées à l'exportation. Ce chiffre de 6 millions 500,000 kilogrammes pour la consommation française est donc trop élevé. La fabrique de Lyon évalue à 3 millions de kilogrammes sa consommation annuelle de soie. Si l'on prend pour prix moyen 50 francs, on arrive donc pour Lyon seulement à une somme ronde de 150 millions de francs de soies employées. Que l'on ajoute une quantité égale de filés de coton, de laine et de bourre employés par ces tissages, on voit que la matière des tissus lyonnais entre pour près de la moitié dans le prix de revient. La proportion est la même, d'après M. Ribot, pour la fabrique de Calais; elle est moindre pour l'importante fabrique de Saint-Chamond, mais elle est plus considérable pour la rubanerie

et la velouterie de Saint-Étienne. La chambre de commerce de cette ville porte, en effet, à 65 pour 100 la part des matières premières dans le prix de revient net des rubans. On peut donc dire que les 4 millions 500,000 kilogrammes de soie consommés en France représentent avec les filés de coton de laine et de bourre qui leur servent de supports, plus de 300 millions de francs, c'est-à-dire près de la moitié du prix de revient de nos tissus de soies français. Le reste se partage en salaires, en intérêts de capitaux et bénéfices industriels ou commerciaux.

Ces matières premières, où la soierie française les prend-elles et de quels centres de production est-elle tributaire? Sur plus de 4 millions 500,000 kilogrammes de soie que la France emploie, environ 600,000 kilogrammes seulement lui sont fournis par la récolte indigène, le surplus de la production de celle-ci étant exporté. D'un tableau publié par la chambre de commerce de Lyon, il résulte que la fabrique de cette ville a, dans ces dernières années, employé 13 pour 100 de soie française, 20 pour 100 de soie italienne, 1/2 pour 100 de soie levantine et près de 60 pour 100 de soie chinoise, japonaise et hindoue. La fabrique de Saint-Étienne, de 1873 à 1889, a consommé en moyenne 6 pour 100 de soie française contre 94 pour 100 de soies étrangères, la plupart venues de Chine et du Japon. Paris, Saint-Chamond, Saint-Pierre-lès-Calais et Roubaix consomment également de préférence les soies asiatiques en raison de leur bon marché et surtout des progrès que les filatures japonaises ont réalisés. Il est donc permis de dire que l'Orient et l'Italie sont nos deux grandes sources d'alimentation et que nos tissages en sont tributaires. La Chine, le Japon, la Syrie, l'Inde ne nous sont pas seulement indispensables par l'importance de leur production, mais par le caractère même de cette production qui compte beaucoup de soies inférieures, d'un prix peu élevé et, en conséquence, excellentes pour les tissus à bon marché que la consommation réclame de préférence.

Sous quelles formes diverses les soies étrangères entrent-elles en France? Cette question de détail a son importance au point de vue du travail national. Il s'agit, en effet, de savoir si nos tissages ont intérêt à acheter au dehors les soies déjà filées et ouvrées de préférence aux soies grèges. Or il résulte des statistiques d'importation de ces dernières années, compensation faite des sorties et des entrées, que nous consommons en moyenne 650,000 kilogrammes de soie française contre 3 millions 400,000 kilogrammes de grèges étrangères et 300,000 kilogrammes de soie ouvrée étrangère. La soie provenant de cocons importés est en quantité insignifiante. Il appert de ce tableau que nous importons la plus grande partie des soies étrangères à l'état grège et que la

soie ouvrée, tordue, ou, si l'on aime mieux, moulinée à l'étranger, entre pour une très faible partie dans notre consommation. Les plaintes de nos moulinages sont donc exagérées, et la franchise d'entrée des soies ouvrées ne leur est pas aussi préjudiciable qu'ils le disent.

Nous venons de voir que nos fabriques de soieries sont fatalement tributaires de l'étranger et particulièrement de l'Asie pour leurs matières premières et que le travail national a gardé les neuf dixièmes des façons que cette matière première doit subir avant d'entrer dans l'étoffe. Il importe maintenant de se rendre compte des autres nécessités que subissent nos tissages par le fait de la concurrence étrangère et des transformations du goût et de la mode. Cet examen nous amènera en même temps à considérer l'organisation du travail et les salaires dans nos diverses fabriques de tissus soyeux.

On a prétendu, au cours des discussions parlementaires de 1879 et de 1888, que les fabriques de Lyon, Saint-Étienne, Saint-Chamond, Paris, Roubaix, Calais réalisaient des bénéfices considérables. Cela a été vrai après la conclusion des traités de 1860, nos produits étant de beaucoup supérieurs comme qualité aux produits étrangers similaires, grâce aux traditions artistiques de nos dessinateurs et de nos ouvriers ; cela était même encore vrai, il y a une quinzaine d'années, mais l'abaissement croissant du prix de la laine et les perfectionnemens apportés dans la confection des lainages ont mis ceux-ci en faveur et les ont fait préférer à la soie pour un grand nombre d'usages. D'autre part, les modifications incessantes des modes, la tendance à multiplier les vêtemens et les façons ont écarté de la grande consommation les belles soieries qui faisaient autrefois la gloire et la fortune des fabriques françaises. Le public réclame des vêtemens à bon marché, car il veut en changer plus souvent sans accroître son budget. Les belles matières premières deviennent d'un emploi rare, ce qui est un malheur au point de vue de l'art, mais le travail augmente, puisque l'on consomme 6 mètres d'étoffe là où vingt ans auparavant on ne consommait qu'un mètre.

A Lyon, sur cent métiers, vingt seulement travaillent sur les soieries pures. Et ce qui est vrai pour Lyon est également vrai pour Saint-Étienne, Saint-Chamond, Paris, Roubaix, etc. La production des soieries mélangées, qui était, à Lyon, il y a vingt ans, de quelques millions de francs, a atteint, en 1888, une valeur de 147 millions. Et pour donner une idée de ce que ces 147 millions de francs représentent d'étoffes, il suffit de dire que parmi ces soieries, il en est qui se vendent 50 centimes le mètre.

Au reste, dans les 3,991,000 kilogrammes d'étoffes soyeuses

exportées en 1888 par la fabrique lyonnaise, il n'est entré que 1,313,000 kilogrammes de soieries pures. On peut juger par ce chiffre du développement extraordinaire de la soierie mélangée, et il ne faut pas oublier que si l'étranger nous prend deux tiers de cette soierie, notre consommation intérieure en demande encore davantage. L'Angleterre et l'Amérique sont, en effet, les plus fortes clientes pour nos belles fabrications, et, d'autre part, pour les articles tout à fait inférieurs, les fabriques allemandes et suisses nous font une concurrence des plus redoutables.

Si nous sommes entrés dans ces détails, c'est qu'ils sont nécessaires pour bien expliquer les conditions économiques nouvelles de nos tissages amenés peu à peu à la fabrication intensive et, par conséquent, à une économie rigoureuse dans l'établissement des prix de revient. La consommation a multiplié ses exigences, ses caprices; les dessins doivent être changés à tout instant, les étoffes varient sans cesse, comme matière première, comme trame, comme style; aucune production ne peut se faire en grand, et pour longtemps; les métiers doivent être prêts à s'arrêter et à repartir à toute heure, suivant les hasards de la mode et la rapidité des concurrences. Le succès est à celui qui apporte une nouveauté et peut la produire plus vite et à meilleur marché que les étoffes similaires. Le luxe n'est plus, comme autrefois, dans le prix de la matière première du vêtement et dans ses façons artistiques; il est dans la consommation rapide, dans le renouvellement incessant d'étoffes de belle apparence, mais sans valeur et sans durée.

L'industrie française était d'autant plus mal placée pour supporter cette révolution économique que celle-ci tend à augmenter la part de la main-d'œuvre dans les prix de revient et que les salaires sont plus élevés chez nous qu'en Suisse et en Allemagne. Aussi cette substitution de l'étoffe à bon marché à l'étoffe de luxe a-t-elle été une véritable épreuve, non seulement pour nos fabricans, mais surtout pour nos ouvriers tisseurs, qui ont vu leur profession perdre son ancienne sécurité, donner des salaires moindres et devenir la proie des chômages. C'est grâce, on peut le dire, à la sagesse, à la prévoyance, à l'abnégation de nos canuts de Lyon, de nos ouvriers rubaniers et veloutiers de Saint-Étienne, que la soierie française a pu soutenir la concurrence d'industries étrangères protégées par des tarifs élevés, ayant la main-d'œuvre à bas prix et se dispensant trop souvent de toute dépense artistique en nous empruntant nos dessins.

Le fabricant a résisté par la science de ses dessins et le perfectionnement de ses procédés, par ses rapports constans avec Paris qui règle la mode, par le transport du marché des soies à Lyon, qui

a mis à sa disposition un admirable choix de matières premières. Le tisseur, lui, n'a eu pour se défendre que ses doigts et ses traditions de labeur et d'économie. Il a dû se procurer, dans son petit atelier, des métiers différens pour être en état de tisser tout ce qu'on lui demandait; il a dû prendre à son compte des frais de montage fréquens et considérables; il a dû perfectionner à tout instant son métier pour le rendre plus souple aux nouvelles combinaisons, moins pénible à remuer, moins lent à produire. Il a dû enfin supporter patiemment nombre de mauvaises années, compter, bon an mal an, sur une centaine de jours de chômage et parfois travailler quinze et dix-huit heures par jour, quand les pièces affluaient pour compenser les journées et les semaines où le fabricant n'avait pas de commandes à lui donner. Ce n'est pas à lui qu'il faudrait parler de la journée de huit heures.

Ces dix dernières années ont été particulièrement mauvaises pour un grand nombre d'ouvriers tisseurs, à Lyon surtout. En 1881 et en 1882, l'ouvrier lyonnais a été occupé, bien que l'industrie de la soie ait subi, par un choc en retour, le contre-coup du krach de l'Union générale. De 1883 à 1886, nombre de métiers ont chômé. En 1887 et pendant la moitié de 1888, le chômage s'est encore accentué. Dans le second semestre de 1888 et l'année 1889, il y a eu abondance de travail, les fabricans s'étant imposé de grands sacrifices en vue de l'Exposition. Au contraire, l'année 1890 s'est mal ouverte et les tisseurs ont dû consentir des réductions assez fortes dans le prix des façons.

Il est fort difficile d'évaluer les salaires des ouvriers tisseurs de Lyon, de Saint-Étienne et des autres centres qui se livrent à la même industrie, leur taux variant avec la valeur du travail qui est demandé, l'habileté de l'ouvrier et l'éloignement de la ville. A Lyon, certains ouvriers exceptionnels peuvent gagner jusqu'à 8 francs par jour dans les périodes de presse et ne tirer de leur travail que 3 francs et 2 fr. 50 à d'autres momens. Les professions auxiliaires exercées par des femmes, l'ourdissage et le dévidage de la soie, varient comme salaires entre 2 francs et 1 fr. 25. Si, pour le tisseur, on cherche à établir une moyenne, on voit que son salaire quotidien ne dépasse guère, au bout de l'année, pour le contremaître, la somme de 5 francs, pour le compagnon, 2 fr. 25 (l'ouvrier des tissages mécaniques a un salaire encore plus faible), et cependant peu d'ouvrages exigent un apprentissage aussi compliqué, une main aussi légère et un goût aussi sûr. L'ouvrier lyonnais et stéphanois, comme on l'a dit, possède la tradition et l'amour de son métier; il est attaché à sa ville natale, comme le montagnard à sa montagne. Il est fier de sa profession et pousse à un

degré extrême l'amour-propre du travail. Son ingéniosité est surprenante; il invente à tout instant des perfectionnemens de son outillage, que la chambre de commerce de Lyon a la sagesse de récompenser par des primes; il excelle à tourner toutes les difficultés des tissages différens qu'on lui commande. On a pu affirmer avec raison que le maniement du fil de soie constitue, à Lyon et à Saint-Étienne, une sorte d'aptitude héréditaire, qu'il s'agisse de tissage, de teinture, d'apprêt ou de toute autre manipulation. Quant aux dessinateurs, qui forment l'état-major de ce magnifique corps de métier, on aura l'idée de leur inépuisable imagination quand on saura que, depuis 1813, le conseil des prud'hommes de la soierie lyonnaise a enregistré plus de cent dix mille dessins ou dispositions nouvelles.

L'ouvrier tisseur de Lyon et de Saint-Étienne est un type absolument particulier dans le personnel de notre grande industrie. Le plus souvent, il est propriétaire d'un, deux ou trois métiers et possède quelques économies. Il vit, du reste, avec un ordre extrême, réduit le prix de son existence matérielle par des sociétés de consommation et des sociétés de secours mutuels, mène une vie des plus paisibles et a gardé l'esprit de famille. Son caractère est un peu mystique, il a des tendances philanthropiques, généreuses, incline vers le socialisme, mais un socialisme pratique et point d'humeur violente ou partageuse. Depuis 1848, on ne l'a jamais vu se jeter dans les partis extrêmes, et cependant, comme nous l'avons indiqué, il a dû traverser des crises douloureuses. A Saint-Étienne, le ruban subissant, encore plus que les étoffes de soie, le contre-coup des fantaisies de la mode, les mauvaises années ont été non moins fréquentes. Les passementiers de cette ville se souviennent encore des années 1877, 1880, 1882 et 1884, qui ont vu de longs chômages.

La situation difficile des tisseurs de soie est, du reste, accusée par l'émigration constante du travail de la soierie hors des grands centres. On peut prévoir un moment, qui n'est pas très éloigné, où tous les travaux ordinaires seront confiés aux métiers de la campagne. L'ouvrier d'art seul pourra demeurer dans les grandes cités où le prix de la vie est élevé. Déjà Lyon ne compte plus guère que de 12 à 14,000 métiers à la main, alors qu'il y en avait encore de 35 à 40,000 dans la brillante période des étoffes façonnées et brochées; 50 à 60,000 métiers à la main ont émigré dans les cantons ruraux, et des 25,000 métiers mécaniques, beaucoup sont établis autour de Lyon : 500 dans l'Ain, 1,000 dans l'Ardèche, 9,000 dans l'Isère, 3,500 dans la Loire, 2,000 dans le Rhône, 1,019 dans la Savoie, etc. La fabrique lyonnaise, pour trouver la

main-d'œuvre à meilleur marché, a construit des usines jusque dans la Drôme, le Gard, la Haute-Loire, le Puy-de-Dôme et Vaucluse. Comment l'industrie de la soie pourrait-elle se défendre autrement quand elle se heurte, sur tous les marchés étrangers, à des industries locales favorisées par des droits protecteurs énormes, par des salaires inférieurs, par la franchise de matières premières imposées en France?

Ce qui se produit à Lyon, à Saint-Étienne, à Saint-Chamond est également vrai pour les industries de Paris, de Roubaix, de Calais, de Nîmes, qui emploient la soie. La petite colonie de passementiers lyonnais et stéphanois établie à Paris, sur les hauteurs de Ménilmontant, n'a pas un sort moins difficile, malgré sa situation dans la capitale, au centre même de la mode et sous la main des commissionnaires exportateurs. A Nîmes, les industries de la bonneterie, des tapis, affirment qu'un droit sur la soie leur porterait un préjudice considérable. Quant à la fabrique de soie à coudre, elle est à moitié anéantie par la concurrence de l'article coton glacé, venant d'Angleterre ou d'Allemagne, et se déclare hors d'état de supporter la moindre taxe nouvelle. En ce qui concerne l'importante fabrication de Saint-Pierre-lès-Calais, dont la production est de plus de 80 millions de francs, M. Ribot exposait, en 1888, qu'elle luttait avec la plus grande difficulté contre les fabriques anglaises de Nottingham et que, le prix de la matière première étant de 50 pour 100 dans le prix de revient de ses tulles de soie, le moindre écart dans le prix de la matière première avait son contre-coup sur la vente.

Il résulte, en somme, de tous les faits et de tous les chiffres que nous venons d'examiner, que notre grande industrie des tissages de soie maintient sa production, mais sans la développer et au prix de constans sacrifices. Si la mode revenait aux belles étoffes, elle prendrait certainement un essor nouveau, parce qu'elle est mieux outillée que ses concurrentes pour cette fabrication spéciale; mais ce retour de la mode, s'il semble se dessiner, est encore très faible, et pendant longtemps encore les articles communs l'emporteront. Or, pour ces articles, les fabriques allemandes, suisses et américaines sont placées dans des conditions supérieures aux nôtres et, symptôme inquiétant, leur production croît rapidement, pendant que la nôtre reste stationnaire.

C'est ainsi que, de 25,000 métiers en 1844, les fabriques rhénanes d'Elberfeld, Crefeld, Barmen et Ronsdorf se sont élevées à 42,000 métiers en 1855, 58,000 en 1873 et 87,000 en 1883, que leur production a passé de 90 millions de francs en 1844 à 225 millions de francs en 1883. Leurs spécialités sont le velours coton, les

rubans schappe (déchets de soie) et coton, les tissus de soie légers. Leurs principaux marchés en dehors de l'Allemagne sont l'Angleterre et les États-Unis.

Les fabriques suisses ne sont pas moins florissantes. Disséminées dans les campagnes, avec Zurich et Bâle pour principaux centres, elles ont la main-d'œuvre à bon marché, et leurs matières premières, dépourvues d'impôts, leur permettent de lutter avec succès contre nous pour un grand nombre d'articles légers. De 9,000 métiers, Zurich est monté, dans ces trente dernières années, à 37,000. La production, qui était de 15 millions de francs, a atteint, en 1885, 84 millions. Bâle a suivi avec une progression un peu moins forte; sa production a cependant monté de 20 millions à 37 millions. On voit par ces chiffres combien ces rivales de Lyon et de Saint-Étienne progressent plus rapidement que nos deux grands centres producteurs. L'Italie, qui a obtenu de si grands succès dans la sériciculture, la filature et le moulinage, a été moins heureuse pour le tissage; cependant le nombre de ses métiers a triplé depuis vingt ans, et elle produit 40 millions de francs de soieries d'un genre tout à fait spécial, qui commencent à venir à Paris et qui se vendent bien sur les marchés orientaux et dans l'Amérique du Sud. Ses tissages sont concentrés à Côme, à Gênes et à Turin.

Si les fabriques allemandes et suisses sont les principales rivales de la soierie française, celle-ci rencontre également des concurrentes sérieuses en Autriche, en Russie, aux États-Unis. Ces pays n'exportent point, mais ils fournissent peu à peu à leur consommation intérieure aux dépens de nos fabriques, dont les produits sont frappés dans ces pays de droits exorbitans. La soierie et la rubanerie autrichienne, concentrées en Bohême, en Moravie, à Goritz et à Insprück, font un chiffre d'affaires de 80 millions de francs, dont 15 millions à l'exportation. La fabrique russe, protégée à outrance, a fait des progrès encore plus rapides et, en moins de dix ans, de 1873 à 1883, ses 25,000 métiers de Moscou, de Saint-Pétersbourg et de Wladimir ont vu monter leur production de 40 millions à 70 millions.

Les États-Unis ont, comme la Russie, une fabrique de soierie toute récente; cependant, en moins de vingt ans, la grande république américaine est arrivée à produire pour 250 millions de francs de soieries. Cette victoire industrielle lui a été d'autant plus facile à obtenir que les fabricans américains n'ont eu qu'à emprunter à l'Europe un outillage perfectionné et qu'ils ont obtenu comme protection un droit de 50 pour 100 *ad valorem* sur les soieries étrangères. Ils ont, d'ailleurs, admirablement organisé leur industrie,

installant sur place et côte à côte les filatures, les moulinages et les tissages. Les principaux centres manufacturiers sont à New-York et à Paterson. Ils sont appelés à réduire de plus en plus les importations européennes aux États-Unis.

Les soieries françaises n'ont plus seulement à lutter contre leurs concurrentes d'Europe et d'Amérique. Un autre danger non moins redoutable les menace. L'Asie ne se contente plus de nous envoyer sa soie filée; nous voyons apparaître, sous le nom de *corahs* et de *pongées*, des taffetas légers écrus, ressemblant au foulard et qui obtiennent un assez grand succès en France, en Angleterre et aux États-Unis. Ces étoffes, qui entrent déjà pour une dizaine de millions de francs dans notre consommation française, sont fabriquées, les corahs dans l'Inde, à Allahabad, à Bénarès, dans le Pundjab et le Bengale; les pongées, en Chine, dans les provinces centrales et méridionales. Si l'on observe que la production intérieure de la Chine en soieries est évaluée à plus de 300 millions de francs, que celle de l'Inde doit atteindre 150 millions; si, d'autre part, l'on tient compte que cette production énorme s'obtient avec des métiers primitifs, à peu près pareils à ceux dont on se servait dans l'antiquité, avec deux ouvriers, dont l'un soulève les fils de chaîne et dont l'autre passe la navette et frappe la trame avec la règle de bois, on comprend ce que pourront effectuer ces industries le jour où elles seront en possession d'outillages semblables aux nôtres, avec le double avantage de la matière première sur place et du travail à vil prix. Nous serons, du reste, promptement fixés à ce sujet, car le Japon est déjà entré dans la voie nouvelle. Des filatures à l'européenne se sont établies dans les provinces de Kioto, d'Yamachiro et de Djochiou, et l'on évalue à 40,000 le nombre des métiers japonais fabriquant le taffetas, le brocart et le crêpe, les mouchoirs et les foulards. Ces deux derniers articles seuls sont exportés en Europe pour une somme d'environ 6 millions de francs. Il n'est pas jusqu'au Tonkin qui ne soit un important centre de fabrication locale, consommant plus d'un million de kilogrammes de soie recueillis presque en entier sur son territoire.

On voit par ce tableau de la fabrication universelle de la soie, combien cette industrie se développe avec rapidité dans les pays où la soierie française était autrefois sans rivale et dans ces centres d'Orient dont les produits inférieurs ou ayant un caractère purement local semblaient ne devoir jamais se présenter sur nos marchés européens. S'il n'est pas exact de dire que nos fabriques françaises soient en décadence, la vérité ordonne cependant de reconnaître qu'elles restent stationnaires pendant qu'autour d'elles toutes leurs rivales grandissent avec une rapidité imprévue. Le

domaine des belles étoffes artistiques nous reste, mais ce domaine se rétrécit sans cesse sous la double influence de la mode et des crises économiques. Sur le champ de bataille de la fabrication à bon marché, nos fabricans et nos ouvriers luttent avec plus de vaillance et d'abnégation que de succès contre des nations jeunes, sobres, sans besoins, sans impôts, n'ayant point de vieux matériel à amortir et profitant dès la première heure de toutes nos inventions et de tous nos perfectionnemens. Nos tissages se défendent avec énergie, puisque, si leur production a diminué comme valeur, elle a légèrement grandi comme poids, mais c'est une lutte pénible qui devient de jour en jour plus difficile et dont les victoires sont précaires, parce qu'à l'horizon le flot des concurrens apparaît sans cesse grossissant.

IV. — CONCLUSION.

Ainsi de nos quatre industries de la soie, la sériciculture, la filature, le moulinage et le tissage, deux sont en décadence, deux sont encore pleines de vitalité, combattues de tous côtés, mais défendant leurs positions avec vaillance, au prix de sacrifices douloureux et de perfectionnemens incessans.

Des deux premières, une seule peut se relever promptement, la sériciculture; elle retrouvera difficilement son ancienne prospérité, mais en replantant des mûriers pour avoir la feuille à meilleur compte et en augmentant le rendement en cocons par le choix de bonnes graines, elle doit encore obtenir un produit largement rémunérateur.

Le regretté M. Maillot, directeur de l'école séricicole de Montpellier, dont la compétence n'a été contestée par personne, a démontré cette vérité d'une manière indiscutable dans ses *Leçons sur le ver à soie*. Économiquement établie, la culture d'une once de graines ne doit pas dépasser 80 francs, salaires payés : or la recette arrive aisément au double de cette somme si les graines sont bien choisies, car l'once doit rendre facilement 40 kilogrammes de cocons à 4 francs, soit 160 francs. Le cocon ne se vend pas toujours 4 francs, mais le rendement de 40 kilogrammes n'est pas un maximum.

Si la sériciculture était une industrie organisée vigoureusement, si elle constituait l'unique ressource d'une population nombreuse, elle se serait plus vaillamment défendue, elle aurait réalisé les perfectionnemens à l'aide desquels les Italiens ont maintenu leur élevage florissant. Mais nos cultivateurs de la Drôme, de l'Ardèche, du Gard, de Vaucluse, ne donnent à la sériciculture qu'une quarantaine de journées par an, ils abandonnent ce travail à leurs

femmes, à leurs enfans. Ce n'est pour eux qu'une ressource complémentaire sur laquelle ils fondent peu d'espérances. Ils estiment donc plus simple de réclamer des droits protecteurs que de se donner la peine de planter de nouveaux mûriers et de chercher à obtenir de bonnes graines à bas prix. Si des droits protecteurs devaient les sauver sans compromettre d'autres intérêts plus considérables que les leurs, il n'y aurait pas d'inconvéniens à les instituer, mais il est manifeste qu'il n'en va pas ainsi.

Tous les sériciculteurs reconnaissent qu'un droit d'entrée sur les cocons sans un droit d'entrée sur les soies grèges ne leur serait d'aucune utilité. Ils demandent donc un droit d'entrée de 8 francs par kilogramme de soie. Les conséquences d'un droit semblable sont faciles à établir.

En 1888, on a fait l'expérience d'un droit très léger sur les soies italiennes, 1 franc sur les grèges et 2 francs sur les ouvrées. Or, ce droit a suffi pour faire fléchir de près de moitié les importations de soies italiennes, et ces soies sont d'un prix élevé. Un droit de 8 francs sur l'ensemble des soies étrangères et notamment sur celles qui valent 40 francs, 35 francs et 30 francs, serait donc la prohibition pure et simple de ces soies. Mais alors où s'alimenteraient de matières premières nos industries du moulinage et des tissages qui fournissent en France le salaire quotidien de plus de 300,000 ouvriers?

Les sériciculteurs prétendent qu'ils leur fourniront rapidement les soies dont ils auront besoin, parce que, le prix du cocon devenant rémunérateur, on replantera des mûriers, on mettra en culture une plus grande quantité de graines. Mais, si le mûrier pousse rapidement, il lui faut encore une vingtaine d'années pour être en pleine production.

D'après les statistiques officielles, nos mûriers donnent un peu plus de 2 millions de quintaux de feuilles, c'est la nourriture nécessaire pour l'élevage des 250,000 onces de vers à soie mises en éclosion. On répondra que cette statistique représente la production de feuilles consommées, mais les mercuriales des marchés établissent non moins clairement que c'est à peu de chose près la quantité de feuilles utilisables, car les feuilles se vendent à certains momens jusqu'à 10, 12 et 15 francs le quintal, prix exorbitant. Si l'offre dépassait ou seulement égalait la demande, il est évident que les feuilles descendraient à 5 et 6 francs, prix normal sur le marché. Et, en supposant même que nos plants de mûriers soient assez nombreux pour permettre d'élever un plus grand nombre de vers à soie, comme le prétendent certains sériciculteurs, c'est un fait hors de conteste que ces plants sont mal distribués

géographiquement, qu'ils sont en nombre insuffisant dans des centaines de localités séricicoles, puisqu'on doit transporter la feuille parfois à plusieurs lieues, à grands frais et au détriment des vers qui refusent cette feuille échauffée ou flétrie par les manipulations, l'entassement et le séjour sur le marché.

Les éleveurs de vers à soie ne peuvent donc accroître que très lentement leur production de cocons; de 800,000 kilogrammes de soie, ils peuvent péniblement monter d'année en année, à la condition que le temps soit toujours propice, à 1 million de kilogrammes, à 1,200,000, à 1,500,000. Or nous consommons 4 millions 1/2 de kilogrammes de soie pour notre fabrication. Pendant ce temps, moulinages et tissages devront donc, sous peine de périr, acheter au dehors leurs soies majorées d'un prix de 8 francs : c'est la ruine certaine.

Admettons même l'hypothèse invraisemblable que les sériciculteurs pourraient fournir les 4,500,000 kilogrammes de soie qu'ils n'ont jamais produits aux jours de leur plus grande prospérité, que feraient nos tisseurs d'une soie belle à coup sûr, mais qui ne saurait convenir pour tous les tissus? Les soies de France ont en effet des qualités remarquables, mais on ne peut les employer que pour certaines étoffes très limitées. Il n'est même presque pas d'étoffes où l'on puisse les employer exclusivement. Dans certaines soieries pures de type supérieur, les soies d'Italie et même certaines soies du Japon sont préférables, les unes parce qu'elles sont plus fines, les autres parce qu'elles ont des qualités spéciales que l'étoffe réclame. Pour nombre de tissus mélangés, les soies de France sont hors d'état de servir parce qu'elles coûtent un prix double de celui de certaines soies sauvages que l'Asie nous envoie. La consommation n'achètera plus ces soieries légères si on lui vend à 5 francs le mètre une soierie qu'elle payait 2 francs et même 1 fr. 50. Ce serait un véritable désastre au moins pour les fabricans et les ouvriers qui, tissant des soieries légères à bon marché, sont hors d'état de supporter une pareille augmentation du prix de revient. Mieux vaudrait renoncer à toute exportation. Nos soieries sont déjà frappées d'un droit de 7 fr. 50 au kilogramme en Allemagne, 5 francs en Autriche, 8 francs en Italie, 4 fr. 88 en Russie, 4 francs en Espagne, 8 pour 100 *ad valorem* en Turquie et 50 pour 100 aux États-Unis. Elles ont à payer en France un droit d'entrée variant de 0 fr. 20 à 3 fr. 50 le kilogramme sur leurs filés de coton. Elles ont à lutter contre des concurrentes qui ne paient aucun droit sur les matières premières et dont la main-d'œuvre est à très bas prix. Comment peut-on espérer qu'elles ne succomberont pas quand aujourd'hui même les produits se présentent sur les marchés avec des diffé-

rences de quelques centimes seulement et qu'il faut serrer le prix de revient à son extrême limite ! Et ce n'est pas seulement la ruine de nos tissages de soie, c'est une perte considérable pour nos filatures de coton, qui verront disparaître leur principale clientèle. Il ne faut pas oublier, en effet, que nos tissages de Lyon, de Saint-Étienne, de Paris, de Nîmes, de Calais, de Roubaix, achètent plus de 40 millions de francs de filés de coton dans le Nord, le Pas-de-Calais, les Vosges. L'industrie cotonnière de ces départemens sera donc atteinte à son tour.

Les partisans des droits sur les soies ne peuvent pas contester ces dangers; ils croient les atténuer par l'établissement d'un régime (admission temporaire ou *drawback*) qui sauvegarderait les intérêts de l'exportation française au moyen d'un remboursement, à la sortie de l'étoffe, des droits perçus à l'entrée de la soie.

Par malheur, ce système est impraticable pour toutes les soieries, mais surtout pour les étoffes mélangées qui sont les plus nombreuses, à cause de la difficulté de titrer la quantité de chaque matière première, soie, coton ou produits tinctoriaux en surcharge. Arriverait-on, par le progrès de la science, à déterminer à 5 ou 6 pour 100 près la proportion des divers élémens, il faudrait encore expertiser des milliers de colis postaux contenant quatre, cinq, dix objets différens, fichus, foulards, rubans, parapluies, confections ? Que d'obstacles, que de retards dans les expéditions, alors que le temps est un des facteurs les plus importans dans cette lutte industrielle, car Paris donne les indications de mode, et les centres industriels de toute l'Europe partent ensemble sur ces indications qui leur sont fournies par les commissionnaires ! Tout récemment les fabriques allemandes nous ont enlevé en Amérique une vente considérable parce qu'elles ont livré quelques jours avant les nôtres un nouveau tissu qui était très demandé. Que sera-ce lorsque l'exportateur français devra faire stationner ses marchandises en douane du Havre, de Bordeaux et de Marseille pendant que les Allemands et les Suisses expédieront à toute vapeur par Anvers et Gênes sans subir le moindre arrêt ? Et il faudra des chimistes-experts dans tous les bureaux des douanes. Quel embarras et quelle responsabilité pour l'État !

Ce n'est pas tout. En supposant même, chose invraisemblable, que, par leur ingéniosité, par l'émigration des tissages dans les campagnes, par l'abaissement du prix des façons, la fabrique française arrive encore à produire dans des conditions normales, un préjugé commercial aura été créé contre elle au dehors. Elle sera représentée comme hors d'état de lutter; pendant la période de crise qu'elle traversera nécessairement, ses concurrens créeront

un courant en faveur des industries suisses, allemandes, italiennes; ils feront valoir leurs conditions économiques meilleures. Enfin, dernier coup et non moins redoutable, le marché des soies de Lyon, qu'on a créé avec tant de peine, qui offre tant d'avantages pratiques à nos fabricans pour le choix de leurs matières premières, qui a tant contribué aux incessantes modifications que les tissages ont pu apporter dans leurs combinaisons d'étoffes, ce marché ne pourra pas résister à un droit de 8 francs. Les soies d'Asie suivront celles d'Italie, le marché commercial de la soie s'établira définitivement à Milan, à Londres, où nos fabricans devront désormais aller chercher leurs matières premières. Et comment fabriquer vite et à bon marché dans ces conditions? Nos capitaux perdront eux-mêmes un de leurs emplois les plus utiles et la richesse nationale une circulation de plusieurs centaines de millions de francs.

On répond qu'on pourra établir des séries de types, comme cela se passe à l'importation pour certaines étoffes qui paient des droits d'entrée en France; mais la variété des étoffes de soie mélangée ou surchargée rend l'établissement de ces types plus difficile, et, de plus, ce régime manque d'équité. Comment imposer aux experts des douanes la vérification de milliers de types différens? Et l'on en compte plusieurs milliers. La vérification serait impraticable et, de plus, elle favoriserait des catégories de fabricans au détriment des autres; elle serait ruineuse pour ceux-ci, avantageuse pour ceux-là; enfin, elle laisserait subsister tous les grands inconvéniens de la prise d'échantillon, du retard dans la livraison et du préjugé commercial créé contre toute industrie soumise à de pareilles entraves. Il serait plus sincère de déclarer qu'on est résolu à sacrifier l'exportation des tissages français, c'est-à-dire une valeur de plus de 300 millions de francs, représentant plus de 100 millions de francs de salaires pour nos travailleurs de trente départemens.

Cette perspective est, du reste, entrevue par certains partisans des droits sur les soies, et, pour compenser la perte subie par les exportateurs, ils offrent de réserver à ceux-ci le monopole du marché français par des droits prohibitifs sur les soieries étrangères. Par malheur, la compensation serait faible, car nos importations de soieries n'ont pas dépassé 60 millions de francs, et dans ce chiffre figurent des marchandises entrées en transit ou envoyées dans nos fabriques d'impressions ou d'apprêt pour être réexportées. Il faut donc évaluer à 50 millions de francs au maximum la valeur des soieries étrangères consommées en France, de telle sorte qu'un droit prohibitif sur ces tissus de soie procurerait au maximum 50 millions de francs d'affaires à nos tissages, alors que le droit parallèle sur les matières premières leur enlèverait toute leur

exportation, c'est-à-dire 300 millions de francs. Perte nette : 250 millions.

Ainsi, pour un bénéfice aléatoire de 5 millions de francs, pour une maigre augmentation de revenu de 0 fr. 50 par kilogramme de cocons, c'est-à-dire de 15 à 20 francs par an au plus par producteur, bénéfice que celui-ci peut se procurer sûrement par d'autres voies, on s'exposerait à atteindre profondément, à ruiner, on peut le dire, deux industries : le moulinage et le tissage. On leur enlèverait bénévolement une vente de 250 millions de francs, représentant plus de 100 millions de francs de salaires. Ce serait une véritable aberration économique. Ajoutons que ce serait une iniquité. Si l'on met, en effet, en parallèle l'importance des industries rivales, on voit d'un côté la sériciculture occupant environ 150,000 personnes pendant 40 jours par an, c'est-à-dire fournissant à l'activité nationale 6 millions de journées de travail. D'autre part, les moulinages et les tissages font vivre environ 350,000 ouvriers et ouvrières pendant 200 jours par an, soit 70 millions de journées de travail. Si l'on prend 2 fr. 50 comme salaire moyen des uns et des autres, la sériciculture représente donc, comme main-d'œuvre, une somme de 15 millions de francs de salaires, tandis que les moulinages, les tissages et les industries annexes représentent près de 200 millions de francs payés au travail.

Ces derniers chiffres sont pour nous la démonstration la plus évidente de l'imprévoyance et de l'injustice qu'il y aurait à mettre des droits sur les matières premières destinées à nos industries de la soie. Comme nous l'avons démontré, l'État peut venir au secours de la sériciculture sans recourir à cette mesure ruineuse pour le moulinage et le tissage. Il peut fournir gratuitement les plants de mûriers, accorder des primes d'encouragement pour les plantations nouvelles, pour les plus beaux rendemens de cocons; il peut enfin, il doit même créer des stations séricicoles dans tous les arrondissemens intéressés, de façon à assurer à nos agriculteurs de bonnes graines à bon marché. Ces mesures suffiront amplement à relever la sériciculture française, dans la mesure où cela paraît possible, et elles ne ruineront pas les 350,000 travailleurs qui, dans les vallées du Rhône, de la Loire, à Paris, à Nîmes, à Tours, dans le Nord et le Pas-de-Calais, maintiennent si haut le renom de l'industrie française en gagnant des salaires des plus modestes et des plus disputés.

ALBERT DE LA BERGE.

LA MINGRÉLIE

ET LES

ROMANS CAUCASIENS

DE M. LE BARON DE SUTTNER

C'est un fort beau pays que celui qui s'étend de la Mer-Noire à la mer Caspienne et que borne au nord le Caucase, au sud la chaîne arménienne où trône le Grand-Ararat. Arrosée à l'ouest par le Rion, à l'est par la Koura, qui reçoit les eaux rapides de l'Araxe, cette contrée, où l'on trouve des sites enchanteurs et, selon l'altitude, tous les climats, celui de Rome et celui de Chamonix, est aussi curieuse que belle. Sur une étendue de près de 22 millions d'hectares elle ne compte guère que 5 millions d'habitans, et ces habitans offrent les types les plus divers. Il semble que tous les peuples se soient donné rendez-vous au pied du Caucase; nulle part la faune humaine n'est plus variée. La Transcaucasie est un grand couloir et le chemin le plus direct pour passer du plateau de l'Iran en Europe. Elle n'a joui de son indépendance qu'à de rares intervalles; elle a obéi jadis à Alexandre, à Mithridate, aux Bagratides d'Arménie, puis aux Arabes, aux Turcs Seljoucides, aux fils de Gengis-Khan, aux Tartares de Tamerlan. Les Sophis de Perse et les Turcs ottomans se la partagèrent; depuis le commencement de ce siècle elle appartient au Russe. Presque tous les envahisseurs y ont laissé quelque souvenir de leur passage, quelque échantillon de leur race, et, sans se confondre, tous ces dépôts, toutes

ces couches superposées ont formé d'étranges combinaisons. Pline, qu'il ne faut pas toujours croire, racontait qu'à Dioscurias, ville de la Géorgie actuelle, il fallait cent trente interprètes pour se tirer d'affaire. Il y a moins d'exagération à prétendre qu'on parle aujourd'hui soixante-dix langues ou patois à Tiflis, ville peuplée de Géorgiens, de Tatares, d'Arméniens, de Turcs, de Persans, de Juifs, de Russes, de Français et d'Allemands.

Depuis que la Transcaucasie est devenue russe, l'influence européenne s'y est fait sentir davantage d'année en année. Certaines races la subissent ou l'acceptent de bon cœur; d'autres lui demeurent plus réfractaires, et c'est la source de nouveaux contrastes. Si vous voulez savoir comment s'y prend un Oriental pour adopter nos modes tout en gardant ses mœurs, allez à Tiflis étudier sur place ces grands négocians arméniens qui s'appelaient naguère MM. Kalikianz et Beburianz, et qui, pour se concilier la faveur de leurs nouveaux maîtres, ont soin de s'appeler aujourd'hui MM. Beburow et Kalikow. Quoiqu'on les accuse de savoir trop bien compter, ils ne ménagent pas l'argent pour faire voyager leurs fils en Europe ou pour procurer à leurs filles une gouvernante bavaroise ou saxonne. Six jours durant, ils restent enfermés dans leurs magasins de soieries, de chaussures ou de bijouterie, servant la pratique avec un empressement obséquieux et employant leurs courts loisirs à discuter le tarif des douanes, le prix du sucre, la hausse ou la baisse du rouble.

Le septième jour, ils se redressent, font peau neuve, prennent la diligence, s'en vont respirer un air plus vif à 12 verstes de Tiflis, dans leurs villas de Kodjori. La montée en lacets est raide, la vue est superbe. A l'un des détours du chemin, ils aperçoivent la ville s'allongeant en terrasse à leurs pieds, et leur regard embrasse les courbes serpentantes de la Koura, qui se perd à l'horizon. Devant eux se dresse la sombre muraille du Caucase, au-dessus de laquelle resplendissent les neiges éternelles du Kasbek. A vrai dire, le paysage les intéresse médiocrement, ils ont hâte d'arriver. Jusqu'au soir ils ne quitteront les cartes que pour jouer au trictrac, ils fumeront des cigares exquis, ils boiront du vin de Champagne, et on entendra de loin les éclats de leur voix, leur tonnerre! A leur façon de rire comme à la grosseur de leurs chaînes d'or et à l'énormité du diamant qui orne leur index, vous reconnaîtrez l'Oriental; mais Kodjori vous rappellera nos villes d'eaux. On y trouve un casino où l'on danse et où l'on joue gros jeu. Il a, paraît-il, la forme d'un pâté de gibier; les nôtres, le plus souvent, n'ont point de forme du tout.

Si vous avez peu de goût pour le faux Orient ou pour la fausse Europe, si les mœurs primitives et la sauvagerie vous attirent davantage, ce n'est pas en Géorgie et à Tiflis qu'il faut aller, mais à l'ouest, dans

le gouvernement de Kutaïs, en Imérétie, ou plutôt en Mingrélie. Ce district montagneux, plus rapproché du gigantesque Elbrouz que du Kasbek, est sillonné de toutes parts d'eaux courantes. Au-dessus des champs de maïs et des vignes s'étalent des forêts magnifiques de chênes, de hêtres, de cèdres et de pins. Là, parmi les bois de lauriers, les bosquets de buis, les fourrés de houx et de fougères, fleurissent en abondance les rhododendrons et les azalées. La plante humaine y est toute particulière; on n'y boit guère de vin de Champagne et on y chercherait vainement un casino. Tout le monde y sort armé; c'est le pays où l'on chasse au faucon, c'est aussi le pays des voleurs de buffles et de chevaux. Ces montagnards, fiers d'eux-mêmes, font peu de cas de leurs voisins de l'est. « Qui es-tu? demandait l'un d'eux d'un ton de mépris. — Mon grand-père était Géorgien, et je le suis moi-même. Vos princes n'épousent-ils pas nos filles pour se donner plus de considération? — Dis plutôt que vos filles se servent de leurs deux mains pour les happer au passage, parce qu'elles soupirent après une bonne nourriture et de beaux habits, deux choses que vous ne connaissez que de nom. » De son côté, le Géorgien affirme que l'Évangile se trompe lorsqu'il nous donne pour un Hébreu l'homme qui trahit Notre-Seigneur : Judas Iscariote n'a pu naître qu'en Mingrélie.

A quoi pensaient les Grecs quand on leur parlait de la Mingrélie, qui s'appelait alors la Colchide? Ils croyaient voir Prométhée cloué à son rocher, la toison d'or, Médée et ses dragons. Qu'était-elle pour l'excellent voyageur Chardin, qui la visita en 1671? Un pays fort curieux, mais fort désagréable à traverser quand on a été nommé par lettres patentes marchand du shah de Perse et qu'on voyage avec des bijoux qu'il faut défendre contre les mains crochues « de peuples d'un fort méchant naturel, sans religion et sans police. » Qu'est-ce que la Mingrélie pour le Mingrélien d'aujourd'hui? Un vrai paradis, où tout est plus beau, plus aimable, plus charmant, plus distingué que dans les autres parties de ce misérable monde. Il faut en rabattre un peu, nous dira M. le baron de Suttner, écrivain autrichien, qui a fait de longs séjours sur les bords du Rion et de la Koura. Il n'y a pas perdu son temps; il en a rapporté une riche provision de souvenirs.

M. de Suttner vient de publier un volume de nouvelles qui sont, pour la plupart, des tableaux de mœurs mingréliennes. Il a de bons yeux, il sait raconter et décrire. Agréables ou déplaisans, on sent que ses personnages ont été presque tous dessinés d'après nature, et ces portraits sont si vivans que, pour en garantir la ressemblance, il n'est pas besoin d'avoir connu les originaux (1). Il y a six ou sept ans, il avait pu-

(1) *Kinder des Kaukasus*, von A.-G. von Suttner. Dresde et Leipsick, 1890; E. Pierson's Verlag.

blié, sous le titre de *Daredjan*, l'histoire d'une déclassée du Caucase, d'une fille de paysans qui, élevée dans un pensionnat russe et gâtée par de mauvaises lectures, tourne fort mal et tombe très bas. En 1886, il a raconté, dans un autre roman caucasien, la fâcheuse aventure d'un gentilhomme d'Imérétie, d'un *aznaour*, qui se fait aimer d'une grande dame, fille d'un Turcoman et d'une Polonaise et mariée à un prince russe. Cette princesse, très amoureuse et qui se croit adorée, a hâte de reconquérir sa liberté pour épouser Kurdel Zuchadzé. Elle se rend à Saint-Pétersbourg, obtient à grand'peine que son mari consente au divorce; il lui en coûte plus d'un million de roubles. Dès qu'elle a gagné son procès, elle se remet en route, repasse le Caucase, court en Imérétie annoncer à son amant qu'enfin elle est libre. Il ne l'attendait pas. Elle le surprend dans les bras d'une écuyère de cirque qui faisait les délices de Kutaïs, et elle le tue raide d'un coup de pistolet. Cet événement mit l'écuyère en renom. Elle fut aussitôt demandée en mariage par un employé de chemins de fer, par un pharmacien, par un capitaine d'état-major, par un médecin militaire, par un prince et par l'avocat Xandro Lionadzé. Elle appartenait à la classe des Françaises sérieuses. Au prince, qui n'était plus jeune et avait plus de dettes que de cheveux, elle a préféré l'avocat. Son mariage lui a donné accès dans les meilleures familles de la ville; elle fait des visites, en reçoit, organise des pique-nique et se déclare la plus heureuse des femmes. Si jamais vous allez à Kutaïs, munissez-vous d'une lettre d'introduction pour Mme Françoise Lionadzé (1).

Chardin, qui était un admirable observateur, mais qui en voulait peut-être aux Mingréliens des dangers que ses bijoux avaient courus chez eux, a tracé de ces Tartares convertis à l'église grecque un portrait assez repoussant. Il déclare « qu'il n'y a point de malignité à quoi leur esprit ne se porte, » qu'ils sont tous voleurs, tous larrons, tous brigands et qu'ils en font gloire. Il affirme encore « qu'ils sont plus ivrognes que les Allemands et n'ont de plaisir que pour les entretiens malhonnêtes, » que leurs enfans savent tout à dix ans, que le père les exerce au larcin, que la mère les forme à la turpitude. Il ajoute que le concubinage, l'adultère, la bigamie, l'inceste, sont des vertus en Mingrélie, que ces soi-disant chrétiens sont à la fois les plus superstitieux et les plus débauchés des hommes, « que, quand un mari prend sa femme sur le fait avec son galant, il a le droit de le contraindre à lui payer un cochon, que le cochon se mange entre eux trois. » — « Ce peuple barbare, dit-il par forme de conclusion, n'a ni pudeur ni humanité. Je crains qu'en cet endroit les vérités que je raconte ne passent pour des

(1) *Ein Aznaour, Kaukasischer Roman*, von A.-G. von Suttner, 1886. — *Daredjan, mingrelisches Sittenbild*, 1884.

exagérations; je proteste qu'elles sont très certaines. » Il avait beau dire, il poussait les choses au noir; il était en colère, il pensait à ses bijoux.

Il y avait en Mingrélie, au temps de Chardin comme aujourd'hui, des princes, des nobles et des vilains. C'est surtout aux nobles, aux *aznaours* qu'il en voulait, et il a parlé avec quelque commisération des malheureux manans grugés et mangés par leur seigneur. Les paysans mingréliens qui figurent dans les nouvelles de M. de Suttner ressemblent beaucoup, par leur genre de vie, par leurs usages, à ceux qu'a rencontrés Chardin, à cela près qu'ils ne sont plus serfs et que, quand ils sont misérables, c'est à eux-mêmes qu'ils doivent s'en prendre. Comme leurs pères, ils se nourrissent d'une pâtée de millet dont Chardin avait fini par s'accommoder et qu'il comparait au plum-pudding. Comme leurs pères, ils habitent des huttes en planches et en torchis, fort sales, où de grands bancs courant le long des murailles servent de lits et dans lesquelles leur bétail s'enferme avec eux. Comme leurs ancêtres, ils enterrent les grandes cruches où ils conservent leur vin. Ils leur ressemblent aussi par leur goût prononcé pour les paroles inutiles, pour les longs propos, pour ce qu'ils appellent les *laparaki*, et par l'habitude qu'ils ont de s'exciter au travail en chantant et hurlant comme s'ils éprouvaient le besoin de consoler ou d'étourdir leur incurable paresse.

Ils ont gardé et les usages et les superstitions des Mingréliens d'autrefois. Ils croient à la vertu des amulettes et qu'une araignée vivante enfermée dans une noisette vide préserve du mauvais œil. Ils croient à la magie amoureuse et que, pour se faire aimer d'une femme, il suffit de la toucher avec un sac contenant l'aile gauche d'une chauve-souris. Ils ont une grande considération pour leurs sorcières, dont la bienveillance leur paraît si précieuse qu'ils ne pensent pas la payer trop cher en leur donnant une vache et 100 roubles. Ont-ils perdu leur buffle ou leur bufflonne, ils recourent aux vingt-quatre fèves et au crible tournant pour découvrir le nom du voleur. Ils sont persuadés que, lorsqu'on éternue en parlant de la mort, une grande catastrophe s'ensuivra, à moins que votre voisin ne s'empresse de vous frapper sur l'épaule, en criant: « Tu es encore des nôtres! » Ces descendans de nomades qui adoraient les astres tiennent en grande estime le soleil de leurs pères, et c'est sans doute en son honneur que dans leurs fêtes ils allument des feux par-dessus lesquels jeunes et vieux, garçons et filles sautent comme des possédés : c'est le plus sûr moyen d'épouvanter les mauvais esprits et de tenir à distance l'artificieux Satan, embusqué dans la montagne de Tabachel. Malheur à vous si vous tombez en sautant! Avant la fin de l'année, Satan vous prendra. Les Mingréliens attachent quelque importance à la bénédiction de leurs popes; mais leur chris-

tianisme ne leur a guère enseigné que la peur du diable et de son horrible femme Rokapi, la reine des sorcières, qui enlève les jeunes filles pour qu'elles l'accompagnent au sabbat.

Si fâcheuses que soient les déraisons des Mingréliens, M. de Suttner a pour eux beaucoup plus d'indulgence que Chardin; je soupçonne même qu'ils lui inspirent un peu de cette tendresse secrète qu'éprouve un romancier pour les pécheurs dont les vices ont de la couleur et de la ligne. Faut-il croire que depuis que la Russie les gouverne, la police, devenue plus sérieuse, tient leurs appétits en bride ou que dans le cours des âges leur humeur s'est adoucie? On rencontre dans les nouvelles de M. de Suttner des figures presque sympathiques, et ses coquins eux-mêmes sont intéressans. Ce qui me paraît certain, c'est que les grands bandits ont presque disparu de la Mingrélie; ils ont été remplacés par les petits larrons : — « Jadis, disait en hochant la tête une vieille sorcière des environs de Zugdidi, les grands du pays tenaient leur place parmi les voleurs. Cela se voit encore, mais ce n'est pas comparable au bon vieux temps. Tout se faisait alors grandement. Un prince qui avait une fille à doter ou un fils à baptiser partait un beau soir avec une bande de vigoureux compagnons; il en emmenait jusqu'à cinquante, et on entrait en campagne. C'étaient de vraies guerres; une douzaine d'hommes restaient souvent sur le carreau. Il y avait alors dans les fermes seigneuriales beaucoup plus à prendre qu'aujourd'hui; dans l'enclos paissaient jusqu'à cent chevaux de la plus belle race, des buffles, de nombreuses vaches, et les maisons regorgeaient d'argenterie, de tapis, de riches armes et d'objets de prix. Personne ne revenait sans un opulent butin. Aujourd'hui, il y a des gens qui hasardent leur vie pour une misérable poule. » Ainsi parlait la vieille sorcière Sada, et elle déplorait la décadence des vieilles mœurs. Il en reste pourtant quelque chose; il est peu de Mingréliens qui ne ressentent une vive admiration pour un vol hardiment et adroitement exécuté et quelque sympathie pour le voleur. Il n'y a que le volé qui souhaite de le voir pendre.

Ce qui caractérise surtout un peuple, c'est l'idée qu'il se fait et de l'honneur et de l'amour. Les nobles mingréliens, les aznaours comprennent l'honneur à peu près à la façon d'un chef arabe. Si vous leur demandiez de le définir, ils vous diraient que c'est la juste fierté que ressent un homme qui possède de magnifiques chevaux, de grands troupeaux, des chiens, des faucons, des armes, une provision d'argent comptant enfermée dans un bahut garni de ferrures, et avec tout cela une clientèle dont il reçoit les hommages et à laquelle il ne marchande pas ses services. Plus cette clientèle est nombreuse, plus l'homme est grand, plus il a le droit de s'admirer.

Dans la plus charmante de ses nouvelles, M. de Suttner nous fait

connaître un aznaour de ses amis, nommé Gudja, qui a passé six ans en Europe. A peine le sait-on de retour, on arrive de toutes parts pour le saluer, pour se prosterner devant cette merveille du monde. On ne se lasse pas de le contempler, on le dévore des yeux, on boit ses paroles, on le regarde écrire, manger et dormir. Nourrices et pères nourriciers, frères et sœurs de lait, filleuls et filleules, cousins et cousines jusqu'au quatorzième degré, personne ne s'est dérobé à son devoir. Il tient sa porte toute grande ouverte, on entre chez lui comme dans un moulin; on va, on vient, on s'agite, on s'écrie, on tracasse, et on se fait nourrir et coucher, après quoi on cède la place à d'autres. Ils ont tous apporté leurs présens, des gâteaux de maïs, du vin, des poules, des chapons, des fromages, des porcelets qu'ils serrent tendrement dans leurs bras. Il reçoit les présens, il reçoit aussi les requêtes. Celui-ci lui demande une lettre de recommandation pour son fils qui cherche un emploi à Tiflis; un autre, engagé dans une mauvaise affaire, le supplie de laisser tomber sur lui la manne de ses conseils. Deux plaideurs sollicitent son arbitrage, une veuve réclame son intervention auprès du gouvernement, un voisin qui a un bois à vendre le conjure de s'intéresser à son marché. Debout au milieu du cercle et drapé dans son plaid, il distribue ses réponses à droite et à gauche; il a le ton solennel, il rend des oracles; il est au fait de tout, il a la science universelle. Un enfant a été piqué par un scorpion, un jeune homme a les fièvres, une vieille femme a la goutte. Il ne connaît qu'un remède : c'est le sulfate de magnésie, et il soumet le district tout entier à une cure énergique de sel de Sedlitz.

Le seigneur féodal du moyen âge pensait comme l'aznaour que son honneur était représenté par le nombre des hommages qu'il recevait, mais il pensait aussi qu'un chevalier se déshonore quand il manque à sa parole. Si j'en juge par les romans de M. de Suttner, certains scrupules sont inconnus aux aznaours mingréliens. Presque tous ceux qu'il met en scène se distinguent par une subtilité rusée. Pour eux, la fraude n'est qu'un péché véniel, l'impudeur dans le mensonge est la marque d'un esprit libre. A la fois dissipateurs et grippe-sous, ils ont au plus haut degré le goût des affaires, la passion des procès véreux, qui se terminent le plus souvent par des accommodemens iniques. Leur parole ne pèse pas une once, leurs sermens ne sont que vent et fumée; ils ne méprisent que le fripon qui se laisse prendre. « Kurdel Zuchadzé se considérait comme une forte tête, comme un homme d'une vaste intelligence, comme un corbeau blanc, comme un maître diplomate, comme le plus retors des avocats. Il avait acquis la conviction que, si jusqu'alors il n'avait pas voulu fatiguer, tourmenter son esprit, il ne laissait pas de posséder les aptitudes les plus diverses, qu'il était capable de devenir tout ce qu'il voulait, qu'il était un génie. C'est une

illusion très répandue parmi ses compatriotes. » Un ingénieur français, qu'il avait dupé, disait de lui : « C'est un misérable escroc, mais un tricheur génial. » Soyez génial ! Cela fait tout passer en Mingrélie, et quelquefois aussi en Europe.

A l'égard de l'amour, qu'est-ce pour les Mingréliens ? Une fièvre brûlante, une fureur de désir, à laquelle succèdent bientôt de mortelles indifférences. Ils savent cependant aimer en vers : « Tu m'as pris le cœur, mon trésor ! Ta peau est rosée, tu es toi-même une rose. Nos lèvres ont soupiré d'amoureux sermens, et j'ai pressé tes douces mains, j'ai baisé le velours de tes joues comme la soie de ta nuque, jusqu'à ce que des rêves chatoyans aient rempli tes yeux. Viens, partons, ma bien-aimée. Allons-nous-en loin d'ici, dans les riantes campagnes d'où l'on voit scintiller le rivage de la mer aux mille couleurs. Viens, jeune fille, nous planterons là notre tente. » Ils ont la passion des plaisirs qui grisent, des fêtes qui font du bruit, et ne sont jamais plus heureux que quand le tambourin les invite à danser des rondes, des *pechuris*, à l'ombre des mimosas. Ils sont musiciens et ils sont poètes : en entrant chez son voisin ou sa voisine, un simple paysan, un *bitcho*, décroche de la muraille une guitare à trois cordes et improvise une chanson d'amour. Mais celle qu'il a chantée hier à Khetevan, il la chantera demain à Macrine.

Fût-elle très entendue à l'élève des vers à soie, au dévidage des cocons ou dans l'art de broder sur le cuir et le velours, fût-elle une joueuse de luth consommée, sût-elle à peu près écrire et parler le géorgien, la femme n'est aux yeux des Mingréliens qu'un être inférieur. Celle qui paraît la plus propre à leur donner le plaisir, ils la convoitent, ils en ont faim et soif; plutôt mourir que de ne pas l'avoir! Mais si belle qu'elle soit, ils souhaitent de vivre assez pour en avoir d'autres. Ils posent en principe qu'il faut beaucoup de femmes pour en faire une. Ils ont vécu jadis sous des maîtres qui avaient des harems et pour qui la polygamie était un droit; elle est pour eux un délicieux péché; elle en a la grâce et la saveur.

Chardin nous parle d'un aznaour qui, quoique marié, résolut d'épouser une jeune fille dont il était fou. Il obtint sa main moyennant une grosse somme qu'il promit au père et qu'il ne savait où trouver. Cet homme ingénieux invita douze prêtres à venir dire chez lui une messe solennelle, accompagnée d'un sacrifice. Après les avoir fait boire, il leur mit les fers aux pieds et les vendit à un corsaire turc. Le prix de vente ne suffisant pas, il s'avisa de parfaire la somme en vendant par-dessus le marché sa première femme. M. de Suttner ne nous raconte aucune histoire pareille; mais ses Mingréliens ont pour la plupart deux amours en tête. Kurdel Zuchadzé aime à la fois une princesse russe et une écuyère de cirque, et il serait très embarrassé de dire s'il

aime davantage l'écuyère en tricot rose ou la princesse parfumée de fleur d'oranger.

Sanartia, le voleur de chevaux, s'est épris de Khetevan, un jour qu'il l'a vue se baigner. Quelques heures plus tard, la retrouvant au bord du ruisseau, il la prend par la taille. Elle résiste, puis lui tend ses lèvres. Il faisait très chaud ce jour-là. « O soleil, méchant soleil, c'est toi qui dérobes aux fleurs humides de rosée les vapeurs qui troublent les sens, qui font bouillonner le sang et la tête! Soleil perfide, Khetevan s'est donnée. » Son père Data, devenu veuf, s'était remarié avec une fille de seize ans; la belle-fille considérait sa belle-mère comme une enfant, mais cette enfant s'appelait Macrine et elle avait des yeux de chat. Le lendemain du jour où Sanartia a possédé Khetevan, il fait la cour à Macrine. Khetevan revenait d'une fête où elle avait dansé avec ce don Juan caucasien. « Elle avait pris une traverse; au milieu d'un fourré, elle demeura tout à coup comme clouée au sol et retint son souffle : elle venait d'entendre le murmure indistinct d'une voix, dont l'accent lui parut pressant. Deux minutes après, l'air retentit d'un claquement de fouet, puis Sanartia passa devant elle comme un éclair, emportant en croupe une femme. » Il emportait Macrine dans un désert de l'Abchasie.

Chardin a rendu justice à la beauté des Mingréliennes. Il s'étonne qu'aucun autre Grec que Jason ne se soit avisé de venir chercher une femme dans cette partie du monde. « On y accourt à présent de tous les endroits de l'Orient, ajoute-t-il, et le prix qu'on en donne les peut faire passer pour de vraies toisons d'or. » Il en avait vu de merveilleusement bien faites, d'air majestueux, de visage et de taille admirables, dont le regard engageant caressait les hommes « et semblait leur demander de l'amour. » Il se plaignait seulement qu'elles fussent malpropres et ne lavassent leurs chemises que trois fois l'an. « J'approchais toujours d'elles fort épris de leur beauté; mais la méchante odeur étouffait l'amour. » Au surplus, il les déclarait les plus méchantes femelles de la terre, fières, superbes, fourbes, cruelles, impudiques, « mettant toute perfidie en œuvre pour se faire des amans, pour les conserver et pour les perdre, » avec cela si lâches, si paresseuses que, lorsqu'elles n'avaient pas quelque noirceur à commettre, leur plus grand plaisir était de rester assises le jour entier, la tête penchée sur leurs genoux.

Encore une fois Chardin exagère, ou il faut croire que les Mingréliennes se sont amendées. M. de Suttner nous a appris que Khetevan se baignait dans les ruisseaux, et il nous la donne pour la plus dégourdie des ménagères. Il la montre sans cesse active, ayant l'œil et la main à tout. Sérieuse dans tous ses sentimens, le cœur chaud, l'âme énergique, l'humeur orageuse, l'œil farouche, cette Colchienne est de

la race de Médée, mais c'est une Médée qui pardonne. Elle a juré de tuer le voleur de chevaux qui l'a trahie. Quand il se laissera prendre et que ses juges le condamneront à finir ses jours en Sibérie, elle exposera sa vie pour le sauver.

En revanche, sa jeune belle-mère, cette Macrine que tous les gens de la maison appellent la petite, ressemble beaucoup à ces paresseuses au cœur mou dont parle Chardin, et on voit l'Orient dans ses yeux de chat, dont le sommeil est trompeur. Sa plus grande joie est de ne rien faire, et quand ses yeux se réveillent, c'est qu'elle pense à mal ou à une écharpe bleue qu'elle a aperçue à la devanture d'une boutique de Zugdidi. Avoir une robe de soie rouge, brodée de fleurs jaunes et blanches, et durant des heures se balancer sur une escarpolette en grignotant des prunes vertes ou des bonbons persans, voilà, faute de mieux, le parfait bonheur. « Sanartia avait apporté des sucreries pour les enfans et une petite boîte d'*alwa* pour Macrine. Data était sorti, Khetevan aussi : elle avait à parler à la vieille sorcière. La petite boîte fut bien vite ouverte, et Macrine engagea le bon jeune homme à prendre place sur la balançoire. Il ne se fit pas prier, d'un bond il fut auprès d'elle, et pour qu'elle n'eût pas besoin de se tenir, il saisit les cordes de ses deux mains. Elle pouvait ainsi s'appuyer commodément sur ce bras d'homme et puiser à son gré dans la boîte. De temps à autre, elle lui mettait un peu de confiture sur les lèvres, et ils se berçaient, riant, folâtrant, le cœur en joie, pendant que la brise leur soufflait au visage les mille parfums d'un luxuriant gazon. « Ah ! si le morose et rébarbatif Data pouvait ressembler un peu à ce jeune homme ! se disait-elle. Mais quelle figure ferait Data sur une balançoire ! » Elle riait aux éclats à cette pensée. Tout à coup son rire lui resta à la gorge. Khetevan, la gênante Khetevan s'était dressée devant eux et les regardait d'un œil sombre. »

Jusqu'à la fin, Macrine ne sera qu'un enfant. Sur ce rocher d'Abchasie où Sanartia l'emmène, elle rit quelquefois et plus souvent elle pleure. Sanartia est un beau garçon ; mais adieu les bonbons persans ! adieu les écharpes bleues qu'on achète à Zugdidi ! La voilà mise comme une mendiante. Chaque soir, il part pour la maraude, elle lui reproche de la quitter, mais il faut vivre ; ses nuits de solitude lui semblent longues, la peur la tient éveillée. Elle croit voir le terrible génie Otschikotschi braquant sur elle ses yeux de braise ou accroupie derrière la porte, la reine des sorcières dont elle entend le ricanement aigu. La mauvaise saison est venue ; comme elle se promenait dans la montagne, la neige l'a surprise. Elle rentre glacée, frissonnante ; pour se réchauffer, elle entasse pêle-mêle dans l'âtre bois vert et bois mort, tout ce qui lui tombe sous la main et jusqu'aux tapis de son lit. La maison prend feu, elle meurt étouffée dans les flammes. « Un géant

noir, le mauvais esprit de Tabachel avait emporté l'âme de Macrine. Telle fut la fin de ce très petit morceau du monde, *dieses kleinen Stückchens Welt.* »

Quelle que soit mon admiration pour Chardin, j'en veux croire M. de Suttner, et j'incline à penser que partout, sauf dans les romans naturalistes, les monstres sont rares, que la plupart des hommes sont un amalgame singulier de bien et de mal, de vices qui tiennent à des qualités et de qualités qui tiennent à des défauts. Si après avoir lu les nouvelles du voyageur autrichien, j'avais à définir les Mingréliens, je dirais que le trait dominant de leur caractère est une prodigieuse légèreté d'humeur jointe au goût du théâtral. Ce sont de grands comédiens. Tantôt redressant leur taille, fronçant le sourcil, ils affectent un air de supériorité qui tient les gens à distance; c'est ainsi qu'ils en usent avec les Européens quand ils veulent leur faire croire que la Mingrélie est un paradis. Plus souvent, ils se livrent à de grandes démonstrations, dont personne n'est dupe; ainsi le veulent les bienséances et le code de l'étiquette. Voyez plutôt ce bon Gudja recevant à son retour les visites de ses proches et de ses voisins : « Redevenu subitement Mingrélien dans l'âme, à chaque personne qui l'abordait, il poussait un éclatant cri de joie, se précipitait sur l'arrivant, lui sautait au cou sans savoir au juste le plus souvent où il avait pu rencontrer cet inconnu. »

Ces comédiens sont peut-être plus sincères qu'on ne le dit; ils croient, selon les cas, qu'ils sont tristes jusqu'à en perdre l'esprit, heureux comme on l'est au sixième ciel, amoureux jusqu'au délire, furieux jusqu'à la frénésie, et ils le sont pendant qu'ils le croient. Comme tous les hommes d'imagination, ils ont au moins la sincérité momentanée. Que seront-ils demain? Cela dépend du temps qu'il fera ou du nombre de bouteilles qu'ils auront vidées. L'aznaour Kurdel Zuchadzé avait de grands soucis; il s'agissait d'affaires de conséquence qui pouvaient compromettre et sa fortune et son honneur. On vient lui annoncer le passage d'un vol de cygnes qui se sont abattus dans une anse du Rion. Il quitte tout, prend son fusil, monte à cheval. Quoi qu'il advienne, il a tué quatre cygnes, et tout Kutaïs le saura. Les Mingréliens se connaissent; ils savent combien leur humeur est mobile, que leur cœur est aussi léger que l'air qu'on boit sur une cime du Caucase. Aussi se défient-ils de leurs entraînemens passagers, ils prévoient de loin leurs repentirs. A la fois étourdis et temporiseurs, ils craignent de se lier, ils fuient les engagemens : « Je montrerai du caractère, disait Gudja à M. de Suttner. — Allons donc! le moyen d'avoir du caractère en Mingrélie! »

Ce Gudja était un charmant homme aux cheveux bouclés, à la barbe de Christ, aux dents éclatantes, au regard étincelant, et l'histoire de

ses amours est vraiment mingrélienne. A vingt ans il adorait une belle princesse qui venait de perdre son prince. Tous les jours Gudja l'allait voir; mais ils ne parlaient jamais que des mérites et des vertus du défunt. — « Quoi! pas un mot d'amour? lui demandait M. de Suttner. — A quoi bon? Avions-nous besoin de parler? Un soir je baisai sa petite main blanche, et la veille de mon départ pour l'Europe, je sentis ses lèvres sur mon front. » Il reçut en Europe plusieurs lettres de la princesse; il répondit à la première, ne répondit pas aux suivantes, et la *Gazette de Tiflis* lui apporta la nouvelle que la princesse S... s'était remariée.

A quelque temps de là, il débarquait à Poti, prenait le train pour Tiflis. Dans le compartiment où il entra se trouvait une femme en grand deuil; c'était la princesse, déjà veuve de son second mari. Quelle fête! On recommença à se voir tous les jours. Elle quitta Tiflis pour Elisabethpol, où elle avait un frère. Gudja y passa auprès d'elle une demi-semaine d'abord, puis une semaine entière. « Quoi! pas un mot d'amour? — Pas un seul. Nous parlions toujours du défunt, non du second, mais du premier. » Gudja s'était mis en route pour retourner chez lui quand, à trois verstes d'Élisabethpol, ayant passé la tête à la portière, il vit arriver une amazone lancée au triple galop. Il mit aussitôt pied à terre, courut à sa rencontre. Elle lui rapportait une clé de montre qu'il avait oubliée sur une table. Elle ne prononça pas une parole, et cependant son regard humide semblait attendre une réponse. Gudja se confondit en remercîmens, prit la clé de montre et remonta en voiture. Il ne tarda pas à apprendre qu'elle s'était mariée pour la troisième fois. Il en fut navré et furieux. Elle lui avait donné son portrait. Il le pressait sur sa bouche en s'écriant : « Ah! chère âme, si tu savais tout le mal que tu m'as fait! Cher trésor, cher ange et cher démon... Ah! ces femmes! disait-il encore, elles ont été mises au monde pour notre malheur. Elles ne sont qu'artifice et mensonge et ne savent qu'inventer pour nous torturer l'âme. Elles ont commencé dans le paradis. » Peu après, la gazette de Tiflis lui apprenait que la princesse était veuve de son troisième mari. Transporté de joie, il courut à toutes jambes lui demander sa main. Elle lui représenta que la loi ne permet pas de se marier quatre fois. Peut-être le savait-il.

Il était écrit que Gudja n'épouserait jamais la femme qu'il aimait et qu'il en épouserait une autre pour laquelle il professait une parfaite indifférence. Il avait pour sœur de lait une jolie petite fille, nommée Tassia, dont M. de Suttner a fait un alléchant croquis. Elle avait de beaux cheveux noirs, des joues fraîches, des yeux très doux, le sourire engageant dont parle Chardin, ce sourire qui demande de l'amour, et elle rougissait de plaisir quand Gudja semblait s'apercevoir qu'elle existait. — « Gudja, oublie ta princesse, cette tueuse d'hommes; épouse Tassia, c'est là qu'est

le bonheur. » Gudja renvoyait bien loin l'impertinent conseiller. Un Mingrélien épouser sa sœur de lait! un aznaour épouser une fille de rien! Qu'en dirait la Transcaucasie! Qu'en penseraient l'Elbrouz et le Kasbek! Tassia se rongeait, Tassia dépérissait. Mais si on ne meurt pas souvent d'amour en Europe, on n'en meurt jamais en Mingrélie. Un aznaour qui avait trente ans de plus qu'elle lui proposa de l'épouser; elle y consentit, et du moment qu'elle appartint à un autre, elle parut désirable à Gudja. Comme la princesse, elle fut bientôt veuve, et le mouton sauta le fossé. « Je les ai revus à Carlsbad, nous dit M. de Suttner. Je ne me lassais pas de contempler cette charmante créature et de jaser avec elle. Elle parlait très bien le français, un séjour de deux ans à Tiflis en avait fait une dame. Et lui, le mauvais drôle, il se chauffait à ce soleil, il bourdonnait comme une mouche autour de ce flambeau, s'approchant de la flamme jusqu'à se roussir les ailes... Qu'étaient devenus ses grands airs? Il les avait noyés dans la Mer-Noire. « Ainsi vous êtes parfaitement heureuse, Tassia? » lui demandai-je, comme il venait de sortir. Ses yeux étincelèrent, deux fossettes se dessinèrent sur ses joues, et je vis luire ses dents entre deux lèvres plus rouges que des fraises pendant que, résumant tout son bonheur dans un mot, elle s'écriait : *Djendjermi!* Le lendemain, j'étais parti, et vive Dieu! j'avais bien fait: une heure encore, et je tombais amoureux. »

Djendjermi! Ce juron est le fond de la langue mingrélienne. Il veut dire proprement : « Que ta peste soit sur moi ! » Mais, selon l'accent avec lequel on le prononce, il prend vingt acceptions différentes, et souvent il a plus d'un sens à la fois. Que clignant l'œil, découvrant ses gencives et se grattant la gorge, le Mingrélien s'applique à fasciner la femme qu'il aime ou qu'il commande à son domestique de lui apporter un verre d'eau, qu'il apprenne une heureuse ou une funeste nouvelle, qu'il implore une faveur ou profère une malédiction, qu'il dise des injures au portrait d'une princesse ou qu'il s'avise subitement que Tassia a de beaux yeux, *Djendjermi!* s'écriera-t-il, et souvent ce sera tout son discours. Plaintes et actions de grâces, prières et menaces, étonnemens plus ou moins sincères, noirs soucis que dissipe par enchantement la vue d'un cygne s'abattant sur les bords du Rion, joies d'or et de pourpre qui se flétrissent en une heure, tristesses bientôt consolées qui fondent au premier soleil comme une neige de printemps, cette parole magique signifie tout cela et beaucoup d'autres choses encore. *Djendjermi!* les Mingréliens sont des gens heureux : si leurs caprices sont des passions, leurs passions ne sont que des caprices, ils ne pèsent sur rien, rien ne leur pèse, et ils disent en un mot tout ce qu'ils ont dans le cœur.

G. VALBERT.

REVUE LITTÉRAIRE

CRITIQUE ET ROMAN.

Un journaliste, qui s'est fait une manière de l'indignation, et même une spécialité, se plaignait récemment, avec autant d'éloquence ou de fracas qu'il pouvait, de l'indifférence de la critique pour les romans et pour les romanciers. Romancier lui-même, je suis bien obligé de croire qu'il songeait à ses propres romans. Car, en vérité, si l'on peut adresser un reproche à la critique contemporaine, ce n'est pas d'avoir trop rarement parlé de Gustave Flaubert ou de M. Zola, des frères de Goncourt ou de M. Alphonse Daudet; et plutôt, ici même, si nous éprouvions quelque remords, ce serait, depuis quinze ou vingt ans, d'en avoir fatigué le lecteur. Ni Sainte-Beuve, en des temps anciens, n'a parlé aussi souvent de George Sand ou de Balzac, ni M. Taine, plus près de nous, aussi souvent de l'auteur de *Madame Bovary* qu'on l'a fait, qu'on le fait tous les jours encore de l'auteur du *Nabab* ou de celui de *la Bête humaine*. Mais les romanciers sont insatiables. Il ne leur suffit point qu'on les lise, il faut qu'on dise qu'on les a lus; il faut surtout qu'on engage les autres à les lire, — ou au moins qu'on les en détourne, ce qui n'est souvent, comme l'on sait bien, qu'une manière plus subtile de les y engager; — et la critique, à leurs yeux, ne semble pas avoir d'autre utilité, d'autre intérêt, ni d'autre raison d'être. Pour la plupart des romanciers, nous ne sommes que ce qu'on pourrait appeler les « annonciers » de la littérature; et quand nous « n'annonçons » pas, on dirait, à les entendre, que nous manquons à une espèce de contrat. « Passez-moi la casse et je vous passerai le séné, » écrivait jadis

M. Zola à l'un de ses confrères; et il n'a jamais pardonné ni ne pardonnera jamais à M. Taine de s'être enfoncé dans la recherche des *Origines de la France contemporaine* au lieu d'employer son temps, son talent, et ses forces à commenter l'épopée naturaliste des Rougon-Macquart. C'est ainsi que Hugo ni Balzac n'avaient pu pardonner à Sainte-Beuve de s'être moins soucié de *la Cousine Bette* ou des *Misérables* que de ses « bonshommes » de Port-Royal, — comme les appelait Flaubert, — que du livre d'Arnauld sur *la Fréquente Communion*, ou des *Essais de morale* de Nicole, ou des *Pensées* de Pascal.

Voilà peut-être une étrange façon d'entendre la critique; et, si ce n'était qu'il faut soigneusement éviter jusqu'à l'air de plaider dans sa propre cause, nous ne la passerions ni aux Hugo, ni aux Balzac, et bien moins encore à M. Zola. Mais personne, heureusement, n'ignore que depuis une cinquantaine d'années, en dépit des romanciers, la critique n'a pas étendu moins loin que le roman lui-même ses conquêtes, son domaine, sa juridiction. Et qui sait, à considérer les choses d'un peu haut, si ce ne serait pas ici, précisément, la secrète raison de leur hostilité? *Rara concordia fratrum!* Par des chemins différens, le roman et la critique, depuis Sainte-Beuve et depuis Balzac, — j'essaierai de le montrer quelque jour, — ont tendu constamment au même but, qui est ce que Balzac appelait « l'histoire naturelle des cœurs, » et Sainte-Beuve « l'histoire naturelle des esprits. » Entre la *Comédie humaine* de l'un et le *Port-Royal* ou les *Lundis* de l'autre, à peine semblerait-il d'abord qu'il y eût quelque ressemblance, ou seulement des rapports lointains. Ce sont cependant bien des œuvres du même temps, dont l'objet est le même; également inspirées de l'émulation de faire pour le règne humain ce que les Cuvier, les Geoffroy Saint-Hilaire, les Lamarck, avaient fait ou faisaient pour le règne animal; et des œuvres dont on peut aisément se convaincre qu'elles nous procurent le même genre d'instruction, de profit, et de plaisir. J'en pourrais dire autant de l'œuvre critique de M. Taine et des romans de M. Zola. Si l'auteur des *Rougon-Macquart* est fort loin d'avoir tenu toutes ses promesses, et si depuis longtemps déjà le romantique qui est en lui l'a emporté sur le naturaliste, toujours est-il qu'il a voulu d'abord écrire « l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire; » et, pour l'auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise*, l'originalité de sa tentative ou de son rôle, quelle est-elle parmi nous, sinon d'avoir, en y introduisant les méthodes et les préoccupations de l'histoire naturelle, vraiment renouvelé la critique et l'histoire? La qualité des esprits diffère, et leur éducation, et surtout la portée des œuvres : l'ambition n'en est pas moins la même, et, tôt ou tard, c'est ce qu'on verra bien, à la nature des conclusions, qui déjà se rapprochent et en plus d'un point se rejoignent... Mais si je voulais insister davantage, ces considérations ris-

queraient de m'entraîner un peu loin, et, plutôt que dans les progrès de la critique, j'aime mieux aujourd'hui chercher les raisons de l'indifférence dont on l'accuse dans la décadence, ou, si l'on veut encore, dans l'insignifiance du roman contemporain.

Il ne faudrait pas en effet que l'abondance de la production fît illusion aux romanciers sur la fécondité de leur art, ni sur son avenir; mais tout au contraire, s'il ne se publie pas beaucoup moins de deux cent cinquante à trois cents romans l'an, rien qu'en français seulement, c'est pour cette raison même, précisément, que la critique n'y a rien à voir, non plus qu'aux chansons de cafés-concerts, par exemple, ou aux ballets des Folies-Bergère, ou aux clowneries de l'Hippodrome. Ce ne sont là qu'objets, ou, si je puis ainsi dire, ce ne sont que denrées de consommation, dont le propre est de périr par l'usage qu'on en fait. Comme celui des liqueurs fortes ou des boissons fermentées, l'usage des romans s'est donc généralisé parmi nous; et une blanchisseuse noie ses ennuis dans le feuilleton du *Petit Journal*, comme un charretier fait ses chagrins dans le vin ou l'absinthe. Voilà tout ce que prouve l'abondance de la production. Ou plutôt, je me trompe, et malheureusement elle prouve encore quelque chose de plus : elle prouve qu'il y a des « recettes » pour fabriquer des romans; que ces recettes sont devenues publiques, ou banales pour mieux dire; et qu'avec un peu d'école, de patience, et de chance on y peut introduire jusqu'aux apparences du talent. Mais la réalité du talent n'en demeure pas moins rare. N'est-ce pas aussi bien l'histoire de tous les genres? On se presse en foule sur les traces des maîtres; on marche dans leurs pas; on en imite ce que l'on peut, — qui est nécessairement ce qu'ils ont eu de moins original; — on copie surtout leurs défauts, qu'encore on exagère; et, finalement, le genre s'épuise au sein de cette abondance même qu'on eût prise pour un signe de sa fécondité. S'il a paru depuis quinze ou vingt ans trois ou quatre mille romans, comptez, je ne dis pas combien il en survivra, mais combien il y en a dont on ait seulement retenu les titres. Les romanciers voudront-ils m'en croire? le triomphe de la critique serait un jour de n'avoir signalé que ceux-là!

Cependant, s'il y avait un genre qui pût se flatter d'une longue carrière, un genre dont on eût cru volontiers la fortune inépuisable, il semble que ce fût le roman. Tandis qu'en effet, gênés qu'ils sont par les conditions de leur art, et trop souvent aussi par les exigences du goût particulier de leur temps, ni le poète, ni l'auteur dramatique ne sauraient s'arranger indifféremment de toute sorte de sujets, on ne demande en tout temps au romancier que d'imiter fidèlement la vie, et de nous en donner, sans distinction ni choix, s'il le veut, la ressemblance ou la sensation. Même, à ce prix, nous voyons qu'on lui passe, comme à Fielding, de manquer de goût, comme à Balzac, de manquer

de style, comme à Tolstoï, de manquer d'art ou de composition. C'est la liberté qu'on accorde aux peintres de genre ou de portraits, les plus libres assurément de tous, qu'on ne rend point responsables de la laideur ou de la vulgarité de leurs modèles, ou encore, selon le mot bien connu, qui nous plaisent et qui nous enchantent par la peinture de choses dont nous n'admirons point, dont nous n'aimons point, dont nous pouvons au besoin haïr quelquefois les originaux. Peintres ou romanciers, si cette liberté leur a jadis été refusée, ou plutôt chicanée, — car en la leur refusant on ne pouvait s'empêcher de la reconnaître au fond, — les théoriciens du naturalisme, et surtout les exemples contemporains de Balzac et de Flaubert, la leur ont pour toujours conquise. Les droits du roman, plus étendus en tout sens que ceux de pas un autre genre, n'ont de limites aujourd'hui que celles de son pouvoir. Et non-seulement son domaine est le plus vaste peut-être qu'il y ait dans l'art, mais encore il ne lui est pas interdit d'empiéter sur celui des autres genres, et de nous procurer, s'il s'en trouve capable, jusqu'aux émotions de la tragédie ou de la poésie même. Comment donc se fait-il qu'il semble l'avoir épuisé? de dix romans que l'on lit, — car nous les lisons, — pourquoi, s'il y en a neuf qui se ressemblent dans la médiocrité, le dixième n'en vaut-il pas mieux? et, — sans parler du talent, qui fait, hélas! cruellement défaut à la plupart de nos soi-disant romanciers, — de quelle erreur sur la nature, les moyens et la portée de leur art les autres, ceux dont on pourrait attendre, dont nous attendons quelque chose, sont-ils donc les victimes?

Je dis : De quelle erreur? C'est que peut-être ils n'en ont commis qu'une ; mais il est vrai qu'elle est considérable. Ils ont commencé d'écrire avant d'avoir pensé. Pressés de parvenir, ils n'ont pas compris que, si l'on peut, à vingt ans, écrire *les Méditations* ou *les Orientales*, pourvu qu'on soit Lamartine ou Hugo, il faut avoir vécu, même quand on doit être George Sand ou Balzac, pour écrire *Valentine* ou *la Recherche de l'absolu*. Ils ont essayé d'imiter la vie sans en connaître autre chose que ce qu'on en apprend dans les livres, et non pas même dans toute sorte de livres, mais dans des livres singuliers et rares, dans *le Rouge et le Noir*, dans *les Fleurs du mal*, dans *l'Éducation sentimentale*. Forts de leur ignorance, qui est quelquefois ineffable, ils n'ont pas vu que le naturalisme, en rendant la critique plus exigeante sur la qualité de l'imitation, l'avait du même coup rendue moins indulgente aux bizarreries que, jadis, elle aimait à prendre pour des promesses de talent. Et comme un pauvre homme de savant, — puisqu'il y en a de tels, — qui rassemblerait des « documens » ou qui ferait des « expériences » au hasard, parce qu'il aurait entendu dire dans les laboratoires que la science consiste à faire des « expériences » ou à rassembler des « documens, » ils ont cru que les « documens » ou les

« expériences » avaient en soi, par eux-mêmes, leur valeur absolue, leur intérêt, ou leur raison d'être. Ou, en d'autres termes, ne sachant pas, sans doute, qu'il n'y a rien que de « relatif, » ils n'ont oublié, dans leurs prétendues représentations de la vie, que l'expression des rapports changeans qui en font la complexité, la mobilité, et la vérité.

C'est ainsi qu'en général ils ont limité le monde à la circonférence de leur moi, et, depuis quelques années, c'est miracle s'il paraît un roman qui n'ait pas l'air d'une confession. On dirait que nos jeunes gens n'ont rien vu de plus intéressant ni de plus curieux pour nous qu'eux-mêmes, et comme ils croient d'ailleurs se bien connaître, c'est ainsi qu'ils concilient les intérêts de leur amour-propre avec les principes du naturalisme. Les paradoxes qu'ils ont donc échangés sur la littérature ou sur l'art, en prenant une absinthe au *Chat noir*, voilà ce qu'ils appellent des « documens ; » et, dans les environs du Val-de-Grâce ou du Panthéon, s'ils ont connu quelque fille de brasserie, c'est l'amour, et c'est une « expérience.» Un autre nous décrit le régime intérieur de l'École polytechnique ou de l'Ecole des mines : je suppose donc qu'il en sort, et quelques pères de famille le liront sans doute avec curiosité. Un autre encore nous contait naguère l'histoire de son mariage, — en y déshabillant sa femme, pour se mieux analyser lui-même, — et vous eussiez juré qu'en vérité, personne avant lui ne s'était marié ! Faut-il citer ici des titres? Je n'en vois pas la nécessité. S'il est arrivé, par hasard, au lecteur de feuilleter quelqu'un de ces romans, je ne doute pas qu'il ne les reconnaisse au bref signalement que j'en donne. Mais pour qui nos jeunes romanciers nous prennent-ils? pour quels enfans trouvés, qui n'auraient jamais eu de père? pour quels bohémiens, qui n'auraient jamais vu d'école? pour quels vieillards, qui n'auraient jamais connu de jeunesse? A moins encore qu'ils n'ignorent que leur moi n'est pas eux; que ce qu'il y a de moins assuré parmi nos connaissances, il se pourrait que ce fût, en tout temps, celle que nous croyons avoir de nous-mêmes; et qu'en tout temps aussi, par conséquent, notre expérience de la vie a besoin d'être complétée, contrôlée, rectifiée surtout par celle des autres? Mais s'ils ne l'ignorent pas, pourquoi écrivent-ils comme s'ils l'ignoraient? Et de quoi se plaignent-ils, enfin, si l'on attend, pour parler d'eux et de leurs « œuvres, » premièrement que leurs œuvres existent, et ensuite, et pour cela, qu'ils aient eux-mêmes grandi, qu'ils aient mûri, qu'ils aient vécu?

Leurs maîtres l'entendaient autrement, je veux dire les maîtres dont ils se réclament, quoique d'ailleurs, au fond, ils n'en fassent qu'une assez mince estime, les Balzac, les Flaubert, ou, de nos jours encore, M. Emile Zola et M. Alphonse Daudet. Ils ne se renfermaient point en eux-mêmes, ils ne s'hypnotisaient pas dans la contemplation

de leur moi, et, au contraire, ils faisaient effort pour en sortir et pour s'en libérer. Concevant le roman comme une vaste et scrupuleuse enquête sur les mœurs de leur temps, ils cherchaient, ils s'informaient, et trouvant, à l'user, leur expérience toujours trop courte par quelque endroit, ils faisaient leur principale affaire de l'étendre et de la compléter. Ne parlons pas davantage aujourd'hui de Balzac ou de Flaubert, et, sur ce point, contentons-nous de renvoyer à leur *Correspondance*. Mais si l'on signalait à l'auteur de *Jack* ou de *l'Évangéliste*, en son bon temps, quelque coin plus mystérieux et inexploré de Paris, quelque profession singulière, quelque manière de vivre et de sentir qui différât de la sienne, il y courait, et il en rapportait, avec de vrais « documens, » non-seulement les inoubliables croquis que l'on sait, mais souvent aussi quelques préjugés de moins, et toujours une connaissance plus vaste, plus diverse, plus sûre du monde et de la vie. Quant à l'auteur de *l'Assommoir* et de *Germinal*, il a poussé si loin la manie de la « documentation » qu'il a fini lui-même par s'y perdre et que, la confondant avec la « statistique » des professions, ses derniers romans ne sont plus composés que d'un *Manuel du parfait porion* ou du *parfait chauffeur*, mêlé d'un affreux mélodrame. Si, d'ailleurs, son œuvre a souffert et souffrira, quelque jour, bien davantage encore, de cette maladresse d'exécution, la leçon n'en était pas moins bonne. Le premier devoir du romancier naturaliste, c'est de « s'aliéner » de soi-même. Il devra constamment s'efforcer de tout comprendre pour tout rendre, et ses romans ne mériteront leur nom que dans la mesure exacte où il y aura réussi.

Cette incapacité fâcheuse de mettre aux choses leur juste prix, et de ne leur donner dans le roman ni plus ni moins d'importance qu'elles n'en ont dans la réalité de la vie, n'apparaît nulle part plus clairement que dans la façon, ensemble ou alternativement subtile et grossière, dont nos jeunes romanciers ont parlé de l'amour. Ils savent qu'il n'y a pas de roman sans amour; que la peinture de l'amour ou des différens commerces qui se déguisent sous son nom fait, en quelque sorte, partie de la définition du genre; que de vouloir l'en ôter, ce serait, pour ainsi dire, désintéresser du roman la moitié de l'humanité. Aussi longtemps, en effet, que l'amour sera, de toutes les préoccupations de la jeunesse, la plus naturelle et la plus absorbante à la fois; aussi longtemps que la destinée de la femme dépendra presque tout entière de son premier amour; aussi longtemps que l'amour, pour des millions d'êtres humains, sera la seule forme, enfin, sous laquelle l'idéal leur soit accessible, aucune autre passion, n'étant d'ailleurs plus universelle, ni plus mystérieuse dans ses causes, ni plus diverse dans ses effets, ni plus dramatique aussi dans ses suites, aucune autre passion ne balancera jamais, au théâtre ou dans le roman, le pouvoir, l'intérêt, le prestige des pas-

sions de l'amour. C'est ce que je ne prendrais pas la peine de faire observer si quelques dégoûtés, — dont avec cela les romans roulent assez volontiers sur les aberrations de l'instinct sexuel, — ne s'étaient avisés récemment de faire son procès à l'amour, et de se plaindre qu'il tienne trop de place dans le roman contemporain. L'amour! toujours l'amour? tant d'amour les excède! Et ils voudraient qu'on écrivît, comme ils disent, le roman de « l'intelligence, » le roman du « savant » ou celui de « l'artiste, » le roman de « l'inventeur » ou celui du « financier! » Pourquoi pas le roman de « la gourmandise » ou de la « paresse? » Et je le veux bien avec eux. Mais je les avertis qu'ils n'en feront pas deux, par la raison sans doute assez forte que, dans la réalité de la vie contemporaine, ils ne trouveront guère de passions qui n'aient avec l'amour quelques liaisons secrètes, je veux dire dont la femme ne soit le mobile ou la fin; qu'une vie est incomplète ou mutilée dans laquelle l'amour n'a pas joué son rôle, lui-même ou ses contrefaçons; et que l'intérêt même que nous continuons d'y prendre au théâtre ou dans le roman est exactement en raison de l'intérêt et de l'importance qu'il a dans la vie.

C'est de cette importance et de la nature de cet intérêt que ne se doutent pas nos jeunes romanciers, et l'amour, dans leurs romans, n'est rien que de pathologique et de honteux. Ils n'ont qu'une manière de le représenter : comme une espèce d'exaspération ou de délire des sens. Selon le mot de M. Zola, c'est le déchaînement de la « bête humaine. » Tout le travail délicat et subtil qu'on a fait depuis tant de siècles déjà pour analyser les passions de l'amour, pour en distinguer les espèces et les degrés, pour en reconnaître les expressions diverses, ils font profession de n'en tenir aucun compte. Avec leur intrépidité d'assurance habituelle, ne regardant comme humain et comme vrai que ce qu'ils éprouvent et que ce qu'ils comprennent, ce n'est pas eux qui s'embarrasseraient de tant de distinctions ni de nuances! Qu'importe le chemin, si l'on arrive au but? Et le but, ici, quel est-il? Toutes les fleurs dont les hommes ont essayé d'enguirlander l'amour ne sauraient l'empêcher d'être finalement ce qu'il est. Mais s'il n'est rien de plus qu'un acte matériel dont on essaierait vainement de « poétiser » la nature, les principes du naturalisme n'exigent-ils pas qu'on le réduise au ridicule ou à la laideur de sa matérialité? C'est une tâche au moins à laquelle nos romanciers n'ont pas failli depuis quelques années, et si l'amour n'est pas encore mort, ils peuvent se vanter que ce n'est pas leur faute.

Ai-je besoin de montrer ce qu'il y a de superficiel et de grossier dans cette conception de l'amour? Non, sans doute. Mais ce qui m'en semble presque le plus fâcheux, — pour les romanciers, — c'est ce qu'elle enlève, non-seulement d'intérêt, mais de fond, de substance,

de matière à leur art. Traité dans ce goût, avec cette brutalité de moyens, pas de sujet qui ne se réduise à une pochade naturaliste ; et sous prétexte de vérité, on ne saurait trop le redire, c'est la substitution de la caricature à l'art de peindre. Qu'est-ce en effet que l'on supprime, sinon tout ce qui fait, dans la réalité, la différence d'un homme à un autre homme, et, par conséquent, la vérité de la représentation de la vie? Là peut-être, au seul point de vue de l'art, est le secret du pouvoir des passions de l'amour. Il n'y a pas de raison pour qu'un Harpagon anglais ou allemand diffère beaucoup du nôtre, lequel déjà ne laisse pas de ressembler à l'avare de Plaute. Dans la composition de l'avarice, comme aussi bien dans celle des autres passions que l'amour, il semble que ce qu'elles ont de général, et partant d'identique, l'emporte beaucoup sur ce qu'elles ont de particulier, de local, d'individuel. Elles ne se diversifient point, si je puis ainsi dire, elles ne se colorent pas des nuances du caractère; elles les effacent plutôt, et elles s'y substituent. Mais l'amour allemand ou anglais, s'il tend sans doute aux mêmes fins que l'amour français, il en diffère pourtant de tout ce que la race, la religion, la constitution de la famille, la manière de vivre, que sais-je encore? ont introduit entre eux d'inévitables diversités; et, d'un homme à un autre homme, n'est-il pas vrai de dire que, tandis que l'intelligence ou la volonté diffèrent surtout en degré, c'est vraiment en nature que les sensibilités se distinguent ou s'opposent? Du moins, aussi facilement que nous pouvons, dès que nous le voulons, comprendre les idées des autres, et même au besoin nous les approprier, aussi malaisément pouvons-nous nous abstraire et nous désintéresser de nos goûts pour partager les leurs. Réduire dans le roman les passions de l'amour à ce qu'elles ont de semblable en tout temps et en tous lieux, ce n'est donc pas seulement défigurer la réalité, mais c'est se priver soi-même du plus subtil, du plus délicat des moyens dont dispose l'analyse psychologique, et ce n'est pas seulement priver le roman de son principal élément d'intérêt, c'est le réduire, si je puis employer cette expression pédantesque, à n'être que le *schéma* de la vie au lieu d'en être la représentation.

C'est pour une raison du même genre encore, parce qu'ils n'ont pas vécu, parce qu'ils ne savent pas observer, parce qu'ils sont incapables d'étendre leur regard de myopes au-delà de l'étroit horizon que les circonstances ont déterminé pour eux, que, si nos jeunes romanciers approchent quelquefois de la vérité, ce n'est guère que dans quelques « scènes de la vie parisienne. » Comme ils habitent Paris, on dirait que le reste du monde n'existe pas pour eux, et qu'au-delà des fortifications c'est l'inconnu qui commence. Je sais bien qu'ils ont une réponse prête : le télégraphe et les chemins de fer ont supprimé la province; à Tulle ou à Carpentras, le genre est de vivre comme on fait à

Paris; il n'y a plus d'usages ni de mœurs locales, et bientôt, dans le fond même de la Bretagne, devers Rosporden ou Landivisiau, quand une paysanne portera son « costume national, » on croira qu'elle est déguisée... Mais je crois, moi, qu'ils se trompent, et sans remonter au temps d'un *Ménage de garçon*, ou de *Madame Bovary*, je n'en veux pour preuve que les romans de M. Émile Pouvillon, par exemple, ou la plupart encore des *Nouvelles* de M. de Maupassant. A qui sait voir, des récits comme *Jean de Jeanne* ou comme *Chante-pleure*, — auxquels on ne saurait reprocher que d'être ou de paraître au moins trop étudiés, — montrent assez clairement que, sous l'apparente uniformité des mœurs françaises, la vivace originalité des mœurs provinciales ne laisse pas de subsister toujours, et de se retrouver profondément empreinte, non-seulement dans le langage, les usages, et les paysages, mais jusque dans les caractères. Plus souvent qu'on ne le veut bien dire, en France même, l'homme ressemble à la terre qu'il habite; et, s'il faut s'en convaincre, on n'a qu'à comparer les Languedociens de M. Pouvillon aux Bretons de Pierre Loti. Mais si, peut-être, on trouvait que l'auteur de *Pêcheurs d'Islande* et celui de *l'Innocent* ont quelquefois abusé de la « couleur locale, » c'est alors que je renverrais aux *Nouvelles* de M. de Maupassant, si sobres de descriptions, et cependant si vivantes et d'un accent si particulier. Les chemins de fer n'y feront rien; aussi longtemps que la mer baignera les côtes de la Normandie, qu'il y poussera plus de pommiers que d'orangers, et qu'on y boira plus de cidre que de vin, il y aura une province; et je plains nos jeunes romanciers de ne le pas savoir ou de ne s'en plus souvenir.

J'ose bien croire, en effet, que rien n'a contribué davantage à désintéresser la critique de leurs élucubrations, que cette manie qu'ils ont tous, en descendant, comme on disait jadis, du coche d'Auxerre ou d'Orléans, de nous peindre des « scènes de la vie parisienne. » Car quel intérêt veulent-ils enfin que nous y prenions? Comme si ce n'était pas assez déjà que de la vivre, leur vie parisienne! et surtout, ce que des naturalistes devraient pourtant savoir, comme s'il y en avait une au monde qui fût moins naturelle, plus artificielle, et plus composée! Joignez ici, que pour leur malheur et pour notre ennui, ce qu'ils en imitent, et ce qui paraît donc les en intéresser, c'est justement ce qu'elle a de plus artificiel, c'est le criminel, c'est la fille, c'est le bohème, c'est l'étudiant, c'est l'homme de lettres, c'est le « clubman, » c'est le « monde. » C'est quelquefois aussi l'Américain. Je leur passe le « monde, » parce qu'en effet, dans la société très mêlée qu'on est convenu d'appeler de ce nom, je pense que les sentimens peuvent éprouver des déformations très particulières. Peut-être même certaines passions, y étant moins gênées qu'ailleurs, moins contraintes sous la nécessité de travailler pour vivre, plus libres de leur cours, si je puis

ainsi dire, et plus favorisées par le temps qu'on a d'y songer, ne peuvent-elles se développer que dans le « monde. » De certains connaisseurs prétendent pourtant que c'est le contraire. Enfin les limites du « monde » sont flottantes, et ne sachant jamais avec exactitude qui est du « monde » et qui n'en est point, on peut donner à la chose comme au mot autant qu'on voudra d'étendue. Mais s'il y en a qui sont las de l'amour, nous sommes bien las des filles et des hommes de lettres, — et je crois que le public en est las comme nous.

Qu'avant donc de se plaindre de l'indifférence de la critique à leur égard, les romanciers s'examinent eux-mêmes, et qu'ils prennent garde à ce qu'ils sont en train de faire du roman. Ils n'ont jamais tant parlé d'observation, et jamais ils n'ont moins observé. Jamais, non plus, ils n'ont affecté plus de prétentions, et jamais leurs œuvres ne les ont moins justifiées. Lisez plutôt, si vous le pouvez, les romans de M. Mirbeau, — qu'il faut bien que je finisse par nommer, puisque c'est lui qui se plaint le plus fort, — ou ceux encore de M. Rosny, qui doit depuis dix ans nous donner un chef-d'œuvre; — mais le chef-d'œuvre n'est pas encore venu. Nous faudra-t-il donc penser d'eux tout le bien qu'ils en pensent eux-mêmes? ou nous prennent-ils pour leur cornac? Et si nous trouvons qu'ils manquent de talent, pourquoi veulent-ils que nous disions qu'ils en ont ? Mais, au contraire, puisqu'ils ne le savent point, nous le leur dirons donc : que ce que la critique doit à leurs rivaux ou à leurs maîtres, c'est avant tout d'empêcher que l'opinion ne leur égale ou ne leur compare, même de loin, leurs imitateurs ou leurs parodistes. Elle a d'ailleurs autre chose à faire, et si les romanciers s'imaginent, s'ils étaient assez naïfs, assez « romantiques » pour s'imaginer que sans eux, sans leurs *Termite* ou sans leurs *Sébastien Roch*, la critique, embarrassée de son rôle, serait obligée de chômer, c'est l'occasion de leur dire qu'on ne saurait s'en faire une idée plus étroite et plus fausse.

Tandis qu'en effet, de proche en proche, le roman rétrécissait le champ de son observation, la critique, elle, au contraire, étendait son domaine et l'accroissait, pour ainsi parler, de la substance et du fond des œuvres dont elle n'avait pendant longtemps examiné et jugé que la forme. Cette espèce d'enquête que le roman pouvait être sur la vie sociale d'un peuple ou d'un temps, c'est la critique, — pour nous borner à ce seul point, — depuis Sainte-Beuve, et depuis M. Taine, qui la dirige; et, on vient de le voir, ce que la critique reproche au roman, c'est de n'y point apporter ce qu'il avait promis d'y apporter de documens. Rien qu'avec le roman de Richardson et de Fielding, avec le roman de Smollett et de Sterne, on a pu se proposer de reconstituer la vie anglaise au XVIII[e] siècle, et peut-être y a-t-on réussi. Mais je crains bien que les romans eux-mêmes de M. Zola, *la Bête humaine*, ou *la Terre*, ou *Pot-Bouille*, n'apprennent

un jour que fort peu de choses à l'historien des mœurs de notre temps; et, assurément, ceux de M. Rosny ou ceux de M. Mirbeau ne lui apprendront rien. La collection du *Figaro* lui sera plus précieuse, et dans *le Figaro* la partie des « faits divers » ou celle de la « chronique judiciaire, » ou celle même au besoin des « annonces. » Oserons-nous ajouter que, si le roman contemporain avait voulu vraiment remplir l'objet qu'il s'était donné, — lequel était en principe l'imitation de la vie tout entière, — en vain s'y serait-il efforcé, quelques parties de la vie n'auraient pas cependant laissé de lui échapper encore? Ce sont toutes celles dont la description est plus capable d'instruire que d'intéresser ou de plaire, au sens familier du mot; et ce sont toutes celles dont l'étude exige moins de qualités naturelles que d'érudition ou de science acquise, moins d'originalité que de travail, — ou un tout autre genre d'originalité, — et moins d'imagination que de prudence, que de patience, que de défiance de soi. N'y en a-t-il pas aussi qu'en les choisissant pour les imiter, le romancier sera toujours suspect d'avoir plutôt choisies dans l'intérêt de son propre talent, ou de ses passions, que dans l'intérêt de la vérité? Toute femme qui écrira *Indiana, Valentine* ou *Jacques* se verra toujours et justement soupçonnée d'avoir plaidé la cause du divorce plutôt que d'avoir voulu peindre le mariage et la famille; comme d'un autre côté, pour avoir ce qu'on appelle une valeur philosophique, il manquera toujours au pessimisme d'un Flaubert d'être fondé sur des raisons plus générales que lui-même, ou pour parler plus clairement, sur une expérience plus étendue que celle de la vie présente.

Cette expérience plus étendue de la vie, fondée sur la connaissance d'un autre homme que celui de notre race et servie par cette curiosité du passé sans laquelle on n'a jamais rien compris au présent, voilà tout justement l'objet de la critique, et voilà, je ne veux pas dire ce qui fait sa supériorité sur le roman ou sur le théâtre, mais à tout le moins ce qui l'en distingue; voilà ce qui l'en rend pleinement indépendante. Car, si les romans de M. Daudet ou de M. Zola sont un « document » sur le temps présent, ils n'en sont pas un, j'imagine, sur l'homme du XVIe siècle ou sur celui du moyen âge; et, de savoir comme on vit de nos jours, en France et à Paris, c'est ce qui, sans doute, ne nous apprend rien sur la façon dont on vit en Chine, par exemple, ou au Japon. Japonais ou Chinois, ce sont pourtant des hommes, eux aussi, dont la connaissance n'est pas indifférente à celle de l'homme que nous sommes nous-mêmes; et, d'autre part, à tout moment de sa longue existence, l'humanité se compose de plus de morts que de vivans. C'est donc, si la critique ne se souciait que du présent, comme on le lui demande; si son unique ou principale occupation était de faire des « extraits » des drames de M. Mœterlinck ou des romans de M. Mirbeau, que l'on pourrait l'accuser de méconnaître sa tâche, et qu'en effet, de toutes les

besognes littéraires, elle serait la plus vaine. Le temps est passé désormais de cette complaisance un peu servile! Il faut à la critique, aujourd'hui, pour l'émouvoir et pour l'intéresser, des œuvres plus significatives que celles dont on lui reproche de ne rien dire, comme si le silence n'était pas quelquefois une opinion plus éloquente que tous les discours! Il lui faudrait surtout des œuvres où il y eût un peu plus de talent! Et celles-ci vinssent-elles à lui manquer un jour, la critique n'en continuerait pas moins d'être tout ce qu'elle est, parce qu'il n'y a rien d'absolument nouveau sous le soleil; parce que l'homme n'est pas composé d'imagination seulement, et parce qu'enfin, dans la mesure où la littérature est l'expression de son temps, c'est assez peu de chose que *Gil Blas* en comparaison de *l'Esprit des lois*, et un assez mince personnage qu'un Crébillon ou qu'un Choderlos de Laclos en comparaison d'un Buffon.

Rassurons donc les romanciers : la critique se passera plutôt d'eux qu'ils ne se passeront, eux, de la critique, s'il n'y a rien dont on se lasse moins que d'apprendre l'homme et la vie, ni rien dont, en revanche, on se lasse plus tôt que d'entendre conter des histoires :

> J'aimais les romans à vingt ans,
> Aujourd'hui je n'ai plus le temps,..

disait jadis un poète. Mais rassurons le public aussi. Lorsqu'il se publie deux cent cinquante ou trois cents romans l'an, s'il y en a dans le nombre, je dis une douzaine qui méritent qu'on les lise, qui fassent agréablement passer une heure ou deux, dont on se souvienne avec un plaisir mêlé de reconnaissance, c'est beaucoup, et l'année est bonne. Elle est féconde si, de ces douze ou quinze, il y en a cinq ou six qui soient dignes qu'on en parle, car, à ce compte, nommez-en donc cent vingt, depuis vingt ans, dont les titres survivent! Et de ces cinq ou six, enfin, s'il y en a deux ou trois qui s'inscrivent, en naissant, parmi les chefs-d'œuvre du genre, c'est plus qu'on n'a jamais vu, dans aucun temps ni dans aucune littérature, se succéder de chefs-d'œuvre. Soixante chefs-d'œuvre! Ni notre tragédie classique, en un siècle et demi, n'en a produit autant, ni le roman anglais en cent ans. Et je ne veux pas dire qu'ils n'y soient point, de peur de me faire lapider; mais quoi! la vérité est encore la plus forte, et, décidément, depuis vingt ans, non, ils n'y sont point.

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août.

C'est le moment où la politique sommeille, où les parlemens se taisent, où le monde des affaires lui-même est à demi dispersé. Ce n'est pas, suivant le vieux mot, que le diable y perde rien, que dans cette vie moderne telle qu'elle est faite on cesse de s'agiter, d'intriguer, de poursuivre à travers tout les manèges intéressés. Rien n'est interrompu, c'est possible. Il y a du moins par intervalles, à cette saison d'été, une heure où, soit fatigue, soit habitude, on sent le besoin de se donner ne fût-ce que l'apparence du repos, de chercher l'air des champs ou de la mer, de secouer pour un instant les obsessions de la veille.

On n'est plus à tout ce qui se fait au Palais-Bourbon et au Luxembourg, aux crises ministérielles et aux confusions parlementaires, aux prétendues réformes sociales qui ne réforment rien, et aux expériences financières qui ne remettent pas l'équilibre dans le budget. C'est le moment où tout se réduit à la modeste session des conseils-généraux, qui est déjà finie, à des inaugurations de monumens ou de chemins de fer, à des fêtes locales, à des discours de circonstance, et, si l'on veut, à des polémiques oiseuses qui ne servent qu'à occuper le temps. C'est surtout la saison des voyages officiels. M. le président de la république, qui était l'autre mois dans l'Hérault, vient d'aller à la Rochelle, où il était bien sûr de trouver l'accueil empressé et cordial d'une population paisible, charmée de voir le premier personnage de l'État. M. le ministre des affaires étrangères, entre deux négociations, va por

ter la bonne parole dans le Pas-de-Calais. M. le ministre de la marine va consacrer, par sa présence à Abbeville, la statue élevée, d'un accord unanime, à l'amiral Courbet. M. le ministre des travaux publics est partout, au nord et au sud, cherchant un chemin de fer à inaugurer. M. le ministre de l'intérieur visite en bonhomme ses propriétés de l'Aveyron, et, chemin faisant, il témoigne familièrement son intérêt aux ouvriers de la contrée, sans leur laisser ignorer qu'il n'entendrait pas raillerie si on prétendait renouveler les scènes sanglantes des grèves de Decazeville. M. le président du conseil, enfin, prend tranquillement les eaux à Aix-les-Bains avant de se rendre aux grandes manœuvres du nord, que M. le général Billot va diriger. Le monde officiel est partout, excepté à Paris. Ce n'est pas un mal de voyager : les voyages forment sans doute les ministres, comme la jeunesse. Ce n'est point un mal non plus d'aller inaugurer un monument, surtout quand ce monument est destiné à perpétuer la mémoire d'un homme qui a été un chef stoïque et glorieux, l'honneur de notre marine, qui, par l'éclat de ses actions comme par la dignité de sa mort, a mérité le viril et affectueux respect de la France. On ne pouvait, certes, mieux occuper un de ces jours de vacances.

Par une coïncidence étrange, au moment même où s'accomplissait cette sévère et réconfortante cérémonie de l'inauguration du monument de Courbet, un inconnu, sans doute pour réveiller la curiosité par ces temps d'oisiveté, s'est plu à divulguer le secret d'un des plus bruyans épisodes de notre récente histoire ; il a mis à nu ce qui s'est appelé le boulangisme. Voilà donc ce que c'était que cette popularité de hasard née un instant de l'émotion maladive et de la surprise d'un pays mécontent ! Voilà ce qu'il y avait dans ce héros d'aventure s'élevant par la faveur des radicaux, négociant avec les camps royalistes, visitant le prince Napoléon à Prangins, recevant l'argent de toutes mains, menant de front les intrigues d'ambition et les plaisirs ! Il n'y avait rien ; il n'y avait pas même une apparence d'idées, pas même la hardiesse d'un aventurier. Il s'est évadé au premier péril, à la première menace. Une cour de justice l'a condamné : ce sont ces bizarres révélations qui l'achèvent en le montrant dans sa frivolité vulgaire. Il s'évanouit dans sa nullité sous cette lumière accusatrice, — tandis qu'au même instant, l'autre, le héros d'Abbeville, monte avec sa gravité impassible devant l'opinion. Celui-là s'élève parce qu'il n'a été qu'un soldat intègre, ne demandant rien aux partis, subissant les disgrâces sans faire moins fidèlement son devoir, réparant par son habileté et sa fermeté d'âme les fautes que l'imprévoyance lui imposait, mourant en héros sur son navire au milieu de ses équipages émus et léguant sa généreuse mémoire à son pays. Voilà la différence entre ces deux hommes dont le hasard seul rapproche les noms ! La légende de l'aven

turier est finie, la légende du grand serviteur de la France est à peine commencée et est déjà consacrée. L'honnête popularité de Courbet n'a pas à craindre les retours de fortune et un des traits les plus caractéristiques de cette récente commémoration d'Abbeville, c'est justement qu'autour de ce monument se sont rencontrés des représentans de toutes les opinions, M. le ministre de la marine, des délégués de la présidence et du ministère de la guerre, des conservateurs, — tous animés des mêmes sentimens, tous parlant le même langage.

C'est la preuve que s'il y a malheureusement des divisions obstinées, de cruels dissentimens d'opinion, il y a des points sur lesquels on est toujours d'accord, et cette communauté de sentimens est le signe le plus sensible de la possibilité d'un apaisement que les passions extrêmes sont seules à combattre. L'autre jour à la Rochelle, M. le président de la république recevant l'expression des vœux de concorde que lui portait le président du conseil-général, répondait que ces sentimens lui étaient chers; il l'avait dit déjà, même avec plus de netteté, dans un autre voyage. M. le ministre de l'intérieur, sans se perdre en paroles inutiles, pratiquerait peut-être volontiers une politique de modération qu'il arrange à sa façon. M. le ministre des affaires étrangères, il y a quelques jours dans le Pas-de-Calais, parlait avec un confiant optimisme de l'apaisement qu'il croit voir partout. Sans doute l'apaisement est dans le pays, il se manifeste par ce calme universel qui règne aujourd'hui à la surface de la France. Il reste depuis un an surtout le vœu le plus profond, le plus intime de l'opinion; il a aussi ses conditions. Quels sont ceux qui le troublent ou le menacent? Ce sont ceux qui pour occuper leurs vacances passent leur temps à réveiller les passions de secte, qui en ce moment même ne cessent de signaler comme un péril clérical la rentrée de quelques religieux dans une maison du Havre, la lenteur des laïcisations, une lettre aussi simple que prévoyante de M. l'évêque de Saint-Brieuc au sujet des séminaristes-soldats. — Eh bien, c'est sur ces points que le gouvernement doit avoir une opinion et une direction. Tant qu'il ne sera pas plus décidé, il restera dans la position indécise et équivoque où il a été jusqu'ici, suspect peut-être aux radicaux qu'il se croira obligé de désarmer par des concessions, — suspect aussi aux conservateurs qui se croiront toujours sous le coup des retours offensifs du radicalisme. L'apaisement restera un mot bon à mettre dans les discours, une fiction peut-être passagère, une apparence. Il ne sera pas une réalité sérieuse et durable; il ne peut le devenir que par une politique hautement avouée, résolue à s'appuyer sur la masse nationale contre les partis extrêmes, à rendre à la France, avec la paix morale, une force nouvelle et l'assurance du lendemain.

Comme tout change et s'enfuit par ces temps de révolutions ou de transformations! Depuis un siècle, les régimes, les gouvernemens, les

hommes qui ont représenté ces régimes sur la scène publique, se sont succédé; ils ont disparu tour à tour pour ne plus reparaître après quelques années que dans les livres, dans les mémoires, dans les récits de ceux qui ont eu un rôle par l'action ou par le conseil. Il y a déjà vingt ans bien sonnés que le second empire, à pareille date, a été emporté dans une tempête de feu et de fer. Il avait mal commencé, il a mal fini : il n'a pas laissé les mêmes souvenirs et les mêmes légendes que le premier empire; il semble déjà loin! Il a pourtant vécu, il a eu sa durée, son caractère, ses couleurs voyantes, ses péripéties et ses crises. Si cette ère d'ostentation, une des plus décevantes de l'histoire, qui disparaît derrière un amas d'événemens, pouvait être oubliée, les récens *Mémoires* de M. le baron Haussmann la rappelleraient à nos trop légers contemporains. Ces *Mémoires* d'un administrateur capable, un peu gonflé et d'ailleurs peu scrupuleux, font revivre d'une certaine manière cette ère impériale où l'auteur lui-même a fait une assez belle figure comme un des premiers dignitaires de l'État, comme l'instrument à la fois rude et souple d'un souverain, dont un de ses plus intimes familiers a pu dire : « Il ne sait pas ce qu'il veut, mais il le veut bien ! » M. Haussmann est bien en effet l'homme, ou si l'on veut un des hommes du temps. Il est resté le plus grand révolutionnaire de la voirie, le plus hardi et le plus prodigue remueur de pierres, de moellons et de millions, le complice, sinon l'inspirateur de Napoléon III, dans la reconstruction de Paris, le vrai roi de la cité sous le nom de préfet pendant plus de quinze ans. En racontant son histoire et ses œuvres, non sans une certaine emphase, il raconte un épisode de ce dernier empire dont il a été et dont il demeure un des représentans les plus caractéristiques.

Ce n'était point assurément un homme ordinaire, ni même ce qu'on pourrait appeler un personnage improvisé de la fortune politique; c'était au contraire un homme de la carrière, comme on dit, qui avait passé par toutes les sous-préfectures. Ce n'était pas non plus un administrateur négligent ou léger. Il avait appris son métier, il le savait; il avait le goût de l'autorité et de l'uniforme. Il ne doutait pas surtout de lui-même. Il a toujours été, à ce qu'il semble, pénétré de son mérite aussi bien que de l'importance de ses fonctions, alliant au besoin, d'ailleurs, l'agrément à une gravité un peu prétentieuse, ouvrant des chemins ou des écoles, en même temps qu'il recevait George Sand dans sa petite sous-préfecture de Nérac et qu'il aidait de ses gendarmes l'auteur de *Valentine* à reconquérir la jeune Solange retenue par ce Barbe-Bleue qui s'appelait M. Dudevant. Mettons que c'était le modèle des sous-préfets, puisqu'il le veut, qu'il eût même été le modèle des préfets de la monarchie de juillet, si cette monarchie eût vécu; mais il est clair que ce sous-préfet de juillet n'a jamais eu un goût

prononcé pour le règne des députés dans l'administration, pour le régime parlementaire, qui négligeait son avancement. Il avait les instincts absolutistes. M. Haussmann avait du reste des traditions impérialistes dans sa famille, il était touché d'avance de la grâce napoléonienne. Bref, il était mûr pour être le serviteur d'un gouvernement décidé à user de la force, et le jour où la révolution de février faisait d'un Bonaparte un président de la république, puis un empereur, c'était un préfet tout trouvé pour l'action, pour les grandes circonstances, pour Bordeaux au lendemain du coup d'état, pour Paris au lendemain de l'empire. M. Haussmann, il faut l'avouer, allait à l'autocratie nouvelle d'enthousiasme, avec une confiance qui ne lui a jamais manqué, sans s'étonner de rien, de son élévation moins que de tout le reste. Il avait trouvé du coup une occasion unique de déployer ses instincts autoritaires avec un souverain qui lui laissait la liberté de se servir de son pouvoir pour tout entreprendre et parfois de suppléer à sa volonté. C'est ce qui pourrait s'appeler la genèse d'un fonctionnaire à travers les révolutions, d'un sous-préfet de la monarchie de juillet devenu, par la grâce d'un coup d'état, le premier préfet de France, chargé de transformer Paris pour la gloire de l'empire !

Que ce favori des premiers jours du nouveau règne ait été un agent aussi expérimenté qu'énergique à l'Hôtel de Ville ; qu'il ait aéré, éclairé, assaini et embelli Paris par ses vastes travaux, en ouvrant, à travers la vieille cité, boulevards et avenues, soit ! l'œuvre reste ; mais dans quelles conditions, à quel prix et par quels moyens a-t-elle été accomplie ? C'est ici précisément que se dessine dans son originalité cette figure d'un administrateur impérial. M. Haussmann a fait de grandes choses, c'est possible ; il les a faites en homme qui ne connaît ni frein ni contrôle, qui, pendant quinze ans, a disposé de tout, des lois, de l'argent, du crédit, d'un budget municipal qui égale celui d'un petit état européen, de l'autorité absolue dans son administration, du souverain lui-même. Pendant quinze ans, Napoléon III a été le dictateur de la France ; M. Haussmann a été le dictateur de Paris sous le bon plaisir impérial. Il dévoilait son secret un jour où l'on demandait au Sénat cette loi de sûreté générale que M. le maréchal de Mac-Mahon était presque seul à combattre. « A quoi bon des lois ? disait à peu près le préfet-sénateur, les hommes suffisent ! » En d'autres termes, les lois sont inutiles si on a des hommes qui ne craignent pas la responsabilité. L'ancien préfet de la Seine s'est toujours cru un homme et n'a jamais craint les responsabilités, dans ses actes politiques ou dans ses combinaisons financières. Il ne s'en défend pas, il n'était pas fait pour servir sous un gouvernement de légalité et de liberté ; il était fait pour servir sous un maître, non pas, assurément, en favori vulgaire et indolent, — en serviteur actif et résolu, âpre au travail, habile à rache-

ter ses rudesses par un dévouement aveugle et à se faire de la faveur du prince un bouclier contre des adversaires jaloux de son crédit. M. le baron Haussmann raconte lui-même dans ses *Mémoires* sa carrière, ses opérations, son règne à l'Hôtel de Ville avec une sorte de candeur prolixe et un peu banale. Il ne met peut-être pas beaucoup de tact ni de mesure dans ses révélations sur ses rapports avec celui qu'il appelle encore : « Mon maître! » Il ne se doute pas qu'il dit parfois des riens avec solennité, que des récits plus simples, plus sobres, n'auraient pas été un témoignage moins instructif sur cette période de l'histoire française.

Tout cela est passé. L'empire est déjà loin, M. Haussmann n'est plus depuis longtemps à l'Hôtel de Ville. Que reste-t-il donc? Ce qu'a fait M. Haussmann n'a pas péri sans doute dans les convulsions et les réactions de la politique: on n'a même trouvé rien de mieux que de le continuer, de l'étendre, et c'est ce qui expliquerait comment le nom de l'ancien préfet de la Seine a gardé malgré tout quelque prestige, comment il est encore inscrit, en dépit de tous les changemens capricieux, sur un boulevard de Paris; mais ce qu'il y a de plus curieux, ce qui pourrait être la moralité de ces *Mémoires*, de toutes ces choses du passé qu'ils racontent, c'est qu'il n'est pas bien sûr que les procédés inaugurés par le grand révolutionnaire de l'édilité aient disparu de l'Hôtel de Ville. Ce n'est point certes le préfet d'aujourd'hui qui ressemble à l'ancien; ce qui reste d'un préfet à Paris n'est plus qu'une ombre errante, à la recherche d'un domicile qu'on lui dispute. C'est à tout prendre le conseil municipal qui est l'héritier le plus vrai et le plus direct, l'héritier arrogant du préfet d'autrefois, qui a reçu de lui le goût de l'omnipotence et des entreprises coûteuses, l'art de jouer avec les lois et de dépenser sans compter. Chose singulière! depuis près de vingt ans, ceux qui nous gouvernent, législateurs, ministres ou édiles ne cessent de s'élever contre l'empire : ils ne font que l'imiter dans ses procédés de gouvernement, dans ses abus, dans ses excès de dépenses, dans ses fantaisies discrétionnaires, — avec cette unique différence que ce qu'on faisait autrefois dans un intérêt dynastique, on le fait aujourd'hui dans un intérêt de parti, de domination républicaine ou radicale. L'empire et ses hommes ont disparu, le système a survécu ; il s'est infiltré partout, et c'est ainsi que les révolutions emportent les gouvernemens, changent l'apparence des choses, bouleversent les conditions nationales ou politiques, sans toucher aux abus, aux mœurs administratives, aux traditions discrétionnaires qui se perpétuent à travers les régimes les plus opposés.

Tout a changé en France, excepté les abus ; tout a singulièrement changé aussi depuis quelque vingt ans en Europe, et dans les souverainetés et dans les relations et dans l'équilibre des puissances. Ce qui a longtemps formé le régime européen a presque complètement

disparu par les guerres et les révolutions : un ordre nouveau n'est pas arrivé à se fixer, et c'est ce qui fait que tout reste à la merci de l'imprévu, des incidens qui peuvent éclater à l'Orient ou à l'Occident, des fantaisies d'un souverain jeune, ardent, impatient de remplir la scène où il est si récemment entré non sans quelque fracas. Il est certain que depuis son avènement au trône, depuis deux ans qu'il règne à Berlin, l'empereur Guillaume II a résolu le problème d'exciter les curiosités et de donner du travail aux nouvellistes. Il a réussi à occuper le monde tantôt par ses coups de théâtre de gouvernement intérieur et le congé si lestement donné au premier chancelier allemand, qui n'est pas revenu encore de sa surprise, — tantôt par ses velléités de réformateur socialiste, ou bien par ses voyages toujours nouveaux, toujours retentissans. Plus que jamais encore aujourd'hui il vient d'occuper l'Europe de ces voyages qui sont presque le seul événement en ces temps de calme, qu'on ne peut voir se succéder sans se demander ce qu'ils signifient, sans se dire qu'un souverain, eût-il toutes les impatiences de la jeunesse, ne peut pourtant pas tant s'agiter pour jouer l'éternelle comédie de beaucoup de bruit pour rien. Il n'y a que quelques semaines, Guillaume II était à l'île de Wight, auprès de la reine Victoria, qui vient de mettre un fleuron de plus à la couronne de son petit-fils, par la cession d'Héligoland, en échange du protectorat de Zanzibar. Pas plus tard qu'hier, il a fait son nouveau voyage, un voyage de toute façon commenté et interprété d'avance, en Russie, pour revoir le tsar et assister aux manœuvres de l'armée russe. C'était une de ces fêtes soldatesques comme on en célèbre aujourd'hui entre souverains qui veulent la paix ! Qu'en est-il réellement ?

Eh bien ! soit ; l'empereur d'Allemagne, qui aime à voyager sur mer comme sur terre, est allé sur son navire aborder aux côtes d'Esthonie, où il a été reçu par le tsar, par la tsarine qui n'était pas loin, avec toutes les apparences de la cordialité. Tout s'est passé selon les règles et selon l'étiquette. L'empereur Guillaume n'a pas manqué de se revêtir de l'uniforme du régiment russe de Wiborg dont il est le colonel, et du cordon de Saint-André ; l'empereur Alexandre III, à son tour, s'est revêtu de l'uniforme de son régiment de la garde prussienne et de l'aigle noir. Les deux souverains sont allés ensemble à Narva, à Yambourg, sur le terrain des manœuvres ; ils ont suivi les savantes opérations de l'armée russe, auxquelles le tsar avait invité particulièrement un officier français, M. le général de Boisdeffre, un ancien aide-de-camp de Chanzy. Le nouveau chancelier allemand, M. de Caprivi, était aussi du cortège, accompagné d'une partie de sa chancellerie, comme pour donner au voyage une importance diplomatique. M. de Caprivi a conféré avec le tsar, il a conféré avec le chancelier russe, M. de Giers, il est même allé jusqu'à Saint-Pétersbourg. Il y a eu enfin pendant ces quel-

ques jours des banquets, des galas, des toasts plus familiers que politiques, des échanges de cadeaux. Puis l'empereur Guillaume a repris un peu précipitamment la mer pour rentrer en Allemagne, par Memel, et le rideau est tombé sur cette grande représentation. Les commentaires avaient devancé le voyage, ils recommenceront après l'entrevue, sans être plus clairs ni plus décisifs.

A voir les choses en toute simplicité, il est infiniment vraisemblable que ce n'est qu'un spectacle de plus offert à l'Europe, destiné à être bientôt oublié, que de cet incident un peu bruyant, il ne peut résulter rien de bien sérieux, ni pour les affaires qui préoccupent les cabinets, ni dans la situation générale. On ne peut pas dire, évidemment, que ces entrevues de deux puissans souverains cherchant à se rapprocher soient sans importance : elles ne peuvent changer la nature ou la force des choses. L'empereur Guillaume, en allant à Narva et à Peterhof, n'a certainement pas porté dans sa valise, avec ses uniformes variés, une solution de la question bulgare, le secret de la paix des Balkans. Il a pu, avant son voyage, conseiller ou faire conseiller au prince Ferdinand la modération, le détourner des coups de tête, et le prince Ferdinand, en effet, rentrant récemment à Sofia après un assez long séjour en Allemagne, a parlé avec la réserve d'un homme qui veut tout ménager; mais, après tout, il n'en est ni plus ni moins. L'empereur Guillaume, quelle que soit sa pensée intime, ne peut se faire à Pétersbourg le négociateur d'une transaction propre à désarmer la Russie sans abandonner l'Autriche, qui a ses ambitions et ses intérêts dans les Balkans, sans paraître se dérober à ses alliances. La Russie, de son côté, n'a jamais caché et ne cache pas encore qu'à ses yeux tout ce qui se fait depuis quelques années en Bulgarie n'est qu'une œuvre révolutionnaire, une violation du traité de Berlin accomplie et organisée contre elle, — que les gouvernans de Sofia, le prince Ferdinand en tête, ne sont que des usurpateurs qui doivent disparaître. Tout ce qu'elle a pu promettre, c'est d'attendre, de ne rien précipiter, de pousser la patience jusqu'au bout, — jusqu'au moment où tout finira par éclater! C'est ce qu'elle a fait jusqu'ici; c'est un ajournement de la crise, ce n'est pas une solution, et l'empereur Guillaume, en eût-il la volonté, n'y peut rien; il ne peut, avec ses alliances, avec les engagemens de sa politique, ni promettre ni refuser à la Russie les garanties de sécurité, les satisfactions de puissance ou d'orgueil sur lesquelles peut compter un empire qui dispose de 70 millions d'hommes, qui sait que rien de définitif ne se fera sans lui en Orient, fût-ce dans la petite Bulgarie.

Au fond, d'ailleurs, cette affaire bulgare n'est qu'un incident. Il y a de bien autres difficultés, de bien autres obstacles à une intimité comme celle qui a existé dans d'autres temps, entre la Prusse devenue l'Alle-

magne et la Russie : il y a une question d'antagonisme permanent, une rivalité inévitable de prépondérance. Évidemment, le jeune empereur, qui ne connaît pas le repos, qui court sans cesse du Midi au Nord, d'Osborne à Peterhof, ne voyage pas seulement pour son plaisir; il peut avoir ses arrière-pensées. S'il ne rêve pas la guerre pour la guerre, pour agrandir son empire, il veut certainement maintenir ce qu'il a reçu, assurer et affermir la suprématie allemande en Europe; il y travaille par tous les moyens, par ses voyages, par le soin qu'il met à attirer les autres états dans son orbite, à multiplier ses alliances, à neutraliser ses adversaires, en même temps qu'il développe ses forces militaires. C'est le secret de ses agitations, ou sa politique n'a aucun sens. Croit-on que la Russie serait disposée à subir ou à favoriser cette prépondérance déguisée sous une fiction d'alliance, à se laisser neutraliser et cerner par une puissance rivale appuyée sur une partie de l'Europe coalisée? La Russie y voit clair; elle sait bien qu'elle n'a plus devant elle la Prusse de Frédéric-Guillaume III et de Frédéric-Guillaume IV, qu'elle a l'Allemagne unie à ses frontières, qu'elle ne peut se garantir que par l'indépendance dans la force et que, si elle a besoin d'alliés, elle ne peut les trouver que parmi ceux qui sont intéressés comme elle à déjouer ou à combattre toute tentative de suprématie en Europe. Pour la Russie, se faire l'alliée active ou la complice de l'Allemagne, devenue ce qu'elle est, serait une duperie. Elle l'a essayé, elle en a recueilli le prix au congrès de Berlin, elle le recueille encore par les embarras qu'elle s'est créés. L'empereur Alexandre III ne semble pas disposé à recommencer le jeu des complaisances qui a permis à l'Allemagne de se constituer, de se mettre en selle, comme disait autrefois ce chancelier qui est aujourd'hui à Kissingen comme le plus simple ministre allemand en disponibilité.

Que reste-t-il donc de cette visite du jeune empereur d'Allemagne en Russie? Après le plaisir des spectacles militaires et l'agrément d'un échange courtois de politesses de famille, le résultat politique est peut-être assez peu décisif. Il reste du moins, si l'on veut, cette assurance générale que, à défaut d'une intimité ou d'un accord qui ne peut guère se réaliser dans les grandes affaires du temps, on ne demande pas mieux dans tous les camps que de prolonger la paix. L'empereur Guillaume se représente lui-même comme un messager de la paix en voyage; l'empereur Alexandre III ne cesse de protester qu'il veut la paix, qu'il la respectera tant qu'on ne la troublera pas à son détriment. Une fois de plus, sans doute, on a échangé ces déclarations faites pour dissiper les mauvais bruits, — et tout bien compté, c'est peut-être à cela que se réduit l'intérêt de cette entrevue qui a un moment occupé l'Europe, qui a déjà passé comme bien d'autres.

Pendant ce temps, les affaires de la plupart des pays de l'Europe se

ressentent peut-être un peu de la saison et suivent provisoirement leur paisible cours sans accident. Le parlement anglais, le dernier parlement du continent qui fut encore en session, a pris ces jours passés à son tour ses vacances pour trois mois. Il a été clos par un discours de la reine qui n'a rien de nouveau, qui serait le plus pâle et le plus insignifiant des discours, s'il n'avait eu à constater l'heureux dénoûment de deux ou trois affaires diplomatiques qui ont eu leur importance dans ces dernières semaines. C'est la partie la plus sérieuse ou la plus caractéristique de cette terne harangue de clôture. A dire vrai, ce n'est pas dans l'exposé de sa politique intérieure que le ministère de lord Salisbury aurait pu triompher. Il n'avait rien à dire de bien réconfortant. Cette session qui finit a été pour lui à la fois laborieuse et stérile. Il ne peut se dissimuler que les élections partielles qui se succèdent depuis quelque temps révèlent un retour assez sensible de l'opinion vers les libéraux toujours conduits au combat par le grand vieillard, M. Gladstone, et plus on va, plus ce mouvement menaçant pour le cabinet de lord Salisbury semble s'accentuer. Dans le parlement même, où il a cependant une majorité par l'alliance des libéraux unionistes, le ministère, au courant de la session, n'a plus d'une fois échappé à des échecs et n'a réussi à garder l'appui de ses alliés qu'en jetant du lest, comme on dit, en ajournant ou en modifiant quelques-uns de ses projets les plus essentiels : et les lois agraires d'Irlande, et la loi sur les cabarets, et la loi sur les dîmes dans le pays de Galles. Le ministère anglais n'est peut-être pas en péril pour le moment, tant que l'Irlande est là pour retenir les libéraux-unionistes qui sembleraient assez disposés depuis quelques mois à reprendre leur liberté ; il reste malgré tout dans une position critique, et il a devant lui la perspective de difficultés nouvelles pour la session prochaine, à moins que dans l'intervalle il n'ait réussi à raffermir sa position. C'est par sa politique intérieure qu'il est vulnérable et menacé ; il ne reprend ses avantages que par sa politique extérieure, par ces quelques négociations qu'il a récemment conduites avec l'Allemagne, avec la France, avec le Portugal, et dont le discours de la reine annonce le succès comme une bonne nouvelle.

Ces négociations ont cela de curieux qu'elles mettent en jeu toutes les politiques pour un objet lointain, insaisissable, qui n'a pris que depuis quelques années une sorte d'importance nouvelle ; elles ont cela d'utile qu'elles en finissent, autant qu'on en peut finir avec des conflits toujours possibles dans ces contrées de l'est et du centre de l'Afrique, où toutes les compétitions européennes se rencontrent désormais. Le premier acte de cette œuvre de diplomatie a été le traité anglo allemand, qui est aujourd'hui un fait accompli, sanctionné par le parlement de Londres, qui cède Héligoland à l'Allemagne, établit le

protectorat britannique à Zanzibar et délimite la sphère d'action des deux puissances sur le continent africain. L'Angleterre et l'Allemagne semblent, en définitive, satisfaites de leur œuvre. La négociation avec la France est née justement de ce premier traité, qui avait disposé trop sommairement de Zanzibar. L'Angleterre avait évidemment oublié qu'il y a déjà près de trente ans elle s'était engagée avec la France à respecter l'indépendance de Zanzibar. Une explication, une transaction était pour le moins nécessaire, et si le gouvernement de la reine n'a point hésité à faire appel à la bonne volonté de la France, notre ministre des affaires étrangères, M. Ribot, a su habilement tirer parti de cette situation dans nos intérêts. Il est entré sans subterfuge dans la négociation d'où est sorti cet arrangement qui est connu aujourd'hui, qui a un double objet. La France, sans s'arrêter à un protocole inutile, accepte le protectorat britannique à Zanzibar; l'Angleterre, à son tour, souscrit définitivement au protectorat français à Madagascar, et, de plus, elle reconnaît « une zone d'influence de la France au sud de ses possessions méditerranéennes » jusqu'au centre de l'Afrique, jusqu'au Niger. Tel qu'il est, cet arrangement nouveau suffit aux intérêts des deux pays. Le Portugal, enfin, sera-t-il également satisfait du traité qu'il va maintenant avoir avec l'Angleterre? Ce traité, qui causera peut-être au premier instant quelque mécompte à Lisbonne, a du moins l'avantage de clore un différend délicat, en laissant encore à la domination portugaise une zone assez étendue.

Quels qu'ils soient, ces divers traités que l'Angleterre vient de négocier avec succès, qui se touchent sans se confondre, ont un même caractère : ils ont pour objet de créer une situation nouvelle, en délimitant avec une apparence de précision la sphère d'action des divers états engagés sur le continent africain. Après cela, il n'y a pas à se faire illusion et lord Salisbury restait dans la réalité des choses en disant récemment qu'on disposait, après tout, de régions qu'on n'avait jamais explorées, que « bien des années et peut-être plusieurs générations passeront avant que l'influence française ou anglaise y ait pénétré. » On règle les difficultés du moment; le reste est l'affaire de l'avenir, qui se moquera peut-être de tous les traités et de toutes les ambitions.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

L'intérêt du monde financier, qui, pendant la première quinzaine d'août, s'était à peu près exclusivement concentré sur la rente française 3 pour 100, a été, depuis le milieu du mois, attiré dans une autre direction, le mouvement de hausse s'étant tout à coup généralisé.

Le dernier cours de compensation sur le 3 pour 100 avait été 92.70. Le 14 courant, notre principal fonds d'état était coté 94.55. Les acheteurs, ne doutant plus de le voir bientôt atteindre le niveau des consolidés anglais, venaient de lui faire gagner 1 fr. 85 en moins de deux semaines. Les raisons sérieuses ne manquaient point, non plus que les simples prétextes : succès parlementaires de M. Rouvier, ajournement de l'emprunt, séparation des chambres, paix profonde dans toute l'Europe, déclarations rassurantes de l'empereur d'Allemagne, du marquis de Salisbury, apaisement de toute agitation en Bulgarie, modération de la Russie dans l'affaire des bérats pour les évêques bulgares en Macédoine, arrangemens anglo-allemand, anglo-français et bientôt anglo-portugais.

La plupart de ces raisons parlaient aussi haut en faveur des fonds internationaux que de la rente française. Aussi a-t-on vu, au milieu du mois, se produire ce double phénomène, la rente française s'arrêtant dans sa course pour consolider les hauts cours si rapidement atteints, et la spéculation portant immédiatement ses efforts sur la plupart des rentes étrangères.

Notre 3 pour 100 s'est toutefois encore un peu élevé au-dessus de 94.55. Il atteignit même, vers la fin de la troisième semaine, le cours de 94.80. Mais le mouvement s'exagérait sous l'impulsion de mains plus téméraires que solides, le comptant ne suivait plus, malgré la continuation d'achats pour les caisses d'épargne. Des réalisations survenant produisirent sur ce marché, devenu très étroit pendant la période des vacances, une brusque réaction qui fut d'ailleurs de courte durée.

La confiance revint aux acheteurs sur la seule annonce de l'abaissement du taux de l'escompte de 5 pour 100 à 4 pour 100 par la Banque d'Angleterre. On a donc revu, pendant les derniers huit jours, des cours voisins des plus hauts ; mais le but visé, le cours de 95 francs, n'a pu être atteint. Il a fallu se contenter de la consolidation de la hausse déjà obtenue.

Pendant ce temps, d'importans changemens de cours avaient lieu

sur les fonds d'États étrangers. Les rentes russes 4 pour 100 se sont élevées de 98 à 99 francs et n'ont reculé qu'à 98.65. Le prix du rouble ne cesse de s'améliorer; il atteint à Berlin 246 marks, soit plus de 300 francs pour 100 roubles or, ce qui signifie que le rouble papier ne perd plus aujourd'hui qu'un peu moins de 25 pour 100 de la valeur du rouble métallique. Cet état de choses et la perspective de fortes exportations de céréales, justifiée par l'aspect excellent des récoltes, ont fait surgir à Saint-Pétersbourg des projets de réformes financières tendant au rétablissement plus ou moins prochain de la circulation sur la base métallique.

Les mêmes causes ont produit les mêmes effets en Autriche-Hongrie où le prix de la pièce d'or de 20 francs est en baisse constante par rapport au papier, d'où réduction de l'agio et des pertes considérables qu'il infligeait chaque année à des entreprises comme les Chemins Autrichiens et Lombards, obligées de payer l'intérêt de leurs dettes en or, alors qu'elles n'encaissent leurs recettes qu'en papier. Aussi les Chemins autrichiens ont-ils monté de 25 francs en quinze jours à 555 francs, et les lombards de 22.50 à 350 francs. La rente hongroise 4 pour 100, qui, pendant les deux premières semaines, avait déjà monté d'une unité, de 89 à 90 francs, s'est encore avancée de plus d'un point et demi à 91.65. A Vienne et à Pesth aussi, les gouvernemens s'occupent des questions relatives à la suppression du cours forcé du papier-monnaie.

L'Italien se tenait à 95 francs, déjà en hausse de 1 fr. 20 depuis le 2 août. Les acheteurs l'ont encore poussé à 95.50 sur la reprise, à Lucerne, des conférences entre banquiers italiens et banquiers allemands pour la création du Crédit foncier d'Italie. Ces conférences ont abouti à une entente sur la question de principe et sur la fixation du capital. Il reste à régler les détails. La situation financière de la péninsule laisse toujours fort à désirer, et le gouvernement s'est, de plus, engagé dans une lutte directe contre les sociétés irrédentistes.

La banque allemande a recommencé une campagne de hausse sur les valeurs turques. Il est question d'une opération de conversion portant sur les obligations des douanes, et ce bruit seul a suffi pour lancer le mouvement sous la direction de la Banque ottomane. Ce dernier titre a monté de 20 francs à 612.50, le Turc consolidé présente une avance de 0 fr. 35 à 19.25, l'obligation Douane a été portée de 455 à 462.50, la Privilégiée nouvelle 4 pour 100 (admise à partir du 29 août à la cote officielle) de 417.50 à 421.25, l'action des Tabacs de 290 à 307.50.

L'Unifiée n'a pas varié à 491.25. L'Extérieure a été relevée de près d'une unité à 76.40, uniquement sur l'état à peu près stationnaire de l'épidémie dans les provinces infestées. Le 4 pour 100 espagnol ne possède aucune bonne raison intrinsèque de hausse. Mais c'est un

fonds européen qui au cours actuel rapporte encore plus de 5 pour 100 et coûte moins que le 1 pour 100 turc lui-même. La spéculation ne le pousse que pour des motifs d'opportunité tirés de la comparaison avec d'autres fonds d'état.

Le Portugais avait baissé de 67 à 61.50 sur le conflit avec l'Angleterre, et sur l'échec du dernier emprunt. Cet échec n'est pas oublié et les Miguélistes ne désarment pas, mais le conflit avec l'Angleterre est arrangé. Ce dernier point a valu à la rente 3 pour 100 portugaise une reprise de deux unités à 63.50 après 64.

Les valeurs argentines ont résisté mieux qu'on ne le prévoyait, à la crise enfin dénouée par la retraite du président Celman. Les renseignemens les plus sérieux qui nous parviennent sur les incidens des derniers jours de juillet et des premiers jours d'août confirment ce qui avait été dit d'abord, que la politique a eu peu de part dans l'insurrection armée des Buenos-Ayriens, mais que la population avait été soulevée par un sentiment d'indignation contre une bande de tripoteurs qui menaient sans vergogne la république argentine à une ruine complète ou tout au moins à la banqueroute. Le président est devenu ainsi une sorte de bouc émissaire. On lui attribuait tous les maux dont souffrait la nation. Même vainqueur de l'émeute, il a dû donner sa démission.

Déjà la prime de l'or s'est abaissée de 210 à 150, et la confiance revient peu à peu. Le pays est intrinsèquement très riche, et pour peu qu'il jouisse d'une administration sage et économe, il ne restera plus trace, dans quelques années, des désordres et de la confusion par lesquels il a passé depuis dix-huit mois.

Le calme continue à régner au Brésil, où, contrairement à une dépêche qui avait circulé pendant quelques jours, M. Ruy Barbosa est toujours ministre des finances. La Banque nationale du Brésil, longtemps immobile à 600, s'est brusquement portée à 625 et reste à 610. La hausse, à Londres, du métal argent jusqu'aux environs de 54 pence l'once, résultat de l'adoption du « silver bill » par le congrès de Washington, a déterminé un mouvement de progression sur les valeurs mexicaines de chemins de fer et sur la Banque nationale du Mexique, cotée, chez nous, en hausse de 35 francs à 645.

Le « silver bill » oblige le secrétaire des finances des États-Unis à acheter chaque mois, contre émission de billets du Trésor ayant cours légal, 4,500,000 onces d'argent en barres, soit, pour toute l'année, plus que la production actuelle des États-Unis. Nous avons dit plus haut quel effet avait déjà produit l'adoption de cette législation américaine sur la situation monétaire en Russie et en Autriche-Hongrie.

Le Mexique a contracté récemment avec un syndicat financier européen un emprunt de 6 millions de livres sterling 6 pour 100, dont le produit est destiné à payer aux compagnies de chemins de fer mexi-

caines le montant capitalisé des subventions annuelles auxquelles le gouvernement s'était engagé à leur égard. L'émission aura lieu prochainement, au cours de 94 pour 100, le 6 pour 100 mexicain déjà existant étant coté 96 1/4. C'est la maison Bleichroeder de Berlin qui est à la tête du syndicat émetteur.

De grandes variations de cours se sont produites depuis le 14 de ce mois sur un certain nombre de valeurs à revenu variable. Au premier rang se place le Crédit foncier avec 55 francs de hausse à 1,310, mouvement justifié par l'issue, favorable pour cet établissement, de la crise qu'il a récemment traversée. La Banque de Paris s'est avancée de 33 fr. 75 à 843 fr. 75, le Crédit lyonnais de 10 francs à 787 fr. 50, le Crédit algérien de 10 francs à 625. La publication d'une circulaire des liquidateurs de l'ancien Comptoir d'escompte, portant à la connaissance des intéressés les résultats acquis et les perspectives probables de la liquidation, a déterminé sur les actions une reprise de 12 fr. 50 à 205. La Banque d'escompte a été portée de 507.50 à 526.25, à cause de la part que prend cette institution à une entreprise projetée de chemins de fer à voie étroite.

Les recettes des chemins français sont naturellement inférieures au montant de la période correspondante de l'année dernière où l'Exposition universelle recevait son contingent maximum de visiteurs. L'augmentation, depuis le commencement de l'année, n'en reste pas moins considérable. Dans la dernière quinzaine, le Lyon a monté de 15 francs à 1,466.25; le Nord, de 13.75 à 1,837.50; l'Orléans, de 15 à 1,500. Avec les Autrichiens et les Lombards apparaissent encore en hausse le Nord de l'Espagne et le Saragosse, de 15 francs chacun à 368.75 et à 322.50.

Le Suez a gagné 21.25 à 2,340; les Omnibus ont été portés de 1,185 à 1,220; le Gaz, de 1,392.50 à 1,407.50.

Une valeur peu connue jusqu'ici, la Société centrale de dynamite, a été l'objet de mouvemens tumultueux, baissant ou se relevant de 50, 80 ou 100 francs d'une Bourse à l'autre. Une spéculation à la baisse s'était formée sur la probabilité de la vente de plusieurs milliers de titres appartenant au promoteur défunt de l'entreprise et sur l'annonce de la non-distribution d'un dividende voté par une assemblée récente. L'action a fléchi jusqu'à 520. Elle s'est relevée à 655 après une séance du conseil d'administration décidant la distribution du solde du dividende et confiant à la Banque transatlantique les services financiers de la Compagnie.

Les titres des mines de cuivre ont participé à la hausse générale, le Rio-Tinto s'élevant de 586.25 à 620, le Tharsis de 147.50 à 153.75, le Cape Copper de 121.25 à 126.25.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

lles le
u pro-
déjà
in qui

de ce
emier
mou-
crise
ée de
50, le
re des
nnais-
bables
fr. 50
cause
tée de

res au
xposi-
L'aug-
moins
francs
1,500.
ausse
.75 et

1,185

ite, a
le 50,
baisse
rs de
nonce
cente.
éance
divi-
nciers

le, le
75, le